

Andreï Kozovoï

PAR-DELA LE MUR

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE
ENTRE DEUX DÉTENTES

Conflit majeur du XX^e siècle, la Guerre froide demeure mal connue. Elle l'est surtout pour les années 1975-1985, la décennie qui précède Gorbatchev, des années où la « détente » a laissé place à la tension entre l'URSS et les États-Unis. Ce livre original s'attache à montrer comment cette guerre a ébranlé le quotidien de millions d'hommes en URSS, donnant naissance à une véritable culture, avec ses rêves et ses cauchemars, ses héros et ses anti-modèles, sa littérature et son cinéma.

Nourri de documents d'archives et d'entretiens, le travail d'Andreï Kozovoï permet de saisir toute la complexité de la culture de Guerre froide, entre ambivalence et ambiguïté, haine et amour des États-Unis. L'auteur brosse un vaste tableau des « présences » de l'Amérique en Russie soviétique, raconte leur cheminement, de leur fabrication par la machine de propagande à leur appropriation par les Russes. Au final, cet ouvrage pose la question de la représentation de l'Autre comme moteur de l'histoire.

Andreï Kozovoï est maître de conférences à l'université Lille 3. Il est notamment l'auteur de La chute de l'Union soviétique, 1982-1991 (Tallandier, 2011).



vilo

DIFFUSION & DISTRIBUTION

ISBN 978-2-8048-0173-1

25,00 €

Andreï Kozovoï

PAR-DELA LE MUR

Andreï Kozovoï

PAR-DELA LE MUR

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES



EDITIONS
COMPLEXE







PAR-DELÀ LE MUR
LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE
ENTRE DEUX DÉTENTES





*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre*



Andrei Kozovoï

Par-delà le Mur

La culture de guerre froide soviétique entre deux détentes

Deuxième édition, revue et corrigée





Éditions Complexe
dirigées par Antoine de Baecque



Photo de couverture :
Boîte d'allumettes soviétique, 1960. © Blue Lantern Studio/Corbis
Images hors-texte : D. R.

www.editionscomplexe.fr
© Éditions Complexe, 2012 pour la présente édition.
ISBN : 978-2-8084-0173-1





À la mémoire de mon grand-père, Marc Kozovoï (1906-1981)





« En d'autres mots, il est nécessaire qu'il [le membre du Parti] ait la mentalité appropriée à l'état de guerre. Peu importe que la guerre soit réellement déclarée et, puisque aucune victoire décisive n'est possible, peu importe qu'elle soit victorieuse ou non. Tout ce qui est nécessaire, c'est que l'état de guerre existe. [...] La guerre est engagée par chaque groupe dirigeant contre ses propres sujets et l'objet de la guerre n'est pas de faire ou d'empêcher des conquêtes de territoires, mais de maintenir intacte la structure de la société.¹ »

« Guerre froide : politique agressive des cercles réactionnaires des puissances impérialistes après la Deuxième guerre mondiale à l'encontre de l'Union soviétique et d'autres pays socialistes. Lancée par Winston Churchill à Fulton (mars 1946).² »

« Guerre psychologique : ensemble des opérations menées par les États impérialistes contre d'autres pays dans le but de subvertir moralement, politiquement et psychologiquement leurs populations et leurs forces armées, de se mêler de la politique intérieure des autres pays, d'attiser les rivalités entre les peuples. Son contenu : anticomunisme, antisoviétisme, nationalisme. Ses méthodes principales : mensonges, calomnies, désinformation, chantages, menaces, diversions idéologiques. S'appuie sur de nombreuses institutions, sur les médias. »

¹ George Orwell, *1984* (deuxième partie, chapitre 9).

² Cette définition et la suivante sont tirées de : OGARKOV, N.V. dir. *Dictionnaire encyclopédique militaire*. Moscou, éditions militaires (Voenizdat), 1983.



AVERTISSEMENT

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat soutenue en décembre 2006, résumée et mise à jour. Les titres originaux de films et de publications russes sont donnés dans leur version française, sauf pour les noms les plus connus (comme la *Pravda*). Par ailleurs, seule une partie du volume d'annexes, constitué de très nombreux documents inédits, a été reprise ici. Le lecteur qui souhaite en savoir plus est invité à se reporter au texte original, disponible à la bibliothèque de l'université de Paris I.



TRANSCRIPTION DES MOTS RUSSES

Dans le corps du texte, les noms propres russes sont écrits en suivant la règle de transcription phonétique internationale, selon le modèle suivant :

Lettre russe	Transcription	Exemple
Ё	E	Gorbatchev
Ж	J	Brejnev
Й	I	Narinski
Ц	Ts	Fourtseva
Ч	Tch	Tchernenko
Ш	Ch	Chevtchenko
Щ	Chtch	Khrouchtchev
У	Ou / U	Chaouro / SMUP
Х	Kh	Sakharov
Ю	Iou	Neklioudov
Я	Ia	Tcherniaev



REMERCIEMENTS

Il convient d'abord de rendre hommage à ma directrice de thèse, la professeure Marie-Pierre Rey, dont les conseils et le soutien tout au long de mon parcours de doctorant, puis de post-doctorant, ont été constants.

Parmi ceux qui m'ont donné le goût de la recherche, et avec qui j'ai fait mes premiers pas d'historien des relations internationales, Georges-Henri Soutou mérite une place de premier plan. Je me souviens avec émotion de ses cours de licence sur l'Allemagne pendant la Guerre froide, de mon travail de maîtrise sous sa direction.

Mon séjour à Moscou a été facilité par le Centre franco-russe pour les sciences sociales (son directeur d'alors, Alexis Bérélowitch, a involontairement contribué à la publication de cet ouvrage chez Complexe, je l'en remercie du fond du cœur). Dans le domaine des relations internationales, j'ai bénéficié du soutien de Mikhaïl Narinski et Vladimir Petchatnov (MGIMO). En ce qui concerne plus particulièrement les relations soviéto-américaines, j'ai eu la chance de rencontrer et de profiter de la grande expérience des membres de l'ISKAN, notamment d'Édouard Ivanian, qui a partagé à plusieurs reprises avec moi son temps précieux. Ce travail doit beaucoup à l'équipe de la fondation Gorbatchev, et spécialement à Anatoli Tcherniaev. Dans le désordre, je mentionnerai aussi Sergueï Neklioudov, Aleksandra Arkhipova, Djamilia Mamedova (RGGU), Boris Doubine et Lev Goudkov (Centre Levada), Boris Orechine (maison d'édition Progress-Traditsia), Pierre Tcherkassov (historien de l'IMEMO, entre autres), Natalia Tchertova (VGIK) et Mikhaïl Jabski (NIIK). Mon séjour dans les archives de Moscou n'a jamais été aussi agréable qu'au RGANI et au RGASPI (annexe du VLKSM) en raison de l'accueil chaleureux de Lioudmila Stepanitch et Galina Tokareva. Puisse cet esprit survivre dans les archives de la nouvelle Russie.

Je remercie Antoine de Baecque pour sa confiance dans le projet. Une gratitude immense va aussi à mon « officier traitant », Claude Quétel.

Je suis également reconnaissant à Rodolphe Baudin, Christophe Barthélemy, Laurent Coumel, Grégory Dufaud, Marc Élie, Benjamin Guichard et

Remerciements

Larissa Zakharova. Enfin, je remercie ceux qui m'ont soutenu lors de mon passage par le secondaire, loin d'être un fleuve tranquille, et tout particulièrement Hervé Lemesle, Jean-Marie Bontemps, Catherine Ouary, Marie-Claude Berge et Dominique Guillet. Une mention spéciale va aux élèves de Première L du lycée Pothier à Orléans que j'ai accompagné en 2007-2008 lors de ma phase TZR (« titulaire sur zone de remplacement »).

Ma femme, Olga Kucherenko, a été ma plus grande découverte des archives russes. Sa présence à mes côtés m'a permis de trouver le courage de reprendre ma thèse et de bénéficier des meilleures conditions de travail malgré une paternité chronophage.

Surtout, mon travail n'aurait pu voir le jour sans le soutien indéfectible de ma mère, Irina Emélianova.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

ACYPL : American Council of Young Political Leaders.
 Agit-prop : département de l'Agitation et de la propagande du CC du VLKSM d'URSS (pour le CC du PCUS, on parlera plutôt du département propagande).
 ASTES : Conseil américano-soviétique de commerce économique.
 Spoutnik : bureau du tourisme international de jeunesse « Spoutnik ».
 CC : Comité central.
 CM : Conseil des ministres.
 CIA : Central Intelligence Agency.
 DI : département international du CC du PCUS.
 DII : département de l'information internationale du CC du PCUS.
 DP : département propagande du CC du PCUS.
 FASD : Forum for US-Soviet Dialog (pour les Soviétiques, Rencontre annuelle des jeunesses soviétique et américaine).
 Glavlit : Direction du CM d'URSS pour la protection des secrets militaires et d'État dans la presse.
 Glavpour : direction politique principale de l'armée, organe de propagande du ministère de la Défense.
 Gorkom : Conseil municipal.
 Goskino : comité d'URSS pour la cinématographie.
 Goskomizdat : comité d'État pour les affaires éditoriales, de polygraphie et de commerce du livre.
 Gosteleradio : comité d'État pour la télévision et la radiodiffusion.
 IDS/SDI : Initiative de défense stratégique (Strategic Defense Initiative).
 ISKAN : Institut des États-Unis et du Canada.
 KGB : Comité de la sûreté d'État.
 KID : Club d'amitié internationale (de la jeunesse soviétique).
 KMO : Comité des organisations de la jeunesse du VLKSM.
 Komsomol : Union communiste de la jeunesse.
 KS : Conseil de coordination (des activités de propagande du VLKSM).

Sigles et abréviations

MGK : Conseil de la ville de Moscou.
 MGU : université d'État Lomonossov (Moscou).
 MID : ministère des Affaires étrangères d'URSS.
 Minpros : ministère de l'instruction.
 MOZKS : Les observateurs de l'international autour d'une table ronde (émission de radio).
 MPVO : La situation internationale : questions et réponses (émission radio).
 NIIK : Institut scientifique d'étude du cinéma.
 NLO : Novoe literaturnoe obozrenie.
 Obkom : comité d'oblast (région/territoire).
 Partkom : comité du Parti.
 PCUS : Parti communiste d'Union soviétique.
 RAYAN (opération) : attaque par missiles nucléaires [américains].
 RFA/RL : Radio Free Europe/Radio Liberty.
 RSFSR : République fédérale soviétique socialiste de Russie.
 SMI : médias (télévision, radio, imprimés)
 SMUP : médias de propagande orale (propagandistes).
 SSOD : Union des sociétés soviétiques d'amitié et de liens culturels avec les pays étrangers.
 TASS : agence TASS.
 USIA : United States Information Agency.
 VAAP : Agence soviétique pour les droits d'auteur.
 VIA : groupes vocaux et instrumentaux.
 VLKSM : Union nationale léniniste et communiste de la jeunesse (on parle de LKSM pour les Unions des républiques et pays frères).
 VOA : Voice of America.
 YMCA : Young Men Christian Association.

PERSONNAGES PRINCIPAUX

- Afanassiev, Viktor (1922-1994) : rédacteur en chef de la *Pravda* depuis 1976.
- Aleksandrov-Agentov, Andreï (né en 1918) : conseiller de Brejnev pour les affaires internationales (dans le texte, mentionné comme Aleksandrov).
- Andropov, Iouri (1914-1984) : président du KGB de 1967 à 1982, secrétaire général du PCUS de 1982 à 1984.
- Arbatov, Guéorgui (né en 1923) : directeur de l'ISKAN, spécialiste des États-Unis.
- Borovik, Genrikh (né en 1929) : journaliste et écrivain.
- Bovine, Alexandre (1930-2004) : journaliste des *Izvestia* depuis 1972, proche de Brejnev.
- Brejnev, Léonid (1906-1982) : secrétaire général du PCUS de 1964 à 1982.
- Chaouro, Vassili (né en 1912) : responsable du département de la culture du CC du PCUS à partir de 1965.
- Demitchev, Piotr (né en 1918) : ministre de la Culture d'URSS à partir de 1974.
- Epichev, Alexandre (1908-1985) : chef du Glavpou à partir de 1962.
- Ermach, Filipp (né en 1923) : président du Goskino d'URSS à partir de 1978.
- Gromyko, Andreï (1909-1989) : ministre des Affaires étrangères d'URSS à partir de 1957.
- Joukov, Iouri : « observateur international » de la *Pravda*, journaliste à la télévision centrale.
- Lapine, Sergueï (1912-1990) : ex-directeur de TASS, directeur de Gosteleraudio de 1970 à 1985.
- Losev, Sergueï : directeur de TASS à partir de 1978.
- Michine, Viktor : premier secrétaire du CC du VLKSM à partir de 1982.
- Oustinov, Dimitri (1908-1984) : ministre de la Défense d'URSS de 1976 à 1984.
- Pastoukhov, Boris (né en 1933) : premier secrétaire du CC du VLKSM de 1977 à 1982.
- Romanov, Pavel : directeur du Glavlit.

Personnages principaux

Sizov, Nikolaï : directeur du studio Mosfilm.

Souslov, Mikhaïl (1902-1982) : numéro deux du PCUS, secrétaire responsable de l'idéologie.

Stoukaline, Boris (né en 1929) : de 1970 à 1982, directeur du Goskomizdat. De décembre 1982 à 1985, responsable du DP du CC du PCUS.

Tchernenko, Konstantin (1911-1985) : membre du Politburo, proche de Brejnev, secrétaire général du PCUS de 1984 à 1985.

Tcherniaev, Anatoli (né en 1921) : directeur adjoint du DI (avec Vadim Zagladine).

Tiajelnikov, Evguéni (né en 1928) : premier secrétaire du CC du VLSKM jusqu'en 1977, puis responsable du DP jusqu'en 1982.

Trapeznikov, Sergueï (1912-1984) : depuis 1965, responsable du département « Science et établissements éducatifs » au CC.

Vinogradov, Alexandre : directeur de la maison d'édition *Littérature pour les enfants*.

Zamiatine, Léonid (né en 1922) : directeur général de TASS de 1970 à 1978, puis directeur du DII jusqu'en 1986.

Zimianine, Mikhaïl (1914-1995) : en 1965-1976, rédacteur en chef de la *Pravda*. Secrétaire du CC du PCUS de mars 1976 à janvier 1987 (travail idéologique, science, culture et médias), président de la direction de l'Union des journalistes.

Zorine, Valentin (né en 1925) : journaliste pour la télévision, spécialiste des États-Unis, cofondateur de l'ISKAN.

INTRODUCTION

Les rossignols ont fui l'Amérique

- « - Tu sais, il n'y a pas de rossignols en Amérique...
 - C'est vrai ?
 - Oui, vraiment. C'est un fait historique incontestable. Ils n'ont pas réussi à s'y faire.
 - On dirait que le pays leur a déplu !
 - Sans doute... »

Le commandant Chatokhine est d'humeur maussade. En mission dans le Pacifique à surveiller les manœuvres sournoises de l'Oncle Sam, alors que chez lui, c'est le printemps, il se confie à son compagnon d'infortune, le capitaine Krouglov. Sur fond de mélodie lancinante jouée à l'accordéon, le commandant promet qu'une fois l'opération terminée, il viendra aider son vieux père dans sa campagne natale. Hélas, la promesse se révèle vaine : après avoir accompli une ultime mission, Chatokhine tombe sous les balles américaines. « Les rossignols ont fui l'Amérique » – les Soviétiques découvrent ce « fait historique incontestable » le mercredi 12 février 1986 : ce jour-là sort sur leurs grands écrans le film *Voyage en solitaire*¹.

À cette époque, Mikhaïl Gorbatchev, celui par qui la fin de l'URSS doit arriver, n'est au pouvoir que depuis dix mois. Le monde ne se doute pas encore que la guerre froide², revenue sur le devant de la scène depuis l'invasion soviétique de l'Afghanistan en décembre 1979, va se terminer par une défaite russe. On ignore que le réacteur de la centrale de Tchernobyl n'a plus que deux mois à vivre ; qu'il reste au mur de Berlin moins de quatre ans, après quoi il s'effondrera comme un château de cartes. Malgré une première rencontre au sommet entre le président américain Ronald Reagan et son homologue Mikhaïl Gorbatchev à Genève, en novembre 1985, le public sovié-

¹ Ce dialogue advient à la dix-neuvième minute du film. Les titres des films soviétiques et étrangers cités dans le cours du texte sont donnés dans leur version française (voir les annexes pour les détails des films de 1974-1985).

² L'expression « guerre froide » s'écrit parfois « Guerre froide ». La majuscule étant de rigueur pour toutes les guerres, la guerre froide la mériterait aussi. Nous considérons cependant que ce conflit, même si l'expression qui le désigne est ancienne, diffère des autres guerres connues, et nous conservons, comme Pierre Grosser, une minuscule qui n'enlève rien à son importance dans l'histoire courte du xx^e siècle.

PAR-DELÀ LE MUR

tique, s'il en juge par ce qu'il lit ou entend, se dit que la réconciliation entre les deux nations est encore bien incertaine. L'horizon d'attente, pour reprendre une expression de l'historien Reinhart Koselleck, est loin d'être synonyme d'effondrement de l'URSS³.

Réalisé en 1985, *Voyage en solitaire* connaît un formidable succès en URSS. Ce film d'action qui montre un ennemi américain plus que jamais dangereux se classe en deuxième position au box-office national avec près de trente-huit millions de spectateurs. Ce succès suscite même des commentaires chez les « adversaires ». La presse américaine s'en fait l'écho en parlant d'un « Rambo soviétique⁴ », oubliant un peu vite les différences entre le héros soviétique, un fusilier marin patriote et solidaire de son équipe, et le personnage désabusé et solitaire interprété par Sylvester Stallone. Pour autant, cette presse n'a pas entièrement tort. Cela fait déjà bien longtemps que, malgré l'existence d'un Rideau de Fer en Europe, malgré l'érection d'un mur de Berlin en 1961, les idées, plus que les hommes, continuent de filtrer dans le camp communiste. Les Occidentaux se doutent bien que les « transferts culturels » contribuent à l'ébrèchement du Mur. Et que Rambo finira bien par avoir raison de Tchapaev⁵.

Mais au fond, qu'est-il réellement, ce long métrage ? Est-ce d'abord un film d'action à l'occidentale, dans l'air du temps, à grand renfort d'hémoglobine, censée redonner un coup de jeune à une industrie cinématographique soviétique sur le déclin ? Est-il surtout un film de propagande, destiné à véhiculer un message politique, élaboré de manière à susciter l'adhésion du public ? Son message, est-il d'abord patriotique ou antiaméricain ? Et si *anti-américanisme* il y a, quelle est sa nature ? Car si le film déploie des stéréotypes propres à la propagande soviétique (des mercenaires de la CIA aux prises avec un passé terrifiant au Vietnam), il met également en avant des clichés plus intemporels, ceux d'un ennemi corruptible et grossier. Ou au contraire, ne faut-il pas chercher dans ce film des traces d'*américanophilie*, tout d'abord dans cet hommage rendu au film d'action, comme dans de nombreuses références à la technologie américaine avancée ?

³ Voir : Reinhart Koselleck, *Le futur passé*, Paris, EHESS, 2000. Le constat d'un horizon d'attente fermé chez les Soviétiques et en même temps leur absence de foi dans le régime, constituent le point de départ du travail de l'anthropologue Alexei Yurchak, dans *Everything was forever, until it was no more. The last soviet generation*, Woodstock, Princeton, University Press, 2006.

⁴ Philip Taubman, « Russians Strike Back With a Rambo of their Own », *New York Times*, le 24 juillet 1986 ; Adam Brodsky, « Soviet Son of Rambo », *New York Times*, 6 août 1986. John Rambo est le héros des films *First blood* (1982), et *Rambo : First Blood part II* (1985), entre autres.

⁵ Tchapaev est le héros « parfait » du cinéma soviétique, martyr de la guerre civile, tiré du film du même nom, sorti en 1934.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Guerre froide, propagande et culture

Il n'est *a priori* guère étonnant que la majorité des spectateurs de *Voyage en solitaire*, attirés par « l'emballage » du film d'action, aient été jeunes. Faut-il pour autant considérer que la tonalité patriotique et antiaméricaine du film n'a pas eu de succès ? Ce serait oublier que les opinions d'alors sont loin de rejeter le régime communiste au profit d'un autre, « capitaliste » ou « démocratique », sans que le public sache à quoi ces termes correspondent. Faut-il voir dans la représentation des Américains un écho des ressentiments des Russes ? C'est également difficile à admettre, car les témoignages disponibles dépeignent un pays dont le cœur balance de plus en plus à l'Ouest, et qui rejette la propagande antiaméricaine qu'il juge obsolète⁶. De fait, la culture américaine – la littérature et le cinéma entre autres – fait partie de l'imaginaire de l'*homo sovieticus*, l'homme soviétique ordinaire, avec un accès de fièvre américanophile particulièrement prononcé au cours des années 1960⁷.

Cette situation, le Parti communiste la connaît. Et il s'en inquiète. La guerre froide, ce n'est pas seulement une compétition géostratégique sur la scène internationale ; c'est aussi un combat pour « gagner les cœurs et les esprits » des populations⁸. Pour les maîtres du Kremlin, la propagande de guerre froide a toujours servi un objectif double : rallier les peuples étrangers à la cause soviétique, et « préserver l'unité entre le Parti et le peuple soviétique », expression consacrée. De ce point de vue, cette propagande a précédé une autre offensive du front psychologique, américaine celle-là, qui doit être lue comme une réaction à l'assaut du Kremlin. Dans les années 1960 et surtout 1970, la situation a radicalement changé – c'est le Kremlin qui est sur la défensive. Voir les « cœurs et les esprits » des Soviétiques gagnés par l'Occident et notamment par la culture des États-Unis, n'est pas de nature à enchanter les décideurs.

Dans la mesure où *Voyage en solitaire* est une œuvre culturelle, comprise comme la résultante d'un ensemble de pratiques, de discours, de supports et

⁶ Voir par exemple les témoignages de journalistes comme Hedrick Smith (*Les Russes. La vie de tous les jours en Union soviétique*, Paris, Belfond, 1976) et David Satter (*Age of delirium. The Decline and Fall of the Soviet Union*. New York, Knopf, 1996).

⁷ VAIL, Piotr et GUENIS, Alexandre. *Les années 1960. L'univers de l'homme soviétique*, Moscou, 2001.

⁸ L'expression « gagner les cœurs et les esprits » (« to win the hearts and minds ») par la « guerre psychologique » a été popularisée par le président Eisenhower. Pour un historique de la propagande de guerre froide aux États-Unis, la meilleure synthèse à ce jour est celle de Kenneth Osgood (*Total Cold War. Eisenhower's Secret Propaganda Battle at Home and Abroad*, Lawrence, University Press of Kansas, 2006, spécialement le chapitre 1, « Regimenting the public Mind », p.15-45).

PAR-DELÀ LE MUR

de productions liés à un mode de vie, ici le mode de vie soviétique, celle-ci nous laisse percevoir des enjeux qui vont au-delà de ceux de la propagande politique, se résumant à un rapport de force entre État et société. Elle n'est pas non plus la résultante d'une quelconque routine. Ainsi, on a pu écrire que la guerre froide contre les États-Unis n'a finalement eu comme objectif que de « sauver les apparences⁹ ». Or l'exemple du succès de *Voyage en solitaire* semble prouver au contraire que le pouvoir est loin d'avoir baissé les bras dans la lutte idéologique contre ses adversaires occidentaux. De même que cet exemple, nullement isolé, remet en cause l'idée selon laquelle la propagande soviétique demeure aussi simpliste et sclérosée, qu'inefficace. Également, il soulève un voile sur ce qui est aujourd'hui le domaine le plus en pointe de l'étude des relations internationales, la problématique des transferts culturels.

Dès lors, l'analyse d'un tel film se doit d'être replacée dans le cadre d'une culture de guerre froide, comprise ici en tant qu'ensemble des discours sur l'Occident, élaborés dans un contexte de stratégies souvent concurrentes, énoncés dans les médias (presse, radio, télévision et cinéma) et reçus (réappropriés et/ou réinterprétés) par la population. Cette notion fait naître de nouvelles questions : ce film nous permet-il d'appréhender une culture de guerre froide soviétique qui soit représentative de cette période en particulier, ou d'une culture immanente ? Dès lors, est-il permis de penser que cette culture a contribué à saper les fondements d'un mur de Berlin imaginaire ?

* * *

On vient de le voir, la certitude que l'on avait jusqu'ici de tout savoir sur la propagande soviétique est remise en cause. Car par-delà l'exemple de *Voyage en solitaire*, c'est toute la manière d'écrire l'histoire de la guerre froide qui se trouve bouleversée. Dès lors, un rappel historiographique s'impose.

Si, avant 1991, la difficulté d'accéder aux archives ainsi qu'un manque de recul évident rendent toute relecture du passé difficile, après la disparition de l'URSS, l'histoire de la guerre froide devient la chasse gardée d'historiens des

⁹ Je me réfère à la thèse inédite de Rosa Magnúsdóttir, *Keeping the Appearances : How the Soviet Union failed to control popular opinion toward the United States, 1945-1959*, Chapel Hill, 2006. Pour les résultats de la propagande en général, voir le travail déjà ancien de Peter Kenez (*The Birth of the Propaganda State: Soviet Methods of Mass Mobilization, 1917-1929*, Cambridge et New York, Cambridge University Press, 1985) ; et de Sarah Davies (*Popular Opinion in Stalin's Russia. Terror, Propaganda and Dissent, 1934-1941*, Cambridge University Press, 1997), qui met en évidence un ensemble de stratégies de la population pour contourner l'information officielle.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

relations internationales, le plus souvent américains. Cette tendance entraîne plusieurs déséquilibres : la vision d'une guerre froide vue exclusivement par le prisme des relations diplomatiques ; des relations diplomatiques centrées sur les États-Unis.

Cet état de fait, il convient de le souligner, n'est absolument pas original : la plupart des guerres furent d'abord écrites à partir d'une vision « d'en haut », avant de rattraper leur retard grâce aux apports de l'histoire sociale et culturelle¹⁰. La particularité de la guerre froide est que traditionnellement, il n'existe que peu de contacts entre, d'une part, ses spécialistes et leurs collègues historiens de la Russie soviétique, et d'autre part, ces derniers, et les spécialistes des questions culturelles¹¹. À cela, il convient d'ajouter que si la guerre froide fut d'abord et avant tout une guerre de propagande, et surtout de propagande par les images, ces dernières ont pendant longtemps suscité une certaine méfiance des historiens¹².

Comme notre exemple introductif l'a montré, la guerre froide était aussi un affrontement dans lequel la culture fut un acteur à part entière. Les liens entre la culture, la propagande et la guerre froide n'ont commencé à être explorés qu'une fois la « victoire américaine » entérinée, ce qui explique que la culture de guerre froide *américaine* et la propagande *américaine* en direction des Soviétiques ont dominé – et dominent toujours – l'historiographie actuelle, avec un moment particulièrement obsessionnel – les années 1950. Après le travail fondateur de Stephen Whitfield, celui de l'historien américain Walter Hixson est l'une des monographies les plus citées aujourd'hui par les continuateurs¹³.

¹⁰ Le cas de la Première Guerre mondiale a bien été étudié : voir Prost, Antoine et Winter, Jay, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, p.15-50.

¹¹ Un exemple presque caricatural est celui du travail de David Brandenberger : *National Bolshevism : Stalinist Mass Culture and the Formation of Modern Russian National Identity, 1931-1956*, Harvard University Press, 2002 ; à aucun moment, on ne trouve de mention de l'influence de la guerre froide sur la culture de masse.

¹² Voir l'introduction de Christian Delporte à son livre *Images et politique en France au XXe siècle*, Paris, Nouveau Monde Editions, 2006, p.7-17.

¹³ La liste est loin d'être exhaustive : Stephen J. Whitfield, *The Culture of the Cold War*, 2^e éd. Johns Hopkins University Press, 1996 ; Walter L. Hixson, *Parting the Curtain : Propaganda, Culture, and the Cold War, 1945-1961*, New York, St Martin's Press, 1997 ; Scott Lucas, *Freedom's War: The US Crusade against the Soviet Union, 1945-1956*, Manchester University Press, 1999 ; Gregory Mitrovich, *Undermining the Kremlin: America's Strategy to Subvert the Soviet Bloc*, Cornell University Press, 2000 ; Peter Grose, *Operation Roll-back : America's Secret Battle behind the Iron Curtain*, New York, Mariner books, 2001 ; Peter Kuznick et James Gilbert, dir., *Rethinking Cold War Culture*, Washington, Smithsonian institution press, 2001 ; Thomas Doherty, *Cold War, Cool Medium. Television, McCarthyism and American Culture*, Princeton University Press, 2003 ; Douglas Field, dir., *Cold War Culture*, Edinburgh University Press, 2005.

PAR-DELÀ LE MUR

Côté soviétique, le territoire de la guerre froide culturelle et des représentations de l'Autre reste bien plus inexploré. La difficulté d'accéder aux archives soviétiques est une raison souvent avancée, bien qu'imparfaite : bien avant 1991, des soviétologues (des politologues spécialistes de l'URSS) se sont penchés sur les représentations soviétiques de leurs ennemis, en particulier les États-Unis. Le pionnier dans ce domaine fut l'américain Frederick Barghoorn, qui, dès 1950, publia un ouvrage sur cette question. La synthèse récente d'Alan Ball est venue à point nommé faire le bilan d'un siècle de représentations, tandis qu'Eric Shiraev et Vladislav Zubok ont esquissé une histoire de l'antiaméricanisme russe¹⁴.

Une seconde raison, liée à la précédente, fut l'obsession de la période stalinienne. Ainsi, les ouvrages consacrés à la culture soviétique, s'ils évoquaient bien entendu différents aspects de la culture politique (dont les représentations de l'Occident), étaient essentiellement consacrés à la période d'avant 1945¹⁵. Côté russe, l'obsession de l'ennemi nazi a pu pendant longtemps faire oublier l'ennemi américain. Cet état des choses, lié, il faut l'avouer, au caractère moins traumatisant de la guerre froide pour les Russes (comme pour les chercheurs occidentaux), a commencé à changer lorsque des historiens russes, les premiers à profiter de l'ouverture des archives après 1991, ont exploré la première décennie de l'après-guerre à travers la notion d'ennemi¹⁶. Avec le temps, même les historiens français ont fini par se pencher sur la culture de guerre froide, alors que l'on sait que le désintérêt pour cette question dans notre pays a long-

¹⁴ Fredrick Barghoorn, *The Soviet Image Of The United States. A Study In Distortion*. L'ouvrage fut réédité et mis à jour en 1969 et en 1985. Alan M. Ball, *Imagining America : Influence and Images in Twentieth-Century Russia*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2003. Eric Shiraev et Vladislav Zubok, *Anti-Americanism in Russia : From Stalin to Putin*, New York, Palgrave, 2000.

¹⁵ Dans une vaste bibliographie, on peut mentionner : Kelly, Catriona et Shepherd, David, dir. *Constructing Russian Culture in the Age of Revolution, 1881-1940*. Oxford University Press, 1998. Tolz, Vera. *Russia*. Oxford University Press, 2001 (Inventing the Nation). Franklin, Simon et Widdis, Emma, dir. *National Identity in Russian Culture. An Introduction*. Cambridge University Press, 2004. Il faut cependant citer deux exceptions : le pionnier Richard Stites, avec *Russian popular culture. Entertainment and society since 1900*. Cambridge University Press, 1992. Et Brooks, Jeffrey, *Thank you comrade Stalin ! Soviet Public Culture from Revolution to Cold War*, Princeton University Press, 2000. Stites et Brooks n'ont cependant pas pu (ou voulu) explorer les archives soviétiques : il est vrai que les sources publiques, telles que la presse, la littérature et le cinéma constituent déjà des corpus impressionnants.

¹⁶ Andreï Fateev, *L'image de l'ennemi dans la propagande soviétique, 1945-1954*. Moscou, Académie des Sciences de Russie, 1999 (consultable sur <http://psyfactor.org/lib/fateev0.htm#1>). Mentionnons également les travaux de l'historienne Natalia Nikolaeva, dont sa thèse, soutenue en 2001 à l'université de Saratov : « La formation de l'image mythologisée des États-Unis dans la société soviétique pendant les premières années de guerre froide, 1945-1953 ».

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

temps été patent, en partie à cause de la politique « neutraliste » du général De Gaulle¹⁷. Enfin, l'étude des supports de propagande a également été renouvelée. Si l'analyse « académique » des images produites dans ce but par le pouvoir s'est longtemps focalisée sur la première période stalinienne, l'anti-américanisme de la presse a fini par intéresser les chercheurs¹⁸. Dès lors, nous avons bien des raisons de croire que la culture de guerre froide, surtout celle « d'en bas » constitue un objet de recherche très prometteur, notamment dans le domaine du cinéma soviétique, domaine largement délaissé. Les « expériences » de ce conflit par les sociétés, l'impact de la propagande sur les hommes et les femmes de tous les continents, et pas uniquement aux États-Unis, continuent de susciter des monographies et donnent lieu à des séminaires et des colloques¹⁹.

Une période de transition, un antiaméricanisme paradoxal

Si, de manière un peu anecdotique, notre travail tord le cou à l'idée reçue selon laquelle les historiens français n'ont pas vocation à se pencher sur la guerre froide²⁰, il s'efforce surtout de rendre toute sa légitimité à l'histoire du temps présent, considérée comme périlleuse dans le cas de l'URSS. Il inter-

¹⁷ Deux actes de colloques symbolisent cette mutation historiographique : celui de 1998 (Jean Delmas, dir., *Renseignement et propagande pendant la guerre froide, 1947-1953*, Bruxelles, Complexe, 1999), qui se concentre sur la culture comme instrument ; celui de 2005, publié dix ans plus tard, dont l'objet est la culture en tant qu'acteur indépendant (Jean François Sirinelli et Georges-Henri Soutou, dir., *Culture et guerre froide*, Paris, PUPS, 2008).

¹⁸ Voir le travail désormais classique de Victoria Bonnell : *Iconography of Power: Soviet Political Posters under Lenin and Stalin*. Princeton University Press, 1997. Pour l'étude des États-Unis dans la presse soviétique, voir : McKenna, Kevin. *All the Views Fit to Print : Changing Images of the U.S. in Pravda Political Cartoons, 1917-1991*. New York : Peter Lang, 2001. Becker, Jonathan A. *Soviet and Russian Press Coverage of the United States. Press, Politics and Identity in Transition*. 2^e éd. Oxford, Palgrave, 2002.

¹⁹ Voir notamment le travail de David Caute (*The Dancer Defects. The Struggle for Cultural Supremacy During the Cold War*, Oxford University Press, 2005), qui étudie en parallèle la politique culturelle américaine et soviétique ; et le livre dirigé par Jeffrey Engel : *Local consequences of the Cold War*, Stanford University Press, 2007. Par ailleurs, on peut mentionner quatre conférences : du 11 au 13 janvier 2007, sur le thème « Mass Media and Propaganda in the Making of Cold War Europe » (Dublin) ; du 26 au 28 avril 2007, sur le thème « European Cold War Cultures? Societies, Media and Cold War Experiences in East and West, 1947-1990 » (Potsdam) ; du 3 au 6 septembre 2009, sur le thème « European Cultures and the Cold War, 1945-1990 » (Sheffield) ; du 29 au 31 octobre 2009, « Cold War interactions reconsidered » (Helsinki).

²⁰ Voir l'intervention de Claude Quétel (« Le regard français : une mémoire brouillée ») au colloque trilatéral sur la guerre froide du 9-10 février 2007 en Allemagne (*Historiens et géographes*, n°402, 2008, p.57-58).

PAR-DELÀ LE MUR

roge en effet une période encore mal connue, la fin de l'ère Brejnev et l'intermède Andropov-Tchernenko. Jusqu'ici en effet, bien peu d'historiens dignes de ce nom se sont aventurés au-delà du sillon tracé par William Taubman avec sa biographie de Khrouchtchev²¹. Or la décennie 1975-1985, intercalée entre « deux détentes » (celle de Brejnev-Nixon et celle de Gorbatchev-Reagan), s'impose comme une période importante dans l'histoire du conflit planétaire Est-Ouest et des relations soviéto-américaines en particulier.

Dans l'ensemble de cycles A (tensions) et B (détentes) de la guerre froide, les années 1975-1985 constituent un moment particulier où les relations entre l'URSS et les États-Unis se dégradent inexorablement (fin de la phase B, 1975-1979) avant de sombrer dans un nouveau cycle de tensions qualifié de « guerre fraîche » (début de la phase A, 1980-1985)²². 1975 est une année tournant. Symbole de l'apogée de la détente avec la conférence d'Helsinki, en août, elle annonce aussi la fin de celle-ci, avec l'intervention soviétique en Afrique (Angola et Mozambique), qui suscite des réactions américaines inquiètes. À quoi s'ajoute l'implication américaine dans les affaires dissidentes (juives) avec l'amendement Jackson-Vanik. Signe que la « détente » n'est plus de saison – Ford abandonne l'usage du terme au cours de la campagne présidentielle de 1976²³. Dès lors, la méfiance devient réciproque et tend à se muer en animosité.

Si l'on se place maintenant du point de vue soviétique, cinq périodes peuvent être distinguées : une phase de « paix tiède » (1975-1976), qui correspond à la fin de la présidence de Gerald Ford, où Moscou doit composer avec le contexte de la campagne présidentielle qu'elle considère comme transitoire. Période marquée par une lente dégradation dans le dialogue au sommet. Suit une période de « paix froide » (1977-1979), au cours de laquelle le président

²¹ TAUBMAN, William. *Khrushchev. The Man and His Era*, New York, W.W.Norton and Company, 2003. Récemment, le point a été fait sur la guerre froide pendant l'ère de Khrouchtchev : FURSENKO, Alexandre et NAFTALI, Timothy, *Khrushchev's Cold War. The Inside Story of an American Adversary*, New York et Londres, N.N.Norton, 2007. Voir aussi le travail de Rosa Magnusdottir mentionné plus haut. Le défrichement de l'ère Brejnev vient à peine de commencer : BACON, Edwin et SANDLE, Mark, dir., *Brezhnev Reconsidered*, Palgrave Macmillan, 2002.

²² J'évoque rapidement les événements les plus importants de la période. Pour le détail, se référer à la chronologie en fin d'ouvrage. L'expression « guerre fraîche » (*prokhladnaïa voïna*) a été utilisée par Brejnev lors d'un discours à Prague, en 1978.

²³ Pour le détail, la meilleure référence reste toujours celle de Raymond Garthoff : *Détente and Confrontation. American-Soviet Relations from Nixon to Reagan*, 2^e éd., Washington, Brookings Institution, 1994 ; et *The Great Transition. American-Soviet Relations and the End of the Cold War*, Washington, Brookings, 1994.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

démocrate Jimmy Carter pratique – toujours selon Moscou – une politique très contradictoire, oscillant entre recherche d'une entente par le biais de la signature du traité SALT II et dénonciation du régime soviétique à cause de la question des droits de l'homme, question qui provoque l'ire de Moscou, qui multiplie de son côté les aventures incertaines dans le Tiers monde africain ou latino-américain.

Une troisième période correspond au début de la « guerre fraîche », en janvier 1980, avec la proclamation, en réponse à l'invasion de l'Afghanistan, de l'embargo économique ; elle dure jusqu'à son annulation par Reagan, en avril 1981. Advient alors l'apogée de la « guerre fraîche », marquée par le lancement de l'opération RAYAN en mai 1981 (consistant à prévenir une supposée attaque nucléaire américaine), qui se termine avec la proposition historique par Reagan d'un « dialogue constructif » en janvier 1984 (qui, il est vrai, n'est pas prise au sérieux par Moscou). Ce moment de tensions particulièrement sévère connaît un pic entre septembre et décembre 1983, avec l'affaire de l'avion coréen KAL 007 abattu par les Soviétiques, la rupture des négociations stratégiques à Genève qui s'ensuit, et le déploiement effectif des Pershing II en Europe. Enfin, une cinquième période de « début de fin de guerre fraîche » correspond au court passage de Tchernenko au pouvoir. Le dialogue entre les deux puissances tend alors à reprendre – non sans à-coups, comme en témoigne l'incident radio de Reagan d'août 1984. L'avènement de Gorbatchev est moins une rupture pertinente que commode : l'antiaméricanisme des médias soviétiques persiste jusqu'en 1987, en dépit de plusieurs rencontres au sommet.

Cette période de tensions croissantes sur la scène internationale se double d'une dégradation du contexte économique et social en URSS. Alors que les crises de 1973 et 1979 redonnent provisoirement un souffle à une économie vacillante, dans les années 1980, la situation s'inverse : l'embargo américain et le contre-choc pétrolier finissent d'achever l'économie soviétique. « L'étincelle » de la détente, selon l'expression d'un officiel²⁴, est mise à mal par une politique soviétique qui se rend impopulaire à l'étranger par les persécutions de ses dissidents ; tandis qu'à l'intérieur, l'état de santé des dirigeants en fait la risée d'une population de plus en plus désenchantée. Alors que les décideurs s'éteignent les uns après les autres – le « cycle des décès » commence par la disparition d'Alexeï Kossyguine, premier ministre, en décembre 1980 – la société soviétique connaît des bouleversements qui deviendront mani-

²⁴ Voir Andreï Kozovoï, « La rencontre Nixon-Brejnev de 1972 et la culture de guerre froide soviétique », *Revue historique*, 652, novembre 2009.

PAR-DELÀ LE MUR

festes au cours de la période suivante et qui se traduisent entre autres, par l'émergence d'une génération d'hommes convaincus de la nécessité des réformes²⁵.

* * *

Une autre rupture de notre travail consiste à étudier les formes de la propagande d'une manière globale. En effet, comme ce fut le cas depuis le lancement de la guerre froide dans le domaine public soviétique, en été 1946, pendant cette décennie de fin de détente, puis de « guerre fraîche », les Russes baignent dans une culture de guerre froide permanente, dont l'aspect principal demeure la composante antiaméricaine. En URSS, médias « chauds » et médias « froids », selon la distinction classique de Marshall McLuhan²⁶, passent une bonne partie de leur temps à démontrer la supériorité du modèle soviétique sur l'occidental, et en particulier américain – les États-Unis sont une référence à l'aune de laquelle se mesurent les progrès accomplis par le régime socialiste dans sa marche vers le communisme.

Cet antiaméricanisme est d'abord public, discursif et impulsé d'en haut. Le dénigrement systématique de la civilisation américaine est inscrit, si l'on peut dire, dans les fondements du régime, et il se dévoile essentiellement dans les discours des médias et des hommes politiques qui construisent la « culture publique officielle » en URSS²⁷. En même temps, il est une composante hautement conjoncturelle, car sa vigueur dépend largement de l'état des relations entre les deux pays. La question de la sincérité de cet antiaméricanisme est cruciale : dans le domaine public, le terme lui-même n'est jamais ouvertement mentionné. Il fait partie d'un tabou qui s'explique, entre autres, par le refus d'avouer que le Parti exerce un quelconque contrôle sur ses médias²⁸. En

²⁵ CHOUBINE, A.V. *De la stagnation aux réformes. L'URSS en 1917-1985* (en réalité les années 1970-1985), Moscou, Rosspen, 2001 ; FERRO, Marc, *Les origines de la perestroïka*, Paris, Ramsay, 1990.

²⁶ *Understanding media. The extensions of man* (1964).

²⁷ Pour la définition de « culture publique officielle », voir Jeffrey Brooks, *op. cit.*, p.xiii et *sqq.*

²⁸ Le dictionnaire russe de Vladimir Dal (publié entre 1903 et 1909) ne comporte même pas l'équivalent russe d'américanisme – *amerikanizm*. En 1991, le *Dictionnaire de la langue littéraire russe contemporaine* fait pourtant remonter son emploi à 1863. Dans l'« Ojegov », dictionnaire de référence de l'ère soviétique à partir de 1960, on trouve seulement le terme « américanisation », compris comme « l'influence d'une culture par celle de l'Amérique ». Y sont pourtant présents des qualificatifs comme *antibourjouazny* (*anti-bourgeois*) et *antiimperialistitcheski* (*anti-impérialiste*) : ces « anti »-là sont certainement bien plus légitimes, en tant que formes d'opposition à des phénomènes que tout le monde n'a certainement aucun mal à condamner.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

revanche, dans les coulisses, le terme « antiaméricanisme » et son adjectif dérivé ont été bel et bien employés en URSS, comme en témoignent les documents secrets de la période de l'après-guerre²⁹. À l'image de leurs homologues américains, la méfiance ou même la haine à l'égard de l'Autre pouvaient très bien être partagées.

La question principale demeure celle des liens entre un État-Parti totalitaire et sa société, dans un contexte précis : la guerre froide et les relations avec les États-Unis. Ces liens tissent le réseau de la guerre froide vécue, mais également perçue et imaginée. Ils constituent ce que nous avons qualifié jusqu'à présent de « culture de guerre froide ». Cette culture est à la fois influencée par les relations particulières entre l'URSS et les États-Unis au cours de cette période, mais aussi – la culture étant un facteur en partie autonome – acteur dont le rythme propre imprime sa marque à cette même guerre froide³⁰. Ensemble de représentations sur l'Occident (*zapad*), cette culture est aussi pratique, en ce sens qu'elle commande un certain nombre de rituels sociaux, qui vont de la dénonciation obligée du « suppôt de l'impérialisme », à la quête effrénée de produits *made in USA*. Réduire la culture publique de guerre froide en URSS à une culture antiaméricaine est donc très réducteur.

De plus, l'information qui porte sur les États-Unis emprunte de multiples canaux qui dépassent de loin ceux des médias classiques (les SMI en russe : les périodiques, la radio et de la télévision), ou des médias propres au régime communiste – le réseau des SMUP – les institutions et les acteurs de la propagande orale (des propagandistes dans les camps de vacances pour jeunes aux propagandistes professionnels d'une institution comme *Znanié*). L'information sur les États-Unis se retrouve tout aussi bien dans les sources dites « de première main », ou originales (publications en américain ou traduites, longs métrages importés des États-Unis, etc.) ou inspirés par l'Amérique – dans les livres, les longs métrages, les dessins animés, entre autres. Dès lors, cette culture publique de guerre froide s'apparente véritablement à un conglomerat de *présences*, au sens de *traces* des États-Unis dans l'espace public soviétique³¹. Cette notion témoigne de la complexité nécessaire qu'il convient d'aborder dans l'étude des représentations et des imaginaires en URSS.

²⁹ Au cours de la période stalinienne en particulier, voir plus loin.

³⁰ Voir la préface de Jean-François Sirinelli et la définition de Bernard Lahire citée par Cécile Vaissé dans SIRINELLI J.-F. et SOUTOU G.-H., dir., *op. cit.*, p.8 et 269.

³¹ L'expression « présences symboliques » (*symbolic presences*) nous a été inspirée par l'historien Bogdan Barbu, auteur d'une thèse soutenue en 2001 à l'Université de Birmingham, sur la Roumanie communiste (<http://www.uclan.ac.uk/amatas/resource/romania.htm>).

PAR-DELÀ LE MUR

Complexité que l'on retrouve dans un autre domaine rarement abordé, l'élaboration et la diffusion de la culture de guerre froide. L'État soviétique – et par État, il faut entendre d'abord un projet et moins une réalité³² – ne peut contrôler la totalité de l'information qui circule dans les frontières de l'URSS ; ceci concerne également l'information sur les États-Unis, dont l'État soviétique est aussi bien émetteur que récepteur. L'État soviétique est en effet composé d'un ensemble d'institutions et de branches ayant chacune des rôles bien particuliers dans la production et le contrôle de l'information : si l'hypercentralisation n'est pas un mythe, de l'impulsion du Politburo à l'exécution par les organes secondaires – des médias en particulier, le chemin s'avère complexe et riche en conflits internes. Il ne faut jamais oublier que si la guerre froide constitue une période de cloisonnements, elle peut se lire de manière aussi diachronique que synchronique, comme une ère d'interactions³³.

Enfin, l'étude de la propagande, quelle que soit la définition que l'on donne à ce terme hélas galvaudé, ne peut faire abstraction aujourd'hui de la question de la réception, de la perception, de l'interprétation et de la diffusion de cette culture au sein de la population soviétique. Les restrictions d'usage pour l'étude de l'opinion publique en URSS s'imposent : pour commencer, certains historiens préfèrent parler d'*opinions*, voire d'*humeurs*, en raison du caractère inachevé de l'opinion publique³⁴. Deuxièmement, par « population soviétique », on entend d'abord une population russe, citadine, alphabétisée, mais non spécialiste des États-Unis, et surtout qui n'appartient pas à la sphère des décideurs et exécutants de la machine de propagande. Cela fait sens dans la mesure où elle n'a *essentiellement* que la culture publique officielle pour la renseigner sur les États-Unis. *Essentiellement*, car si cette population n'a pas accès aux centres de conservation spéciaux (les *spetskhrony*), où l'on trouve des ouvrages et des périodiques « interdits de circulation », elle n'en bénéficie

³² En contexte soviétique, l'État n'est pas une force cohérente et unifiée, mais « un projet idéologique qui s'efforce de donner de l'unité à ce qui en pratique est fréquemment désuni » (SAYER, Derek. « Everyday Forms of State Formation : Some Dissident Remarks on 'Hegemony' » in : JOSEPH, Gilbert et NUGENT, Daniel, *Everyday Forms Of State Formation : Revolution And The Negotiation Of Rule In Modern Mexico*, Durham, Duke University Press, 1994, cité dans : GORSUCH, Ann, *Youth in Revolutionary Russia. Ethusiasts, Bohemians, Delinquents*, Indiana University Press, 2000, p.5). Il faut cependant souligner que l'État soviétique est bien plus à l'état de « projet » pendant la période étudiée par Ann Gorsuch, qu'au cours de notre période, où les mécanismes sont beaucoup plus rodés.

³³ L'exemple du maintien des conférences Pugwash et Dartmouth pendant les périodes de tensions est un exemple tout à fait parlant de la complexité du conflit que fut la guerre froide.

³⁴ Voir le travail de Elena Zubkova, *Russia After the War : Hopes, Illusions, and Disappointments, 1945-1957*, New York, M.E. Sharpe, 1998.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

cie pas moins d'un certain nombre de sources « originales » – des sources le plus souvent autorisées comme la revue *Amerika*, les longs métrages importés des États-Unis la station *Voice of America* (VOA), mais aussi des sources officielles, dont les radios *Radio liberty* (RL) *Radio Free Europe* (RFE) sont les plus connues. Également, dans la mesure où notre étude est aussi celle des représentations de l'Autre, l'intérêt de se concentrer sur la culture de guerre froide destinée au « grand public », plutôt qu'à une élite privilégiée, est justifié dans la mesure où l'on cherche à mesurer le changement dans les représentations de masse³⁵. De là découle la question cruciale de la réappropriation ou du détournement de la culture officielle, et celle de la constitution d'une culture de guerre froide propre à un groupe social donné, même si l'existence d'une « culture populaire » et d'une « sous-culture » demeure problématique à l'heure actuelle³⁶.

* * *

Dans toute enquête sur la culture de guerre froide, les sources publiques, généralement accessibles, constituent un premier pan important. La difficulté consiste d'abord à accorder un temps et un intérêt semblables à l'ensemble de la palette médiatique – tout embrasser est naturellement impossible. Les présences des États-Unis se dévoilent d'abord dans les imprimés – notamment la presse écrite –, mais aussi les médias audiovisuels – le cinéma, la télévision et la radio. Tout en gardant à l'esprit le désir d'une histoire « totale » et équilibrée de la propagande, nous avons délibérément passé sous silence certains types de documents comme les publications de vulgarisation scientifique et technique, ou encore sportives. L'accent a été résolument mis sur le cinéma, et ce, pour des raisons à la fois pratiques et euristiques. À l'heure actuelle, les longs métrages sont d'une consultation particulièrement aisée et surtout, le cinéma demeure à la fois un formidable outil de propagande, mais aussi un médium qui parvient, mieux que tout autre, à transcender les ordres du pou-

³⁵ Je rejoins ici les présupposés de Jonathan Becker (*op. cit.*, p.4).

³⁶ La « culture populaire » correspond à « des formes et des pratiques culturelles qui constituent le terrain sur lequel des valeurs dominantes, d'opposition et subordonnées, ainsi que des idéologies se rencontrent et se mêlent » (Tony Bennett cité dans Ann Gorsuch, *op. cit.*, p.5-6). En parlant de « sous-culture(s) », on fait généralement référence à des cultures qui entrent en opposition avec le modèle culturel dominant en URSS, en particulier chez les jeunes. Tout ceci présuppose des grilles d'analyse de la société soviétique qui obéissent à des schémas binaires (adhésion / opposition, montré / caché, participation / exclusion) qui ne sont en réalité pas du tout évidents (voir la préface d'Alexei Yurchak, *op. cit.*, p.4-8).

PAR-DELÀ LE MUR

voir. C'est sur grand écran que la culture de guerre froide se dévoile dans toute sa complexité, et c'est le cinéma qui est aussi la source la plus prisée par la catégorie de la population la plus « sensible » – les jeunes.

L'élaboration et la diffusion des présences, deuxième point de notre exposé, sont rendues plus difficiles en raison de la disponibilité des sources. À l'heure actuelle, les archives du KGB, du MID et les Archives présidentielles, ainsi qu'une bonne partie des documents du Comité central ne sont pas consultables. Par ailleurs, les documents accessibles demeurent trop souvent des sources « secondaires ». On y trouve une majorité de rapports et de notes internes, le plus souvent de seconde main, à partir de documents sources souvent absents. Notre compréhension de la gestion de la culture de guerre froide d'en haut repose donc presque entièrement sur des témoignages écrits et oraux des acteurs de l'époque. À une époque où les discours sont bien plus prudents que du temps de Staline, tout document qui traite de la politique envers l'Occident se doit d'être déconstruit. Pour prendre un exemple de base, lorsqu'un énième décret³⁷ qui appelle à améliorer la « contre-propagande »³⁸ est promulgué par le Comité central, c'est un appel à remettre en marche la machine de propagande anti-occidentale et surtout antiaméricaine qui est lancé en réalité.

Ces obstacles sont bien réels, on serait en peine de le cacher, mais ils ne sont pas dirimants pour autant. En particulier, il est des fonds souvent passés sous silence par les historiens, comme les archives du komsomol (VLKSM), qui contiennent pourtant de nombreux sténogrammes permettant de reconstituer les débats sur l'orientation de la politique de la jeunesse, sans parler d'un grand nombre de rapports et d'analyses du courrier des lecteurs, auditeurs ou spectateurs. Surtout, l'histoire orale demeure un réservoir aussi inévitable qu'inépuisable (à condition de ne pas attendre trop longtemps...). Nous avons procédé dans notre travail à un certain nombre d'entretiens avec des témoins de l'époque, connus ou anonymes³⁹. Le journal d'Anatoli Tcherniaev, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, constitue également une source essentielle.

³⁷ Je traduis par « décret » le terme russe de « postanovlenie » qui est trop souvent mal traduit par « résolution » (le russe connaît aussi le terme « rezoliutsia »).

³⁸ La contre-propagande, terme ancien, est vue par les Soviétiques comme « un système de mesures idéologiques efficace et durable, destiné à empêcher et neutraliser l'influence ennemie des centres de sabotage de la propagande bourgeoise, à dévoiler sa nature provocatrice et ses objectifs réels » (*La contre-propagande, une direction importante du travail idéologique. Recommandations méthodiques aux bibliothèques de masse*, Moscou, 1985).

³⁹ Voir la liste complète des personnes interrogées dans la partie *Sources*.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Le plan de ce livre est thématique. Un premier chapitre introductif, consacré aux héritages des relations soviéto-américaines, s'efforce de présenter les enjeux et les grands traits de la culture de la guerre froide avant 1975. Suivent deux parties consacrées au détail des présences américaines : le chapitre II brosse un tableau d'ensemble et le III se concentre sur le cinéma. Dans les deux chapitres suivants, j'étudie le processus d'élaboration et d'exécution qui président aux présences. Après un chapitre IV où j'aborde le processus décisionnel au sommet et un chapitre V, où les discussions à des niveaux inférieurs sont évoquées, le sixième chapitre fait le point sur l'élaboration des présences destinées à la jeunesse. Enfin, les deux derniers chapitres portent sur la culture de guerre froide de la population ; de nouveau, le chapitre VII s'efforce de dresser un tableau général, et le chapitre VIII porte sur la culture de guerre froide des jeunes.



CHAPITRE I

Une Amérique en héritage. Une histoire du regard russe sur les États-Unis

« Il est juste de mettre l'accent sur les nombreux points communs entre les Russes et le Yankee. Les deux peuples sont jeunes, remplis d'espoir quant à leur avenir, sont confrontés en ce moment à une crise civile pour des raisons semblables. L'un comme l'autre connaissent le succès, sont énergiques, et croient de manière fataliste dans la *manifest destiny* [en anglais dans le texte] ou dans leur brillant destin, l'un comme l'autre sont animés par l'esprit matérialiste et l'esprit d'entreprise. Les deux font le pari de l'avenir sans éprouver de peur.¹ »

« Ces laquais cupides de l'impérialisme, ces haïssables gueules bestiales, il faut les maudire, mettre leurs plans d'agression au pilori de l'humanité [...]. Pour vous, amasseurs de dollars, la guerre n'est qu'un moyen de vous enrichir. Vos enfants ne se sont pas battus au front [...]. Vous n'avez plus de remords, vous ignorez la pitié, il n'y a que vous et vos rejetons qui méritent d'être sauvés. Mais le temps vous est compté. La force terrible se renforce, croît, se relève. Les pactes ne vous sauveront pas.² »

En 1975, le rapport des Soviétiques aux États-Unis, dans les hautes sphères ou dans l'URSS « d'en bas », est tributaire d'une histoire relativement courte – deux siècles pour être exact. Mais cette histoire est bien plus longue, si l'on se place dans la perspective du rapport à la Russie à l'Occident, c'est-à-dire, jusqu'au XVIII^e siècle, à l'Europe. Au fil des ans, l'image des États-Unis mue à la faveur d'un statut de plus en plus important sur la scène internationale, en même temps que se forge l'identité russe, puis soviétique. Les États-Unis passent successivement d'une simple province de l'Occident européen, souvent synonyme de Grande-Bretagne, à celui d'une puissance émergente ; puis, sous la période soviétique, de pays-modèle au pays-repoussoir – c'est du moins ce qui se dégage des médias. Est-il possible de distinguer des opinions au sein de la population qui soient un tant soit peu différentes de

¹ D.Kachenovski, « Mes rencontres et conversations avec Madame Jameson », in *Rousskaïa Retch*, 1861, cité dans KAZAKOVA O. : « Le caractère américain dans les représentations des Russes, fin des années 1850 – années 1860 » in : GOLOUBEV, Alexandre, dir. *La Russie et le monde, croisement de regards : histoires de représentations mutuelles*, Moscou, RAN, 2002, volume 1, p.54.

² Lettre d'A.Solomatine (région de Moscou) de juin 1949, reçue par la *Pravda*, citée dans FATEEV, Andreï, *La variante soviétique de l'image de l'ennemi, 1945-1954*, in GOLOUBEV 2002, op. cit., p.121.

PAR-DELÀ LE MUR

ce que l'information d'en haut cherche à stimuler ? Ce chapitre étudie les facteurs qui participent à la création d'images américaines en Russie et pose les premiers jalons d'une l'histoire de la culture de guerre froide côté Est.

Du pays de Cocagne au ventre du capitalisme

Les premières informations sur l'Amérique dans les sources russes remontent au XVI^e siècle, mais les contacts restent anecdotiques jusqu'au XVIII^e siècle. Dans le domaine de la diffusion des représentations, la presse joue un rôle majeur. Après une première mention le 26 janvier 1728, le premier texte d'importance est l'article anonyme des *Nouvelles de Saint-Petersbourg* du 6 décembre 1750, sans doute dû à Mikhaïl Lomonossov (1711-1765). Avec lui, les États-Unis font leurs premiers pas dans la culture russe³. L'Amérique, immense terre à conquérir, commence à fasciner, en ce siècle où la Russie confirme son ouverture sur le monde.

Cette Amérique, comment les Russes cultivés la situent-elle ? Elle n'est alors pas un « Occident » comme un autre ; l'Occident pour la Russie est d'abord et avant tout l'Europe occidentale. Or, le rapport de la Russie à cet Occident est très tôt placé sous le sceau de l'ambivalence. D'un côté, la proto-Russie forge son identité en s'y opposant – à partir de critères religieux essentiellement⁴. En même temps, bien avant les réformes de Pierre le Grand, la Russie se reconnaît une parenté avec cette Europe – et d'abord la Pologne. Les réformes du tsar-empereur confirment cette tendance. *Le rapport à l'Occident* (la Suède et le Pays-Bas, la France et l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis) devient un ingrédient à part entière, et le plus important, de l'identité russe⁵. Pendant longtemps, l'Amérique est confondue avec ses colonisateurs britanniques et ce n'est que très progressivement que pour les Russies, elle s'en distingue. Peu à peu, elle se retrouve bien pla-

³ Les dates sont données d'après le nouveau calendrier (en place à partir du 1^{er}/14 février 1918). Ce chapitre suit de près les travaux de Norman Saul : *Distant Friends. The United States and Russia, 1763-1867*, University Press of Kansas, 1991 (Saul 1) ; SAUL N.E. *Concord and Conflict. The United States and Russia, 1867-1914*, University Press of Kansas, 1996 (Saul 2) ; *War and Revolution. The United States & Russia, 1914-1921*, 2001 (Saul 3) ; *Friends or Foes? The United States and Soviet Russia, 1921-1941*, 2006 (Saul 4). Voir aussi : IVANIAN, Edouard. *Quand parlent les muses. Histoire des relations culturelles russo-américaines*, Moscou, Relations internationales, 2007.

⁴ Voir le recueil publié sous la direction d'Alexandre Goloubev : *La Russie et l'Occident. La formation des stéréotypes de politique étrangère dans la conscience de la société russe de la première moitié du XX^e siècle*, Moscou, RAN, 1998. Voir également : REY, Marie-Pierre, *Le dilemme russe. La Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine*, Paris, Flammarion, 2002.

⁵ STOLZ, Vera, *op. cit.*, p.72.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

cée pour susciter le soutien et l'admiration de la population. Même si les sujets du tsar qui voient dans les États-Unis un pays avec lequel ils ont bien des choses en commun sont aussi nombreux que ceux qui cherchent à s'en différencier : les réflexes ambivalents sont ici les mêmes qu'avec l'Europe.

Assez tôt, un fossé d'appréciation se forme entre une élite qui juge de l'étranger d'après ses voyages et contacts, même indirects, et le reste de la population qui construit des représentations en usant de rumeurs et de légendes qui se chargent de détails en fonction des sympathies et des attentes de chacun. Les témoins oculaires – les soldats pour la plupart du temps – sont rares. Pour simplifier, alors que pour l'élite russe, la connaissance de l'Occident entraîne un déclin progressif de sa démonisation, pour l'essentiel de la population en revanche, cette même connaissance de l'Amérique demeure tout simplement inutile. Le désintérêt pour l'étranger des paysans, composante principale de la population, a été maintes fois relevé.

Ainsi, la révolution américaine suscite un grand engouement chez de nombreux esprits éclairés. Les écrivains des Lumières russes Nikolaï Novikov (1744-1818) et Alexandre Radichtchev (1749-1802) suivent avec le plus grand intérêt l'issue de la guerre d'Indépendance. Catherine II elle-même soutient la jeune république en inaugurant des relations amicales qui durent près d'un siècle. De 1802 date le début de la correspondance entre chefs d'État – c'est alors que le troisième président américain, Thomas Jefferson, écrit pour la première fois au tsar Alexandre I^{er}. L'établissement des relations diplomatiques, en 1807, confirme le début d'une nouvelle ère : les mentions de l'Amérique se multiplient dans les périodiques russes, en particulier dans l'équivalent de notre *Reader's Digest*, *L'esprit des revues* [*Dukh jurnalov*, titre abrégé], si américanophile (et antitsariste) qu'il est censuré. Pendant la guerre de 1861-1865, la Russie se proclame neutre et envoie deux escadres. Des images positives d'une Amérique révolutionnaire, fière de son indépendance acquise de haute lutte, circulent alors au sein de catégories russes éclairées, avec cependant, de plus en plus, l'Amérique servant d'anti-modèle aux défenseurs de la tradition autocratique russe.

De fait, aux stéréotypes majoritairement positifs succèdent des images moins flatteuses après la signature du traité du 30 mars 1867 qui transfère la souveraineté de l'Alaska aux États-Unis. Pour les Russes, cela équivaut à perdre une part de leur « psyché nationale », d'où un sentiment d'amertume persistant⁶. Le dernier tiers du XIX^e siècle marque le début d'une rivalité : les deux politiques étrangères, très actives, se heurtent en Asie centrale et en

⁶ SAUL 2, p.13.

PAR-DELÀ LE MUR

Extrême-Orient, cherchent de nouveaux alliés, se concurrencent sur le marché mondial⁷. La « question juive » qui met en péril les bonnes relations depuis les années 1860 passe au premier plan. Question complexe, elle comprend à la fois la politique antisémite du tsar, le non-respect du passeport des Juifs américains en visite en Russie et surtout, le problème de l'immigration massive de Juifs russes aux États-Unis, notamment après les pogromes de 1881⁸. La persistance de ces derniers – quarante-trois en 1904 – n'arrange pas les choses. Les tentatives des Américains pour faire cesser la discrimination à l'encontre des Juifs se heurtent à l'argument de leur discrimination des Chinois.

La gauche américaine, dont les écrivains Mark Twain (1835-1910) et Jack London (1876-1916), très populaires en Russie, est majoritairement hostile au tsarisme. Le problème est que ces sentiments poussent les États-Unis à ouvrir les bras à plusieurs révolutionnaires, à qui on fournit armes et argent. De nombreux Russes, et pas seulement au sommet de l'État, voient alors dans ce parti pris américain un signe d'ingratitude après l'aide apportée au cours de la guerre civile. De plus, la Russie craint que des révolutionnaires naturalisés américains reviennent protégés par la loi de leur pays d'accueil. La crise politique qui couve depuis la guerre en Extrême-Orient (les Américains soutiennent les Japonais) finit par exploser quand le Traité de navigation et de commerce de 1832 est abrogé par le Congrès américain, le 21 décembre 1911.

Avec le déclenchement des hostilités de la Grande Guerre, les relations connaissent un nouveau réchauffement. Les États-Unis fournissent à la Russie une quantité croissante de munitions, d'équipements pour chemin de fer, de médicaments et d'autres produits de première nécessité⁹. Les tensions demeurent cependant. Au début de l'année 1917, une affaire de livraison de munitions américaines qui a pris du retard ne fait que renforcer le désir russe de voir les États-Unis entrer dans la guerre : difficile de ne pas faire le rapprochement avec l'attente par les Soviétiques de l'ouverture d'un « second front » pendant la Grande Guerre patriotique (1941-1945).

* * *

Qu'en est-il des sentiments de la population russe ? En règle générale, américanophilie et américanophobie sont socialement distinctes. La plupart des intellectuels-écrivains entretiennent les images d'un Américain grossier,

⁷ JOURAVLEVA, V.I. « Comment aider la Russie ? La Russie et la société américaine à la fin du XIX^e siècle » in : GOLOUBEV, A., dir., *op. cit.*, p.213-234.

⁸ Difficile de ne pas faire le parallèle avec le retour de la « question juive » sur le devant de la scène en 1974. Voir ci-après.

⁹ SAUL 3, p.44.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

rustre, un commerçant de la plus simple espèce. La plupart du temps, dans les œuvres russes, les Américains sont associés à l'art de l'arnaque. On dénonce l'utilitarisme, le pragmatisme et le rationalisme extrêmes des Américains, leur mode de vie qui se distingue non seulement des Russes, mais aussi des Européens. Ainsi, un écrivain comme Alexandre Pouchkine (1799-1837), juge à la lecture de Tocqueville qu'en Amérique, « tout ce qui est noble, généreux, tout ce qui élève l'esprit humain, est détruit par un égoïsme implacable et une passion pour le confort¹⁰ ». Cette tendance se renforce dans le cadre du débat entre slavophiles et « occidentalistes ».

Des écrivains plutôt favorables comme Léon Tolstoï (1828-1910) ou Mikhaïl Lermontov (1814-1841) sont des exceptions. Mais le plus intéressant est que ceux-là même qui accueillent les touristes américains comme des amis (par exemple Tolstoï) ne ménagent pas leurs critiques du matérialisme américain dans le contexte d'urbanisation et de l'irruption de l'économie de marché. Les personnes réellement informées sur les États-Unis sont peu nombreuses : parmi elles, l'écrivain Ivan Tourguénev (1818-1883) est même surnommé « l'Américain » à l'école en raison de sa fascination extrême pour le jeune État.

De leur côté, les représentations positives de l'Amérique se retrouvent le plus souvent chez les catégories sociales « inférieures », les roturiers ou plus généralement les petits bourgeois, les marchands et les artisans. Dans ce domaine, le développement de l'alphabétisation est un facteur essentiel. Les ambassadeurs de la culture populaire que sont Fenimore Cooper et Mayne Reid, les personnages de romans policiers comme Nick Carter et Nat Pinkerton contribuent à une image des États-Unis comme d'un paradis fait de main d'homme, un pays de cocagne¹¹, l'avenir idéalisé de la Russie¹². Les récits des voyageurs, parmi lesquels Pierre Dementiev (1859-1919), renforcent cette tendance, en banalisant les comparaisons positives entre les États-Unis et la Russie. Défendue ou critiquée, l'idée de ressemblance entre les deux peuples devient un lieu commun de la littérature, après l'exemple pionnier de Tocqueville.

¹⁰ Cité dans : PIPES, Richard. *Russian conservatism and its critics. A study in political culture*. Yale University Press, 2005, p.96.

¹¹ Sur le caractère états-unien vu par les Russes, nous reprenons la contribution d'O. KAZAKOVA : « Le caractère américain dans les représentations des Russes, fin des années 1850 – années 1860 » in : GOLOUBEV Alexandre, dir., *op. cit.*, 2002, p.42-60.

¹² Voir l'article essentiel de SHLAPENTOKH, Dmitry. « Utopia and Reality : An Image of the United States in Russian Liberal and Radical Publications (end of the 19th to the beginning of the 20th Century) » in : SALZMAN, Jack, dir. *Prospects. An Annual of American Cultural Studies*. Cambridge University Press, 24, 1999, p.491-520.

PAR-DELÀ LE MUR

* * *

La révolution de février 1917 crée une sensation aux États-Unis, et malgré des problèmes de communication, ils sont le premier État à reconnaître formellement le gouvernement provisoire, le 20 mars, prendre acte de l'abdication du tsar et féliciter la Russie de son entrée dans une nouvelle ère. L'ambassadeur russe à Washington, Bakhmetiev, donne à cette occasion une interview aux journaux américains, le 8 juin 1917, dans laquelle il mentionne un « acte généreux de la plus grande démocratie du monde » qui « a suscité au sein de notre peuple un sentiment partagé de profond ravissement¹³ ». Pour aider la Russie à rester dans le conflit, le président Wilson lui accorde à la fin août cent millions de dollars de crédits supplémentaires. L'essentiel des prêts, et notamment des locomotives, n'arrive cependant pas avant la fin de l'année 1918 – début de l'année 1919, tombant dans les mains du nouveau pouvoir bolchevique, pour qui les Américains sont avant tout des défenseurs de l'ancien régime.

De fait, avec la « Grande révolution d'Octobre », l'Amérique passe définitivement dans le camp ennemi. Le tournant du 25 octobre 1917 constitue la première étape d'une « première guerre froide », puisque le gouvernement américain ne reconnaît pas le nouvel État soviétique jusqu'en 1933, ce qui se traduit en particulier par l'intervention américaine de 1918-1920¹⁴. La rupture de 1917 est également sensible avec l'institutionnalisation de la propagande et un développement sans précédent du contrôle sur les médias, d'abord écrits : en juin 1920 voit le jour l'Agitprop (le département de l'agitation et de la propagande du Comité central), qui changera de nom plusieurs fois, mais pas de fonctions. La culture publique soviétique est dès lors largement tributaire de ce chaperon sourcilieux, lui-même un simple maillon dans la complexe chaîne de la machine de propagande totalitaire qui naît alors¹⁵.

En même temps, l'Amérique devient incontournable. La famine de 1921-1922 contraint les Soviétiques à accepter son aide. L'ARA (*American Relief Administration*), puis la *Joint*, deux associations caritatives américaines connues de tous, restent en Russie jusqu'à la mi-1923. Pendant la NEP, l'Amé-

¹³ Voir le recueil de documents sur les relations russo-américaines de 1900 à 1917 : IAKOVLEV A.N., dir., *La Russie et les États-Unis : relations diplomatiques, 1900-1917. Documents*. Moscou : Materik, 1999, p.678. Plus loin : IAKOVLEV I.

¹⁴ L'expression est de Donald Davis et Eugene Trani, auteurs de *The First Cold War. The Legacy of Woodrow Wilson on Soviet-American Relations*, University Press of Missouri, 2002.

¹⁵ Voir l'ouvrage ancien, mais non remplacé, de Martin Ebon : *Soviet Propaganda Machine*, McGraw-Hill, 1987.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

rique devient rapidement un modèle auquel il faut se mesurer, le slogan officiel est « rattraper et dépasser les États-Unis » (pour la production de viande, lait et beurre)¹⁶. Pendant le premier plan quinquennal, les techniciens américains sont particulièrement présents, ce qui se voit au cinéma avec un film comme *Les affaires et les hommes* où un ingénieur américain et un ouvrier soviétique sont en compétition¹⁷.

En dépit de cet exemple, à cette époque, l'antiaméricanisme dans la culture publique n'est pas encore particulièrement développé. Dans le cinéma comme la littérature, des personnages américains se retrouvent certes cantonnés dans des rôles d'hommes d'affaires peu scrupuleux, mais les principaux « méchants » sont les descendants de l'élite révolutionnaire russe¹⁸. Pour autant, une distinction essentielle commence alors à s'opérer entre les « bons » Américains (dont le journaliste John Reed), et les autres, les « capitalistes ». La critique des États-Unis dans le domaine de la culture publique officielle est ambiguë et pleine d'hypocrisie. Si l'on dénonce la culture américaine « perversie » (surtout le jazz et le cinéma), on importe près d'un millier de longs métrages diffusés par le célèbre Comité Creel. La visite des acteurs Mary Pickford et Douglas Fairbanks, bien connus par les Russes, ne rencontre pas de difficulté particulière en amont – on refuse simplement de rémunérer les acteurs pour leurs éventuelles allocutions en public¹⁹.

Les images des États-Unis dans l'entre-deux-guerres reflètent toujours une ambivalence des attitudes, entre émerveillement et mépris. Le roman *L'Amérique à un étage* d'Ilya Ilf et Evguéni Petrov (1936) cristallise peurs et fascinations soviétiques à l'égard de ce pays immense, au propre comme au figuré²⁰. L'émerveillement soviétique devant les prouesses technologiques et scientifiques américaines reste constant, du moins jusqu'au tournant de 1937-1938 : l'histoire du voyage d'Anastas Mikoïan, envoyé par Staline pour étudier les entreprises et le mode de vie américain, en 1936, est connue : le commissaire au commerce et membre du Comité central ramène des États-Unis, entre autres, des méthodes clés en main de fabrication de conserves, de saucisses et

¹⁶ BALL A., *op. cit.*, p.156. Slogan repris, comme on le verra, par Khrouchtchev, qui n'en est donc pas l'auteur, à l'inverse d'une idée reçue.

¹⁷ *Dela i lioudi*, réalisé en 1932 par Alexandre Matcheret (1896-1979).

¹⁸ BALL A., *op. cit.*, p.153.

¹⁹ Lettre de Litvinov du 21 avril 1926, in IAKOVLEV A.N., dir., 2002, *op. cit.*, p.500-501.

²⁰ Voir RYAN, Karen. « Imagining America : Il'f and Petrov's *Odnoutazhnaia Amerika* and Ideological Alterity » in : *Canadian Slavonic Papers*, 44 (3-4), septembre-décembre 2002, p.263-277.

PAR-DELÀ LE MUR

de glaces et même des hamburgers qui sont vendus jusqu'à la fin des années 1930 en Russie, mais le public d'alors ne les accepte pas vraiment²¹. En même temps, la littérature et le cinéma cultivent, à partir de 1936, un antiaméricanisme qui est aussi un antiracisme de bon aloi²².

En fait, pendant toutes les années 1930, le pouvoir communiste bride les manifestations d'hostilité envers les États-Unis pour des raisons purement tactiques. D'une part, avant 1933, il recherche la reconnaissance officielle du gouvernement de Washington. Une fois la question réglée, même si l'entente achoppe sur le problème du règlement des dettes tsaristes, et la rupture semble à l'horizon, l'image des États-Unis dans la presse reste globalement positive jusqu'en août 1939²³. Ce n'est que, officiellement, pour répliquer à l'offensive anticomuniste outre-Atlantique, qui suit le pacte de non-agression entre Staline et Hitler, qu'une campagne antiaméricaine est lancée dans la presse²⁴.

Les considérations tactiques prévalent naturellement pendant la Grande Guerre patriotique (1941-1945). Le Kremlin s'efforce alors de faire taire les querelles et favorise les images américanophiles dans les publications. Un recueil de proverbes publié en 1942 comporte plusieurs exemples célébrant l'Alliance, dont « quel bonheur – de Moscou à l'Amérique, il n'y a qu'un pas²⁵ ». Le refroidissement est cependant perceptible dès 1943, année du tournant de la guerre, lorsque Staline recouvre une image de commandant victorieux. La propagande soviétique reçoit alors l'ordre de changer ses positions et d'« accentuer le caractère offensif », d'abord vis-à-vis des alliés. L'aide économique des États-Unis est pratiquement passée sous silence ; le « second front », toujours en attente, devient l'objet de risées confinant au reproche sarcastique²⁶.

²¹ Voir le témoignage de l'historien Iouri Joukov dans le documentaire *Le doyen du Kremlin. Anastas Mikoïan*. Diffusion sur la chaîne RTR Planeta le 24 juillet 2005.

²² Voir le film *Le cirque* de Grigori Aleksandrov (1936).

²³ NADJAFOV, D.G. « Les péripéties des relations soviéto-américaines, 1933-1939 » in : TCHOUBARIAN, A.O., dir. *La découverte russe de l'Amérique. Recueil d'articles consacrés aux 70 ans de l'académicien V.V.Bolkhovitinov*. Moscou : Rosspen, 2002, 328-338.

²⁴ Note de rapport du 13 juin 1941, in IAKOVLEV, A.N., dir. *Les relations soviéto-américaines, 1939-1945. Documents*. Moscou : Materik, 2004, p.128.

²⁵ « Эка благодать – от Москвы до Америки стало рукой подать ».

²⁶ GOLOUBEV, Alexandre. « L'image des alliés de la coalition antihitlérienne dans les textes folkloriques de l'époque de la guerre » in : *Jivaïa starina*, 2, 1995, p.6-8.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Le conflit mondial est cependant un moment fondateur pour une culture de guerre froide propre à la population. L'image positive de l'allié américain est corrélée par les importations américaines (nourriture, vêtements, films, musique) – et le contact est plus important que jamais dans le cadre de l'accord prêt-bail²⁷. L'image des États-Unis, pays puissant et riche, se renforce, tant sont nombreux les objets de fabrication américaine à affluer en URSS, sans parler de l'équipement militaire. Les camions de la marque Studebaker et les jeeps Willys sont très populaires en raison de leur solidité²⁸. Événement symptomatique, le 9 mai 1945, les membres de l'ambassade américaine sont acclamés et portés aux nues par la foule²⁹.

De l'ennemi impérialiste au partenaire de détente

Dans la culture publique officielle, le passage de la représentation d'une Amérique alliée à une Amérique ennemie se fait graduellement³⁰. Dès le 13 septembre 1945, la *Pravda* publie un article sur les liens entre les Américains et les entreprises allemandes pendant la guerre³¹. À partir de l'été 1946, dans le contexte de la campagne antisoviétique aux États-Unis et au Canada, liée à l'espionnage atomique soviétique³², le pouvoir réorganise l'appareil de propagande³³, avant de lancer sa propre offensive : exemple symptomatique, le jazz est dénoncé de nouveau en des termes violents³⁴. En novembre 1947, l'Union des écrivains se pare d'un « secteur de la critique, de l'information et de la contre-propagande » dont la mission est de surveiller l'éclairage par la

²⁷ Les conserves de *touchenka* (corned-beef) deviendront notamment l'objet d'un mythe, passant presque dans le langage courant, tout comme les cuisses de poulet de George Bush (*nojki Boucha*) dans les années 1990.

²⁸ SHIRAEV, Eric et ZUBOK, Vladislav, *op. cit.*, p.12-13.

²⁹ BALL A., *op. cit.*, p.179.

³⁰ Je m'inspire ici du travail pionnier d'Andreï Fateev. Je suis également les analyses de Natalia Nikolaeva (*op. cit.*). Voir aussi la contribution de Françoise Thom, « La campagne contre 'l'adulation de l'Occident' » in SIRINELLI J.F. et SOUTOU G.H., dir., *op. cit.*, p.11-26.

³¹ IAKOVLEV, A.N., dir. *Les relations soviéto-américaines, 1945-1948. Documents*. Moscou : Materik, 2004, p.28-33 (plus loin : JAKOVLEV 6).

³² Pour les monographies récentes, consulter : KNIGHT, Amy. *How the Cold War Began : The Gouzenko Affair and the Hunt for Soviet Spies*. McClelland & Stewart, 2005.

³³ Voir l'arrêt du Politburo du CC du Parti communiste bolchevik (VKP(b)) du 2 août 1946 « Sur les mesures pour l'amélioration du journal *Pravda* » in : IAKOVLEV, A.N., dir. *Staline et le cosmopolitisme, 1945-1953. Documents de l'agit-prop du CC du PCUS*, Moscou, Materik, 2005, p.53-54.

³⁴ Voir la Note de l'Agitprop du CC sur la question de la dissolution de l'orchestre de jazz sous la direction de Boris Renski du 28 novembre 1946 (*Staline et le cosmopolitisme, op. cit.*, p.98).

PAR-DELÀ LE MUR

presse de l'état de la littérature soviétique et étrangère, autrement dit de filtrer ce qui vient d'ailleurs.

La propagande antiaméricaine de Staline s'inscrit en réalité dans la campagne plus globale contre le « cosmopolitisme »³⁵, dont une étape essentielle est, en avril-mai 1949, la promulgation du « plan des mesures pour le renforcement de la propagande antiaméricaine dans l'avenir proche », inspiré par l'adjoint du secrétaire général de l'Union des écrivains Konstantin Simonov (1915-1979), qui oriente les propagandistes vers une longue et systématique critique de tous les aspects de la vie et de la politique des États-Unis. Un certain nombre de stéréotypes doivent nourrir la propagande – on les retrouvera presque inchangés pendant la période suivante : les États-Unis sont le pays du chômage, de l'inflation, du racisme et des grèves. La menace de guerre que fait placer le complexe militaro-industriel (CMI) américain est un thème popularisé également à ce moment-là.

Comme avant la guerre, la politique du pouvoir apparaît toujours marquée par l'ambivalence. En même temps que se déploie la campagne antiaméricaine, les « films-trophées », longs-métrages saisis par l'Armée rouge dans les pays occupés, déferlent en URSS ; ils sont surtout visibles à Moscou qui possède le plus grand réseau de distribution. La diffusion de ces films connaît son heure de gloire à la fin des années 1940 – début des années 1950. Ces films qui viennent souvent compenser une industrie cinématographique défailante peuvent être distingués en trois catégories principales : les longs métrages d'aventures destinés d'abord à un public jeune, comme la série des Tarzan ; les drames et les comédies dramatiques, destinés à un public d'adultes, comme *Autant en emporte le vent* (1939) ; et des films « engagés », à l'image de *Furie* (1936), *Mr Smith au Sénat* (1939) et, bien entendu, *L'homme de la rue* (1941), le plus populiste des trois³⁶. À en juger par de nombreux témoignages, ce sont les films les plus « dépolitisés », les films d'aventures, comme *Les trois mousquetaires* (1935) ou *Robin des Bois* (1922) qui enthousiasment le plus les foules russes³⁷.

³⁵ Le terme « cosmopolite » est utilisé pour désigner les traîtres à la patrie, une « cinquième colonne » des États-Unis dans tous les pays. À consulter les documents sur le sujet, il est rare qu'on ne lie pas « cosmopolitisme » et « lutte entre les deux camps », voire la connivence directe avec les plans antisoviétiques de « l'impérialisme américain » (introduction de D.G. Nadjafov, in IAKOVLEV, A.N., dir. *Staline et le cosmopolitisme*, op. cit., p.18).

³⁶ Parmi les autres genres, on trouve quelques longs métrages portant sur la guerre (outre les films de propagande philosoviétique comme *Mission to Moscow* évoqué en partie introductive), comme *They Came to Blow Up America* (Edward Ludwig, 1943) qui sort sous le titre russe *La battue*, et raconte l'histoire d'un espion américain qui infiltre les rangs nazis.

³⁷ Pour le succès de Tarzan, voir : STITES, Richard, op. cit., p.124-126.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Il n'est guère étonnant qu'avec une politique aussi contradictoire, la campagne antiaméricaine ait du mal à rencontrer le succès. Le virage de la guerre froide est de fait trop brutal : chez les population, les souvenirs de l'Alliance sont encore très forts, comme le montre le courrier reçu par le Comité central. Certes, les films antiaméricains rencontrent un succès relatif – en raison notamment de leurs interprètes, ou surtout à cause de la faiblesse du nombre des longs métrages à cette époque en général³⁸ ; mais les hommes de cette génération ont du mal à tourner la page de la période de l'Alliance³⁹. Il est en revanche plus difficile d'être aussi affirmatif au début des années 1950, lorsqu'il devient réellement dangereux de manifester des sentiments américanophiles, et qu'une nouvelle génération, moins marquée par la guerre, commence à remplacer l'ancienne. Certains signes montrent que la propagande, en particulier la thématique de la « forteresse assiégée », commence à faire effet : à la mort de Staline, beaucoup de Soviétiques (dont Khrouchtchev !) ont peur des attaques venant de l'extérieur, dont des États-Unis⁴⁰.

* * *

La mort du Guide ne met pas un terme à la campagne antiaméricaine qui se poursuit l'année suivante. Pour autant, jusqu'à la fin des années 1950, l'heure est au réchauffement des relations, et donc à une certaine diminution de la diabolisation des États-Unis dans la propagande. Le premier signe en est sans doute la publication dans son intégralité du discours du président Eisenhower du 16 avril 1953, dans lequel la Russie est appelée à dépasser le stalinisme. La publication est accompagnée d'un commentaire inhabituellement calme⁴¹. L'année 1955 marque le retour en force des échanges culturels soviéto-américains – et voit l'arrivée en URSS d'un nombre croissant de tou-

³⁸ Voir l'article de Maïa Tourovskaïa : « Les films de la Guerre froide » in : *Iskousstvo kino*, 1996(9), p.98-106. Selon elle, les films antiaméricains témoignent d'un retour inconscient du refoulé : les mœurs rudes du stalinisme sont dépeintes sous les traits des Américains.

³⁹ Nous disposons pour l'étude de l'opinion des Soviétiques du début de la guerre froide d'une source précieuse : les 705 entretiens du Projet Harvard, disponibles en partie en ligne sur <http://hcl.harvard.edu/collections/hpsss/index.html>. En tapant le mot-clé « America » dans le moteur de recherche, on découvre des Soviétiques qui avaient du mal à accepter la propagande antiaméricaine après ce qu'ils avaient vécu pendant la guerre.

⁴⁰ AKSIOUTINE, Iouri. *Le dégel khrouchtchévien et les humeurs de la population en URSS en 1953-1964*. Moscou : Rosspen, 2004, p.21. Voir aussi ZUBOK V. et PLESHAKOV C., *Inside the Kremlin's Cold War. From Stalin to Khrushchev*, Harvard University Press, 1996, p.154.

⁴¹ ZUBOK et PLESHAKOV, *op. cit.*, p.157.

PAR-DELÀ LE MUR

ristes et de délégations⁴². La même année, la peur d'une attaque nucléaire s'éloigne après le sommet de Genève, en juillet 1954⁴³.

Dès lors, il s'agit surtout de promouvoir la « compétition pacifique », sur terre et dans l'espace. Dans un discours du 22 mai, Khrouchtchev reprend le slogan de Staline de « dépasser les États-Unis pour la production par tête de viande, beurre et lait ». En avril 1958, il annonce que « ce sont maintenant les États-Unis qui doivent rattraper l'URSS » ; mais l'annonce du lancement d'un satellite américain pesant 1/30^e du poids du soviétique le plonge dans la dépression⁴⁴. La revue américaine *Amerika illustrated*, dont la diffusion en URSS depuis 1945 fut interrompue sous Staline, est relancée ; Leningrad s'enivre de la première de *Porgy and Bess*⁴⁵ ; en 1957, des Américains viennent au festival mondial de la jeunesse de Moscou. Des millions de Soviétiques voient des films américains inédits⁴⁶ et ont accès à des traductions d'ouvrages d'auteurs comme Hemingway ou Steinbeck.

1959 confirme le tournant de cette « coexistence pacifique ». Le 29 juin est inaugurée une exposition des acquis scientifiques, techniques et culturels de l'URSS aux États-Unis ; et le 24 juillet, une exposition nationale des États-Unis est ouverte au public à Moscou. Au cours de la même période, un groupe d'étudiants d'Oxford visite l'URSS à bord d'un autobus couvert d'affiches publicitaires. À chaque fois, les questions fusent, portant notamment sur le mode de vie et les revenus à l'Ouest ; des exemplaires de la revue *Amerika* s'arrachent⁴⁷. Surtout, l'événement de l'année est le voyage de Khrouchtchev aux États-Unis, en septembre, qui permet aux Soviétiques d'avoir des images « fraîches » des États-Unis. Des Américains se mettent à recevoir des appels téléphoniques d'amis soviétiques leur proposant de se rencontrer, en toute liberté.

Ce contexte de « dégel » trouve apparemment son public. Des lettres de simples Soviétiques témoignent de l'appropriation du vocabulaire de la coexistence pacifique. Elles laissent transparaître leur soulagement de ne plus avoir

⁴² MAGNUSDOTTIR, R., *op. cit.*, p.149.

⁴³ TAUBMAN W., *op. cit.*, p.351-353.

⁴⁴ *Ibid.*, p.305, 378.

⁴⁵ La visite de l'*Everyman Opera Company* qui joue *Porgy and Bess* à Leningrad en décembre 1955 est la première depuis 1917 pour une troupe de théâtre américaine (CAUTE D., *op. cit.*, p.453-456).

⁴⁶ Le plus connu étant *Les 7 mercenaires* (John Sturges, 1960).

⁴⁷ DANILOFF, Nicholas. *Of Spies and Spokemen. My Life as a Cold War Correspondant*. Columbia and London : University of Missouri Press, 2008, p.34-35.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

à craindre une nouvelle guerre, si l'on se fie au courrier publié⁴⁸. Les manifestations d'américanophilie apparaissent massives face aux tentatives du pouvoir de freiner l'élan du réchauffement. Ainsi, en juin 1959, le CC avait souligné la nécessité de s'opposer aux intentions des organisateurs de l'exposition d'en faire « une propagande des idées bourgeoises parmi les Soviétiques » : le département de propagande et d'agitation prévoyait notamment de faire figurer dans les livres d'or des critiques inventées de toutes pièces⁴⁹.

* * *

Le début des années 1960 est marqué par de nouvelles tensions entre les deux superpuissances. L'antiaméricanisme des médias connaît un envol lors de l'affaire de l'avion-espion américain, le fameux U2, abattu au-dessus du territoire soviétique le 1^{er} mai 1960. La violence des propos de la direction du Kremlin est si grande qu'en fin de compte, ce n'est plus le président américain qui doit s'excuser devant l'opinion soviétique, mais Khrouchtchev, pour ses attaques grossières⁵⁰. Son séjour automnal à New York, marqué par le célèbre incident de la « chaussure », est présenté comme un triomphe en dépit des provocations. En octobre 1962, la crise de Cuba constitue un sommet et un tournant dans l'antiaméricanisme officiel. Si au début, la *Pravda* dénonce les intentions agressives des Américains, l'annonce du déploiement de missiles à Cuba entraîne un grand mécontentement parmi la population qui n'est pas dupe. Le soulagement est partagé au moment de la réconciliation de 1963⁵¹.

Pour autant, les représentations des Soviétiques pendant les années Khrouchtchev ne doivent pas être simplifiées. Elles se déploient comme d'habitude dans l'ambivalence des attitudes. D'un côté, à en croire plusieurs auteurs, l'abandon du mélange stalinien de nationalisme et de communisme émousse les images de l'ennemi et contribue à affaiblir le message d'en haut⁵². L'américanophilie de la société semble forte, avec un certain nombre d'Américains « amis de l'Union soviétique » qui bénéficient d'une réelle popularité :

⁴⁸ TAUBMAN W., *op. cit.*, p.441. Voir également : MAGNUSDOTTIR, Rosa, « "Be careful in America, Premier Khrushchev!" : Soviet perceptions of peaceful coexistence with the United States in 1959 », *Cahiers du monde russe*, 47/1-2, 2006, p.109-130. Le corpus de lettres utilisé dans ce travail a été publié par les autorités soviétiques dans un livre de propagande sorti après le voyage de Khrouchtchev, intitulé *Face à face avec l'Amérique*.

⁴⁹ AKSIOUTINE, *op. cit.*, p.261-262.

⁵⁰ *Ibid.*, p.270.

⁵¹ ZUBOK V. et PLESHAKOV C., *op. cit.*, p.262-263.

⁵² SHIRAEV E. et ZUBOK V., *op. cit.*, p.12, 14.

PAR-DELÀ LE MUR

Rockwell Kent (1882-1971), peintre et surtout champion des causes radicales, prix Lénine de la paix en 1967 ; le pianiste Van Cliburn (né en 1934), vainqueur du concours Tchaïkovski en 1958 à Moscou ; et surtout Hemingway⁵³. Le jazz américain, « musique de la minorité noire persécutée », reçoit un premier droit de cité : le clarinettiste Benny Goodman et son orchestre visitent l'URSS en mai 1962⁵⁴ ; Paul Robeson (1898-1976), chanteur noir qui visite l'URSS de nombreuses fois depuis 1934 n'a rien perdu de sa superbe. Chez les jeunes, l'influence de la mode vestimentaire américaine se lit dans le mouvement des *stiliagui*⁵⁵. Selon certains, l'Amérique serait alors le pays étranger qui intéresserait le plus les Russes⁵⁶.

D'un autre côté, les discours de Khrouchtchev marquent les esprits en mal de patriotisme. Son slogan « rattraper et dépasser l'Amérique » fait des millions d'émules, ce qui ne manquera pas d'avoir des effets pervers par la suite, lorsque viendra le temps du désenchantement. On croit toujours que les Soviétiques vivent mieux que les Américains⁵⁷. En fait, le rapport à l'Amérique est d'abord *le rapport de la population dans son ensemble ou de certains des groupes la composant envers les institutions dirigeantes de leur propre société*⁵⁸. Plusieurs études réalisées à partir de 1960 montrent que la dépendance de la majorité des personnes interrogées envers les textes de politique et de propagande officielle est réelle, comme est avéré leur soutien du pouvoir en place : beaucoup se sentent l'esprit de « soldats de la guerre froide en guerre contre l'impérialisme yankee⁵⁹ ».

⁵³ VAIL et GUENIS, *op. cit.*, p.64.

⁵⁴ Les Soviétiques donnent leur accord après deux ans d'hésitation parce que Goodman est plus « acceptable » que les musiciens de jazz contemporain. Le commentaire du journal *Sovetskaïa kouloura* est amical (CAUTE D., *op. cit.*, p.460-461).

⁵⁵ Les *stiliagui* (néologisme dérivé du mot « stil' », le style) dont le mode vestimentaire parodie les groupes de rock américains, représentent le premier agglomérat culturel reconnaissable (PILKINGTON H., *Russia's Youth and its Culture. A Nation's Constructors and Constructed*, Routledge, 1994, p.66).

⁵⁶ Selon Sir William Hayter, ancien ambassadeur britannique, cité dans RICHMOND, Yale. *Cultural Exchange and the Cold War. Raising the Iron Curtain*. Pennsylvania State University, 2003, p.9.

⁵⁷ RICHMOND Y., *op. cit.*, p.14.

⁵⁸ GOUDKOV, Lev. *L'identité négative. Articles de 1997-2002*. Moscou : NLO, 2004 (Le recueil d'articles contient deux textes essentiels : *Le rapport aux États-Unis en Russie et le problème de l'antiaméricanisme*, p.496-551 ; et *L'image de l'ennemi*, p.552-649), p.499-500.

⁵⁹ Voir l'étude de mai 1960 dans Boris Grouchine, *Quatre vies de la Russie dans le miroir des sondages d'opinion. Première vie : l'époque de Khrouchtchev*. Moscou : Progress-Traditsia, 2001, p.99-111, 519. Plus loin : GROUCHINE 1.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

* * *

La décennie 1964-1974, marquée par la montée de Brejnev au sein du Politburo, ne modifie par en profondeur cette ambivalence. D'un côté, une normalisation croissante s'installe – d'aucuns parleront de « routine de guerre froide ». D'un autre côté, l'investissement américain dans la guerre du Vietnam donne lieu à une campagne violente contre le président Johnson⁶⁰. En 1967, la Guerre des Six Jours rapproche de nouveau les deux puissances de la confrontation directe. Pour autant, le précédent de Cuba est toujours dans les esprits, ce qui explique qu'en 1968, malgré la crise qui suit l'invasion de la Tchécoslovaquie (les missiles soviétiques sont alors mis en alerte), sont signés de nombreux accords, dont le fameux traité de non-prolifération nucléaire.

Les choses sont loin d'être aussi simples qu'au cours des années Staline. La propagande antiaméricaine doit désormais intégrer la concurrence de l'ennemi chinois, proclamé par maréchal Gretchko en 1969, six ans après la rupture officielle, comme l'un des principaux rivaux de l'URSS (à égalité avec les États-Unis et la RFA)⁶¹. L'antiaméricanisme soviétique serait-il en passe de disparaître ? Les pourparlers sur le désarmement des missiles balistiques SALT, lancés en 1968, le laissent penser, nourrissant les théories de la « convergence » (entre capitalisme et communisme), qui fleurissent alors. Les relations soviéto-américaines entrent dans la normalisation, validée par le XXIV^e Congrès de 1971.

Les années 1972-1974 sont marquées par un réchauffement sans précédent, avec trois rencontres au sommet, une pléthore d'accords et une amitié personnelle qui se tisse entre Brejnev et Nixon. En dépit de premières fissures à cette détente – guerre du Kippour⁶², amendement Jackson-Vanik, démission de Nixon remplacé par Ford, un président qui n'a pas la trempe de son prédécesseur selon les Soviétiques⁶³ –, l'image de l'exécutif américain demeure plutôt bonne dans les médias soviétiques. Ou plutôt, la distinction est faite entre les

⁶⁰ *Ibid.*, p.41.

⁶¹ MLECHINE, Leonid, *Andropov*, Moscou, 2006, p.207.

⁶² Le 24 octobre, Brejnev menace Nixon d'intervenir si Israël ne respecte pas la résolution n°339. L'armée américaine est mise en état d'alerte, pour la seconde fois depuis 1962, ce qui est évidemment dénoncé comme une provocation dans les médias soviétiques.

⁶³ ISRAELIAN, Viktor, *Sur les fronts de la Guerre froide. Notes d'un ambassadeur soviétique*, Moscou, 2003, p.252.

PAR-DELÀ LE MUR

hommes politiques « progressistes », dont fait partie Ford et son équipe, des « provocateurs » et des « nostalgiques de guerre froide ». Si dans l'ensemble, la civilisation américaine est toujours dépeinte dans les couleurs les plus sombres et que pour beaucoup de témoins, la détente n'est qu'une façade pour un pouvoir qui cherche à temporiser, les médias ne craignent plus d'avouer une certaine fascination pour les succès américains⁶⁴.

Prolongement logique de la période de la « coexistence pacifique », la « détente » rencontre majoritairement un succès chez la population. L'espoir d'une vie meilleure, couplé aux perspectives d'une révolution scientifique et technique qui ne serait plus détournée exclusivement vers le secteur militaire, seraient des facteurs d'influence bien palpables⁶⁵. Les États-Unis redeviennent une référence pour des millions de Soviétiques. À partir de l'ère Brejnev, chaque nouvelle génération reconnaît à son tour que le niveau de vie américain est supérieur au sien⁶⁶. L'absence de peur devant l'affirmation de sentiments américanophiles se lit dans la mode vestimentaire des jeunes, chez qui aux *stiliagui* succèdent les *chtatniki* (de *Chtaty*, terme du jargon qui désigne les États-Unis)⁶⁷.

Du Magicien de la ville d'émeraude aux Dix-sept instants d'un printemps

Le survol qui vient d'être fait a permis de voir comment évolue la culture publique officielle portant sur les États-Unis, une culture dont la part de propagande est démultipliée après 1917. La culture de guerre froide n'est cependant pas que propagande. Les productions culturelles soviétiques s'imprègnent naturellement de guerre froide, de présences américaines, et l'imagination des créateurs use et abuse des stéréotypes. Mais il arrive que leurs créations transcendent les clichés. S'il est impossible, en quelques pages, de résumer des décennies de présences américaines dans la culture de guerre froide, il est en revanche possible de se concentrer sur plusieurs œuvres « phares » de fiction – là où les présences des États-Unis sont les plus riches – et une catégorie particulièrement importante pour la propagande – la jeunesse. La popularité de ces œuvres reflète assez bien l'ambivalence des sentiments de la population, partagée entre américanophilie et antiaméricanisme⁶⁸.

⁶⁴ Voir McKenna K., *op. cit.*, p.113-114 et 117.

⁶⁵ Voir Choubine A., *op. cit.*

⁶⁶ Shirayev E. et Zubok V., *op. cit.*, p.14.

⁶⁷ Vaïl, Guenis, *op. cit.*, p.64 (note page 335).

⁶⁸ On cherchera en vain dans la somme de Catriona Kelly, spécialiste britannique de l'enfance soviétique, un développement sur la propagande de guerre froide dans les œuvres destinées aux enfants – dans les rares mentions de celle-ci, l'auteur en minimise la portée, sans en étudier les manifestations (*Children's World. Growing up in Russia, 1890-1991*, Yale University Press, 2008).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Retenir comme date de départ l'année 1945 n'a pas grand sens, tant les États-Unis ont inspiré les écrivains et réalisateurs bien avant. Remonter trop loin n'a cependant pas beaucoup de pertinence non plus : la culture de guerre froide soviétique a ses particularités qui la distinguent du reste, et les États-Unis occupent une place toute particulière à partir des années 1930 : c'est alors que le pouvoir commence à diffuser une image de l'ennemi américain⁶⁹. Nous sommes toutefois loin de « l'antiaméricanisme enragé » des années d'après-guerre. Une œuvre en particulier témoigne de cette époque et survit à de nombreux remaniements et changements de contextes : *Le magicien de la ville d'émeraude* d'Alexandre Volkov (1891-1977), une adaptation du *Magicien d'Oz* de l'Américain Lyman Frank Baum (1856-1919). Le premier volume voit le jour en 1939 ; au vu du succès, Volkov continue d'écrire plusieurs suites⁷⁰. L'œuvre ne cesse d'être rééditée depuis, avec des tirages dépassant les cent mille exemplaires, toujours épuisés. Un dessin animé est même réalisé pour l'écran soviétique en 1973. L'antiaméricanisme y est plutôt discret et il faudra attendre 1971, pour que Volkov dévoile son intention de dénoncer, comme son illustre prédécesseur, « l'illusion du monde capitaliste » dans les supercheries du Magicien⁷¹.

La période de Staline voit l'apparition d'œuvres franchement antiaméricaines, certaines suffisamment originales pour devenir populaires. Plusieurs poètes pour enfants s'y illustrent dont Samouïl Marchak (1887-1964), avec notamment « Mister Tvister », l'histoire d'un capitaliste venu visiter l'URSS mais qui refuse de loger à l'hôtel où il rencontre des Noirs. Le succès – pour le pouvoir comme la population – est tel qu'il est adapté sous la forme d'un dessin animé en 1963. Serguï Mikhalkov (1913-2009), l'auteur des paroles de l'hymne soviétique, se rend célèbre avec son recueil *Des mots et des lettres* (1947), particulièrement agressif. Le roman *Le vieux Ibn Khottab*, qui paraît d'abord en 1938, puis réécrit pour les besoins de la guerre froide est emblématique de cette période⁷². L'histoire raconte la découverte d'un génie oriental par un pionnier soviétique, lequel génie devient le fidèle serviteur du pionnier, exauçant tous ses vœux, souvent contre la volonté de l'intéressé. La modernité

⁶⁹ Voir l'article de S. BOURINE : « Comment fut élaborée l'image de l'ennemi : essai d'analyse » in : *Amerikanski ejegodnik*, 1993, p.36-52.

⁷⁰ Rappelons que l'œuvre de Baum connut elle-même dix-sept suites, publiées de 1904 à 1920.

⁷¹ On peut consulter la préface à l'adresse suivante : <http://wizaroz.narod.ru/volkov.htm>.

⁷² *Starik Khottabytch*, œuvre de Lazar Lagune, de son vrai nom Lazar Iosifovitch Ginzbourg (1903-1979), membre du PCUS depuis 1920. À signaler qu'il a travaillé dans la *Pravda* et *Krokodil*.

PAR-DELÀ LE MUR

indépassable du communisme y heurte l'archaïsme du génie. À la faveur de la guerre froide, à partir de 1947, les rééditions y figurent un commerçant américain, « Mister Vandentalles ». Laid, raciste et dévoré par l'appât au gain, il finira par être chassé hors du pays par les deux protagonistes⁷³.

* * *

Le début de l'ère Brejnev voit la naissance d'un ouvrage qui va rapidement devenir un *best-seller* quasiment indémodable, le roman de l'écrivain Nikolai Nossov, *Neznaïka sur la Lune*, paru en 1965⁷⁴. Dernier épisode d'une trilogie, sa popularité inépuisable transcende les générations : il est réédité neuf fois au cours de notre période, dont cinq à un tirage égal ou supérieur à 100 000 exemplaires⁷⁵. Le livre reprend les personnages qui ont fait le succès des deux romans précédents, des lutins vivant sur la Terre dans une sorte de village-caserne⁷⁶. *Neznaïka* se rend sur la Lune où il découvre un « capitalisme sauvage » qui ressemble à s'y méprendre aux États-Unis, ce que soulignent par ailleurs les illustrations de Genrikh Valk (1918-1998) qui accompagnent les rééditions successives du roman.

Caricaturiste spécialisé dans la dénonciation des *stiliagui* dans les pages de la revue satirique *Krokodil*, Valk reproduit tous les stéréotypes picturaux de l'Amérique : des « capitalistes » représentés en smoking et haut-de-forme, des tours et des bidonvilles, le luxe des riches et le dénuement des pauvres, etc. Pire, les tenues des policiers ressemblent étrangement à ceux de soldats de la Wehrmacht et l'uniforme noir aux *Waffen SS* (couleur en vigueur avant le conflit). Les enfants apprennent ainsi très tôt qu'il existe une parenté entre l'ennemi nazi et américain, parenté qu'ils ne manqueront pas de retrouver par la suite. Paradoxalement, ce roman qui reprend naturellement tous les poncifs dans l'air du temps est aussi celui qui présente un tableau très clair de l'économie américaine, ce qui ne manque sans doute pas d'intéresser les lecteurs qui veulent en savoir plus sur l'Occident. Cette ambiguïté persiste de fait dans

⁷³ Voir l'article de Djamilia Mamedova sur <http://magazines.russ.ru/nz/2002/21/mamed-pr.html> (site consulté en février 2008) : « Notre livre d'enfance, d'enfance, soviétique » paru dans *Neprikosnovenny zapas*, 2002, 1(21).

⁷⁴ « *Neznaïka* » est souvent traduit par « ignoramus », « ignare ». Fils d'un acteur, né en 1908 à Kiev, Nossov se lance dans la littérature de jeunesse en 1938. Une de ses nouvelles, *Vitia Maleev à l'école et à la maison* reçoit même le prix d'État d'URSS en 1952. Il décède en 1976.

⁷⁵ Le roman n'est pas réédité en 1975, 1977-1978, 1983-1984. Pour les tirages les plus importants : 200 000 en 1976, 1981 et 1985 (source : *Ejgodnik knigi SSSR*, littérature de jeunesse, auteurs de Russie).

⁷⁶ Nossov a repris l'idée de l'écrivaine russe Anna Khvoltsen (1913), elle-même ouvertement inspirée par l'écrivain-dessinateur canadien Palmer Cox, au début du XX^e siècle. Voir pour plus de détails <http://www.bibliogid.ru/heroes/lubimye/lubimye-neznaika>.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

de nombreuses œuvres littéraires qui cherchent à dénoncer la vie aux États Unis, dont la science-fiction et le roman d'espionnage.

Destinés à un public plus mûr, ces derniers constituent des genres essentiels pour la constitution d'une culture de guerre froide. L'instrumentalisation de la littérature de science-fiction par le contexte politique est illustrée notamment par l'œuvre d'Alexandre Kazantsev (1906-2002). L'un de ses premiers romans, un classique de la littérature d'anticipation soviétique, *Le pont de l'Arctique*, daté de la période de la Grande Alliance, est ainsi réédité avec une mise à jour en 1959. Le roman décrit la construction d'un « pont de l'amitié », sorte de tunnel sous l'Arctique reliant les deux puissances⁷⁷. Du côté des romans d'espionnage, l'éditeur du Ministère de la Défense Voenizdat crée dans les années 1950 la collection « Aventures militaires », des livres au format de poche, un précédent. Au cours des années 1960, ces romans profitent de l'arrivée d'une nouvelle génération d'écrivains ex-agents. Surtout, la forte demande de l'État et le manque d'auteurs pour ce type de littérature sur le marché entraînent le recrutement d'écrivains traditionnels, comme Ivan Chmelev, Leonid Lerov et Fiodor Chakhmagonov.

* * *

Le cinéma est un média de prédilection de la propagande antiaméricaine. La guerre froide a une influence considérable sur les œuvres cinématographiques soviétiques, même si l'histoire de cette influence reste encore à écrire, à l'inverse du cinéma américain⁷⁸. L'année 1949 est à cet égard essentielle, puisqu'elle voit la sortie de *Rencontre sur l'Elbe*, œuvre de Grigori Alexandrov (1903-1983), un élève d'Eisenstein, une parfaite illustration du nouveau climat antiaméricain. Le film d'Aleksandrov décrit le divorce annoncé entre anciens alliés et reçoit le prestigieux Prix Staline en 1950. Il s'inscrit entre des longs métrages « politiques » comme *La question russe*, qui raconte la visite d'un journaliste américain en URSS⁷⁹ et *Poussière argentée*⁸⁰ où un scientifique américain invente une arme de destruction massive, récupérée par des

⁷⁷ KAZANTSEV, Alexandre. *Le pont sur l'Arctique*. Moscou, 1959. Tirage : 90 000 exemplaires.

⁷⁸ Le dernier ouvrage en date est celui de Tony Shaw : *Hollywood's Cold War*, Edinburgh University Press, 2007.

⁷⁹ Réalisé par Mikhaïl Romm (1901-1971) en 1948.

⁸⁰ Réalisé par Abram Room (1894-1976), qui n'est pas à confondre avec le réalisateur précédent, en 1953, sur un scénario d'Alexandre Filimonov et d'August Iakobson (auteur estonien de la pièce *Les chacals*, dont c'est ici l'adaptation au cinéma).

PAR-DELÀ LE MUR

industriels qui l'expérimentent sur des Noirs.

Le « dégel » au cinéma est plus tardif que dans d'autres domaines artistiques. Au cours des années 1955-1965, l'ennemi américain ne disparaît pas, il passe simplement au second plan, comme complice ou comme un adversaire qui n'est pas nommé. Sous Brejnev, le film d'aventures, souvent mâtiné d'espionnage, devient un genre de prédilection pour la représentation des Américains. Dans tous les cas, la caricature grossière du temps de Staline a du mal à laisser place à des portraits plus travaillés, comme dans *Le jeu sans règles*⁸¹, où des militaires américains cherchent à compromettre des soldats soviétiques dans Berlin occupé. Seule la fin du film est au fond propre à son époque – les Américains relâchent les Russes qu'ils tenaient prisonniers (qui s'empressent, évidemment, de rejoindre la zone soviétique). Le retour des tensions dans la deuxième partie des années 1960 trouve son expression dans *Eaux internationales*⁸², un film d'action qui voit les deux armées se rencontrer en Méditerranée. Les Américains ne sont pas présentés comme des monstres – ils sauvent le personnage principal de la noyade. Certes, ce sont des ennemis, mais des ennemis neutres, un brin sadiques. La même année, le film d'espionnage *Saison morte*⁸³ qui s'inspire manifestement des techniques de la « nouvelle vague » rencontre un succès important. Le point commun de tous ces films – et cela devient une constante – est l'absence de catharsis finale, de *happy end* : face à l'ennemi impérialiste, la victoire n'est jamais acquise, et par conséquent, les Soviétiques ne doivent jamais baisser leur garde.

La période de détente, enfin, est marquée par le recul des présences des États-Unis sur le grand écran. Pour autant, le danger de guerre n'est jamais complètement passé. Ainsi, alors que le contexte est aux discussions sur le « désarmement », des œuvres de science-fiction comme *Le silence du docteur Evans* (1973) montrent que des forces obscures sont toujours à l'affût, et que des esprits « progressistes » doivent se sacrifier pour sauver la paix, de manière finalement provisoire. La période 1974-1975, enfin, voit, bien plus qu'en 1965, l'anniversaire de la victoire de 1945 fêtée avec faste au cinéma. À cette occasion, évoquer de l'ancien allié devient inévitable, mais de quelle manière ? Un point commun que l'on retrouve dans l'ensemble des créations de cette époque est la fourberie des Anglo-Américains, le mythe déjà ancien selon lequel ils auraient voulu conclure une paix séparée avec les Allemands à la fin du conflit⁸⁴. Deux exemples de 1974 l'illustrent bien : *Le choix de la cible* et

⁸¹ Réalisé par Iaropolk Lapchine en 1965. Le scénario est celui d'un habitué des films politiques, Lev Cheïnine.

⁸² Réalisé par Mikhaïl Berenchteïn en 1968.

⁸³ Réalisé par Savva Koulich en 1968.

⁸⁴ Le thème de la trahison américaine pendant la Grande Guerre patriotique est déjà majeur dans le théâtre soviétique de 1947 à 1953 (CAUTE D., *op. cit.*, p.56).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

L'étourneau et la lyre. Réalisé par le « Maître » Aleksandrov, le destin de ce dernier est assez curieux, puisqu'il est censuré et ne sort pas sur les écrans pour des raisons encore non éclaircies – sans doute en raison de sa faible qualité artistique par ailleurs, à moins que ce ne soit à cause de son antiaméricanisme trop appuyé⁸⁵.

La production la plus célèbre de cette période demeure cependant non un long métrage mais un téléfilm, *17 instants d'un printemps*. Réalisé par une ancienne résistante, Tatiana Lioznova (née en 1924), d'après un roman de l'auteur à succès Ioulia Semionov⁸⁶, le téléfilm est diffusé pour la première fois le 11 août 1973. Composée de douze épisodes d'environ soixante-dix minutes chacun, cette saga à la gloire des services de renseignement russes raconte les derniers exploits d'un espion soviétique, Maksim Issaev, qui a infiltré les plus hautes sphères du contre-espionnage allemand sous le nom de Von Stirlitz, et dont l'ultime mission consiste à déjouer le complot d'un pacte séparatiste entre les Américains et des nazis repentis. Si les Américains eux-mêmes n'y apparaissent que de manière très discrète (en particulier Allen Dulles, chef de la future CIA), c'est eux, en définitive, qui tirent les ficelles. Leur complot augure mal de l'avenir comme le montre une conclusion inachevée et sombre : une guerre se termine, une autre s'annonce.

La trame du film n'est sans doute pas la raison première du succès démesuré et finalement inespéré du téléfilm. La présence d'acteurs connus et appréciés des Soviétiques (Viatcheslav Tikhonov, Leonid Kouravlev, Rostislav Pliatt, Leonid Bronevoï), une double lecture possible du film (les nazis pouvant parfois être remplacés par les communistes) et un côté kitsch largement involontaire dans l'usage abusif de la *voix off* sont autant de facteurs qui contribuent à la rediffusion fréquente de l'œuvre. Sans parler du fait que, comme le dit la légende, Brejnev lui-même aurait aimé le téléfilm et demandé sa diffusion sur les écrans⁸⁷.

⁸⁵ Le dossier du film (RGALI : 2944/4/2736) montre la difficulté d'accouchement du projet, lancé en 1969, prévu pour être terminé en 1971.

⁸⁶ De son vrai nom Liandres (1931-1993). Semionov écrit à partir de 1955, puis s'essaie au scénario en 1957. Maîtrisant le pachou, il sert de traducteur en Afghanistan d'où il tire le roman d'espionnage *Agent diplomatique* (1959) qui rencontre un grand succès. En 1962-1967, il travaille dans la revue *Moskva* puis devient correspondant étranger de plusieurs périodiques importants. Ces activités sont prétextes à une dizaine de romans d'aventures, adaptés pour la télévision. *17 instants* a ainsi d'abord été publié en 1968.

⁸⁷ Pour une étude cinématographique, voir la comparaison entre Von Stirlitz et James Bond dans *Iskusstvo kino*, 2002, 3 (mars) consultable sur <http://old.kinoart.ru/2002/3/14.html>. Pour le folklore issu de la série, voir notamment BELO'USOV, A.F. « Les blagues sur Stirlitz ». *Jivaiia starina*, 1 (1995), p.16-18 et surtout le mémoire inédit d'Alexandra Arkhipova (RGGU, 2001). En France, une première approche du téléfilm et de son succès a été faite par Rodolphe Baudin : « Le phénomène de la série culte en contexte soviétique et postsoviétique. L'exemple des *17 mgnovenij vesny* » in : *Cahiers du monde russe*, 42/1, janvier-mars 2001, p.49-70.

PAR-DELÀ LE MUR

* * *

La place des États-Unis dans la culture publique de la Russie tsariste, puis soviétique, n'a cessé de croître, monopolisant peu à peu l'espace occupé par d'anciennes puissances comme la France. Mais quelles que soient les périodes et les régimes, les États-Unis conservent une image ambivalente auprès des pouvoirs et de la société russe. Tantôt pays-modèle, appelé à stimuler le développement de la Russie, tantôt pays-repoussoir dont la diabolisation sert à justifier les excès du pouvoir et les privations de la population, tantôt les deux à la fois, les États-Unis contribuent à l'élaboration d'une identité russe, puis soviétique. Leur place première dans le panthéon des ennemis de l'URSS apparaît indiscutable, même si avec les années, l'amélioration de leur image générale dans le contexte de détente initiée par le couple Nixon-Brejnev en 1972 est sensible. Les États-Unis sont finalement le seul ennemi capitaliste dont la puissance est digne de rivaliser avec l'URSS, celui aussi qui risque de provoquer une guerre, même si, dans la deuxième moitié des années 1960, ce privilège lui est disputé par la Chine.

La culture soviétique comporte une large part d'antiaméricanisme. L'ensemble de la population, adultes comme enfants, apprend à reconnaître et dénoncer l'ennemi américain dès le plus jeune âge, littérature et cinéma aidant. Largement tributaire de plusieurs campagnes anti-occidentales lancées sous Staline, cette culture hérite tout aussi bien un ensemble de stéréotypes anciens, antérieurs à 1917. La diabolisation des États-Unis n'est jamais anarchique. Elle a ses lois et ses codes. Ainsi, le lien supposé des Américains avec l'ennemi historique de l'URSS, l'Allemagne nazie, est savamment cultivé à chaque commémoration.

En même temps, les moments de réchauffement des relations, propices aux trêves dans les médias, mettent à mal l'image stéréotypée de l'ennemi. Une fascination largement partagée se dévoile au grand jour au moment du « dégel » de Khrouchtchev, même si de ce point de vue, les États-Unis ne sont qu'un pays occidental parmi d'autres qui suscite les fantasmes des Russes. Sans doute, sans être totalement inefficace, la propagande antiaméricaine qui ne s'arrête jamais de bourdonner dans les oreilles des Soviétiques, s'est-elle largement émoussée lorsque arrivent les années 1970. Mais surtout, le Rideau de fer n'a jamais été totalement étanche. Des présences américaines ont pu filtrer et corriger dans le bon sens les représentations véhiculées par les médias officiels. Ce contexte a pu donner naissance à une interprétation ambivalente de la propagande officielle, dans laquelle la haine des États-Unis cède la place à une fascination tous azimuts ; ou, de manière plus souterraine, à

une description des États-Unis pleine d'ambiguïtés, à l'image d'un roman pour enfants comme Neznaïka sur la Lune.

1975, on l'a vu, marque à la fois un aboutissement – celui du processus de détente, et un tournant – vers le retour de nouvelles tensions qui iront croissant jusqu'en 1985. Le temps est venu de se poser la question de l'impact de ce nouveau contexte sur les présences des États-Unis en URSS ; de se demander si la culture obéit à une chronologie propre, lui conférant une certaine autonomie par rapport à l'idéologie. De s'interroger sur les modalités de l'évolution de cette ambivalence que l'on vient de voir émerger⁸⁸.

⁸⁸ Une remarque historiographique s'impose. L'ambivalence fut pendant longtemps la principale grille de lecture des sociétés communistes, jusqu'à une récente mise à jour – une véritable reconceptualisation – avec le travail de l'anthropologue Alexei Yurchak, mentionné dans l'introduction. Ce dernier dénonce en effet toute interprétation binaire des attitudes, pour remonter à la source des discours. Ce *linguistic turn* de l'histoire soviétique a ses mérites : en utilisant la fonction inconsciente des discours, Yurchak tente d'expliquer le paradoxe selon lequel, si les Soviétiques, dans leur majorité, n'ont pas vu venir la disparition du régime, ils ne s'en sont pas étonnés en 1991. L'approche a aussi ses inconvénients, en premier lieu celui d'exclure l'interprétation binaire des attitudes soviétiques, qui a pourtant bel et bien existé. Comme toujours, la réalité se trouve plus du côté de la superposition des interprétations, que de leur exclusion mutuelle. Comme le lecteur a pu s'en rendre compte, nous avons choisi d'utiliser ce terme, par prudence plus que par conformisme.



CHAPITRE II

L'ambivalence cachée. Les États-Unis racontés

« J'emprunte une rue adjacente [de Harlem]. Une forte odeur me frappe. C'est l'odeur des déchets qui pourrissent, de sueur humaine et de whisky bon marché. C'est l'odeur de la pauvreté. [...] En me retournant, je vois trois policiers blancs. « Tu as perdu quelque chose, mon pote ? » demande ironiquement l'un d'entre eux. « Tu te promènes ? Pas mal, comme lieu de promenade ! Quand il fera nuit, je ne donnerai pas un cent de ta peau...¹ »

« Washington. Le président Reagan a annoncé qu'il envoyait de nouveau au Proche-Orient son émissaire Philip Habib. La mission de Habib, comme il est indiqué dans les sources d'information locales, consiste à veiller au bon déroulement du plan israélo-américain pour le Liban, qui prévoit notamment la présence importante de marines américains, ayant l'apparence de forces multinationales, ainsi que le transfert total de la souveraineté du sud du pays à Israël, sous le prétexte de garantir la sécurité des frontières nord d'Israël. Lors d'une conférence de presse, le président Reagan a totalement exclu toute diminution de l'aide américaine à Israël.² »

Quelles formes prennent les présences des États-Unis dans les médias soviétiques « traditionnels », soit essentiellement l'imprimé, mais aussi l'image, avec la télévision ? En quoi peut-on dire que ces présences, apparemment inchangées depuis le début de la guerre froide trahissent, pour qui sait lire entre les lignes, une ambivalence des attitudes envers l'ennemi numéro un ? Pour tenter de répondre à ces questions, il est possible de distinguer trois Amériques : une Amérique imposée, celle de la propagande officielle ; une Amérique imaginée, celle des livres de fiction ; et une Amérique autorisée, fruit des années de dégel et de détente, composée de livres, revues et films originaux qui entrent en toute légalité sur le territoire soviétique.

L'Amérique imposée

La culture de guerre froide soviétique est d'abord tributaire de la propagande officielle. Se déclinant dans tous les domaines de l'information – les

¹ Boris Strel'nikov, *Mille miles à la recherche d'un homme*, Moscou, 1979, p.29.

² Émission *Vremia*, 8 novembre 1982.

PAR-DELÀ LE MUR

imprimés, mais aussi l'audiovisuel et les oralités, son cœur est sans contexte la *Pravda*, « l'usine à cauchemars antiaméricains » reprise par les organes de la périphérie et l'ensemble des médias. Publication officielle du Parti aux tirages monumentaux – plus de dix millions d'exemplaires –, le lecteur en quête d'informations sur les États-Unis est immanquablement renvoyé à la page « informations internationales », le lundi en page 3, en semaine en pages 4-5, plus exceptionnellement en première page, au moment des sommets. Tour à tour photographie accompagnée d'une légende lapidaire, brève de TASS (au ton se voulant objectif, sans commentaires), article d'un correspondant (information commentée), information dénoncée sous le mode ironique dans un « feuilleton », ou par la caricature, les présences américaines peuvent être visualisées dans trois thèmes : la critique du système américain en lui-même, la dénonciation de leur politique étrangère et, enfin, l'état des relations soviéto-américaines.

Le thème de la dégénérescence générale des États-Unis – économique, sociale, morale, culturelle et politique est aussi ancien qu'il est immuable au cours de notre période. La crise économique et ses manifestations constituent une partie essentielle, dans laquelle l'Amérique n'est certes pas la seule à être touchée : elle n'est que le pays le plus proéminent des « pays du capital » où « les difficultés économiques se multiplient »³, où sévissent « chômage et inflation »⁴. Ce sont cependant les États-Unis qui se voient consacrer le plus grand nombre de textes portant sur la crise économique et sociale, toujours dans des tonalités sombres, sans une seule lueur d'espoir. Les réactions de la population américaine sont désespérées et se manifestent par une suite de grèves quasi ininterrompues, qui battent parfois des records⁵, et se concluent par des répressions impitoyables, surtout du temps de Reagan qui, si l'on en croit la revue américaine *Nation*, souhaite revenir au « système des années 1920 »⁶. De fait, si les responsables de la crise sont immanquablement désignés comme les « capitalistes », les possédants, le secteur de l'armement (le fameux CMI), le FBI (liste non exhaustive), à partir de Carter, l'exécutif n'est plus épargné – c'est le président lui-même qui est à l'origine d'une relance de la « course aux armements »⁷.

De cette crise économique découle inévitablement le renforcement de la crise sociale – la criminalité explose tandis que le racisme demeure le pain quo-

³ *Pravda*, 18 mai 1975. Ci-après, je mentionne simplement la date de publication. Les dates mentionnées ne constituent naturellement que des exemples parmi d'autres.

⁴ 25 novembre 1975.

⁵ 30 mai 1975.

⁶ 6 mai 1982.

⁷ 8 avril 1977.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

tidien des Indiens et des Afro-Américains. L'avenir des jeunes est sérieusement compromis comme en témoigne le destin de la promotion 1965 d'une école de Pacific Palisades : dix ans plus tard, 11 % de celle-ci est derrière les barreaux, 18 % dans des hôpitaux psychiatriques, et, cerise sur le gâteau, la tête de classe est devenue le chef d'une secte⁸. Avec Reagan, la société américaine perd toute apparence de civilisation. Citant *Le Monde*, la *Pravda* parle de 60 % des sans-abri de New York qui se retrouvent aux mains de souteneurs qui les utilisent pour des films pornographiques, des photos ou simplement pour la prostitution⁹. La crise sociale devient alors culturelle et « la machine impitoyable et corrompue d'Hollywood »¹⁰ en demeure le symbole le plus emblématique. Comme si cela ne suffisait pas, la diabolisation des États-Unis emprunte à la filiation hitlérienne pour appuyer son message – l'Amérique s'inspire des nazis, tantôt en cachette, avec les échos de l'opération *Paperclip*¹¹, tantôt ouvertement avec la publication du journal de Goebbels¹².

Les États-Unis, corrompus et dégénérés, à la population soumise et victime, sont aussi un pays qui représente une menace pour la paix mondiale. Ici aussi, le lecteur ne peut manquer d'être frappé par le caractère extrêmement stéréotypé et biaisé de l'information, destinée à démontrer la nature malfaisante de l'Amérique, de ses organisations occultes comme la CIA, et de la majorité de ses hommes politiques ou des militaires du Pentagone. Le budget de la défense toujours croissant qui va à l'encontre des promesses des dirigeants est une constante de ces messages¹³, l'apogée étant atteint par l'administration Reagan, qui se justifie en invoquant « une soi-disant menace soviétique »¹⁴. L'arsenal américain ne cesse de croître pour occuper un territoire sans cesse plus grand, jusqu'à l'espace, avec le programme IDS, « projet démentiel du militarisme américain »¹⁵. Car les présidents américains, et surtout Reagan, demeurent en fin de compte eux-mêmes les principaux terroristes qui mettent en péril l'équilibre mondial¹⁶.

Les États-Unis cherchent à influencer sur le cours politique des autres pays en faisant usage de leur instrument de prédilection, l'OTAN, mais aussi par des moyens les plus occultes, en particulier la CIA chez qui « le meurtre est un

⁸ 30 octobre 1977.

⁹ 28 novembre 1983.

¹⁰ 8 juin 1975.

¹¹ 1^{er} novembre 1979.

¹² 7 mai 1982.

¹³ Voir par exemple le numéro du 21 février 1979.

¹⁴ 13-14 février 1982.

¹⁵ 24 mai 1984.

¹⁶ 13 décembre 1983.

PAR-DELÀ LE MUR

outil politique »¹⁷. L'exportation du militarisme est une spécialité américaine – en Iran¹⁸, aux pays d'Amérique latine par l'intermédiaire d'Israël¹⁹, au Nord-Yémen²⁰, etc. Dans les années 1980, l'horreur impérialiste est dénoncée avec une violence rarement vue puisque l'on parle, à propos de l'opération de la Grenade, d'un « génocide américain »²¹. Et, dans le contexte de la crise des euromissiles, l'Europe de l'Ouest devient définitivement « l'otage nucléaire des États-Unis »²². Complices des racistes du monde entier – en Afrique du Sud²³ ou en Israël²⁴ – ils se retrouvent également inculpés des principaux drames de la planète – la tragédie cambodgienne²⁵ et l'occupation du Liban²⁶, ce qui en fait les ennemis « naturels » des Arabes.

Les deux thèmes qui viennent d'être développés frappent par leur caractère monolithique, sombre, sans espoir : les États-Unis apparaissent comme un pays hypocrite, omnipotent, à la technologie avancée, mais entièrement tournée vers l'emploi militaire (comme le montre la campagne anti-IDS lancée en 1984), et surtout divisé. Si guerre il y a, elle ne saurait être que provoquée par les États-Unis, le plus souvent indirectement. Pour autant, en dehors de quelques cas de désinformation manifeste, il faut admettre qu'on serait en peine de trouver des informations foncièrement inexactes – l'antiaméricanisme et le mensonge du périodique reposent sur des faits tirés de la presse étrangère – et se donnent donc pour *vrais*. Seule leur sélection biaisée forme le terreau antiaméricain. En revanche, les relations soviéto-américaines apparaissent comme un thème qui, au contraire, connaît une évolution indéterminée, et présente des aspects plus complexes et nuancés que d'habitude. Il est nécessaire dès lors de le présenter dans sa diachronie.

L'Amérique est, face à la question de la détente, divisée entre deux groupes antagonistes. Le premier groupe, le plus nombreux, comprend le « peuple américain » qui dans sa majorité veut « respecter les accords de Vladivostok et coopérer avec l'URSS²⁷ ». Au sein de ce groupe, partisan d'une poursuite de la détente, on retrouve tout aussi bien le peuple américain – ses ouvriers et ses

¹⁷ 1^{er} décembre 1975.

¹⁸ 30 avril 1976.

¹⁹ 3 février 1979.

²⁰ 11 mars 1979.

²¹ 29 janvier 1984.

²² 27 mai 1983.

²³ 2 mai 1976.

²⁴ L'URSS profite ici de la fameuse résolution de l'ONU de 1975 qui assimile le sionisme à une forme de racisme.

²⁵ 10 novembre 1979.

²⁶ 11 juin 1982.

²⁷ 1^{er} janvier 1975.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

fermiers – qu’une partie des hommes politiques, actifs ou non (Edward Kennedy, Armand Hammer, George Kennan) et des « personnalités de la vie culturelle », surtout hollywoodienne – des réalisateurs (Stanley Kramer) et des acteurs (Jane Fonda). Le second groupe comprend une minorité d’hommes hostiles à la détente. Notamment des membres du Congrès comme le sénateur Henry Jackson, des syndicats comme l’AFL-CIO, des « terroristes sionistes », « des forces anti-détente actives »²⁸. De 1975 à 1985, la *Pravda* montre ces deux forces se livrant un combat continu, sans que jamais l’une triomphe sur l’autre. Officiellement, pour le périodique, la guerre froide, même aux heures les plus sombres de la période, n’est jamais de retour, et la détente jamais définitivement enterrée. De plus, les limites entre les deux groupes ne sont jamais fixées une fois pour toutes : Cyrus Vance, Secrétaire d’État de Carter, défenseur de la détente et donc ami de l’URSS, perd ce privilège quand il se montre plus critique vis-à-vis du Kremlin²⁹.

Inévitablement aussi, le nombre d’ennemis de l’URSS augmente à partir de la fin des années 1970, lorsque l’exécutif américain se montre hostile à son ancien partenaire de détente. Carter, considéré comme un partenaire fiable, se retrouve dans le camp opposé dès le début de 1977, et surtout avec son discours d’Annapolis³⁰. Avec l’avènement de Reagan, l’administration américaine ne compte finalement plus que des « faucons », de l’historien de la Russie de Harvard Richard Pipes, dont « la haine pathologique envers l’URSS » et la « crasse ignorance » deviennent alors des « qualités nécessaires pour travailler à la Maison blanche »³¹, à Reagan lui-même évidemment, à partir de la fin 1982.

Les relations soviéto-américaines passent d’un climat de fin de détente à une guerre fraîche très violente dans les discours. Au début de la période, les contacts culturels sont nombreux, les Américains sont respectueux à l’égard de l’URSS, l’entente économique est bien réelle, même si on rencontre des obstacles du côté américain. Surtout, la détente atteint des sommets avec la rencontre dans l’espace des vaisseaux Soïouz et Apollo³². Des ombres au tableau apparaissent en 1977. La question des droits de l’homme devient une pomme de discorde lorsque Carter reçoit à la Maison Blanche un « criminel de droit commun », le dissident Vladimir Boukovski³³. « L’hypocrisie de Washington » qui ne « pratique pas ce qu’il prêche » devient un thème obsessionnel. À partir de 1980, le tableau s’assombrit et la *Pravda* fait de nombreuses insi-

²⁸ 19 janvier 1975.

²⁹ 20 février 1979.

³⁰ 17 juillet 1977.

³¹ 18 février 1982.

³² Articles du 14 au 27 octobre 1975.

³³ 3 mars 1977.

PAR-DELÀ LE MUR

nuations sur le danger de conflit avec les États-Unis, comme le 4 décembre 1980 où elle mentionne un guide de langue russe destiné aux G.I.s et publié par le Pentagone, utile en cas d'invasion. La guerre a déjà commencé en Afghanistan, une guerre par procuration comme on le dit à Washington³⁴. À partir de 1983, les tensions atteignent un seuil jamais vu depuis 1962, les articles portant sur l'état exécrable des relations avec les États-Unis se multiplient en première page. À l'affaire du KAL-007, une machination ourdie par les Américains pour saboter les pourparlers de Genève³⁵, s'ajoute la découverte par le KGB d'un réseau d'espionnage sur le sol soviétique³⁶. À la fin de l'année 1984, le ton évolue, la charge antiaméricaine diminue. Les propos du président américain ne suscitent plus une méfiance automatique. Dès lors, on entre dans une phase nouvelle, marquée par un réchauffement des relations et des discours, même si la prudence est de mise³⁷.

* * *

En dehors des remarques générales sur le caractère immuable des stéréotypes de la *Pravda*, il convient de souligner pour les trois thèmes mentionnés, tout au long de la période, une montée de « stratégies de légitimation » sous la forme du « courrier des lecteurs » ou la mention systématique de sources étrangères³⁸. De plus, comme pour prévenir l'accusation d'« antiaméricanisme primaire », la *Pravda* offre à plusieurs reprises une tribune aux spécialistes des États-Unis pour tenter de « rappeler l'Amérique à la raison ». Dans ce rôle de « conciliateur raisonnable » s'illustre tout particulièrement Guéorgui Arbatov, directeur de l'ISKAN. Dans des articles-fleuves, l'américaniste appelle souvent à prendre des « décisions responsables » pour éviter le retour de la guerre froide³⁹. Ces textes reviennent inmanquablement pendant les périodes de « transition », soit à la suite des décès des secrétaires généraux (en 1982 et 1984), soit pendant les campagnes présidentielles américaines (1976, 1980, 1984), où de

³⁴ 11 mars 1981.

³⁵ 7 et 16 janvier 1984.

³⁶ Le 7 septembre 1983, plusieurs personnes sont arrêtées au parc Filevski, à Moscou, dont Richard Osborn, premier secrétaire de l'ambassade américaine à Moscou. Cet épisode inspire le livre de Ioulia Semionov, *TASS est autorisée à communiquer*, qui deviendra un téléfilm (voir plus loin).

³⁷ 11 janvier 1985.

³⁸ « *Washington Post* témoigne », « d'après *Nation* ».

³⁹ 28 mars 1978, 4 mai 1981, 17 mars 1983.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

véritables trêves sont observées dans le périodique. Leur tonalité « raisonnable et raisonnée » tranche avec le ton quasi hystérique des discours habituels.

Les caricatures de la *Pravda* suivent de près l'évolution des discours. Le nombre de dessins consacrés aux États-Unis oscille entre 35 % de l'ensemble en 1975 à 50 % en 1985 avec des pics en 1979 (plus de 60 %). Les dessins ne brillent jamais par leur originalité : des dessinateurs comme Vassili Fomitchev, mais aussi les célèbres Koukryniksy, reprennent à leur compte des procédés connus (anamorphose, métaphore graphique, symbolique métonymique) et surtout, persistent dans une représentation stéréotypée des ennemis américains : le représentant du *big business*, âgé et/ou ventripotent, porte inévitablement un smoking à queue de pie avec un haut-de-forme et un nœud papillon ; les hommes du CMI sont en uniforme, toujours casqués ; les agents de la CIA sont habillés à la mode des années 1950, avec des lunettes noires ; la guerre froide est représentée sous les traits d'une femme en haillons ; la guerre est un Mars colérique⁴⁰. Les dessins soviétiques se distinguent le plus souvent par leur caractère touffu, foisonnant de personnages et de détails (à l'exception des caricatures des Koukryniksy, plus dépouillées). La caricature est toujours accompagnée d'une phrase ou d'un court texte – soit un jeu de mots, soit un commentaire sarcastique, soit une strophe rimée.

Les années 1975-1985 voient ces dessins devenir de plus en plus agressifs et morbides. L'intervention croissante de présences liées à la guerre, à la filiation nazie (l'association entre dollar et svastika est fréquente), la représentation explicite du chef de l'exécutif américain sous des traits diaboliques à partir de 1982 – un précédent – sont autant d'éléments neufs. Les dessins liés au premier thème – la critique du système américain et les conséquences de la crise – oscillent entre 2 et 9 % de l'ensemble ; les dessins liés au second thème – l'impérialisme américain – se situent dans une fourchette de 5 et 15 %, avec un pic à plus de 20 % en 1980 pour les caricatures se rapportant au budget de la Défense. Cette proportion est somme toute logique, et reflète parfaitement l'avantage quantitatif des discours dénonçant la politique étrangère américaine sur ceux qui critiquent le système américain lui-même. Également, les dessins qui se rapportent au troisième thème (les relations soviéto-américaines) connaissent les oscillations les plus fortes, en fonction du contexte : on passe de moins de 2 % en 1975 à 14 % en 1981. Dans l'ensemble, une corrélation quantitative et qualitative se confirme entre textes et dessins⁴¹.

* * *

⁴⁰ McKenna K., *op. cit.*, p.65-71.

⁴¹ Voir les illustrations en hors-texte.

PAR-DELÀ LE MUR

La *Pravda*, si elle apparaît comme un épiscntre de la propagande anti-américaine, n'en possède pas moins de nombreuses alternatives pour les lecteurs. Parmi les journaux dits « du centre », les plus visibles sont les *Izvestia*, périodique censé refléter l'opinion du gouvernement et *Literatournaïa gazeta* (LG), organe de l'Union des écrivains ; destinées à un public plus jeune, la *Komsomolskaïa pravda* (KP) et la *Pionerskaïa pravda* (PP), organes du VLKSM, publient également des informations sur les États-Unis qui n'ont parfois rien à envier à l'antiaméricanisme de leurs illustres aînées – la PP publie régulièrement des textes qui s'apparentent à un « abécédaire de l'antiaméricanisme » en faisant le point sur des notions comme « impérialisme » ou « course aux armements ».

En dehors des caractères propres à chaque périodique (ainsi, une plus grande ouverture sur les aspects culturels de la vie américaine dans la LG ou le quotidien de la jeunesse américaine dans la PP), en ce qui concerne les informations sur les États-Unis, une similitude importante existe dans la progression de l'antiaméricanisme : à un climat globalement pacifié en 1975-1977, marqué par un faible nombre de dessins, succède une période plus tendue dans les années 1978-1981, avant l'avalanche anti-américaine des années 1982-1985. La période qui court de janvier 1983 à l'automne 1984 est celle où la quantité de dessins des *Izvestia* est la plus importante de toute la décennie : cela traduit bien le climat d'hystérie anti-américaine dans l'ensemble des textes.

Comme dans la *Pravda*, les périodiques distinguent entre « bons » et « mauvais » Américains. Pour les premiers, le cas de Samantha Smith est particulier. Âgée de dix ans, cette Américaine inquiète pour la paix dans le monde est invitée par Andropov en personne à visiter l'URSS en été 1983 pour constater que les enfants soviétiques ne veulent pas faire la guerre. Bien couverte par la presse, les images rayonnantes de la petite fille tranchent avec les présences sombres auxquelles les lecteurs sont habitués et qui reviennent en force dès septembre, au moment du drame de l'avion coréen⁴².

S'il existe des différences entre les différents organes de presse, ce n'est pas dans le contenu qu'il faut les chercher, mais plutôt dans la tonalité d'ensemble : la grandiloquence de la *Pravda* est absente des *Izvestia*, comme des autres périodiques, où l'on fait plus appel à l'ironie et à l'humour, et où, en général, les données apparemment objectives sont plus nombreuses que les commentaires tendancieux. Pour prendre un exemple, à la différence de la *Pravda* qui dénonce immédiatement le discours d'Annapolis de Carter en des termes agressifs, la conclusion des *Izvestia*, le 8 juin 1978, est plutôt retenue : « cette

⁴² Voir également le chapitre VIII sur cet épisode.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

affirmation [concernant la politique soviétique en Afrique comme obstacle à la détente] résonne pour le moins de manière étrange ». Il en va de même pour les dessins satiriques : le ton des caricatures d'un Boris Efimov, dessinateur attiré des *Izvestia*, est généralement plus léger que celui de ses collègues « pravdistes », à l'exception toutefois des années 1983-1984, où la filiation nazie de Reagan est un point commun fort de toute la presse centrale.

Le lecteur soviétique intéressé par les États-Unis de son temps ne se limite cependant pas à cette presse généraliste. De nombreuses revues qui traitent de divers aspects de la vie américaine et fournissent des détails qu'on ne trouve nulle part ailleurs sont à sa portée. Pour le cinéma, l'une des revues les plus lues demeure sans doute *L'écran soviétique*⁴³. Ce périodique a bien des points communs avec la presse centrale, dans ses analyses de l'industrie cinématographique américaine et les genres « en vogue ». Les films d'horreur, les films-catastrophes, les films « post-apocalyptiques » et, bien entendu, les longs métrages où le communisme est présenté en ennemi sont dénoncés régulièrement comme « flattant les plus bas instincts de la foule qui cherche à échapper à un quotidien encore plus terrible que l'horreur des images⁴⁴ ». Pour autant, tout n'est pas si noir en Amérique : dans la rubrique « les invités de nos écrans » paraissent régulièrement des biographies assez neutres d'acteurs et de réalisateurs américains. Outre les « engagés » comme Stanley Kramer et Jane Fonda⁴⁵, d'autres acteurs moins connus pour leur « progressisme » comme Elisabeth Taylor, Jack Nicholson, Robert Redford, Charles Bronson (dont l'origine lituanienne est mentionnée), Jodie Foster et Dustin Hoffmann y figurent – surtout pendant la première partie de notre période il est vrai⁴⁶.

Si les partenaires des Soviétiques aux États-Unis ne sont pas légion dans ce domaine – il n'y a guère que *International Film Exchange* qui travaille avec Goskino régulièrement⁴⁷, la revue ménage l'industrie américaine, et notamment les Oscars. Ce qui est finalement logique lorsque ces derniers récompensent un film soviétique comme *Moscou ne croit pas aux larmes*, ou un long métrage qui correspond à la ligne « pacifiste » du Kremlin, comme *Le retour*, un film clairement opposé à la guerre du Vietnam⁴⁸. Et même si, à par-

⁴³ La revue, bimensuelle, existe depuis 1925. Éditée par la *Pravda* elle comprend 21 pages, et son tirage oscille autour de 2 millions d'exemplaires.

⁴⁴ *Sovetski ekran*, 14, 1975 ; 4, 1980 ; 22, 1982.

⁴⁵ *Sovetski ekran*, 22, 1975 ; 2, 1980.

⁴⁶ *Sovetski ekran*, 23, 1975 ; 5, 1977 ; 15, 1978 ; 9, 1979 ; 11, 1979 ; 17, 1984.

⁴⁷ *Sovetski ekran*, 4, 1983. La firme, une affaire de famille, est dirigée par John Capstein et Jerry Rappaport.

PAR-DELÀ LE MUR

tir de 1979, le ton du périodique se raidit, et que les critiques deviennent plus nombreuses, les genres et les films interdits sont décrits avec un souci du détail que ne renieraient pas les revues occidentales⁴⁹. Les synopsis de films ouvertement antisoviétiques comme *Enigma* et *Firefox, l'arme absolue* sont en effet à la limite de la complaisance, contribuant à l'ambiguïté propre à bien des présences américaines en URSS⁵⁰.

* * *

Les périodiques d'information ne sont que la partie émergée de l'iceberg de la propagande antiaméricaine. De très nombreuses images diffusent des discours antiaméricains et nourrissent ainsi considérablement la culture de guerre froide. Si les années 1975-1985 n'appartiennent plus, et de loin, à l'âge d'or de l'affiche, la caricature reste un art majeur. Un périodique satirique comme *Krokodil* est naturellement en tête de liste, et ses caricatures pleine page, en couverture ou au revers, concernent souvent l'influence néfaste des États-Unis et de l'Occident en général sur la jeunesse soviétique. La caricature politique, un art à part entière, a droit à des expositions, et figure en bonne place dans les encyclopédies destinées à la jeunesse, où un parallèle saisissant entre l'ennemi nazi et américain est mis en images⁵¹.

Si l'on s'en tient uniquement aux imprimés, le nombre de titres vendus en librairie en URSS et portant sur l'histoire ou la vie politique américaine dépasse sans doute le millier⁵². À noter qu'une politique éditoriale digne de ce nom existe en URSS comme en témoigne le projet de publication à l'occasion de la célébration de la révolution américaine en 1976. Les éditeurs soviétiques prévoient la sortie de soixante-trois ouvrages. Quasiment tous les titres font référence au système américain en tant que système imparfait, noyé dans ses contradictions, mais

⁴⁸ *Coming Home*, de Hal Ashby. *Sovetski ekran*, 10, 1981 ; 1, 1984.

⁴⁹ Voir la description de *Voyage au bout de l'enfer* (*the Deer Hunter*, Michael Cimino, 1978) dans *Sovetski ekran*, 11, 1979.

⁵⁰ Jeannot Szwarc, 1983 et Clint Eastwood, 1982. *Sovetski ekran*, 7, 1983.

⁵¹ PLATONOVA, N.I. et SINIOUKOV V.D., dir. *Dictionnaire encyclopédique du jeune peintre*. Moscou : Pedagoguika, 1983 (juillet), p.177-178. Tirage : 500 000 exemplaires.

⁵² Même s'il n'existe pas de bibliographie complète sur les livres portant sur les États-Unis en URSS, une liste partielle de ces sujets d'ouvrages publiés entre 1960 et 1976 contient près de 700 titres. La liste complète de livres soviétiques et d'articles publiés entre 1945 et 1970 sur l'histoire américaine contient à elle seule 3 699 unités (MILLS, Richard M. *As Moscow Sees Us. American Politics and Society in the Soviet Mindset*. Oxford UP, 1990, p.4).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

il existe aussi des biographies générales et quelques monographies assez pointues sur le fonctionnement de tel ou tel rouage de l'économie américaine.

Si une étude exhaustive de ces textes est impossible dans le cadre de ce travail, on se contentera d'éclairer quelques « best-sellers ». Les vulgarisations politiques sont un genre à part. Celle d'Édouard Ivanian sur les présidents américains, tirée à 200 000 exemplaires, reflète parfaitement ce mélange d'information et de dénonciation obligée⁵³. De l'ensemble des présidents étudiés, seul Franklin Roosevelt reçoit un avis favorable, le bilan de Kennedy étant mitigé ; par prudence l'auteur ne se prononce pas sur Nixon. Huit ans plus tard, un autre américaniste de renom, Alexandre Iakovlev (le futur « parrain de la perestroïka »), s'illustre par un livre à succès portant sur la politique américaine, *De Truman à Reagan*⁵⁴. L'ouvrage s'inscrit d'abord dans un contexte où l'antiaméricanisme fleurit dans les librairies, avec notamment la sortie en 1983 de la troisième édition (« revue et corrigée ») de *La CIA contre l'URSS* de Nikolai Iakovlev (à ne pas confondre avec le précédent) : ceci peut expliquer le ton particulièrement agressif de l'ensemble. L'auteur cherche à donner du crédit scientifique au livre, les notes sont infrapaginales, la plupart sont des sources américaines⁵⁵. Par ailleurs, y fourmillent les falsifications telles que le fait que Reagan aurait affirmé officiellement le 11 août 1984, lors d'une interview à la radio, que l'URSS allait être bombardée⁵⁶.

Les biographies sont aussi un genre fort prisé. La collection de biographies « La vie des hommes illustres » chez l'éditeur Jeune Garde publie un certain nombre d'ouvrages à fort tirage de personnages américains, dont des communistes comme l'écrivain à la renommée mondiale Dreiser et le chanteur Paul Robeson, des hommes politiques comme Washington et des auteurs comme Faulkner, Francis Fitzgerald et Poe.

Enfin, les présences des États-Unis se retrouvent dans un genre ancien, le récit de voyage. Au cours de notre période, plusieurs correspondants aux États

⁵³ IVANIAN, Édouard. *La Maison blanche. Les présidents et la politique*. Moscou : Politizdat, 1976.

⁵⁴ IAKOVLEV, Alexandre. *De Truman à Reagan. Les doctrines et les réalités d'un siècle nucléaire*. Moscou, 1984. Tirage : 100 000. Bon à composer : 11 juin 1984 ; bon à tirer : 14 août 1984. On remarquera le laps de temps très court entre les deux dates.

⁵⁵ Souvent vieilles de trente ans, mais « commentées » comme si elles dataient des années 1980.

⁵⁶ Voir p.399. Il est intéressant de noter que même la *Pravda* avait sous-entendu que la réplique avait été lancée comme une plaisanterie.

PAR-DELÀ LE MUR

Unis, dont Boris Strelnikov (1923-1980) s'y illustrent. En 1979, ce dernier publie *1000 miles à la recherche d'un homme*, compilation d'articles parus dans les *Izvestia* sur une période de dix-huit ans, qui fourmillent de détails sur la vie américaine avec un fort parti-pris idéologique comme on peut s'en douter – le dernier chapitre est consacré à la présence des nazis aux États Unis. Ça et là cependant, la fascination pour la modernité américaine est ouvertement affichée⁵⁷.

Strelnikov est un journaliste connu en URSS. Les Soviétiques le lisent, mais l'écoutent aussi à la radio. Les présences des États-Unis à la radio soviétiques sont semblables à celles que l'on trouve dans la presse – elles respectent les règles du jeu en suivant de près l'actualité, et en pratiquant un antiaméricanisme de saison. Plusieurs émissions se concentrent sur l'international, comme *Les observateurs de l'actualité autour de la table ronde* (MOZKS), *Le journal international* (MD), *La situation internationale : questions et réponses* (MPVO) et *Problèmes actuels de la vie internationale* (APMJ). Là où la radio se distingue des médias imprimés, c'est dans le caractère apparemment informel de ses discussions où sont régulièrement invitées des personnalités de la presse et de la télévision, des experts de divers instituts, voire des hommes proches des cercles du pouvoir. Lors de la visite de Kissinger à Beijing, fin 1975, la discussion est animée par Léonid Zamiatine, directeur de TASS, et Anatoli Primakov, orientaliste, pour qui la Chine est le vrai coupable du refroidissement des relations avec l'URSS⁵⁸. Le dialogue, même cadencé, est sans aucun doute plus « flexible » que le discours de la presse centrale, toutes proportions gardées naturellement – dès qu'il s'agit de sujets tels que la dissidence, aucune liberté n'est alors permise⁵⁹.

* * *

La télévision reprend les caractéristiques propres de la presse et à la radio. Bénéficiant d'un contexte favorable depuis l'inauguration des studios d'Ostankino en 1967 et la possibilité d'accéder à cinq chaînes si l'on réside à Moscou, elle est surtout connue pour proposer l'équivalent de notre journal de 20 heures, *Vremia* (*Le temps*). Diffusée à 21 heures en simultané sur les principales chaînes de la télévision centrale, *Vremia* est une émission paradoxale en ce qui concerne l'information internationale – un mélange de reportages savamment construits en direct des États-Unis, d'interviews où le doublage

⁵⁷ STRELNIKOV, Boris. *Mille miles à la recherche d'une âme*. Moscou : Pravda, 1979. Bon à composer : 31 janvier 1979 ; bon à tirer : 16 juin 1979. Tirage : 100 000.

⁵⁸ MPVO, 24 octobre 1975. GARF : 6903/48/682.

⁵⁹ MOZKS, 20 février 1977. GARF : 6903/48/936.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

des Américains laisse entendre l'anglais, et de dépêches de TASS (aux phrases parfois longues) lues d'une voix grave et monocorde par des présentateurs vedettes, avec pour fond des images fixes de paysages américains. Malgré une apparence d'objectivité, l'information est encore une fois biaisée.

Si *Vremia* est une sorte de version mise en images de la *Pravda*, alors *Panorama international* et *Le 9^e studio* sont l'équivalent des émissions politiques de la radio. Des vedettes journalistiques y sont invitées régulièrement pour donner leur avis sur l'actualité. Alexandre Bovine, vedette des *Izvestia* et proche de Brejnev participe ainsi à quatre-vingts émissions de *Panorama international* entre 1975 et 1991. Bovine participe également au *9^e studio*, l'émission de Valentin Zorine⁶⁰. Enfin, les États-Unis sont présents à la télévision par le biais des films documentaires, auparavant diffusés sur grand écran. En URSS on en réalise quarante à quarante-cinq par an⁶¹, avec des titres comme *Ce monde si « libre »* (1980), *Où vont les fils du complot* (1984), *Complot contre le pays des Soviets* (1985) qui donnent un aperçu représentatif de leur contenu. Valentin Zorine s'affirme, lui aussi, comme un « soldat de la guerre froide » par le nombre de films et d'émissions qu'il dirige ou réalise, parfois repris dans des publications illustrées⁶². Pour finir, la télévision offre beaucoup plus exceptionnellement aux téléspectateurs des images où la propagande est absente ou faible – des documentaires sur les parcs américains dans *Le club des aventures au cinéma*⁶³, ou sur la vie musicale américaine (pop et rock) dans *Mélodies et rythmes de la variété occidentale*, diffusées à des horaires très particuliers – pendant les fêtes, très tôt dans la matinée, notamment pour le Nouvel An.

* * *

Ce panorama des présences des États-Unis dans la propagande officielle ne serait pas complet sans la mention de l'univers des SMUP, des moyens de la propagande orale. Le plus souvent, les propagandistes visitent les entreprises et les institutions pour des lectures obligatoires sur la situation internationale. Parmi leurs interventions – « lectures socio-politiques », « conférences scientifico-théoriques », « cycles de lectures », « conférences publiques », « universités populaires », le thème de la « lutte contre l'idéologie bourgeoise »

⁶⁰ BOVINE, Alexandre. *Le 20^e siècle comme une vie. Mémoires*. Moscou : Zakharov, 2003, p.306.

⁶¹ RGASPI : 1m/34/904/123. Sténogramme daté du 15 novembre 1976.

⁶² ZORINE, Valentin. *L'Amérique contradictoire*. Moscou, 1976 et du Même : *L'Amérique des années 70*. Moscou, 1980. Tirage : 50 000 et 30 000 exemplaires. Bon à composer du premier : 27 janvier 1976. Bon à tirer : 17 avril 1976.

⁶³ Le 10 août 1975, de 20 à 21 heures, il est question du « monde sauvage de l'Amérique » : on parle de la faune des États-Unis, du parc Yellowstone.

PAR-DELÀ LE MUR

est particulièrement populaire⁶⁴. Une minorité, l'élite, regroupée dans l'organisation *Znanié* (*Connaissance*) et composée surtout de membres de l'ISKAN et de l'IMEMO, participe à des conférences auxquelles la présence n'est pas requise, dans des lieux prestigieux (Maison centrale des journalistes, Salle de conférences centrale de *Znanié*, etc.).

Si les adultes sont les premiers concernés par cette propagande orale, les jeunes ne sont absolument pas épargnés. Plus de 10 000 propagandistes sont actifs uniquement dans le réseau du komsomol à Moscou à la fin des années 1970⁶⁵. La propagande antiaméricaine est présente à l'école, en particulier par l'intermédiaire des « leçons de la paix », qui apparaissent au début des années 1980, soit quarante-cinq minutes obligatoires dans toutes les écoles et toutes les classes, chaque premier septembre – le jour de la rentrée scolaire ; on y effraie les enfants avec des histoires de la guerre passée et à venir – contre les Américains forcément⁶⁶. Cette propagande figure aussi dans les occupations du temps libre, au sein des camps de pionniers, pendant « les journées de solidarité » (avec les « victimes du capitalisme »). En 1980, l'un de ces camps de vacances lance des « journées politiques uniques » qui comprennent des analyses de l'actualité, des concours, des communications d'un intervenant spécialisé dans les relations internationales, une soirée de questions et de réponses, un spectacle politique ou une réunion ouverte d'un « club international »⁶⁷. Enfin, les enfants soviétiques participent à un jeu militaro-patriotique, *Zarnitsa* (*L'éclair*), dans lequel deux camps s'affrontent et qui peut donner lieu à des séances d'information sur le danger de guerre.

L'Amérique imaginée

Par-delà les stéréotypes souvent prévisibles de la propagande officielle, s'ouvre le chemin touffu de l'Amérique imaginée. Les écrivains et les cinéastes s'inspirent des États-Unis pour leurs romans et nouvelles, pour leurs longs métrages et téléfilms. Le cœur de cette culture de guerre froide qui s'inspire naturellement de l'actualité, sans pour autant en devenir l'exact reflet, a un héritage qui a été analysé précédemment⁶⁸. Le lecteur sait donc déjà qu'une partie de cette culture trouve sa place dans les œuvres littéraires, dans le grand

⁶⁴ GARF : 9547/1/2535/56.

⁶⁵ RGASPI : 1m/95/64/54. Note datée du 9 janvier 1979 (plus loin, pour les notes, document le plus fréquent des archives, je mentionne simplement « daté du... »).

⁶⁶ Galina Orlova, « La leçon de la paix : des dessins dans les marges de la Guerre froide », *Le manuel scolaire à l'école soviétique. Recueil d'articles*, Moscou et Saint Pétersbourg, 2008, p.8-9 (Projet : anthropologie de l'école soviétique).

⁶⁷ RGASPI : 2m/3/357/10.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

et le petit écran, à destination des adultes comme des plus jeunes. Pour autant, notre période voit ces supports véhiculer des formes nouvelles, des genres anciens s'effacent au profit de nouveaux.

Ainsi, la littérature de fiction n'est plus vraiment inspirée par les fresques du temps de la Grande Guerre patriotique. Ce n'est guère étonnant : les années 1970-1980 voient la littérature se recentrer sur l'individu, le quotidien et l'éthique – et non plus les masses, l'histoire, l'idéologie ou le patriotisme dans sa tendance la plus chauvine⁶⁹. Si des écrivains prestigieux comme Konstantin Simonov (1915-1979) ou Iouri Bondarev (né en 1924) sont toujours inspirés par la guerre, ceux qui mentionnent les États-Unis sont rares. Alexandre Tchakovski (1913-1994), rédacteur en chef de *LG* (1962-1988), est un peu l'exception qui confirme la règle avec son roman *Victoire* (1978-1981), adapté au cinéma au moment opportun. Le conflit militaire avec les États-Unis n'inspire guère, à l'exception de Nikolai Gorbatchev (1923-2000), dont le roman *La bataille* développe ainsi l'idée que l'URSS vit sous la menace de l'attaque des Américains, d'où la nécessité de construire de nouveaux armements⁷⁰.

Le roman d'espionnage quant à lui continue de s'épanouir, avec un schéma narratif de prédilection selon lequel un héros devenu agent des services secrets pendant la guerre civile poursuit son travail à l'âge adulte pendant la guerre froide. Tous ne versent pas forcément dans l'antiaméricanisme, mais ceux qui le font, sont presque assurés de voir leurs œuvres adaptées au cinéma ou pour la télévision. Parmi eux, Vladimir Vostokov (né en 1915), lauréat des prix du KGB, de l'Union des écrivains et de l'Union des journalistes, célèbre notamment pour ses livres qui ont donné naissance à la série des films sur le personnage du *Rezident* et Ioulian Semenov, déjà évoqué, qui bénéficie d'une popularité exceptionnelle et d'un soutien important dans les hautes sphères⁷¹.

Enfin, un nouveau genre tend à émerger à partir de la fin des années 1970 : le « polar politique ». Dans ces romans qui s'inscrivent dans le contexte de la guerre fraîche, le lecteur soviétique parcourt le monde, notamment l'Amérique latine, en mettant à jour les complots de la CIA. Viktor Tcherniak (né en 1945) se spécialise dans cette sphère à partir de 1981, lorsqu'il est nommé secrétaire principal de la Commission pour la littérature d'aventures de l'Union des écrivains de

⁶⁸ Voir le chapitre 1, section 3.

⁶⁹ AUCOUTURIER, Michel. *Le réalisme socialiste*. Paris : PUF, 1998, p.120.

⁷⁰ GELLER, Mikhaïl. *Notes de Russie, 1969-1979*. Moscou : Mik, 1999 (avril 1977), p.378-379 (plus loin : GELLER 1). *La bataille* paraît à quatre reprises pendant 1975-1985 : d'abord dans les numéros 11 et 12 de 1976 de la revue *Zvezda* de Leningrad, puis en 1979 chez Voenizdat, en 1983 chez Sovetskaïa Rossia, et en 1985 en ukrainien à Kiev.

⁷¹ Voir le chapitre 1, section 3.

PAR-DELÀ LE MUR

Moscou. De son côté, Anatoli Krym (né en 1946) dénonce dans *La limite de la pluie* les activités « néfastes » de *Radio Liberty*. Dans *Le projet Val'halla*, Leonid Mletchine (né en 1957), journaliste et historien, membre de la prestigieuse Union des écrivains, reprend le thème classique des néonazis employés par la CIA. De nombreux correspondants à l'étranger profitent de leurs expériences pour rédiger des œuvres classées dans la catégorie « roman politique contemporain » par les autorités – entre autres, Melor Stouroua (né en 1928), journaliste vedette des *Izvestia*, avec *Vue sur Washington de l'hôtel du Watergate*, ou *Le visage de la haine* de Vitali Korotitch (né en 1936), son collègue de la *Pravda*.

* * *

L'Amérique est toujours présente dans les œuvres destinées à la jeunesse. Les enfants ne sont pas épargnés par la propagande – comme on l'a déjà découvert dans le chapitre I avec l'exemple de *Neznaïka sur la Lune*. La bande dessinée – art capitaliste, et donc décrié – n'a pas droit de cité en URSS ; pour autant, des revues pour enfants comme *Mourzilka* publient régulièrement des « komiksy » (de l'américain *comics*), sans dire leur nom, où l'antiaméricanisme use de la métaphore, comme en 1979 dans « Les douze agents de Iabéda-Koriabéda » qui décrit les machinations d'ennemis (plus ou moins) imaginaires pour saboter les Jeux olympiques de Moscou de 1980. Pour autant, l'antiaméricanisme reste discret, voire absent. Les références restent cependant dissimulées, à l'image de *Neznaïka*, et les Américains ne sont jamais explicitement désignés. Par exemple, dans l'hymne du jeu *Zarnitsa*, et les chants composés spécialement pour la circonstance, les enfants sont simplement appelés à rester vigilants face à « quelques diplomates » qui « se permettent » bien des choses à propos de la patrie du socialisme – les frontières demeurent « verrouillées »⁷². La guerre, mentionnée à plusieurs reprises, « ne doit rester qu'un simple jeu »⁷³.

Les présences antiaméricaines deviennent plus visibles dans les œuvres destinées à un public d'adolescents, de jeunes lycéens. Les romans d'espionnage ou d'aventures dans lesquels officient des sombres forces venues d'Occident, et notamment des États-Unis, fleurissent à partir de la fin des années 1960. Parmi les auteurs de renom qui s'y illustrent, Alexandre Koulié-chov (1921-1990), qui s'inspire habituellement de l'actualité sportive, se spécialise dans le roman d'espionnage destiné aux jeunes. En 1975, il publie *Le cercle maudit*, dans lequel les services secrets occidentaux sont dénoncés, puis

⁷² *Toulskaïa oboronnaïa*, paroles de V.Gouriev, musique d'A.Novikov, citée dans *Mémento du jeune garde* (dans RGASPI : 2m/3/230).

⁷³ *Mémento du jeune garde* (RGASPI : 2m/3/402/45, 51).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

enchaine dans les années 1980 avec *Le vol continue*, *Soleil de nuit*, *L'impasse* et *Les éclairs bleus*, des œuvres beaucoup plus antiaméricaines⁷⁴.

Au sein des médiums traditionnels qui retrouvent « un second souffle » sous le brejnévisme, le théâtre est un art toujours très populaire. L'époque stalinienne avait vu fleurir sur les planches des pièces antiaméricaines comme *La question russe* ; notre période ne déroge pas à la règle. Parmi les auteurs qui se spécialisent dans ce domaine, le journaliste-vedette de la télévision Genrikh Borovik (né en 1929) est particulièrement prodigue, avec des œuvres comme *Interview à Buenos Aires* (1976) et *Agent 00* (1985). Les pièces deviennent plus nombreuses à la faveur d'un contexte tendu. En 1985, l'ex-colonel du KGB à la retraite Mikhaïl Lioubimov donne libre cours à l'imagination avec *Assassinat à l'exportation* et *L'expiation est inévitable*. Dans cette dernière pièce, l'action se déroule dans un lieu-fétiche de la propagande – l'Amérique latine – où officie un agent de la CIA, Dick Smith⁷⁵.

De cet ensemble morne et particulièrement peu original se détache *Iounona et Avos*, l'un des premiers « opéra rock » russes, écrit en 1978-1979 par Alekseï Rybnikov et mis en scène à Moscou au théâtre du Lenkom par Mark Zakharov. Pur produit de l'ère de détente, l'opéra a pour toile de fond le départ pour la Californie du comte russe Nikolai Rézanov (1764-1807) sur les bateaux Iounona et Avos, puis son histoire d'amour impossible avec une femme de San Francisco⁷⁶. L'œuvre constitue un exemple parfait de l'usage de la langue d'Ésope – du double langage utilisé en URSS pour dénoncer les réalités du régime⁷⁷. Entre autres exemples, la phrase chantée par Rézanov avant son départ (« il n'y a de liberté ni en Russie, ni là-bas »), bien que faisant allusion au régime tsariste, est particulièrement ambiguë dans le contexte de 1981.

L'Amérique autorisée

Même si on a eu tendance à l'oublier, en URSS, le grand public a théoriquement accès aux États-Unis sans « chaperon idéologique ». Quatre domaines sont concernés : la littérature, le cinéma, les périodiques en langue originale et le tourisme. Pour autant, ces quatre domaines s'avèrent bridés par le pouvoir par un ensemble de stratégies : la sélection le plus souvent drastique en amont, les intro-

⁷⁴ *Le vol continue* (1980), *Soleil de nuit* (1981), *L'impasse* (1984), *Des éclairs bleus* (1984).

⁷⁵ Voir l'article d'Ivanian dans *Sovetskaïa kouloura*, 4 mai 1985.

⁷⁶ DODER, Dusko. *Shadows and Whispers : Power Politics Inside the Kremlin from Brezhnev to Gorbachev*. New York : Random House, 1986, p.39-40. Entre 1983 et 1993, l'opéra rock fait le tour des métropoles, dont New York.

⁷⁷ La pièce est filmée en 1983, je me base sur cet enregistrement pour son étude.

PAR-DELÀ LE MUR

ductions qui « encadrent » une œuvre écrite et en orientent la lecture, les traductions/doublages qui peuvent modifier le sens originel et la censure à la diffusion, soit par la faiblesse des tirages, soit par le retour de périodiques américains soi-disant « invendus » à l'envoyeur. Les présences d'Américains en chair et en os (« présences physiques »), par le biais du tourisme ou grâce à des invitations officielles, existent aussi, mais ce biais est également limité.

Les traductions de l'américain existent depuis longtemps en URSS : le pouvoir soviétique n'hésite pas à en souligner l'importance quantitative. Ainsi, elles occupent une place dominante au sein de l'ensemble des publications étrangères, soit une part de plus de 15 %⁷⁸. Entre 1946 et 1975, 7 000 titres américains auraient été traduits avec un tirage total de 204 millions d'exemplaires. La période de la détente apparaît particulièrement faste⁷⁹. Au sein de cet ensemble, les belles-lettres dominent depuis longtemps : la Russie n'a pas attendu les bolcheviks pour faire connaissance avec l'imaginaire américain⁸⁰. Depuis longtemps, trois auteurs se distinguent si l'on cumule nombre de rééditions et tirages : Jack London, Mark Twain et Theodor Dreiser, ce dernier étant dépassé par Upton Sinclair pour le nombre de rééditions

Au cours de notre période, l'évolution des publications de la fiction américaine connaît une croissance en chiffres absolus et relatifs ; croissance qui n'apparaît pas pour autant exceptionnelle, dans la mesure où les traductions d'œuvres françaises (notamment de Balzac et Victor Hugo) suivent de près. Si le tableau peut apparaître impressionnant du point de vue quantitatif, il en va autrement lorsque l'on cherche à caractériser les auteurs publiés. La domination de certains auteurs est renforcée par le nombre d'années où ils sont publiés : or une immense majorité d'écrivains ne le sont qu'au cours d'une seule année. Les plus réédités en URSS sont, par ordre décroissant, Jack London, Ernest Hemingway, Theodor Dreiser, Mark Twain et O. Henry. Si l'on croise ces données avec les auteurs les plus publiés par les éditions basées à Moscou, qui donnent en quelque sorte le « la » en matière de choix éditorial, on arrive finalement au trio London (loin devant) – Twain – Dreiser.

Comment expliquer la force de ce trio ? Dans ses choix, l'URSS est

⁷⁸ GARF : 9604/2/3013/7-9 et *sqq.* Note interne non datée (1976).

⁷⁹ GARF : 9604/2/3013/22-27. Note interne de juin 1975.

⁸⁰ Sur les présences littéraires américaines en URSS avant 1975-1985, voir : BROWN, Deming. *Soviet Attitudes toward American Writing*. Princeton University Press, 1962. FRIEDBERG, Maurice A. *Decade of Euphoria. Western Literature in Post-Stalin Russia, 1954-1964*. Bloomington, Indiana Press, 1977. PROFFER, Carl. *Soviet Criticism of American Literature in the Sixties : An Anthology*. Ann Arbor, 1973. MOULIARTCHIK, A. « La voie de la compréhension (à propos de l'édition de la littérature américaine en URSS) » in : *Inostrannaia literatoura*, 1985 (4), p.175-183.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

connue pour privilégier les auteurs critiques du capitalisme, notamment les *muckrackers*, des Steinbeck et des Upton Sinclair. Ce qui ne signifie évidemment pas qu'il s'agit de communistes avérés – le seul à avoir été un communiste déclaré fut Dreiser, et encore, à la fin de sa vie⁸¹. Les contemporains comme Hemingway, sans avoir été membres du Parti, ont gagné les faveurs de l'URSS par leur refus de témoigner devant le HCUA dans les années 1950. Même si, en leur temps, Mark Twain et Jack London ont été des auteurs « progressistes », dans leur cas, comme pour O. Henry, spécialiste de la nouvelle sur l'Américain moyen, ou Hemingway un symbole du dégel des années 1950, Prix Nobel de littérature en 1954, un des écrivains les plus lus dans le monde, c'est sans conteste la popularité, parfois depuis le XIX^e siècle, qui prime. Il reste à savoir si ces écrivains sont représentatifs de l'ensemble : à considérer les genres, on arrive à un total de 55 % d'auteurs « politiquement non impliqués », contre 45 % d'écrivains « politiquement engagés », de manière explicite ou plus discrète.

L'État totalitaire permettrait-il le plaisir de lecture, sans engagement politique obligé de la part du lecteur ? Il ne l'avoue pas totalement en tout cas : la façade officielle consiste à présenter les auteurs américains publiés comme « progressistes », comme en témoigne l'article « Littérature des États-Unis d'Amérique » dans une encyclopédie célèbre, qui laisse apparaître des auteurs clairement marqués comme « progressistes » et les autres, pour qui l'engagement politique est moins évident⁸². Le premier groupe comprend des écrivains comme Upton Sinclair, Dreiser, Beecher-Stowe, John Reed, Jack London, Sinclair Lewis et Dos Passos ; le second, Mark Twain, O. Henry, Fenimore Cooper et Edgar Allan Poe. Pour ce dernier, comme pour nombre de poètes américains, dont Longfellow et Whitman, la justification est plus difficile. Elle l'est encore plus pour Ray Bradbury : pour l'encyclopédie, chez cet auteur de science-fiction « la critique du monde bourgeois pragmatique se mêle à l'affirmation de l'infini des possibilités humaines », ce qui n'est pas le cas pour son comparse Issac Asimov, dont l'œuvre n'est que « science-fiction ». Au final, les moins engagés sont des auteurs pour la jeunesse, comme Mary Dodge ou Roald Dahl.

Cet exemple illustre bien la réappropriation de l'héritage littéraire américain, la volonté de justifier l'idéologie en place, toujours d'actualité, en inscrivant les différents courants de la littérature américaine dans un proces-

⁸¹ Dreiser qui a toujours été un socialiste critique du système américain se rend en URSS en 1927, à 56 ans.

⁸² SOURKOV A.A. dir, *Courte encyclopédie de la littérature*. Moscou : encyclopédie soviétique. Elle comprend neuf volumes publiés respectivement en 1962, 1964, 1965, 1966, 1968, 1970, 1972, 1975, 1978. Volume VII, p.23-43.

PAR-DELÀ LE MUR

sus continu de dénonciation du système capitaliste. Surtout, cet article n'est qu'une partie émergée d'un immense corpus paratextuel composé d'introductions, dont l'objectif est de situer l'œuvre pour le lecteur, et d'en guider la lecture dans le sens désiré par l'idéologie : les citations de Marx et de Lénine sont de rigueur pour les gros tirages – ce que l'on appelle en jargon éditorial « la locomotive » (*parovoz*). À l'inverse d'une idée reçue, les œuvres destinées à la jeunesse ne sont pas aussi épargnées qu'on le croit. Parmi de nombreux exemples, en 1980, paraît chez l'éditeur *Littérature enfantine* un recueil de contes tirés du folklore américain, intitulé *Sur un ouragan*, préfacé par un spécialiste de la littérature américaine, Alexeï Zverev, où figure notamment le célèbre personnage légendaire Paul Bunyan⁸³. Zverev justifie la publication comme un exemple de la toute-puissance de l'homme sur la nature, sorte de « demiurge communiste », et dénonce en vrac, le génocide des Indiens, l'exploitation des Noirs africains et l'inégalité entre les immigrés européens. Une phrase de Zverev est particulièrement symptomatique : « Seuls les gens ennuyeux et stupides s'imaginent avoir raison en toute chose, être d'une morale pure, être irréprochables. » L'insinuation contre la politique des droits de l'homme de Carter, et plus globalement la critique des États-Unis donneurs de leçons paraît évidente. Se voulant résolument pro-détente (selon Zverev, ce livre est destiné « à nous faire connaître les Américains, tels qu'ils sont en réalité », comme des gens honnêtes et courageux), le jeune lecteur est donc invité à réfléchir sur la portée symbolique des contes américains dans le monde d'aujourd'hui.

Le lecteur qui décide de faire l'économie de cette lecture introductive, voire découvrir l'Amérique « dans le texte », peut avoir recours à des revues littéraires. D'une diffusion plus discrète, celles-ci comportent des traductions inédites de l'américain, ou des articles de critiques soviétiques sur des œuvres américaines méconnues, sans pour autant être destinées à un public de spécialistes. Les revues soviétiques qui publient des textes américains sont *À l'étranger*, *Le monde entier* et surtout *Littérature étrangère*. Publiée avec un tirage variant de 400 000 à 600 000 exemplaires, cette revue existe depuis 1955. Pour la période 1975-1985, le nombre d'auteurs américains publiés atteint une moyenne de 70 % de l'ensemble des textes, et surtout, les écrivains inédits sont toujours majoritaires – ce qui contribue à faire de la revue une source d'intérêt particulier.

⁸³ Le bon à composer date du 24 avril 1979 ; le bon à tirer du 13 juin 1980, avec un tirage de 100 000 exemplaires : près de 14 mois entre les deux, ce qui signifie que la publication de l'ouvrage a été retardée, sans doute en raison des événements en Iran, puis en Afghanistan et de la tension qui en a résulté.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

En dehors de contemporains comme Ron Kovic (un vétéran du Vietnam) et Kurt Vonnegut (un écrivain de science-fiction « progressiste »), plusieurs auteurs que l'on n'attend pas forcément sont également au rendez-vous. Il en est ainsi pour Woody Allen, publié en juin 1977, mai 1978 et avril 1979. Sans être véritablement engagé, il est alors connu pour ses opinions critiques exprimées dans un film « antimaccarthyste », *The Front*, réalisé par Martin Ritt en 1976. Surtout, son dernier succès, *Annie Hall*, est diffusé en URSS sur grand écran. La principale « surprise » est la publication, dans les numéros de janvier à mars 1984, d'extraits du roman *Dead Zone* de Stephen King, connu en Occident comme « le maître de l'horreur ». Le genre honni serait-il en voie de réhabilitation ? De nouveau, les apparences idéologiques sont sauvées : l'histoire est celle d'un voyant qui sauve les États-Unis (et le monde) d'un président réactionnaire et va-t-en-guerre qui n'est pas sans rappeler Reagan au lecteur habitué à la propagande soviétique.

* * *

Le lecteur soviétique qui lit *Dead Zone* ne peut espérer en découvrir la version adaptée au cinéma en 1983. La faute sans doute au traitement particulièrement explicite du sujet par un réalisateur – David Cronenberg – dénoncé par les médias comme le représentant d'un genre interdit – le film d'horreur. Pour autant, le cinéma américain projeté sur les écrans soviétiques est bien présent, moins toutefois que pendant l'âge d'or des « films-trophées ».

À la différence du groupe des présences littéraires, le nombre des films américains n'est pas très élevé, surtout au regard de la totalité des nouveaux films qui sortent chaque année, ils sont en majorité récents, et leur fluctuation est grande : on passe de cinq longs métrages en 1975, à onze en 1977, deux en 1978, jusqu'à sept en 1985. Les cinémas soviétiques n'accueillent pas seulement des films américains : de fait, pour la totalité des longs métrages étrangers projetés pendant la période, c'est la France qui fournit alors le plus grand nombre de longs métrages (84), les États-Unis se trouvant en seconde place, avec un total de 73. Ces deux pays sont suivis par l'Inde, l'Italie et le Japon, avec un total fluctuant entre 30 et 51 films. Les films américains sont surtout présents dans les années 1977, 1981 et 1982, ils sont alors les plus nombreux que leurs concurrents français ou indiens.

Du point de vue des genres, le spectateur soviétique a droit à une vaste palette. La part du lion est occupée par les drames, à égalité avec les comédies et les comédies dramatiques (20 %). Suivent les films d'aventures et les thrillers (15 %), à égalité avec ce qu'il est convenu d'appeler les « films de genre » des westerns, des films musicaux, des reconstitutions historiques. Viennent

PAR-DELÀ LE MUR

enfin des productions destinées surtout à la jeunesse (films animaliers, dessins animés et contes, 10 %). On trouve même des films-catastrophe, de science-fiction et, ô surprise, des productions lorgnant vers l'horreur, ainsi *Orca*⁸⁴ (5 %). À priori, cet ensemble apparaît bien peu politiquement engagé, comparé aux films féministes, satiriques, les thrillers politiques et les films pacifistes (14 %). Comme pour les œuvres littéraires traduites, c'est en plongeant dans les films eux-mêmes que l'on découvre les raisons probables de leur sélection – des éléments épars où la critique du système américain est saillante comme dans *La poursuite impitoyable* d'Arthur Penn (1966), au scénario écrit par la « progressiste » Lilian Hellman. Ou encore dans *West Side Story*, célèbre film musical de 1961 diffusé pour la première fois en 1980, ce qui s'apparente à un record en matière d'attente pour les spectateurs soviétiques. Surtout, comme dans le cas précédent, c'est le paratexte, le commentaire de l'œuvre lors de sa diffusion par les autorités qui sert de légitimation : pour prendre un exemple tiré du cinéma britannique, mais qui se retrouve aussi dans la présentation des longs métrages américains, citons le film *Le deuxième homme* de Carol Reed. L'émission télévisée *Le guide du spectateur* du 27 juin 1977 le présente (alors que le film date de 1963 !) comme « une illustration de la lutte de l'homme contre la loi capitaliste⁸⁵ ». Il va de soi que le contexte contestataire du cinéma américain des années 1970, inspiré notamment par le scandale du Watergate et la défaite au Vietnam, est particulièrement favorable à l'URSS, qui n'a que l'embarras du choix pour la sélection des films américains.

* * *

À ces deux blocs principaux de présences « originales » des États-Unis en URSS, il faut ajouter plusieurs « miettes », à commencer par des revues américaines autorisées de diffusion en URSS, comme le sont d'ailleurs les périodiques d'autres pays occidentaux, Royaume-Uni, France et RFA en tête. En tout, quarante-sept revues américaines seraient reproduites, dont quatorze traduites⁸⁶. Outre *Amerika*, revue la plus connue mentionnée dans le premier chapitre, ceci est le cas pour des périodiques aussi prestigieux

⁸⁴ Dans la revue *Nouveaux films* (août 1981, p.23), on peut lire que le film *Mort parmi les icebergs* (titre russe d'*Orca*), a exploité « un thème humaniste et très actuel [...] avec les instruments très efficaces du film d'horreur (je souligne) » (cité dans : GARF : 546/1/1842/33).

⁸⁵ Cité dans un rapport de 1977 (GARF : 6903/35/341).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

que *Scientific American*, traduite et diffusée à partir de janvier 1983 sous le nom plus neutre de *Dans le monde de la science*⁸⁷. Également, on sera surpris de constater que des périodiques d'information générale sont diffusés, ainsi l'*International Herald Tribune* et *Newsweek*. Leur tirage, sans approcher de près celui des principaux périodiques soviétiques, voire celui des périodiques locaux, est néanmoins relativement important – 80 000 et 50 000 respectivement⁸⁸.

Les « présences physiques », celles d'Américains célèbres, prennent quant à elles la forme d'« événements culturels ». Un rendez-vous désormais bien rôdé est le festival Tchaïkovski, connu dans le monde entier depuis qu'en 1958, un pianiste américain, Van Cliburn, y avait reçu le premier prix. Le septième du nom se déroule du 10 juin au 9 juillet 1982, avec plusieurs prix reçus par les États-Unis⁸⁹. Autre événement couru par l'intelligentsia, voire les amateurs de littérature tout court, la foire du livre de Moscou est assurément une manifestation majeure. On peut y rencontrer des Américains en chair et en os et acquérir des ouvrages en langue originale. Pour sa première mouture qui se déroule justement en 1975, du 22 août au 22 septembre, soixante-dix éditeurs de quarante-quatre pays sont attendus ; les Américains sont bien sûr là. Succès immédiat, la foire devient un rendez-vous annuel ; il va de soi qu'on serait en peine d'y trouver des ouvrages un tant soit peu critiques du régime⁹⁰.

Outre ces rendez-vous périodiques, de nombreuses manifestations se tiennent de manière plus irrégulière sous la forme d'expositions, sur le modèle de la fameuse exposition américaine de 1959 au parc Sokolniki, dans le nord-est de Moscou. Ainsi, en juin-juillet 1975, deux manifestations sont consacrées aux techniques de construction et à la production agricole⁹¹. Les visites de personnalités des États-Unis se déroulent de manière encore plus irrégulière, et s'il ne les voit pas en chair et en os, le public soviétique peut les apercevoir dans la presse, voire exceptionnellement à la radio ou la télévision – en 1972, Nixon avait ainsi constitué un précédent lors de son passage à l'antenne. Ces hommes que l'on entend sont autant des politiques – et le sénateur Edward Kennedy est un visage que les Soviétiques connaissent bien – que des acteurs de la vie culturelle, des musiciens en particulier.

⁸⁶ GARF : 9604/2/3013/22-27. Note non datée de 1976.

⁸⁷ *V mire naouki*. GARF : 9604/2/4457/52. Note du 12 octobre 1983.

⁸⁸ Données pour les années 1978, 1981, 1982 et 1984. RGANI : 5/88/134/10-12 ; 5/89/88/73 ; 5/90/138/12-17.

⁸⁹ RGANI : 5/88/204/14.

⁹⁰ GARF : 9604/2/2496/1 ; 9604/2/2713/46.

⁹¹ GARF : 10004/1/311/70-71. Note du Glavintourist de la RSFSR.

PAR-DELÀ LE MUR

Le genre musical « populaire » qui a les faveurs des médias est, une fois de plus, comme on l'a vu pour la littérature – la musique « folklorique ». Ces mêmes groupes se retrouveront pressés par la firme officielle *Melodia* sous la forme de vinyles. Le *Ray Clark Country Show*, en visite en URSS début 1976, est en bonne place dans la *Pravda* du 3 février. En 1977, à l'occasion de la célébration des deux cents ans de la Révolution américaine, un premier groupe rock vient faire une tournée en URSS sous le label « country », l'américain *The Nitty Gritty Dirt Band* (sous le nom de *The Dirt Band*).

* * *

Les présences des États-Unis en URSS durant les années 1975-1985 ne sont-elles finalement qu'une énième déclinaison de l'antiaméricanisme post-stalinien ? On serait tenté de répondre par l'affirmative, tant le manichéisme de la représentation domine dans les médias. Dans « l'Amérique imposée », la noirceur des États-Unis est opposée à la pureté soviétique : l'URSS est une nation pacifique, progressiste et morale ; les États-Unis une nation corrompue, militariste, immorale, vouée par les lois de l'Histoire à disparaître, non sans avoir provoqué l'agonie et la souffrance d'autres peuples. Bien sûr, les États-Unis dans leur entier ne sont pas à blâmer, il existe toujours cette minorité de possédants, prêts à tout pour perpétuer leur domination sur une majorité d'oppressés, forcément pauvres. Cette thématique se retrouve sous des formes un peu plus subtiles dans l'Amérique « imaginée » et l'Amérique « autorisée », qui brasse des centaines de milliers d'exemplaires d'auteurs « sans danger » pour la population, de Mark Twain à Upton Sinclair, si proches et si lointains à la fois. La fenêtre sur l'Amérique, la vraie, est toujours entr'ouverte, guère mieux. Du déjà vu pour le fond, en somme.

La forme est également peu innovante en apparence : l'omniprésence de ces représentations stéréotypées dans les discours, les journaux, la radio et la télévision, les images, les livres, les périodiques, etc., est aussi frappante qu'elle est ancienne. Tous les publics, jeunes et moins jeunes sont visés, à des degrés divers il est vrai. Les méthodes sont elles aussi connues depuis longtemps : l'information biaisée à la source fait le tri entre ce qui est susceptible de corrélér le message de fond, et utilise à son profit les critiques qui viennent le plus souvent des États-Unis eux-mêmes, par la traduction d'œuvres datant d'autres époques. Le lien évident avec le contexte de cet antiaméricanisme est démontré maintes fois : les périodes 1975-1977, 1978-1981 et 1982-1985 (avec une sous-période qui court de la mort d'Andropov à celle de Tchernenko) sont autant de cycles d'un balancier immuable qui va crescendo. Le ton devient particulièrement agressif en 1983-1984, ce qui rappelle la période de Staline :

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

la filiation des États-Unis avec l'Allemagne hitlérienne est alors très poussée.

Pour autant, ces présences américaines que les Soviétiques connaissent bien empruntent des voies nouvelles. La guerre froide des jeunes générations des années 1975-1985 n'est définitivement plus celle de leurs aînés. C'est une guerre froide mondiale, qui s'étend à l'ensemble des continents, notamment l'Afrique et l'Amérique latine. Le « polar politique » se saisit de ce contexte pour émerger comme un nouveau genre à la mode. Cette guerre est celle des citoyens de la base, comme semble l'indiquer une propagande en mutation qui, à partir de la fin des années 1970, puise de plus en plus dans une opinion publique qui ne fait qu'un avec le Parti, évidemment.

Mais surtout, l'antiaméricanisme des médias apparaît de plus en plus comme une idéologie de commande. Dans les introductions aux œuvres américaines traduites, les citations des « maîtres à penser » que sont Marx et Lénine semblent plus que jamais suivre une voie obligée et laissent un doute sur les intentions des auteurs – ainsi naît l'ambiguïté. La presse dénonce, mais entre les lignes semble percevoir une véritable curiosité pour les États-Unis, curiosité qui confine parfois à la fascination dans les récits de voyage ou les périodiques culturels, dans les émissions politiques à la radio ou la télévision, dans les conférences des américanistes, dans les romans d'espionnage et les polars. L'ambivalence haine/amour propre au rapport de la Russie envers les États-Unis semble percevoir, mais elle reste largement cachée. L'ambivalence se dévoile en revanche bien plus dans les œuvres de fiction sur les écrans soviétiques, petits et grands, offrant une prise de vue imprenable sur les mutations de l'antiaméricanisme au cours de ces années. La télévision et le cinéma, les longs métrages, les téléfilms et même les dessins animés sont des révélateurs à nul autre pareils des soubresauts qui agitent les souterrains de la machine grippée, des tentatives de celle-ci de renouveler le déjà vu de la propagande, de diaboliser l'Amérique sous un nouveau jour, mais qui, en même temps, trahissent une fascination constante pour les États-Unis.



CHAPITRE III

L'ambivalence dévoilée. Les États-Unis à l'écran

« Le score à la mi-temps est de 44 à 40 pour l'équipe des États-Unis. Reposons-nous aussi, camarades. ¹ »

« À cause des missiles en Europe de ton président, on a la gorge enrouée. ² »

Les présences les moins ternes des États-Unis en URSS se retrouvent à la télévision et au cinéma, dans les dessins animés et les unités filmiques – les longs métrages et les téléfilms. Le point commun de toutes ces œuvres est de s'adresser à un public extrêmement vaste, des enfants aux adultes. Les œuvres de fiction à la télévision et surtout au cinéma n'ont pas leur pareil pour dévoiler l'ambivalence de la culture de guerre froide soviétique : si l'antiaméricanisme – manifestement de commande – est présent, bien des traces, dans la structure narrative ou la mise en scène, révèlent une américanophilie cachée.

L'antiaméricanisme de 7 à 77 ans

La guerre froide et la propagande antiaméricaine n'ont nullement épargné les productions culturelles destinées à la jeunesse. Le cas des dessins animés est ici moins anecdotique qu'il n'y paraît. Les premiers dessins animés soviétiques antiaméricains apparaissent dans les années 1920. Ils dénoncent les États-Unis en fonction du contexte : l'amour démesuré pour les stars d'Hollywood dans *Une parmi bien d'autres* (1927), le racisme dans *Blanc et Noir* (1933) et *Mister Twister* (1963), le capitalisme et l'impérialisme américains dans *Une autre voix* (1949) et *Monsieur Wolf* (1949), la propagande mensongère américaine dans *Un journaliste d'outre-Atlantique* (1961), la guerre du Vietnam dans *Ave Maria* (1972)³. À noter que ces dessins animés sont diffusés aussi bien à la télévision qu'au cinéma, souvent en première partie d'un long

¹ *L'attaquant de la stratosphère*, 1976.

² *Avant de se séparer*, 1984.

³ Pour les détails, voir le coffret *Animated Soviet Propaganda* (LBE, 2007). Voir également les bases de données russes www animator.ru et www myltik.ru.

PAR-DELÀ LE MUR

métrage⁴. Au fond, le dessin animé n'est qu'un média parmi d'autres qui sert à dénoncer l'ennemi étranger, et les Américains ne sont naturellement pas les seuls à en faire les frais.

Au cours de notre période, plusieurs dessins animés des années 1960 et 1970 de ce type sont régulièrement diffusés à la télévision. Tous sont issus de la période de détente, et pour cette raison, l'antiaméricanisme y demeure particulièrement tempéré. Les plus connus d'entre eux, *Les musiciens de Brême* (1968) et sa suite *Sur les traces des musiciens de Brême* (1973)⁵ comportent plusieurs références à la culture anglo-saxonne. Mêlant folklore allemand et musique pop en vogue à cette époque, ces dessins animés musicaux comprennent nombre d'anglicismes (« Yes », « Yeah », « Hello »), des clin d'œil vestimentaires et sans aucun doute des références discrètes à la culture « psychédélique » illustrée par des chefs d'œuvres tels que *Yellow Submarine* des Beatles (1968). Le couplet du principal morceau du deuxième épisode constitue un exemple de dénonciation feutrée du *music business* occidental et du culte des groupes par les fans : « le monde entier est à notre merci, nous sommes les étoiles des continents, nous avons complètement éliminé nos maudits concurrents ». Les sous-entendus politiques restent discrets pour ce dessin animé qui s'adresse aux plus jeunes, malgré l'idée d'un régime monarchique absolutiste qui n'est pas soutenu par son peuple.

L'antiaméricanisme se fait plus vif dans les treize épisodes de *Les aventures du capitaine Vrounguel* (1976-1979), adaptation d'une œuvre classique pour la jeunesse d'Andreï Nekrassov (1907-1987), une variation sur le thème du baron de Münchhausen. Une course de frégates est organisée par un « yacht-club », une organisation occidentale dont les membres ressemblent à des Lords anglais. Le capitaine Vrounguel, un vieux marin à la retraite, est invité. Il engage aussitôt son unique élève, Lom, aux faux airs de Popeye. Un mystérieux commanditaire, de toute évidence situé aux États-Unis cherche à le faire perdre en engageant l'agent 00X, un mélange de James Bond et d'Inspecteur Gadget, dont les facéties acrobatiques semblent un trait récurrent de certains dessins animés soviétiques, manifestement inspirés par l'œuvre de Tex Avery⁶. L'agent 00X est lui-même poursuivi par deux mafiosi de bas étage. Royaume-Uni, Amérique et Italie sont donc les référents culturels de ce dessin animé qui utilise régulièrement des photographies de villes américaines pour marquer son emprise dans le réel.

⁴ Entretien avec Peter Krug.

⁵ Studio *Soiouzmoultfilm*. Scénario de Vassili Livanov et de Iouri Entin.

⁶ Personnage récurrent dans les dessins animés russes : ainsi *Sur les traces des musiciens de Brême* figurait déjà un « limier » qui utilisait quelques gadgets, sans le côté outrancier de 00X cependant. Voir l'illustration en hors-texte.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Les dessins animés destinés à un public jeune se gardent bien de tout anti-américanisme un tant soit peu explicite. Le spectateur averti ne peut cependant pas manquer de faire un parallèle entre un film comme *Baba Iaga est contre* (1980)⁷, sur la tentative de plusieurs personnages du folklore russe de faire échouer les Jeux olympiques de Moscou, et le boycott de ces mêmes Jeux par les États-Unis, en discussion après l'entrée des troupes soviétiques en Afghanistan. Dès lors que les références deviennent explicites, ou que les sous-entendus politiques sont nombreux, le dessin animé est censé s'adresser à un public d'adultes, comme c'est toujours précisé dans les programmes télévisuels. L'ambivalence n'en prévaut pas moins, comme en témoignent les exemples de dessins animés « parodiques ».

Déjà, dans *Passions de l'espionnage* (1967)⁸, le dessin animé soviétique avait parodié les stéréotypes du genre – soviétique et occidental. Le procédé est poussé à son extrême dans *Cambriolage à la...* (1978)⁹, une parodie des films policiers américains, français et italiens. La première partie caricature les films de gangsters américains, avec comme trame une valise remplie de bijoux qui passe de main en main, chaque nouvel intermédiaire étant assassiné de manière violente. D'entrée de jeu, le spectateur est plongé dans le monde de la dérision avec un clin d'œil à l'annonce de la MGM : le lion légendaire, ici menaçant, cède la place au personnage de dessins animés bien connu des Soviétiques, Tchébouchka¹⁰. Les titres en lettres latines en sont une conséquence logique. Suit un concentré de violence et d'érotisme unique dans les dessins animés soviétiques. La volonté de choquer qui va de pair avec la représentation d'un monde américain fascinant, qui fournit des références au héros de *L'attrape-cœurs* de Jerome Salinger, Holden Caulfield, se retrouvent dans *Stand de Tir* (1979)¹¹, dessin animé où un jeune chômeur américain s'engage comme cible vivante dans une attraction de foire. L'explosion de couleurs, la bande-son très *free jazz* apparaissent aussi comme une forme d'hommage déguisé à l'Amérique.

* * *

Les présences des États-Unis dans le cinéma soviétique, très nombreuses,

⁷ *Baba Iaga est contre !* (trois épisodes), réalisation et scénario de Vladimir Pekar, Edouard Ouspenski et alii.

⁸ *Chpionskie strasti*, Efim Gambourg, Lazar Laguine.

⁹ *Ograblenie po*, Efim Gambourg, Mikhaïl Lipskerov.

¹⁰ Voir l'illustration en hors-texte.

¹¹ *Tir*, Vladimir Tarassov, Viktor Slavkine.

PAR-DELÀ LE MUR

sont encore plus ambiguës. Il convient de distinguer ce qui relève de l'explicite et de l'implicite, de la propagande, et donc de la commande d'en haut, de l'hommage déguisé perceptible dans les différents choix artistiques des réalisateurs ou dans le jeu des acteurs. Ainsi, les réalisateurs soviétiques ont maintes fois rendu hommage, le plus souvent de manière discrète, aux chefs d'œuvres américains. Le film *La prime* est ainsi inspiré par *Douze hommes en colère* de Sidney Lumet dans sa manière de filmer un huis clos – une pièce où se déroule une réunion d'un comité de Parti d'une usine, au cours de laquelle une minorité réussit à convaincre une majorité que la décision d'une brigade de ne pas toucher la prime à la production est tout à fait justifiée. Une série de retournements de situation à même de frapper le spectateur témoigne du fait que le modèle américain a bien été étudié¹². Si cet hommage constitue, à n'en pas douter, une part de la culture de guerre froide soviétique, il relève essentiellement de la volonté des hommes du cinéma, non des propagandistes du Parti.

Il convient également de distinguer entre les présences « lourdes », moteurs du scénario, et les présences anecdotiques, des prétextes aux digressions. Dans le célèbre *Une histoire d'amour au travail*¹³, l'un des personnages principaux, Samokhvalov (Oleg Basilachvili), féru de tout ce qui est étranger et y voyageant régulièrement, offre une cartouche de cigarettes Marlboro à la secrétaire de direction d'une entreprise où il travaille. Une façon de railler la « nouvelle classe » soviétique fascinée par l'Occident ? Ces présences anecdotiques sont extrêmement nombreuses, et pour cette raison, il est impossible de répertorier les films où elles figurent de manière exhaustive. En revanche, les États-Unis, lorsqu'ils constituent un pilier du scénario, sont bien plus révélateurs des obsessions de la propagande, et le corpus de ces unités filmiques qui figure en annexe a l'ambition de l'exhaustivité.

Les longs métrages et les téléfilms à présences américaines tels qu'on vient de les définir augmentent au cours de notre période. Adaptés d'œuvres littéraires américaines ou inventées de toutes pièces, leur lien avec le contexte

¹² GELLER 1, *op. cit.*, décembre 1975, p.289. Le film est réalisé en 1974 chez Lenfilm, sort sur les écrans en 1975 ; scénario d'Alexandre Guelman, réalisé par Sergueï Mikaelian, un metteur en scène qu'on retrouvera pour *Vol 222*.

¹³ *Sloujebny roman*, réalisé par Eldar Riazanov, sorti sur les écrans le 26 octobre 1977

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

apparaît de manière évidente : de 1975 à 1981, leur nombre se trouve dans une fourchette de quatre à huit unités, à partir de 1982, ils explosent littéralement avec quinze productions, soit plus du double de 1977. Le terme « exploser » paraît exagéré quand on le rapporte au total des longs métrages qui sortent chaque année, leur proportion n'atteint qu'un maximum de 8-9 %. Cette proportion est cependant notable, car aucun autre pays étranger n'est représenté aussi souvent sur les écrans. Les autres ennemis de saison – les Britanniques et les Chinois par exemple – sont loin d'arriver à égaler les maîtres du panthéon soviétique : les impérialistes américains et leurs cousins germains – les nazis, qui, eux, bénéficient d'un genre à part entière sur les écrans soviétiques, les films de la Grande Guerre patriotique¹⁴.

La représentation des États-Unis sur les écrans de la fiction ne déroge pas aux règles générales des médias russes : si l'on trouve des productions qui les figurent de manière positive ou neutre, l'essentiel les présente sous des traits de plus en plus négatifs. Lorsque l'action se déroule aux États-Unis, c'est pour dénoncer un système capitaliste vicié ; lorsqu'il est question de l'international, c'est un système impérialiste qui cherche à dominer ses voisins et le monde « progressiste ». Enfin, dans la seconde partie de notre période, les États-Unis deviennent un ennemi de plus en plus dangereux pour l'URSS. Pour cette dernière catégorie, la corrélation avec les autres médias est tout à fait frappante : en 1984-1985, pas moins de six fictions montrent un danger « clair et immédiat » en provenance des États-Unis. Enfin, les longs métrages ne sont pas l'apanage des grands studios soviétiques comme Mosfilm, Lenfilm et dans une moindre mesure Gorki, studio qui se spécialise dans les œuvres destinées à la jeunesse. Les studios périphériques, comme Dovjenko en Ukraine produisent leur lot de films antiaméricains, surtout à la fin de notre période.

Dans tous les cas, les longs métrages et les téléfilms reflètent de manière transparente les ambivalences de la culture de guerre froide soviétique, oscillant en permanence entre fascination et répulsion.

¹⁴ Pour un aperçu de la richesse de cette cinématographie, voir l'ouvrage de Denise J. Youngblood, qui souffre cependant de son caractère trop descriptif : *Russia War Films. On the Cinema Front, 1914-2005*, University Press of Kansas, 2006.

Un antiaméricanisme visible

Les thématiques que l'on retrouve dans les unités filmiques à présences américaines sont les mêmes que dans le reste des médias. Un premier groupe dénonce le modèle américain ; dans un second, ils sont présentés comme une menace pour le monde ; un troisième insiste tout particulièrement sur la menace qu'ils représentent pour l'URSS. Dans ces trois catégories, la part de l'antiaméricanisme tend à dominer les autres éléments au fur et à mesure que le contexte international s'obscurcit.

* * *

En URSS, la dénonciation du modèle américain emprunte souvent le détour par le passé. Le western « rouge » *Armé et très dangereux* (1978), adapté de l'œuvre de Francis Bret Harte *Gabriel Conroy* emprunte au roman des répliques transposables à l'actualité : « Combien elle coûte, ta démocratie ? » demande ironiquement Peter Damphy (Leonid Bronevoï) à un personnage qui lui annonce qu'il va se présenter aux élections du Congrès. Et répond lui-même : « je paierai et on t'élira au Congrès ». Il finit par tomber, victime de son omnipotence et de son passé d'assassin, mais pour être remplacé par d'autres capitalistes.

Dans la même veine, le téléfilm musical en trois épisodes *Le trust qui a sauté* (1982), une comédie adaptée d'une obscure nouvelle de O. Henry, *The Trust that has burst*, se veut une satire de la société américaine du début de siècle, beaucoup plus explicite toutefois que le western de 1978. L'action se passe au Kansas, et raconte les aventures des deux escrocs qui s'associent pour organiser quelques arnaques. Naturellement, leurs méfaits ne sont que de petits larcins comparés aux crimes des politiciens américains qu'ils rencontrent dans leurs pérégrinations. Si le ton de ce téléfilm demeure encore léger et l'humour y est largement présent, ce n'est plus le cas de *L'étoile et la mort de Joachim Murieta* (1982), une adaptation d'un opéra rock d'Alekseï Rybnikov. Hoakin est un pauvre pueblo du Chili, attiré par une campagne de publicité vantant les mines d'or de Californie, au XIX^e siècle. En Amérique, il devient hors-la-loi et finit assassiné après avoir chanté son désespoir d'être loin de chez lui, d'être « personne en ce pays étranger ».

Le cinéma et la télévision sont plus prudents dès lors qu'il s'agit de critiquer les États-Unis actuels pendant les années 1970. En 1975, apogée de la détente s'il en est, la prudence est de rigueur : rien d'explicite ne doit transparaître des écrans. Dans *La fuite de M. McKinley*, long métrage dans lequel le

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

héros, fatigué de lutter contre les défauts du système dans le présent, décide de tenter une visite à l'avenir en utilisant la cryogénisation, les États-Unis ne sont pas explicitement nommés, même si les paysages urbains trahissent l'intention du réalisateur. La réalité détestable des États-Unis n'est que suggérée dans *Le droit d'aimer* (1977), dont le héros, un ex-Russe blanc, décide à la fin de sa vie de se repentir en revenant sur la terre de ses ancêtres. Mais la prudence s'efface, comme ailleurs, à partir de 1981 : dans *Rafferti* (1981), téléfilm-fleuve adapté du roman de Lionel White, il est question de bien des aspects peu enviables du système syndical américain, de ses liens avec la politique, et globalement d'un climat de violence sociale. Et *Téhéran 43* (1981), film qui mêle passé et présent, part d'un point de vue conciliateur, pour finir par dénoncer la civilisation américaine, refuge des nazis rescapés¹⁵.

Les couleurs s'assombrissent considérablement en 1983. Le téléfilm *Mirage* (1983), inspiré d'une nouvelle de James H. Chase¹⁶, se révèle une parodie de film noir où les seuls survivants d'un braquage finissent par se suicider pour échapper à la chaise électrique, dans laquelle tout un chacun cherche à quitter les États-Unis : l'un des cambrioleurs, Giuseppe, veut revoir son Italie natale ; un convoyeur arrêté injustement crie à qui veut entendre qu'il ambitionne de « se casser de ce sale pays » ; le couple de protagonistes désire se réfugier au Mexique.

Dans la même veine, la saga de quatre épisodes *Le riche et le pauvre*, également adaptée d'une œuvre américaine, ici d'un roman d'Irwin Shaw (1913-1984), *Rich Man, Poor Man* (1970), réalisée en 1982-1983, met en scène la déchéance d'une famille d'immigrés allemands, les Jordache. Chaque épisode s'ouvre et se termine avec des images d'archives mêlant la thématique de « l'excès américain » (explosions de voitures, d'avions, etc.) à celle de manifestations de violence (Noirs ensanglantés et battus, bombardements au Vietnam, etc.), le tout sur fond d'Elvis Presley interprétant *America the Beautiful*. Le film accumule les poncifs antiaméricains – les Américains de souche sont cupides, racistes et violents – en jouant sur tous les tons de la déchéance liée à l'émigration d'une famille dans un pays impitoyable.

Les méfaits de la politique étrangère américaine sont illustrés par *Vie et mort de Ferdinand Luce* (1976), un film-fleuve historique et politique en quatre épisodes adapté d'un roman de Ioulian Semionov dont l'action se passe à Berlin-Ouest, Tokyo et New York, après la guerre et aujourd'hui. Le scénario,

¹⁵ Le film a été analysé par Pierre Lorrain (*L'évangile selon Saint Marx : la pression idéologique dans la vie quotidienne en URSS*, Paris : Belfond, 1982, p.161-164)

¹⁶ *The World in My Pocket* (en français *Pas de mentalité*, 1959). La nouvelle a déjà été adoptée à l'écran en 1961 par Alvin Rakoff.

PAR-DELÀ LE MUR

ambitieux (d'aucuns diraient décousu), mêle plusieurs trames narratives. Il y est surtout question de crimes d'anciens nazis et de manière secondaire de la responsabilité occidentale, d'abord américaine – et en particulier dans la dissémination de la bombe atomique aux pays africains. Par ailleurs, le soutien des États-Unis aux forces de la réaction est surtout dénoncé au cours de cette période dans des films qui traitent de l'Amérique latine. Le (très) long métrage *Les centaures* (1978) apparaît comme la reconstitution « la plus fidèle » au cinéma du coup d'État de 1973 au Chili¹⁷. Les États-Unis sont les instigateurs du coup d'État, de l'opération « centaure », comme le suggère au début du film une voix off lisant un télégramme¹⁸.

* * *

Ces quelques exemples montrent qu'au cours des années 1975-1978 la politique étrangère « impérialiste » des États-Unis est relativement ménagée au cinéma – à l'inverse de la presse d'information. Il faut attendre 1981 pour voir la sortie d'un premier film qui dénonce de manière explicite la politique américaine, le prophétique *Sur les îles de Grenade*, un tournant dans le genre.

Ce long métrage qui décrit un coup d'État fomenté par la CIA sur une île des Caraïbes, avec, en guise de dénouement, l'assassinat d'un journaliste américain indépendant envoyé par l'ONU, marque la fin d'une période où « l'impérialisme américain » n'était que suggéré. C'est également un film où le parallèle entre les Américains avec les nazis est le plus perceptible : Holz, un autre journaliste « indépendant » présent sur place, est en réalité un ancien SS qui a trouvé refuge aux États-Unis. Le groupe de journalistes, en particulier les Américains, est censé être représentatif du monde américain : Clark et Maxwell sont honnêtes, Morr est influençable et naïf, Stennard est un lâche qui publie sous un pseudonyme, Holz est un ancien nazi. C'est aussi le seul film dans lequel apparaît le président américain (assis, de dos, il donne l'ordre d'arrêter une opération dont il n'avait pas été mis au courant), ce qui en fait un long métrage exceptionnel à plus d'un titre¹⁹.

La diabolisation des États-Unis prend des traits cette fois-ci morbides dans

¹⁷ Les personnages portent tous des noms d'emprunt, le pays n'est pas désigné, on parle « d'un État en Amérique latine », mais les indices sont suffisamment nombreux, sans parler du fait que ce sujet est l'un des favoris de la propagande soviétique, pour que l'on comprenne de quoi il s'agit.

¹⁸ À noter que le président du film (on retrouve le célèbre acteur d'origine lituanienne Donatas Banionis) meurt en se suicidant, ce qui ne correspond pas à la version officielle soviétique de la mort d'Allende de l'époque en URSS – on sous-entend qu'il est assassiné par la CIA.

¹⁹ Voir l'illustration en hors-texte.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

un film qui sort la même année, *Victoire d'un commerçant solitaire* (1984). Dans cette œuvre manifestement inspirée par le destin du Mexique, Raoul Sanchez, épicier dans un pays ravagé par la pauvreté, un homme très endetté, cherche à s'enrichir à tout prix. Sa fascination pour les États-Unis se lit dans sa passion pour une vieille Chevrolet décapotable ; dans sa chambre trône un petit drapeau américain. En même temps, c'est un homme qui doute. Il n'est pas évident, pense-t-il, que l'investissement des Américains dans son pays puisse améliorer la situation économique ; à l'inverse d'un ami, Ricardo, qui croit dur comme fer que « quand les Américains commencent quelque chose, ils le terminent. »

L'occasion de le savoir est offerte quand un petit garçon se retrouve au fond d'un puits : les deux hommes font alors un pari pour voir si les Américains le sortiront de là. Commence alors le désenchantement de Raoul : la télévision qui fait des reportages sur « l'affaire du puits » ne montre que des gens « présentables », la publicité pour les produits américains est omniprésente. Raoul emporte son pari – l'enfant meurt, victime du mercantilisme américain – les Américains ont voulu faire traîner l'affaire le plus longtemps possible pour gagner de l'audience. Raoul, écœuré, détruit tout ce qui rappelle les États-Unis autour de lui.

Ailleurs, l'antiaméricanisme sort de son ornière officielle pour verser dans « l'antimaçonnisme complotiste » avec le film politique *Le secret de la villa « Greta »* (1983) qui se déroule dans un pays d'Europe occidentale rappelant l'Allemagne de l'Ouest, puisqu'il est question d'installation de missiles de l'OTAN. Les États-Unis cherchent une fois de plus à déstabiliser le pouvoir du pays, aux mains d'une coalition de partis de gauche, par les voies les plus diverses, allant de la provocation au coup d'État, en utilisant une loge maçonnique dont les membres sont accoutrés comme au sein du KKK, appelée « Bouclier et casque », qui a des liens avec le Parlement.

Au début du film, le pouvoir arrête le banquier Lawrence, en situation de banqueroute après une série d'opérations frauduleuses. Lawrence aurait aussi acheté des avions de ligne aux États-Unis pour des sommes dépassant leur valeur réelle. Dans le contexte de l'approche des élections qui voient les tensions entre les différents camps se multiplier, Lawrence promet de raconter « tout ce qu'il sait » à la presse : il est alors assassiné en prison. Deux journalistes indépendants, Ian et Marc (inspirés manifestement par Bob Woodward et Carl Bernstein), enquêtent. Un résident de la CIA, Michael Johns, donne alors l'ordre au principal responsable de la loge maçonnique de les emmener sur de fausses pistes. Plinto, journaliste qui n'est officiellement affilié à aucun groupement politique, rencontre Hokores (Iouli Solomine), chef du Front national, un parti de gauche, qui lui apprend que les membres de la loge

PAR-DELÀ LE MUR

maçonnique sont en réalité des agents de la CIA. D'ailleurs, mentionne-t-il, tous les présidents américains, incluant Nixon, Ford et Carter (aucune mention de Reagan) ont été des francs-maçons ; après avoir été utilisés par les nazis, ils sont maintenant les exécutants des basses œuvres de la CIA.

Le secret de la villa « Greta » est le seul à notre connaissance qui mêle les stéréotypes antiaméricains officiels à une peur plus ancienne, celle de la franc-maçonnerie, antérieure à 1917. Les membres de celle-ci sont donc des complices « naturels » des plans de la CIA et de l'OTAN à l'intérieur du pays, et globalement, les hommes politiques américains et la franc-maçonnerie sont liés. Cela fait de ce film le premier où l'exécutif américain est dénoncé comme un ennemi à part entière. Il est également possible de lire dans l'antimaçonisme un message antisémite – les Juifs et les franc-maçons étant souvent confondus par une certaine population – ce qui ne sera pas sans effet sur le succès du long métrage comme on le verra dans le chapitre VI.

1984 est décidément une année riche en films où la politique américaine en Europe, qui sert les objectifs de guerre froide, n'amène que corruption. *Cancan dans un jardin anglais* est un long métrage ukrainien qui dénonce l'action des radios de propagande américaines basées en RFA. Le film s'ouvre sur une scène qui fait penser à un asile d'aliénés, avant qu'un titre n'annonce le lieu de l'action : « RFA. Camp de transit pour personnes sans citoyenneté. De nos jours. » Le héros, Maksim Routkovski (Timofeï Spivak), un poète qui veut partir à Munich rejoindre son demi-frère, se voit proposer par Lodzen (E. Martsevitch), résident de la CIA, de travailler pour la section ukrainienne de *Radio Liberty* (RL). Avec les yeux de candide de Maksim, le spectateur découvre que les employés de RL sont autant d'anciens collaborateurs des nazis devenus des « décadents », financés par la CIA²⁰. Maksim veut partir, mais il est forcé par Lodzen de devenir informateur pour la CIA, un informateur qui finira tué.

La tension directe entre URSS et États-Unis est plus marquée dans *Une cargaison sans marquage* (1984), où Washington cherche à semer la discorde entre Moscou et ses alliés dans le Tiers-Monde. L'action se passe cette fois-ci non en Amérique latine ou à l'étranger, mais en URSS, ce qui a des implications bien plus dramatiques. Dans un aéroport inconnu, un trafiquant, Romero, est chargé par un politicien américain de compromettre un pays du Tiers-Monde (d'Amérique latine sans doute) par une « marchandise sans marquage »

²⁰ Il faut bien noter que comme d'autres films de propagande, celui-ci se base sur des faits avérés : le personnel de RL a en effet employé des émigrés russes qui ont collaboré avec les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. De même pour le rôle de la CIA, jusqu'au début des années 1970 du moins (PUDDINGTON, Arch. *Broadcasting Freedom : The Cold War Triumph of Radio Liberty and Radio Free Europe*. 2^e éd. University Press of Kentucky, 2003, p.156).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

(de la drogue), qui sera estampillée dans un port soviétique : une fois découverte, cette affaire devra mettre en péril la coopération entre l'URSS et son partenaire latino-américain. Le douanier Jenia Stenko (Alekseï Gorbounov) est loin d'être un héros parfait : ses collègues le considèrent comme un tire-au-flanc et son professeur de judo comme « trop gentil », lui conseillant de devenir instituteur. Sa vie sentimentale est un fiasco. Mais il contribuera, en fin de compte à la découverte de « la marchandise ».

Le film sort du lot, car il est l'un des rares à mêler aventures d'espionnage et comédie – le personnage central apparaissant alors comme une sorte de héros censé plaire à la jeune génération, proche d'elle par son manque apparent de sérieux, mais ayant un vrai sens des responsabilités. Le réalisme du film est souligné par le fait que les membres de l'équipage parlent anglais ; les douaniers soviétiques ne sont pas en reste : en un mot, le pays est bien gardé, et par ceux-là même qui ne sont pas les plus exemplaires. Il n'est en revanche pas clair si l'Américain à l'origine de cette affaire agit au nom de son gouvernement ou en son nom propre – apparemment c'est cette dernière hypothèse qui est privilégiée. Car la prudence en matière de représentation de l'ennemi est globalement présente dans ce second thème. Même lorsque la confrontation directe a lieu, cette prudence ne disparaît jamais.

* * *

Les unités filmiques qui traitent spécifiquement des relations des États-Unis avec l'URSS, troisième partie de notre typologie, constituent un ensemble très riche. Dans les années 1970, les États-Unis n'apparaissent dans les films qu'en tant ennemis *potentiels* de l'URSS, en référence à un passé qui sert d'exemple au présent. Le long métrage *Le choix de la cible* (1974) qui utilise les procédés régulièrement convoqués de la superposition d'époques différentes et d'une succession de flash-backs est bien représentatif de cette tendance. Il s'ouvre sur la rencontre (devenue mythe fondateur) de la cinquième armée soviétique avec la première armée américaine « sur l'Elbe », dans un climat d'euphorie : des drapeaux sont échangés, on danse ensemble. Soudainement, les soldats aperçoivent ce qui ressemble à une mine flottante en réalité un globe. Après qu'un Américain a vidé son chargeur sur ce leurre (référence à la brutalité des États-Unis ?), un soldat russe s'en saisit et la porte : illustration au contraire d'une attitude responsable envers le monde, et surtout envers la paix²¹. Le reste du film raconte les origines de la guerre froide en uti-

²¹ Rappelons qu'en russe, « monde » et « paix » se disent tous les deux « mir ».

PAR-DELÀ LE MUR

lisant l'exemple de la construction de la bombe atomique soviétique. La conférence de Potsdam est évoquée indirectement : Staline raconte comment il a fait semblant de ne pas s'émouvoir à l'annonce du président Truman que les Américains « ont la bombe »²². De fait, on retrouve l'opposition classique entre le va-t-en-guerre Truman et le pacifique Roosevelt. Le film se veut réaliste, on parle anglais et allemand avec une voix traduisant par-dessus, procédé auquel les spectateurs de *Vremia* sont habitués, et qui doit ajouter au réalisme du long métrage. Le message final est une forme d'avertissement lancé aux nouvelles générations : « n'oubliez pas, il faut se méfier des Américains ».

Jusqu'à la fin des années 1970, les longs métrages de fiction se gardent bien de représenter explicitement les Américains en ennemis de l'URSS. Dans *Agent de services secrets* (1978), il est question de l'infiltration d'une espionne occidentale dont l'origine n'est pas claire : le physique et les noms des personnages évoquent plutôt des Américains, même si aucune précision n'est donnée. Une fois capturée, l'enquêteur lui lance : « on sait quel service de renseignement vous a envoyé ici », sans que le spectateur n'en apprenne davantage. Les films destinés à la jeunesse cultivent une métaphore encore plus ambiguë : en 1979, le film musical *Les aventures d'Elektronik* dépeint le destin d'une invention géniale d'un scientifique soviétique, le robot Elektronik, convoité par des bandits qui habitent un « ailleurs » non précisé. L'épisode final de la ville d'où sont originaires les bandits, « réveillée » suite à l'arrivée d'Elektronik (le communiste idéal ?), qui annonce la lumière et assemble la population, peut constituer une métaphore troublante de la conquête par « l'esprit pur » soviétique des esprits ensommeillés des foules occidentales droguées par leurs bandits-hommes d'État. La présence centrale du drapeau américain au milieu de la foule suggère de quelle population endormie il peut s'agir²³. En 1981, un autre film « métaphorique » destiné à la jeunesse joue sur l'idée

²² Cette scène est à comparer avec celle du film *Victoire* (1984) qui traite d'un sujet très proche de manière directe.

²³ *Les aventures d'Elektronik* a au moins un prédécesseur : le film *Dans une royauté lointaine* (*V trideviatom tsarstve*, 1970, sorti le 7 février 1972) représentait déjà sous la forme d'une métaphore une révolution dans un pays opprimé par les capitalistes, complétant ainsi utilement la fin de *Neznaïka sur la Lune*. Les présences états-uniennes y étaient constituées par le mélange entre mots français et anglais, ainsi que les costumes des forces de l'ordre.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

« d'abrutissement » de la jeune génération soviétique par la culture populaire occidentale, sans que les Américains soient cependant nommés²⁴.

1978 constitue une première étape dans le processus de (ré) émergence de l'ennemi américain qui cherche à saper la détente : à la fin de cette année sort le film *Le droit de prime signature* qui exploite le thème de l'entente économique soviéto-américaine et des difficultés créées par des groupes « capitalistes » américains. Le film se veut globalement réaliste, on y parle anglais ; il détonne dans l'ensemble de productions ternes par le traitement de son protagoniste, un fonctionnaire du commerce extérieur, Kazakov, qui, comme Jenia Stenko, est un héros éloigné des modèles attendus du cinéma soviétique : ironique, imbu de lui-même, il a des conflits à ce propos avec ses supérieurs et manque de faire échouer la signature du contrat. Mais il finit par réussir à contrer les plans de capitalistes américains, hostiles à une entente commerciale avec l'URSS.

Dans *Le droit de prime signature*, l'ennemi américain agit à partir de son territoire, et ne cherche qu'à saboter le cours de l'entente économique américano-soviétique. Il en va autrement en 1981, avec le film d'espionnage *La bague d'Amsterdam*. Le danger est bien plus grand, puisque l'on y décrit les activités néfastes des États-Unis en URSS même. Iouri Fastov (Alexandre Zbrouev), un marin soviétique qui fait de la contrebande de pierres précieuses hollandaises contre des devises, est recruté contre son gré par des services secrets américains par l'intermédiaire de l'agent Goodman. Fastov est arrêté, et accepte de travailler pour les services soviétiques pour désinformer les Américains. Ceux-ci ne se doutent de rien et envoient Goodman demander à Fastov de se mettre en contact avec un certain George, doctorant à Moscou. Dans ce but, Fastov fait la connaissance d'Andreï, un étudiant qui revend des vêtements au marché noir et amateur de culture occidentale, que George approvisionne. Andreï finira par comprendre son erreur quand George tentera de l'éliminer, mais Fastov le sauvera d'affaire.

Plus que tout autre long métrage sur les espions américains, celui-ci se veut ouvertement moralisateur, et destiné au jeune public : le film se termine sur un feu de circulation qui passe au rouge. Les effets de réel vont ici de l'anglais

²⁴ Il s'agit de *Haut les mains !* (studio Gorki, scénario de A.Mariamov, V.Grammatikov, réalisé par ce dernier), qui sort le 25 mai 1981. Basé sur un roman de L.Davydytchev, le film raconte la tentative d'un « méchant imaginaire », Chito-Kryto, qui invente un médicament qui doit « abrutir tous les enfants et de cette manière vaincre le monde entier sans entrer en conflit ouvert » (je reprends ici le synopsis du catalogue du Gosfilmofond, *Sovetskie khoudojestvennye filmy*, 1980-1981, Moscou : 1998, p.319). L'un de ses agents se prénomme « Fondi-Mondi », nom certes grotesque, mais à la consonance toute étrangère.

PAR-DELÀ LE MUR

parlé entre Américains, du magnétoscope et du téléviseur de marque Sony. La culture américaine (anglo-saxonne) n'est pas vraiment dénoncée dans sa globalité : le fils de Fastov apprend l'anglais – on veut montrer par là que l'URSS n'est pas xénophobe (ou anglophobe), mais que la passion pour des manifestations apparemment les plus superficielles peut donner certainement lieu à des rencontres dangereuses. Cette critique d'une jeunesse soviétique trop éprise de la culture « populaire » occidentale, et globalement la question de l'emprunt culturel à l'Occident sont des thématiques propres à cette période dans le cinéma. On les retrouve par exemple dans un film à grand succès sorti en 1980, *Moscou ne croit pas aux larmes*²⁵.

La critique des États-Unis au cours de ces années est faite de manière extrêmement prudente : une majorité d'Américains défend la détente, qui finit par triompher ; la plupart de ces films se terminent par une *happy end*, quand bien même avec un avertissement sur le danger d'une trop grande confiance dans les étrangers. « Fais confiance, mais vérifie », le proverbe russe convient ici parfaitement. Les ennemi irréductibles demeurent la CIA et le Pentagone : le seul film de cette période qui se termine mal, *Sur les îles de Grenade*, souligne qu'aucune trêve n'est possible avec ces groupes capables du pire. Toutefois, ils ne sont néfastes que dans leur « arrière-cour », et la confrontation entre la politique impérialiste dans le monde et les objectifs soviétiques « pacifistes » n'émerge pas encore. Surtout, la scène finale montre qu'il n'existe pas de communauté d'intérêts entre l'exécutif américain et ces groupes qui agissent en secret. Si un ennemi de l'URSS est bien désigné, c'est un vaste Occident anglo-saxon qui cherche à influencer les esprits de sa population, notamment de sa jeunesse ; un Occident qui envie les succès de l'URSS et cherche à s'en emparer. Cette prudence disparaît au cours de la période 1982-1985, marquée par une démultiplication de films comportant des présences américaines.

* * *

Ce climat de prudence change au cours des années 1982-1985. Les États Unis dans leur quasi-totalité sont alors présentés comme des adversaires de

²⁵ Pendant la première partie du long métrage qui se passe en 1958, Moscou est montrée sens dessus dessous à cause d'un festival de films français ; vingt ans plus tard, la fille d'une des héroïnes est éprise d'une musique occidentale qui « casse les oreilles ». Également, la mode des noms étrangers est critiquée. Voir l'article de John DUNLOP : « Russian Nationalist Themes in Soviet Film of the 1970s » in : LAWTON, Anna, dir., *The Red Screen : Politics, Society, Art in Soviet Cinema*, Routledge, 1992, p.239.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

l'URSS. Trois genres principaux y participent : le film d'action, le film d'espionnage et le film historique.

Plusieurs films d'action se passent en mer. Si dans *Un incident dans le carreau 36-80* (1982), le second long métrage de Mikhaïl Toumanichvili, une catastrophe nucléaire (non préméditée) est évitée de justesse, dans *Voyage en solitaire*, elle est non seulement préméditée du côté américain par la CIA et des hommes du CMI, ce qui renforce la malfaisance américaine, mais surtout, l'opposition de nature entre Américains et Russes est soulignée avec une vigueur à ma connaissance sans précédent : la séquence où deux marins discutent de la raison pour laquelle les rossignols ne se plaisent pas aux États-Unis, tout comme la scène finale (muette), où les membres du commando russe se retrouvent devant la maison du père de leur ami tué au combat, une isba typique, sont autant de manifestations d'un antiaméricanisme cette fois-ci plus nationaliste que d'habitude, ce qui témoigne d'une certaine manière d'un retour de l'idéologie « nationale-bolcheviste » apparue dans les années 1930 et qui a connu son apogée pendant la Grande Guerre patriotique²⁶.

Cela ne signifie pas que les procédés de distinction habituels ne fonctionnent plus. Le film distingue les « bons » Américains – un couple de touristes en mer – et les « mauvais », un commando dont on ne sait pas vraiment s'il est envoyé par le gouvernement qui nie toute implication dans l'affaire. Pour souligner la solidarité des Soviétiques avec les victimes américaines de l'oppression militariste, le touriste américain décide de combattre aux côtés des Soviétiques pour venger sa compagne tuée par un missile (!). *Voyage en solitaire* est par ailleurs un film d'action qui cherche à reproduire les codes du genre tel qu'il existe aux États Unis ou en Europe : la part belle est faite aux images de l'équipement militaire soviétique et américain, les effets de réel sont soignés²⁷. Surtout, la violence atteint des sommets inédits en URSS en raison de son caractère explicite, et par là il faut entendre l'hémoglobine²⁸. Également, à l'inverse de ce que suggère le titre, on ne trouve pas parmi les Soviétiques de héros solitaire « à la Rambo » – film avec lequel il fut pourtant comparé : les Soviétiques forment un collectif soudé, avec un leader qui meurt (tué dans le dos par des balles américaines), mais qui reste avant tout une équipe dont l'esprit de corps est souligné à plusieurs reprises. C'est un trait symptomatique qu'on avait déjà vu dans le film précédent de Toumanichvili.

²⁶ Voir l'ouvrage de David Brandenberger cité dans l'introduction.

²⁷ L'anglais est parlé par tous les protagonistes américains ; de nombreux drapeaux américains, des canettes de Coca-Cola renforcent l'imagerie.

²⁸ L'influence des films d'horreur occidentaux, friands de ces effets « gore », est sensible.

PAR-DELÀ LE MUR

La fin tragique montre que la guerre nucléaire peut être évitée, mais au prix du sacrifice de soldats héroïques qui défendent leur pays, aux valeurs se voulant supérieures aux américaines.

Les films se déroulant dans une zone frontière constituent un groupe à part entière dans la filmographie soviétique²⁹. Ainsi, *Ordre de prendre vivant* (1983), développe le thème de l'ennemi de manière plus explicite, quoique toujours maladroite. L'action se déroule quelque part sur la frontière turque. Un officier d'une trentaine d'années, Astakhov (Alexandre Arjilovski), vient y passer sa lune de miel avec sa femme. La première partie du film montre sa prise de fonctions difficile et son conflit avec un ancien garde-frontière, Gourou (Konstantin Stepankov), en poste depuis vingt-quatre ans, qui refuse de parler de modernisation des techniques de surveillance, misant tout sur le facteur humain. Pendant ce temps-là, la CIA guette. Une femme-clandestin est arrêtée, elle porte un enfant qui s'avérera ne pas être le sien ; elle comptait l'utiliser comme bouclier humain en cas de danger. Un intrus américain pénètre sur le territoire soviétique à bord d'un deltaplane (!), puis se fait passer pour un officier. Il finira par être pris, après avoir blessé le vieux garde-frontière. L'espion, dont on a du mal à saisir les motivations, n'hésite pas à faire usage de la violence, une violence débridée ; tandis que les militaires soviétiques, en revanche, répètent à plusieurs reprises la nécessité de le prendre vivant. Leur violence, institutionnalisée, est bien dominée.

Le second groupe de films où les États-Unis sont présentés comme des adversaires de l'URSS est aussi celui où ils ont non seulement réussi à pénétrer sur le territoire, mais réussi à s'y implanter pour espionner les Soviétiques. Parmi plusieurs exemples, *Le retour du résident* (1982) est le film le plus révélateur. Troisième d'une série de quatre films, qui ont pour sujet la trajectoire d'un fils d'émigré, le comte Mikhaïl Touliev (Guéorgui Jjenov), d'abord

²⁹ Parmi les anciens, on peut mentionner *Un poste frontière dans les montagnes (Zastava v gorakh)*, réalisé par Konstantin Ioudine), grand succès de 1953, dans lequel l'espion américain se déguise en paysan afghan. Au cours des années 1975-1985, de nombreux longs métrages ont pour sujet la protection de la frontière, sans pour autant bien sûr que les Américains soient toujours les ennemis : on peut mentionner *Le droit de tirer* (1981) dans lequel c'est la frontière d'Extrême-Orient qui est en danger pour cause d'espionnage japonais avec participation d'un plongeur occidental – on ne saura pas jusqu'à la fin s'il s'agit d'un Américain. Le téléfilm-fleuve biélorusse *Gosoudarstvennaja granitsa (Frontière d'État)* qui décrit la protection des frontières soviétiques pendant différentes époques ne contient pas paradoxalement de mentions spécifiquement antiaméricaines pendant le temps de mon étude.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

comme espion au service des Allemands, puis agent double soviétique³⁰, il témoigne d'une mutation du cinéma soviétique de genre vers un modèle occidental autant que d'un déplacement des accents narratifs. La thématique nostalgique du « retour » est certes présente, accentuée par une mélodie lancinante au piano ; mais l'adoption d'un style sensiblement « occidentalisé », que ce soit par la violence visuelle, des cascades, ou globalement un rythme plus soutenu et des moyens plus importants, sans compter les emprunts aux clichés des James Bond, tranchent avec les épisodes précédents. Surtout, l'ennemi américain a remplacé l'allemand. On retrouve cependant des caractéristiques déjà connues : les liens des Américains avec les nazis, l'appât du gain et la moralité douteuse d'un résident de la CIA, le caractère impitoyable d'un tueur à gages. Le tout s'opposant au caractère hautement civilisé de Touliev, le James Bond soviétique. *Le Retour du résident* se distingue par un ton finalement assez léger ; après tout, c'est d'abord un film de divertissement.

Début 1983 sort cette fois-ci un long métrage beaucoup plus ancré dans le réel, au message d'avertissement clair : *Mort au décollage*. Nora, une interprète qui travaille en réalité pour les Américains finit par piéger un ingénieur soviétique épris, Krymov³¹. Les représentations de l'ennemi sont les mêmes : tous les Américains du film sont des gens profondément cyniques et leur unique référence demeure le dollar. À la différence du *Retour du résident*, un film plus distrayant que réellement inquiétant, l'ancrage du réel de *Mort au décollage* est censé servir d'avertissement aux Soviétiques trop enclins à entrer en contact avec les étrangers, en particulier les Américains : la méfiance est de rigueur, car l'ennemi, même féminin, ne reculera devant rien.

Tous les éléments mentionnés précédemment se retrouvent dans le téléfilm *TASS est autorisée à communiquer*³², fiction de dix épisodes adaptée de l'œuvre de Ioulia Semionov³³, projetée à la télévision à la fin août et au début

³⁰ Travaillant pour les services de renseignement ouest-allemands, il est fait prisonnier dans *L'erreur du résident* (1968), puis, convaincu de devoir servir « la Russie » (les deux premiers films jouent avec la nostalgie des émigrés et soulignent à satiété que Touliev revient en Russie), il devient un agent double au service du contre-espionnage soviétique (*Le destin du résident*, 1970).

³¹ Rappelons cependant que l'utilisation d'une femme pour ce rôle est ancienne, voir par exemple *Rencontre sur l'Elbe*, mentionné au chapitre I.

³² Plus loin : *TASS*.

³³ L'histoire, comme on l'a déjà vu plus tôt, est basée sur au moins une affaire d'espionnage rapportée par TASS : la capture de Martha Petersen, vice-consul de l'ambassade américaine à Moscou, renvoyée d'URSS, arrêtée sur un pont de chemin de fer à Moscou avec un équipement d'espionnage.

PAR-DELÀ LE MUR

septembre 1984. Ce téléfilm, aux trames multiples, est l'aboutissement des différentes thématiques vues auparavant : film d'action et d'aventures se déroulant à l'étranger, avec pour personnage principal le colonel Slavine (Iouri Solomine), nouvelle version d'un James Bond soviétique ; film d'espionnage, avec au centre Konstantinov (Viatcheslav Tikhonov), qui apparaît quand l'action se déroule en URSS.

Téléfilm où la mondialisation de la guerre froide apparaît avec un relief sans précédent avec une action qui se déroule sur plusieurs continents, TASS comporte une thématique antiaméricaine importante symbolisée, comme dans *Voyage en solitaire*, par une « petite phrase » : « les Américains sont plus dangereux que la vodka ». Leur distinction entre un anti-James Bond « noir », l'alter-ego de Slavine, l'agent de la CIA Glebb (Vakhtang Kikabidze), et le journaliste américain Paul Dick (Aleksē Petrenko), aux faux airs d'Hemingway, qui boit pour oublier qu'il travaille pour des hommes dont il ne partage pas les valeurs, est classique. La sophistication et le machiavélisme des Américains, poussés très loin dans le téléfilm, donnent à la victoire soviétique finale une saveur particulière : comme dans *17 instants d'un printemps*, les hommes du KGB n'ont pas lutté contre de simples caricatures.

Le troisième groupe de films où l'on retrouve des éléments de confrontation appartient aux reconstitutions historiques. Le plus saillant au cours de la période est *Victoire* (1984), superproduction adaptée de l'œuvre éponyme (publiée en 1978-1981) d'Alexandre Tchakovski (1913-1994). Superproduction, *Victoire* l'est d'abord par les moyens mis en œuvre. Le message pédagogique est ici construit avec une méticulosité très poussée : au cœur du film se trouve l'amitié entre deux journalistes, un Soviétique et un Américain, qui se sont rencontrés à la fin de la guerre, pendant la conférence de Potsdam, et se retrouvent trente ans plus tard à la conférence d'Helsinki, chacun dans un camp opposé. L'usage du split-screen, la grande ressemblance des acteurs avec les personnages historiques qu'ils interprètent, l'usage du noir et blanc, et les trucages réussis doivent convaincre le spectateur que le studio Mosfilm a joué son va-tout.

La supériorité morale du journaliste soviétique sur son homologue américain est soulignée à plusieurs reprises. Ce dernier finit d'ailleurs par « se vendre » à un puissant magnat de la presse. Truman et ses conseillers sont montrés d'une manière traditionnelle, leur machiavelisme se dévoile dans l'épisode de l'annonce de la création de la bombe atomique, avec, à la différence du *Choix de la cible*, une représentation en direct de l'épisode qui confère à l'ensemble une volonté pédagogique évidente. L'aspect « leçon d'histoire » est entier dans ce film qui montre la déception soviétique après les promesses de Potsdam et surtout d'Helsinki. On notera cependant que les Anglais sont pré-

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

sentés comme plus antisoviétiques que les Américains. Ce sont les Britanniques qui entraînent d'anciens nazis dans un camp ; Churchill apparaît comme le plus remonté contre les Soviétiques, l'idée de bombarder le Japon est de lui ; Truman étant plus diplomate et moins tranché, trait de caractère qui en fait quelqu'un de potentiellement dangereux ; mais ce caractère menaçant n'est pas immanent aux Américains en général, avec qui, à l'inverse des Anglais, une entente est toujours possible. D'où le développement du thème lancinant des « espoirs déçus », d'un divorce tragique entre deux pays-frères.

* * *

Notre corpus serait incomplet s'il ne mentionnait pas plusieurs longs métrages qui sortent des catégories classiques « aventures », « espionnage » et « reconstitution historique », pour s'ancrer dans l'actualité la plus brûlante. Des longs métrages qui, bien que centrés sur la confrontation, lui confèrent une tension psychologique dramatique absente des films d'action d'un Tournichvili.

Vol 222 (1985) est une fiction inspirée par un fait divers retentissant, la fuite aux États-Unis du danseur Alexandre Godounov en août 1979 ; plus précisément, le film raconte l'épisode dramatique de sa séparation avec sa femme, qui refuse de rester avec lui, mais doit attendre dans son avion bloqué par les Américains qui la soupçonnent de repartir contre son gré. Le film se veut relativement nuancé : par exemple, si l'on montre que les Soviétiques sont friands de vêtements américains, ceci n'évite pas les déceptions quand ceux-ci comportent des malfaçons ; le personnage principal, la danseuse Irina, ne cache pas son plaisir à venir aux États-Unis, mais se montre en revanche inflexible dès lors qu'il est question de revenir en URSS. Pour montrer que la protagoniste est mue par de vrais sentiments, qu'elle n'est pas une affiliée du Parti, on souligne son indépendance vis-à-vis des Soviétiques. Les Américains, globalement malfaisants, sont montrés comme divisés sur le choix d'Irina. Leur démonisation complète n'est pas recherchée, comme le montre la scène où un passager ukrainien cherche à faire prononcer la lettre « ы » à un policier américain. Le contact entre les peuples est donc loin d'être rompu.

De fait, les films « inclassables » sortis dans les années 1984-1985 montrent bien des signes d'apaisement. C'est notamment le cas dans *Avant de se séparer* (1984), le seul long métrage des années 1982-1985 où la thématique de la confrontation s'efface devant un message de coopération : fait sans précédent, l'unique Américain présent – un universitaire venu faire une conférence et bloqué en raison du mauvais temps dans un aéroport isolé en Extrême-Orient soviétique – est un personnage touchant qui finit par avouer que son père se

PAR-DELÀ LE MUR

trouvait sur cette île en 1944, parmi le groupe de pilotes américains qui livraient aux Soviétiques des avions depuis l'Alaska. Après une scène d'entente mutuelle symbolisée par une séquence musicale où l'Américain dance avec la fille d'une des employées de l'aéroport, le film se clôt sur la seule note « critique », la critique du vieux soldat Pavel, le gardien du lieu³⁴. Avertissement, certes, mais avertissement retenu.

Le corpus que l'on vient de décrire contient ainsi une bonne part d'anti-américanisme dont on a déjà eu un bon aperçu avec notre étude des médias d'information. Cet anti-américanisme n'est cependant jamais total. Bien des éléments tendent à le tempérer, à mettre en évidence les éléments positifs, l'espoir d'une réconciliation. Mais surtout, ces films contiennent des éléments ambigus, qui peuvent être interprétés comme des manifestations d'une américanophilie cachée.

Une américanophilie cachée ?

La période de détente (préservée dans les médias, avec plus ou moins de bonheur, jusqu'en 1981), est un moment propice à l'épanouissement des sentiments américanophiles. Une manifestation éclatante de ce contexte est la première grande coproduction soviéto-américaine, sortie en 1976, *L'oiseau bleu*, inspirée de l'œuvre éponyme de Maurice Maeterlinck. La présence « physique » de stars américaines – Elisabeth Taylor, Jane Fonda ou Ava Gardner – dans des productions ou co-productions soviétiques est un fait rarissime. Le plus souvent, le cinéma soviétique révèle son philoaméricanisme par les procédés de l'adaptation, de l'emprunt, de l'alibi scénaristique ou de l'image volée, ces derniers pouvant se combiner au sein d'une même unité filmique.

De très nombreux films sont ainsi adaptés d'œuvres littéraires américaines. Certaines, on l'a vu, sont traduites et publiées à des centaines de milliers d'exemplaires depuis longtemps, et se distinguent – jeune public oblige – par une très faible politisation de leur contenu. L'exemple le plus connu demeure le téléfilm *Les aventures de Tom Sawyer et de Huckleberry Finn*, adaptation méticuleuse du roman éponyme de Mark Twain³⁵. L'adaptation d'œuvres américaines entraîne très souvent l'emprunt d'un genre propre au cinéma occidental, et américain en particulier.

L'emprunt peut être multiple – le cinéma soviétique peut soit rendre secrè-

³⁴ Voir l'épigraphe en tête de chapitre.

³⁵ Ou plutôt de son premier roman simplement intitulé *The Adventures of Tom Sawyer*.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

tement hommage à un genre, ou à des éléments particuliers de la culture américaine. Dans le premier cas figurent les longs métrages qui puisent dans le western ou le film policier, mentionnés plus haut. *Le Trust qui a sauté* est un téléfilm où les clichés issus des westerns – poursuites et bagarres à grand renfort d'armes à feu – sont nombreux. *L'étoile et la mort*, mentionné également plus haut, à la tonalité pourtant beaucoup plus dramatique, n'échappe pas non plus aux règles du genre, empruntant toute la panoplie du western – version western-spaghetti cependant. Il va sans dire que l'emprunt du genre, même quand il bénéficie de l'expertise de spécialistes aussi avisés qu'Edouard Ivanian, spécialiste des États-Unis à l'ISKAN, n'en laisse parfois passer quelques inepties comme dans le téléfilm *Mirage*, où le protagoniste joué par l'acteur lituanien Adamaïtis porte un imperméable et un chapeau censés vaguement rappeler les privés américains des années 1940-1950, alors qu'on est, si l'on en juge par le reste du décor, manifestement dans les années 1980.

Si le western, le film d'espionnage ou le polar sont des genres « transparents » qui se révèlent immédiatement au spectateur, il en va autrement du film d'horreur, genre pourtant proscrit en URSS depuis la Révolution. Laissant de côté la notion de genre, celle de présence permet d'appréhender de manière plus fine des emprunts troublants dans certains films des années 1980, dont l'action se déroule naturellement en Occident, seul lieu où l'horreur est possible. Ainsi, l'action du *Testament du professeur Dowel* (1984) se déroule dans un pays occidental non défini, mais tout laisse à penser qu'il s'agit des États-Unis. Le film apparaît comme une variante sur le thème de Frankenstein, avec quelques éléments politiques sous la forme de l'implication d'une entreprise de produits chimiques qui désire utiliser la découverte du professeur à des fins mercantiles.

De même, le long métrage fantastique *Jour de colère* (1985) a une place particulière dans la filmographie. Réalisé d'après une nouvelle de Sever Gansovski (1918-1990), il s'agit d'une variation sur le thème de « l'île du Docteur Moreau ». On n'y trouve a priori aucune présence américaine évidente, sinon dans les noms des personnages à la consonance anglo-saxonne et quelques autres éléments comme le fait que le protagoniste, le réalisateur de documentaires et journaliste Donald Bettley (Iouozas Budraitis) soit « riche et célèbre ». Signe extérieur de richesse éminemment américain – la présence d'une piscine dans sa villa³⁶. La séquence finale, lorsque le professeur Fiddler montre son vrai visage, peut être lue comme une métaphore de la nature cachée de certains Américains

³⁶ À noter que le synopsis de la base de données du Gosfilmofond dit qu'il s'agit bien d'un journaliste américain (*Sovetskie khoudojestvennye filmy. Annotirovannyi katalog, 1984-1985*. Moscou, 2001, p.234).

PAR-DELÀ LE MUR

qui ne seraient que des monstres. Le parcours du journaliste Bettley est symptomatique de la mutation d'un homme riche qui a cherché les honneurs, en un héros qui se sacrifie pour que le monde découvre l'inéffable vérité, un homme qui a compris le sens des vraies valeurs. Les deux longs métrages sont unis par un même pessimisme face au danger des expérimentations scientifiques (comprendre : des Américains), notamment à l'ère atomique, et finissent de confirmer que le film d'horreur avait bel et bien une place, même discrète, en URSS³⁷.

Dans un deuxième cas, l'emprunt est plus discret, plus épisodique, plus parcellisé. La musique est ainsi une voie royale, et les films des années de la détente finissante utilisent une bande-son explicitement américaine, soit sous forme de mélodies, soit en version originale. En 1975, c'est le cas dans *Cher petit garçon*, une adaptation d'une pièce de Sergueï Mikhalkov où deux enfants kidnappés, un Soviétique et un Américain, apprennent à se connaître et forgent une amitié à toute épreuve dans l'adversité. L'enfance est ainsi appelée à jouer un rôle essentiel dans la guerre froide. L'année suivante, le film musical et sportif *L'attaquant de la stratosphère* montre comment une équipe de basket-ball soviétique finit par triompher d'un collectif américain. Le film rappelle l'épisode mémorable des Jeux olympiques de Munich en 1972, quand pour la première fois de l'histoire des Jeux, les joueurs de basket-ball américains sont restés sans médaille d'or, après avoir perdu lors d'une finale dramatique à un point de différence avec les Soviétiques³⁸. Alors que ces exemples sont ceux de comédies légères, plusieurs films historiques « sérieux » intègrent aussi des présences états-uniennes sous forme musicale. *Saison de velours* (1978) dépeint le destin d'un groupe d'interbrigadistes en 1938, dont une Américaine qui tente de sauver des enfants. Un morceau chanté par un *crooner* au générique, une interprétation très « seventies » de *My Foolish Heart* dans un music hall sont autant d'éléments qui tranchent avec le contenu dramatique du film. L'inspiration musicale se retrouve aussi dans le film *Le chapeau* (1981), un drame, où la musique de Glenn Miller sonne comme un défi pendant le générique du début et de fin du long métrage.

Il faut bien noter que tous les films à présences américaines de la période

³⁷ Voir : KOZOVŌI, Andreï. « Un genre en miettes ? Retour sur l'absence du film d'horreur dans la Russie soviétique », *1895*, 55 (2008), p.75-97.

³⁸ PROZOUENCHTCHIKOV, Mikhaïl. *Le grand sport et la grande politique*. Moscou : Rosspen, 2004, p.180. À noter que le scénariste du film de 1976 n'est autre que l'écrivain Vassili Aksionov (1932-2009). Le film a au moins un prédécesseur connu : en avril 1973 sort *Le droit de sauter* (*Pravo na pryjok*), inspiré de la biographie de Valeri Briumal, où le Soviétique est en compétition avec un Suédois et un Américain.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

ne sont pas des films politiques, et s'ils comportent des éléments de dénonciation, ils sont secondaires et ne mettent pas l'accent de manière explicite sur l'Amérique. Trois longs métrages sont assez significatifs. La thématique d'un emprunt culturel sélectif est présente dans la comédie musicale *Nous faisons du jazz* (1983) : le long métrage décrit la réhabilitation en URSS d'un art venu « du blues des Noirs américains » en suivant les péripéties d'un groupe de musiciens soviétiques. L'Amérique est présente au travers de sa musique et des noms des musiciens cités (parmi lesquels Duke Ellington et Scott Joplin). Le film demeure cependant plein de contradictions, puisque l'image du jazz comme « produit de la bourgeoisie décadente » n'est pas totalement éliminée, ce qui rend difficile sa réhabilitation. Surtout, l'ambiguïté principale réside dans l'idée même de validation de l'emprunt des formes occidentales populaires notamment au sein de la jeunesse soviétique – si le jazz peut constituer une partie du réalisme socialiste, alors il peut en aller de même pour le rock et sa culture (vêtements, imprimés), qui après tout vient aussi du blues, et demeure pourtant critiquée³⁹.

Les multiples « effets de réel » vus précédemment peuvent très bien se lire comme autant d'alibis scénaristiques. Tous les films dont l'action se déroule aux États-Unis cherchent à reproduire, de manière parfois étonnante, le quotidien des Américains d'hier ou d'aujourd'hui. Un quotidien peuplé de biens de consommation essentiellement, mais aussi de symboles. Cette reconnaissance va d'une profusion de drapeaux américains dans *Le Trust qui a sauté*, d'un plan d'introduction de cinq minutes dans *TASS* où le drapeau américain de la voiture de l'ambassadeur est montré en gros plan, à un tee-shirt marqué « Coca-Cola » chez l'une des personnages de *Avant de se séparer*, entre autres exemples. À noter que la représentation au cinéma du vestimentaire occidental se fait plus fréquente dans les années 1980, avec notamment l'un des épisodes du « journal cinématographique » pour la jeunesse, *La mèche*, « Strip-tease avec une surprise » (1981), dans lequel un touriste arbore un tee-shirt étranger figurant une femme dénudée.

Ainsi, dans *Rafferty*, le spectateur a l'occasion d'admirer, en vrac, un téléviseur et un walkman Sony, ainsi que de voir les Américains se détendre en jouant au bowling. Dans *Sur les îles de Grenade*, la caméra s'attarde sur un réfrigérateur ouvert et bien rempli. Les films lituaniens *Mirage* et *Le riche et le pauvre* pullulent littéralement de présences « alibis », où l'emprunt du genre « noir » justifie apparemment toute mention de marque étrangère ou d'un voca-

³⁹ Voir : EAGLE, Herbert. « Socialist Realism and American Genre Film : the Mixing of Codes in *Jazzman* » in : LAWTON A., dir., *op. cit.*, p.249-263.

PAR-DELÀ LE MUR

bulaire déplacé. Dans *Mirage*, les personnages boivent ostensiblement du whisky Johnnie Walker, le logo Coca-Cola est omniprésent comme les billets verts. Le chewing-gum est mâché avec soin, le vocabulaire est empreint d'américanismes : « OK », « krochka », traduction de « baby », la russisation de « hello », la récurrence du mot « der'mo » (pour « shit »). La musique est censée amener le « suspense », de même que l'effet « cliffhanger » en fin de chaque épisode. Dans la série *TASS*, les artefacts étrangers sont également nombreux : des produits hi-fi et des voitures américaines et japonaises sont montrés avec une insistance qui fait douter des intentions des auteurs. Même si, comme on a pu le voir, l'effet de ces images est désamorcé par le fait que les personnages qui vantent les marques étrangères ne sont pas proposés comme modèles.

Finalement, la manifestation la plus troublante du philoaméricanisme dans les unités filmiques sont « les images volées ». Il s'agit là le plus souvent de scènes tournées à bord d'une voiture, de nuit, qui défilent en même temps que les titres d'introduction. On en trouve dans quasiment tous les films et téléfilms dont l'action se passe exclusivement ou épisodiquement aux États Unis, où dans un pays qui y ressemble. L'effet est particulièrement saisissant dans le cas de téléfilms à plusieurs épisodes comme *Le riche et le pauvre* : le spectateur y découvre un Noir jouant du saxophone, une autoroute bouchée (épisode 1), un aéroport (épisode 3), New York le soir (épisode 4). Tout ceci sans que ces images, il va sans dire, jouent un quelconque rôle dans le scénario. Parfois, un indice sur le moment du tournage de ces images « réelles » est involontairement fourni puisque l'on voit une salle de cinéma avec l'annonce du film *Alien* (sorti en 1979), puis de *Grease* (sorti en 1978) : il s'agit donc, bel et bien, d'un *stock footage* d'images récupérées pour la circonstance... L'insistance sur les néons nocturnes est particulièrement visible dans l'ensemble des films de studios dits « périphériques » (Lituanie, Ukraine...), ce qui donne lieu parfois à des plans de coupe maladroits et surtout des bizarreries comme dans le téléfilm *Mirage* où des quais de Seine sont montrés alors que l'action se déroule outre-Atlantique.

* * *

Les présences des États-Unis dans les fictions du grand et du petit écran, dans les dessins animés comme dans les longs métrages, sont à la fois permanentes et changeantes. Permanentes, parce que les stéréotypes les concernant ne varient finalement qu'assez peu : les mauvais Américains sont nécessairement des membres de la CIA, ou dans une moindre mesure du CMI, de l'OTAN et du Pentagone, et appartiennent globalement au monde politique ; ce sont

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

des gens souvent âgés qui aiment l'argent et qui corrompent leur entourage proche et étranger ; ils n'hésitent pas à faire appel à des mercenaires qui ne répugnent à aucun acte de violence ; leurs liens avec les anciens nazis sont avérés. Les rares bons Américains sont souvent jeunes, travaillent comme journalistes, et surtout, sont loin d'être des nantis. L'antiaméricanisme évolue en suivant fidèlement le contexte : la démonisation devient croissante, les Américains cherchent de plus en plus à provoquer une guerre nucléaire, et infiltrer l'URSS, alors que celle-ci demeure le seul rempart de la paix et de la justice. Les films deviennent plus pessimistes, les références à la guerre nucléaire plus fréquentes. Plus curieux, à un antiaméricanisme largement idéologique succède un antiaméricanisme plus russophile, patriotique, nationaliste, parfois presque antisémite, ce qui n'est pas sans rappeler la campagne antiaméricaine de Staline en 1949-1953.

*Il faut souligner que l'antiaméricanisme n'est jamais complètement débridé. La prudence domine, l'exécutif américain n'est nullement montré comme responsable des actions de la CIA par exemple, à l'exception du film *Le secret de la villa « Greta »*. Cette prudence se retrouve dans le traitement de plus en plus pessimiste de la fiction, fait apparemment contradictoire : il est à souligner qu'aucun film ou roman ne dépeint explicitement les Américains comme provoquant une guerre nucléaire, ou envahissant l'URSS avec violence, à la manière des productions américaines comme *Red Dawn* ou *Invasion USA*⁴⁰. L'antiaméricanisme est également tempéré par le fait que les Américains sont loin d'être le seul ennemi de l'URSS à l'extérieur : les Britanniques, les Chinois, les Japonais et évidemment les Allemands – nazis – sont le plus souvent présentés sous une forme beaucoup plus agressive, à différents moments. Les États-Unis et l'URSS ont un passé commun à célébrer, véritable « patrimoine d'amitié » qu'aucun autre pays étranger ne semble partager, et ce patrimoine déborde littéralement dans certains films. Surtout, les écrans révèlent bien mieux que les autres médiums, l'ambivalence du regard porté sur les États-Unis. Les formes empruntent massivement aux genres hollywoodiens, que ce soient les westerns, les films noirs, les films d'action – et même les films d'horreur. Une ambiguïté que nous avons choisi de traiter comme des manifestations d'une américanophilie cachée se fait jour et transparait tout particulièrement dans les images volées de l'Amérique nocturne, au spectacle de lumière fascinant. Ajoutée à l'ironie parfois mordante présente dans les*

⁴⁰ Le premier est réalisé en 1984 par John Milius ; le second, par Joseph Zito, en 1985. Les deux illustrent le retour des thématiques anticomunistes des années 1950, avec une diabolisation rarement vue des Soviétiques.

PAR-DELÀ LE MUR

films d'où l'Amérique est par ailleurs absente⁴¹, cette ambiguïté met à mal les conventions de la culture de guerre froide officielle. L'antiaméricanisme apparaît comme une façade de plus en plus mal maquillée. La faute aux décideurs ?

⁴¹ Dans le film *Les portes de Pokrovka* (*Pokrovskie vorota*, 1982), qui a acquis en Russie le statut de film-culte et dont l'action se passe autour de 1956, Arkadi Veliourov (Leonid Bronevoï), un rédacteur de textes de propagande pour « Mosestrada », cite le président Eisenhower dans l'une de ses chansons : le contexte d'ironie confère une légèreté qui confine au persiflage de la propagande officielle.

CHAPITRE IV

Vie et mort des présences. Le moteur de la propagande

« Nous savons que nos adversaires cherchent à utiliser la détente pour s'immiscer idéologiquement dans les pays socialistes, et d'abord en Union soviétique. Dans ces conditions, les organisations du Parti de Moscou attachent une grande importance au succès de la lutte contre l'idéologie bourgeoise, à la formation chez les travailleurs d'une trempe idéologique, au rejet de points de vue et de mœurs qui nous sont étrangers. La propagande impérialiste entreprend de grands efforts pour pourrir la société soviétique. Mais les Soviétiques connaissent bien les lois sauvages du capitalisme. Ils ne peuvent être attirés par les soi-disant libertés bourgeoises.¹ »

« Dans le passé, il y a dix-quinze ans, [la station de radio américaine] *Voice of America* utilisait à notre égard de franches insultes et son influence ne fut pas aussi forte qu'aujourd'hui, quand elle semble énoncer ses mensonges de manière objective.² »

En URSS, la fabrication de la propagande est une affaire d'État. L'un des piliers du régime demeure l'idéologie, et l'antiaméricanisme en est une composante essentielle. Les États-Unis sont « l'ennemi numéro un » au cours de ces années, pour le KGB comme pour les caciques du Parti. Pour autant, la fabrication de la propagande antiaméricaine ne va pas toujours de soi et procède d'un ensemble d'institutions et d'acteurs dont le jeu n'est jamais totalement cohérent ou rationnel. Si les médias demeurent des instruments dociles du pouvoir et la mobilisation des exécutants s'apparente à un rituel bien rôdé, la part de l'imprévisible existe toujours.

L'impulsion vient d'en haut

Tout discours portant sur les États-Unis, qu'il soit diffusé par le biais de la presse, de la radio, ou de la télévision, subit l'influence de l'idéologie marxiste-léniniste. Les idéologues du Parti sont ses gardiens, et parmi eux, de 1975 à sa mort en janvier 1982, Mikhaïl Souslov³, est un pilier absolu. Craint et respecté

¹ Discours de Viktor Grichine le 24 février 1976 au XXV^e Congrès du PCUS. RGANI : 2/3/1/7/37-38.

² Intervention de L.Konnikov pendant un séminaire des propagandistes à Erevan, 23-25 novembre 1976. RGASPI : 1m/34/907/15-35.

³ Ici et plus loin, se référer à la liste des personnages principaux qui figure au début de l'ouvrage.

PAR-DELÀ LE MUR

en raison de son âge avancé et de son expérience au sein du Parti, Souslov, « l'éminence grise de Brejnev », est pendant toutes ces années le plus solide appui du Secrétaire général dans les questions idéologiques.

Ses orientations personnelles envers les États-Unis se confondent avec l'idéologie dont il est le gardien : l'Amérique demeure un ennemi de classe avec lequel aucune paix définitive n'est possible, et dont la fin est programmée par les lois de l'Histoire. Souslov vivant, le message de propagande sur les États-Unis ne peut dévier de son cours officiel, un cours sans excès d'un côté comme de l'autre⁴. Cependant, aussi puissant soit-il, Souslov n'est pas isolé. Le ministre de la Culture Pierre Demitchev, en place depuis 1965, remplit également des fonctions idéologiques essentielles.

Le pouvoir de ces deux hommes apparaît quasi illimité : habitué à tout savoir à l'avance en matière d'information publiée, Souslov décroche souvent son téléphone pour ordonner de « riposter à une attaque américaine dans les médias⁵ ». De son côté, Demitchev intervient directement dans les choix éditoriaux des romans d'espionnage antiaméricains, quand le genre (re) devient à la mode, dans les années 1980⁶.

De Souslov et de Demitchev dépend, à un troisième niveau hiérarchique, un groupe de responsables de différents départements du Comité central (plus loin : CC), autant de freins à toute innovation idéologique. Parmi eux, Sergueï Trapeznikov dirige le département de la science et de l'éducation jusqu'en 1983 ; Vassili Chaouro est à la tête du département de la culture jusqu'en 1986 ; Evguéni Tiajelnikov et Boris Stoukaline sont les responsables successifs du Département de la propagande (plus loin : DP). En outre, les hommes de la censure jouent également un rôle important. Pavel Romanov, « le principal censeur » du Glavlit, chargé des secrets d'État, mais dont la mission consiste aussi à corriger les déviations, et Alekseï Epichev, directeur du service de censure de l'armée, le Glavpour, se trouvent aux postes-clés.

L'ensemble des témoignages s'accorde pour dire que ces « popes du marxisme » formés à l'école de la guerre froide de Staline, n'ont rien perdu de leur influence au cours de notre période, bien au contraire⁷. Ce sont ces hommes qui veillent à ce que soit employé dans les médias à propos des États-Unis un vocabulaire bien précis, mis en œuvre depuis longtemps.

⁴ ENGLISH, Robert D. *Russia and the Idea of the West. Gorbachev, Intellectuals and the End of the Cold War*. New York : Columbia UP, 2000, p.122.

⁵ Entretien avec Anatoli Tcherniaev.

⁶ GELLER 2, 10 octobre 1983, *op. cit.*, p.231-23

⁷ Entretien avec G.Arbatov. TCHERNIAEV, 3 et 8 février 1973 (je fais référence ici au journal personnel de Tcherniaev, dont la version intégrale est disponible à la fondation Gorbatchev).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Pendant longtemps, les soviétologues ont débattu de la possibilité de conflits idéologiques au sein de la machine de propagande soviétique. Certains ont parlé d'une « fossilisation » de l'idéologie, d'une incapacité structurelle à se réformer. D'autres, au contraire, ont tenté de nuancer cette image. Le sociologue Vladimir Shlapentokh a ainsi mis en avant l'idée d'une coexistence d'au moins trois idéologies concurrentes⁸. Parmi celles-ci, une idéologie « russophile », axée sur les valeurs « russes » aurait tendance, à la fin de l'ère Brejnev, à s'immiscer de plus en plus dans la ligne officielle. En ce qui concerne notre sujet, cette hypothèse pourrait aisément expliquer l'existence de films comme *Le secret de la villa Greta*. S'il faut admettre que des courants variés ont certainement pu exister au sein des décideurs, il est difficile de juger de leur influence réelle sur la propagande antiaméricaine. Il reste que certains domaines sont plus propices à la fossilisation que d'autres, ainsi l'éducation nationale : les manuels scolaires en sont un exemple parfait⁹.

En fait, si le poids du Politburo dans le processus décisionnel apparaît déterminant, c'est surtout dans les questions de propagande. Pour les membres de cet organe-clé, les États-Unis sont d'abord perçus comme un adversaire dangereux, et non comme un allié potentiel ou un modèle à imiter. Cette tendance lourde s'aggrave avec l'augmentation de la moyenne d'âge des membres du Politburo, qui atteint 71 ans en 1980. La probabilité de manifestations d'américanophilie se réduit dès lors considérablement, les décideurs plus « sobres » et « réalistes » dans leurs jugements étant minoritaires.

Cet état d'esprit se diffuse par capillarité vers l'ensemble des départements du Parti qui contrôlent l'information. C'est sur cet arrière-plan « lourd » que viennent se greffer d'éventuelles fluctuations de la ligne, que l'on perçoit au gré des plénums et Congrès, ainsi que des décrets qui en sont issus, mais aussi au travers des réunions du Politburo. Ces rituels sont autant de moments au cours desquels des indications sont données aux médias : des indications essen-

⁸ SHLAPENTOKH, Vladimir. « The Changeable Soviet Image of America » in : THORNTON, T., dir. *The Annals of the American Academy of Political and Social Science. Anti-americanism : Origins and Context*. Newbury Park : Sage Publications, 1988. Vol. 497, p.157-171 (plus loin : SHLAPENTOKH 1988), *op. cit.*, p.164-165.

⁹ On ne trouve pas dans l'ouvrage d'Annie Tchernychev, *L'enseignement de l'histoire en Russie, de la révolution à nos jours* (Paris : l'Harmattan, 2005 ; livre issu de sa thèse soutenue en 1984), de chapitre consacré spécifiquement à la vision des États-Unis ou même de l'Occident. Pour notre part, nous avons considéré que les programmes d'histoire du secondaire n'étaient finalement pas suffisamment représentatifs de l'évolution des relations entre les deux pays, sans parler d'attitudes envers les États-Unis, pour justifier l'exploration des archives du ministère de l'éducation et de l'académie des sciences pédagogiques de l'URSS (au GARF, les fonds 9563 et 10049).

PAR-DELÀ LE MUR

tiellement sous deux formes – de poursuivre la ligne actuelle ou de renforcer la charge antiaméricaine de la propagande.

* * *

Depuis 1966, la ligne idéologique proclame que la coexistence pacifique, initiée par Khrouchtchev, n'empêche en rien la compétition entre les deux modèles dans le monde. Il en va de même lorsque arrive le moment de la détente, au début des années 1970. La détente ne signifie pas qu'il faut « baisser la garde devant la forteresse communiste ». À l'inverse, la détente ne doit pas souffrir des « accidents de parcours ». Lorsque, le 16 avril 1975, le ministre des Affaires étrangères Andreï Gromyko fait un bilan mitigé des relations avec les États-Unis au cours d'un plénum, la célébration de la détente est maintenue. Un décret obligeant les médias à couvrir de manière positive la rencontre dans l'espace est même promulgué¹⁰.

Au cours des trois années suivantes, le ton reste inchangé. En 1976, le XXV^e Congrès continue de marteler que la politique de détente ne met pas un terme à la propagande orientée contre les « valeurs » de la civilisation ennemie, diffusées par les ondes. Dès lors, on se contente de donner à la machine de propagande quelques coups de boutoir, de manière rituelle, sous la forme de décrets¹¹ ; et l'on se contente de remettre dans le bon chemin les « brebis égarées ». Ainsi, fin 1978, Romanov signe une note critiquant le contenu de la revue *Iounost'* pour 1977-1978 : la revue remplirait médiocrement l'arrêt de 1969, sobrement intitulé « Sur l'augmentation de la responsabilité des dirigeants des organes de la presse, de la radio, de la télévision, de la cinématographie, des instituts de culture et de l'art concernant le niveau idéologico-politique des matériaux publiés et du répertoire »¹².

La machine de propagande est secouée de manière plus énergique avec le décret du 26 avril 1979 sur « la poursuite du travail idéologique, politique et éducatif ». Produit d'une commission spéciale du Politburo, créée en novembre 1978, la résolution avoue entre les lignes l'efficacité de la propagande

¹⁰ Voir l'arrêt du CC et du CM du 11 février 1975 qui « oblige les médias à couvrir largement la préparation et le déroulement du vol Soïouz-Apollo » (RGALI : 2944/25/90/9-11).

¹¹ Voir l'arrêt du CC sur « l'élévation du rôle de l'agitation orale politique dans le cadre de la réalisation des décisions du XXV^e Congrès » du 1^{er} février 1977 (*Le PCUS dans les résolutions et décisions des congrès, conférences et plénums du CC*, volume 13, 1977-1980. Moscou, 1980, p.447-453). Et l'arrêt du CC « sur l'état et les mesures pour l'amélioration de la propagande des intervenants » du 27 février 1978 (*ibid.*, p.34-38).

¹² RGANI : 5/75/291/26-34. Daté du 4 octobre 1978.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

occidentale et chinoise. La propagande subit alors quelques inflexions, dont la plus marquante est un décret promulgué à la suite du XXVI^e Congrès, consacré notamment à la nécessité de mieux traiter le courrier¹³. Son application explique la présence d'un courrier consacré aux questions internationales, dans les pages de la *Pravda* et ailleurs, à partir de cette année. Mais à considérer l'histoire longue de la propagande soviétique, l'importance du décret d'avril 1979 apparaît toute relative : le 5 octobre 1952, au début du XIX^e Congrès, Malenkov avait déjà parlé de la « sous-estimation du travail idéologique¹⁴ ». Le décret du Comité central du 10 janvier 1960 était quant à lui, très semblable à celui de 1979¹⁵. Dès lors, le décret de 1979 doit être compris comme une étape dans le long chemin de la réforme d'une machine qui cherche à s'adapter à un contexte sans cesse changeant¹⁶.

Le propre des rappels à l'ordre qui viennent d'être mentionnés est de rester vagues sur la désignation des ennemis. Il faut attendre 1980, pour que les États-Unis soient enfin explicitement mentionnés. Le rapport de Gromyko intitulé « Sur la situation internationale et la politique étrangère du CC », prononcé lors du plénum du 23 juin, après l'annonce du boycott des Jeux olympiques de Moscou par les États-Unis, traduit bien ce changement d'état d'esprit, tout en conservant une porte ouverte au dialogue¹⁷. L'heure est alors aux interventions des dirigeants pour corriger les malentendus : lors d'une réunion du Politburo le 20 octobre 1981, les décideurs acceptent enfin de considérer le point de vue de l'adversaire – les États-Unis partent du principe que l'URSS pense gagner la guerre nucléaire. Brejnev donne alors une interview dans la *Pravda* qui s'efforce de ridiculiser ce présupposé¹⁸.

¹³ Voir l'arrêt du CC daté du 31 mars 1981 « sur les mesures pour la poursuite de l'amélioration du travail sur les propositions écrites des travailleurs à la lumière des décisions du XXVI^e Congrès » : ordre est donné de mieux les traiter et de tenir compte de leurs critiques (GARF : 9604/2/4218/127).

¹⁴ EBON M., *op. cit.*, p.342-347.

¹⁵ Cité dans MCKENNA K., *op. cit.*, p.112.

¹⁶ Alex Inkeles, dans son ouvrage classique (*Public Opinion in Soviet Russia : A Study in Mass Persuasion*, Cambridge, 1950, traduit en français en 1956), soulignait déjà que « l'histoire de la propagande soviétique est ponctuée par ce rappel de la nécessité d'une propagande d'actualité [...] et le rejet de la propagande vague et dogmatique » (cité dans ELLUL, Jacques, *Propagandes*, réédition, Paris, Economica, 1990, p.55). Sur le caractère cyclique des réformes idéologiques en URSS, voir aussi : WHITE, Stephen. « Propagating Communist Values in the URSS » in : *Problems of Communism*, novembre-décembre 1985, 34(6), p.1-17.

¹⁷ RGANI : 2/3/550/10.

¹⁸ DOBRYNINE, Anatoly F. *In Confidence: Moscow's Ambassador to America's Six Cold War Presidents (1962-1986)*. New York : Times Books, 1995. J'ai utilisé dans ce travail la version russe (Moscou, 1996), p.528.

PAR-DELÀ LE MUR

Les malentendus, on le sait, ne sont pas dissipés. Dès lors, en 1982, la méfiance du Politburo se mue en paranoïa. Le discours de l'Eureka College du président américain entraîne la préparation d'une note par Andropov, Gromyko et Oustinov au Politburo qui affirme que le ton pacifique du président dissimule une politique militariste ; la rhétorique de paix sert une volonté de puissance. Ce raidissement est confirmé par l'arrivée d'Andropov aux commandes. En décembre 1982, le Ministère de la Culture adopte un texte sur « la résistance aux actions de provocation de l'Occident impérialiste¹⁹ ».

Le contexte est propice à une nouvelle « réaction idéologique », qui va au-delà de celle de 1979. Les censeurs se font plus sourcilleux : en avril 1983, Romanov écrit au rédacteur en chef de la *LG*, Tchakovski, en lui reprochant de publier de nombreux articles qui révèlent des secrets d'État. Il s'agit de moins parler de détails des armements, et surtout de les présenter comme des leurres destinés à faire croire aux lecteurs que le budget de la défense soviétique s'est accru de manière injustifiée²⁰.

Surtout, « l'éducation idéologique » redevient un thème central. En juin 1983, Andropov convoque un plénum entièrement consacré à l'idéologie, ce qui ne s'était pas produit depuis juin 1963. Marqué par le rapport de Tchernenko consacré aux méthodes et formes du travail idéologique, la grande majorité de son discours se borne à un constat sans cesse répété : la propagande, surtout celle destinée à la jeunesse, doit être revue ; le contrôle des cadres doit devenir plus sévère. Cette tendance est confirmée à la fin de l'ère Andropov. Le 30 décembre 1983, une réunion-bilan du Politburo dénonce la politique de Reagan jugée « agressive » et « dangereuse pour le monde entier »²¹. Le 16 janvier 1984, le discours-tournant de Reagan qui appelle au désarmement total est perçu comme une manœuvre de campagne – à Moscou comme aux États-Unis d'ailleurs. L'arrivée au pouvoir de Tchernenko ne modifie pratiquement pas cette tendance.

Jusqu'en 1985, la propagande antiaméricaine suit de près les décisions du plénum de juin 1983. Entre autres exemples, le décret du 23 août 1983 portant « sur l'amélioration du contenu et de l'efficacité des programmes d'information de télévision » est censé améliorer le volume et la périodicité des programmes d'information de la télévision et de la radio ; la qualité doit également suivre²².

¹⁹ RGANI : 5/90/125/2-5, 11-25. Daté du 18 janvier 1984.

²⁰ RGANI : 5/89/84/45-49. Daté du 7 avril 1983.

²¹ DOBRYNINE A., *op. cit.*, p.574.

²² Voir le rapport signé par le responsable adjoint du département propagande du CC, V.Zakharov, « Sur le travail du DP du CC pour la réalisation des propositions et des remarques faites par les participants au plénum de juin (1983) du CC du PCUS » (RGANI : 5/89/74/30-37. Daté du 21 octobre 1983).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

En ce qui concerne le cinéma, le 19 avril 1984, le décret « Sur les mesures pour la poursuite de l'amélioration du niveau idéologique et artistique des longs métrages et le renforcement de la base matérielle et technique de la cinématographie » (!) souligne l'importance de la culture cinématographique dans le développement de « l'art socialiste », mais constate aussi la présence d'un certain nombre de films faibles et ternes. En un mot, le cinéma est prié de mieux s'impliquer dans la nouvelle guerre froide²³. Ainsi, le plénum de 1983 permet de comprendre la multiplication des films à présences américaines, le plus souvent très antiaméricains, de la période 1984-1985.

* * *

Dans quelle mesure la ligne générale du Parti qui vient d'être présentée est-elle influencée par la personnalité de ses dirigeants ? La question mérite d'être posée car, en dépit d'une apparence de fossilisation des stéréotypes, les fluctuations sont nombreuses.

Le cas de Brejnev demeure complexe. D'un côté, le Secrétaire général se repose entièrement sur Souslov en ce qui concerne l'idéologie. Sa compréhension du détail des négociations et des motivations américaines est limitée²⁴. L'image qu'il se fait des Américains apparaît très influencée par ses relations avec ses homologues – bonnes avec Nixon, exécrables, malgré la parenthèse de Vienne, avec Carter, quasiment inexistantes avec Reagan. À ces limitations intellectuelles et idéologiques s'ajoutent d'autres, liées à son état de santé, qui se dégrade sérieusement à partir de la fin 1974 ; liées aussi à sa volonté de déléguer le processus décisionnel en se confiant aux experts, dont le plus connu est Aleksandrov. Ce dernier est la première personne à qui il s'adresse pour se renseigner sur les États-Unis, et qui lui fournit les textes à lire lors des rencontres avec les Américains²⁵.

Mais par ailleurs, de nombreux témoignages accréditent l'idée selon laquelle Brejnev aurait été plus indépendant qu'il en donnait l'air. Mû par une idée fixe, celle de la paix (avec les Américains !), le « facteur Brejnev » dans l'émergence d'un climat de détente aurait été crucial²⁶. Si son attitude personnelle envers tout ce qui symbolise le succès de l'Amérique demeure ambivalente, ce qui est en

²³ BELIAVSKI, V.V. *L'organisation du travail du réseau cinématographique*. Moscou, 1990, p.4. Il faut bien comprendre que cet arrêt, ainsi que d'autres du même genre, sont issus de discussions et de rapports des exécutants.

²⁴ MLECHINE L., *Brejnev*, Moscou, 2005, p.396.

²⁵ TCHERNIAEV, 11 juin 1977.

²⁶ Voir Vladislav Zubok, « The Brezhnev Factor in détente » in : *La Guerre froide et la politique de la détente, débats*, 1, Moscou, 2003, p.284-316.

PAR-DELÀ LE MUR

fait propre à bien des hommes du pouvoir, Brejnev aurait été plus porté à se montrer américanophile en souvenir de la période de l'Alliance, ayant été le seul membre du Politburo à avoir été au front pendant la Grande Guerre patriotique. Loin de l'image de marionnette aux mains d'un petit groupe d'hommes issus du Politburo (Gromyko, Andropov et Oustinov), le Secrétaire général aurait joué le rôle de conservateur d'un antiaméricanisme traditionnel dans les médias, quitte, paradoxalement à renforcer la sclérose de la propagande.

Le cas d'Andropov apparaît plus tranché. Le souvenir traumatisant du soulèvement de Budapest en 1956, époque où il y était ambassadeur, couplé à l'expérience de longues années passées à la direction du KGB, ont fait de lui un homme profondément antiaméricain. Les États-Unis sont l'ennemi numéro principal, dont on doit constamment se méfier. À la faveur d'un contexte déjà tendu, Andropov plonge l'URSS dans une peur de la guerre qu'on avait pas vue depuis la crise des missiles de Cuba. Il est vrai que cette peur reste plus « contrôlée », comme en témoigne l'opération RAYAN, lancée en 1981, dont l'objectif est de se préparer à une attaque des Américains²⁷. Andropov est un homme habitué aux « opérations actives », aux campagnes de désinformation planétaires. Il crée à l'intérieur des institutions du Parti et de l'État des cellules spécialisées dans la « contre-propagande », terme qu'il a popularisé quand il était à la tête du KGB. Intervenant régulièrement dans les médias, il est l'artisan principal de « l'opération Samantha Smith », dont il ne pourra cependant pas profiter : hospitalisé en permanence depuis l'été 1983, Andropov participe de moins en moins au processus décisionnel, tout en bloquant toute tentative de changement sur le fond²⁸.

Enfin, l'influence de Tchernenko reste largement à connaître, faute d'archives disponibles. Déjà, certains auteurs ont prétendu que son cas serait plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord. Plusieurs éléments auraient laissé penser qu'un changement était possible : mécontent de la presse, du ton grandiloquent de la *Pravda*, il aurait tenté de s'éloigner de la rhétorique traditionnelle ; son antiaméricanisme de façade aurait caché une grande admiration pour la réussite américaine, ses avancées technologiques. Car, à la différence d'un Andropov, Tchernenko effectue plusieurs voyages aux États-Unis, dont un qui le marque, en 1975, à New York²⁹.

Le problème est que son passage au pouvoir coïncide avec la montée en puissance de Gromyko, qui monopolise le processus décisionnel à l'égard des

²⁷ ANDREW, Christopher et MITROKHINE, Vassili. *Le KGB contre l'Ouest, 1917-1991*. Paris : Fayard, 2001 (plus loin : ANDREW 2), p.317-320.

²⁸ Voir : KOZOVOL, Andreï. « L'enfance au service de la guerre froide. Juillet 1983, le voyage de Samantha Smith en URSS », in *XX^e siècle. Revue d'histoire*, 2007/4, 96, p.195-207.

²⁹ ZEMTSOV I., *op. cit.*, p.285.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Américains. Dès lors, les tendances sont les mêmes : propagande et désinformation dominant. Sans parler du fait que, comme sous Andropov, le contexte ne lui est pas favorable. En mai 1984, Tchernenko doit valider la décision de ne pas participer aux Jeux olympiques de Los Angeles – ce qui traduit d’abord la crainte de voir les sportifs passer en masse à l’Ouest. Manquant de temps et surtout d’énergie pour asseoir sa domination, Tchernenko apparaît manifestement comme un apparatchik manipulé par des hommes et des institutions du « cercle second », en premier lieu du MID et de Gromyko.

* * *

Si, en matière de politique étrangère, le MID travaille toujours sous la direction du Politburo, l’institution dispose d’une certaine influence sur celui-ci. Cette influence, difficile à mesurer, s’exerce par le biais de l’information qu’il y envoie. En ce qui concerne l’état des relations soviéto-américaines, le MID peut théoriquement apporter une confirmation ou tenter de moduler la ligne officielle. Ainsi, à en croire les rapports de l’institution³⁰, si en 1975, les relations économiques sont au beau fixe, la détente semble triompher, deux ans plus tard, le constat d’une dégradation définitive est fait³¹. Le MID est sans doute le premier à tirer la sonnette d’alarme, tandis que le Parti tarde toutefois à réagir, attendant de voir. Or la situation se dégrade : dans une note de 1979, les relations entre les deux pays sont jugées difficiles, et la faute en incombe aux Américains³². Dans ce cas précis, le MID s’est totalement aligné sur le reste des informateurs du Politburo.

Ces rapports ne laissent apercevoir qu’une petite partie de l’influence du MID. La question du poids des individus demeure dès lors essentielle. Si le recrutement de l’institution a beaucoup évolué depuis le XX^e Congrès, et tous ses employés ne sont pas des dogmatiques convaincus, il ne fait aucun doute que la pesanteur d’un Gromyko continue de jouer un rôle déterminant.

Avec une carrière record de cinquante ans dans l’Appareil, Gromyko aura connu neuf présidents américains. Comme pour Souslov, cette longévité explique son pouvoir et son influence. Rappelons qu’en 1943, quand il remplace Maxime Litvinov, à trente-quatre ans, il est un professeur de marxisme-léninisme incapable de comprendre la politique étrangère améri-

³⁰ Seuls les rapports des années 1975-1979 étaient disponibles au moment des recherches.

³¹ GARF : 612/1/252/18-36. Daté du 18 avril 1975. GARF : 612/1/305/98-99. Note sur les relations soviéto-américaines, 1977.

³² GARF : 612/1/369/41-54. Note sur les relations soviéto-américaines, comme la précédente, pour usage de service datée du 26 octobre 1979.

PAR-DELÀ LE MUR

caine : or il sera ambassadeur aux États-Unis et à Cuba jusqu'en 1946. Les avis sont partagés sur son attitude envers les États-Unis : dogmatique convaincu pour les uns, il aurait voulu profiter du contexte de tensions pour justifier les difficultés économiques auprès de la population. Pour d'autres au contraire, il n'aurait jamais été antiaméricain. Il aurait recherché de bonnes relations avec les États-Unis, se souvenant que les deux pays furent alliés pendant la guerre, du temps de sa jeunesse³³. La vérité se situe sans aucun doute entre les deux : Gromyko a toujours été un parfait opportuniste.

Anatoli Dobrynine, ambassadeur soviétique aux États-Unis, rival potentiel de Gromyko, a également bénéficié d'une longévité exceptionnelle. Premier informateur du Kremlin pour ce qui est des attitudes des Américains envers les Soviétiques, il a souvent joué le rôle de conseiller direct dans le cas de publications ponctuelles dans la presse. Ainsi, début 1975, Dobrynine propose de publier dans les *Izvestia* des articles du correspondant à Washington Stanislav Kondrachov afin de « répondre aux inventions de l'observateur politique John Anderson ». La demande est motivée par le fait que Kondrachov « dévoile les motifs réels de la campagne de méfiance et d'espionnage en ce qui concerne les Soviétiques qui travaillent aux États-Unis ». Le message est entendu, et dès le 11 juillet, le texte de Kondrachov est publié³⁴. À en croire ses mémoires, son pouvoir d'influence devient particulièrement faible à partir de la fin des années 1970, lorsque les sentiments antiaméricains prennent le dessus sur la raison des décideurs. Même si les documents du MID ne sont pas accessibles, il n'est pas impossible que l'ambassadeur soviétique ait joué un rôle dans la décision d'inviter Samantha Smith en URSS.

Avec le MID, il convient de mentionner les « experts », de plus en plus présents dans le processus décisionnel soviétique depuis l'arrivée au pouvoir de Brejnev. Le plus souvent, ces experts travaillent à l'extérieur de l'appareil du Parti et sont alors qualifiés d'« américanistes ». Ils se retrouvant essentiellement dans deux institutions, l'ISKAN et l'IMEMO, aux liens étroits avec le KGB et le ministère de la Défense qui leur passent commande pour telle ou telle analyse, sans parler du DP ou de différentes organisations comme le komsomol. Leur activité la plus « neutre » consiste à rédiger des biographies d'hommes politiques américains³⁵. Étroitement contrôlés, les experts externes jouent un rôle de modérateurs, sans pour autant que l'on puisse dire avec certitude si cela traduit une quelconque liberté d'action, autre que celle de

³³ TCHERNIAEV, 6 mai 1980 (témoignage d'Arbatov).

³⁴ RGANI : 5/68/478/11-12.

³⁵ Où peut-être s'agit-il d'un envoi standard à toutes les organisations soviétiques traitant avec les États-Unis.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

demander à publier une tribune en page trois de la *Pravda*. Pour certains soviétologues, l'influence des experts « internes », proches du pouvoir, comme Aleksandrov ou le journaliste Alexandre Bovine, apparaît également très faible³⁶.

* * *

Si le MID et l'ISKAN peuvent être considérés comme des institutions plutôt tempérées en ce qui concerne les relations avec les États-Unis (après tout, les hommes du MID risquent de perdre leur travail en cas de rupture des relations), il en va autrement du KGB. À l'image de son directeur, ses hommes alimentent la culture de guerre froide sur trois tableaux au moins.

D'une part, sous l'influence d'Andropov, se multiplient les ouvrages et les films qui vantent les exploits du « bouclier et de l'épée ». Au sein de cette production qui n'hésite pas à recruter des écrivains connus comme Ioulia Semionov, les États-Unis ont le mauvais rôle³⁷.

D'autre part, le KGB oriente discrètement la politique étrangère soviétique. Cela se fait de deux façons : soit par l'instrumentalisation du MID, soit par l'emploi d'agents d'influence. Parmi eux, notamment, Gueorgui Arbatov³⁹. Andropov instrumentalise également à son profit les médias en les désinformant. Ainsi, en 1974, plus de 250 de ces mesures sont lancées contre la CIA, sous la forme de dénonciations réelles et imaginaires, dont la fameuse campagne contre la « bombe à neutrons »⁴⁰.

Surtout, le KGB est en contact permanent avec le Politburo. Avec Andropov, des évaluations orientées qui peuvent par la suite trouver la voie des médias, circulent largement⁴¹. Le plus difficile reste cependant de donner un

³⁶ Cité dans CHECKEL J., *op. cit.*, p.62, p.59-60. BOVINE A., *op. cit.*, p.338-339.

³⁷ ZEMTSOV I., *op. cit.*, p.23. MEDVEDEV R., *op. cit.*, p.109-110. Voir aussi la note interne du KGB, non datée citée par PROZOROV, B.L. *Andropov mis en lumière : regard de l'extérieur et de l'intérieur*. Moscou, 2004, p.209.

³⁸ Voir par exemple la note du KGB datée du 18 février 1977 « Sur les mesures pour contrer l'action des services de renseignement américains au sein des « dissidents » et des nationalistes » (SAKHAROV : FSK-3/8).

³⁹ SHEVCHENKO, Arkady N. *Breaking with Moscow*. New York : A. Knopf, 1985, p.209-211. Entretien avec A. Tcherniaev.

⁴⁰ ANDREW, Christopher et MITROKHIN, Vasili. *The World Was Going Our Way : The KGB And The Battle For The Third World*. New York : Basic Books, 2005, p.17. Plus loin ANDREW 3.

⁴¹ ANDREW 2, p.304. SINITSYNE, I.E. *Andropov de près. Souvenirs du temps du dégel et de la stagnation*. Moscou, 2004, p.178-179. À noter que ce sont les services de renseignement est-allemands qui apportent le plus d'informations sur les États-Unis au KGB (WOLF, Markus. *L'homme sans visage. Mémoires du plus grand maître-espion communiste*. Paris : Plon, 1998, p.238-239).

PAR-DELÀ LE MUR

tableau nuancé de l'influence réelle de l'organisation. Si certains n'hésitent pas à affirmer que le KGB a massivement contribué à la démonisation de Reagan⁴², pour d'autres, les plus antiaméricains du KGB n'ont en réalité jamais réussi à persuader complètement le Parti de la mauvaise volonté foncière des États-Unis et de leur « volonté de puissance continue »⁴³. Juger de l'influence du KGB d'après les rapports de l'organisation est risqué : les « notes de rapport sur la propagande en URSS », destinées à un usage interne au sein du DP peuvent très bien exagérer leur efficacité, et dans ce domaine, la plus grande prudence est de mise, même s'il ne fait pas de doute que l'emprise du KGB sur les médias est immense, pendant la gouvernance d'Andropov, comme après sa mort⁴⁴.

Moins connus que le KGB d'Andropov, le rôle du Ministère de la Défense et l'influence antiaméricaine de son patron de 1976 à 1984, Dimitri Oustinov, apparaissent essentiels en raison d'une influence croissante du CMI⁴⁵. Oustinov, membre du Politburo et méfiant vis-à-vis de la politique de détente, devient un personnage incontournable à partir de la fin des années 1970. Au moment de l'affaire du KAL 007, c'est lui qui convainc Gromyko, puis Andropov qu'il faut cacher la responsabilité soviétique aux médias⁴⁶.

Partisans de la ligne « dure », même s'il faut se garder de toute généralisation, les militaires auraient été à l'origine de nombreux conflits avec les civils. De fait, les acteurs du système soviétique qui viennent d'être présentés sont en perpétuelle interaction les uns avec les autres.

* * *

La machine de propagande n'est pas figée, en dépit de son apparence. Au contraire, elle est animée par un ensemble de dynamiques, discrètes, mais bien réelles. Les contacts – amicaux ou conflictuels – en sont un premier type.

⁴² SCHWEIZER, Peter. *Reagan's War. The Epic Story of His Forty-Year Struggle and Final Triumph over Communism*. Doubleday, 2002, p.93, 123.

⁴³ LEONOV, N.S. *La grande époque*. Moscou, 1994, p.160-163.

⁴⁴ RGANI : 5/77/999/2-3. Note du KGB au DP (datée du 7 janvier 1980) sur les publications qui dénoncent l'activité des radios RL et RFE : en 1979, on trouve : trois livres et brochures et 24 reportages et articles, dont des publications dans *Moskovskaïa pravda*, KP (2), *Pravda*, *Izvestia* (4), LG, *Nedelia*, *Troud*, *Sovetskaïa kouloura*, etc.

⁴⁵ MLECHINE L., op. cit., p.391, 441. CHELIUDKO V., *Leonid Brejnev dans les souvenirs, les réflexions, les jugements*. Rostov, 1998, auteur cité : Boldine, p.292. ARBATOV, Gueorgui. *L'homme du système*. Moscou : Vagrius, 2002, p.299-300.

⁴⁶ KORNIEENKO G., AHROMEV S. *Avec les yeux d'un maréchal et d'un diplomate. Regard critique sur la politique étrangère de l'URSS avant et après 1985*. Moscou, 1992, (témoignage d'Akhromeev), p.49.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Ces interactions procèdent soit de contacts entre Américains et Soviétiques, soit de Soviétiques entre eux. Les contacts avec les Américains pouvant influencer les présences se font à différents niveaux, mais il ne faut jamais oublier que dans ce domaine, c'est à qui désinformera le plus l'autre. Les lettres des dirigeants apparaissent comme un canal de plus en plus stérile, un dialogue de sourds. Le temps de la correspondance Khrouchtchev-Kennedy est déjà bien loin, et la sincérité des uns et des autres, Reagan excepté, est fortement douteuse.

Les contacts les plus prolifiques deviennent essentiellement informels – inspirés sans doute par le précédent de Kissinger-Dobrynine. Le cas d'Edward « Ted » Kennedy, sénateur démocrate depuis 1962, est particulièrement intéressant. L'homme politique américain fréquente assidûment les Soviétiques. Son objectif est de se bâtir une image de pacificateur prêt au dialogue afin de contrer Reagan et se présenter à la présidence en 1988. Déjà connu de Brejnev, il propose à Andropov, en mai 1983, un ensemble de mesures de contre-propagande destinées à améliorer l'image de l'URSS aux États-Unis. Le plus saisissant est que cela passe par l'intermédiaire du KGB. Il est alors permis de penser que l'invitation de Samantha Smith a peut-être été inspirée par Kennedy⁴⁷.

À un niveau inférieur, les documents actuellement accessibles du département international du Comité central (DI) nous fournissent un aperçu intéressant sur les tensions au moment de la « guerre fraîche ». Il en est ainsi de la conversation qui se déroule à la fin 1983, entre Vadim Zagladine et Seweryn Bialer, professeur à Columbia. Pour le premier adjoint du directeur du DI, les relations entre les deux pays se trouvent aujourd'hui à leur plus bas niveau depuis le début de ces relations : « vous ne pourrez nous attaquer sans que nous ripostions : notre riposte sera destructrice ». Bialer s'efforce de rationaliser les réactions américaines, mais ne rassure pas : toutes les discussions ne se terminent pas sur une telle impasse, mais elle témoigne du climat obsessionnel qui règne alors au sein des départements du Parti⁴⁸.

En ce qui concerne maintenant les conflits, les divergences entre institutions se superposent à des altercations entre personnes. Le conflit le plus connu

⁴⁷ Voir la lettre du directeur du KGB Tchebrikov du 14 mai 1983, adressée à Andropov, en annexe du livre de Paul Kengor : *The Crusader. Ronald Reagan and the Fall of Communism*, Harper Perennial, 2007, p.317-320. Edward Kennedy est resté jusqu'à sa mort en août 2009, pendant plus de quarante ans, une des personnalités politiques les plus controversées qui soient aux États-Unis. Ceci explique qu'aucune des biographies de l'homme (pas moins de trois, dont une qui reprend le titre de la biographie de Churchill : *The Last Lion* !) n'ait réussi à franchir le stade de l'hagiographie.

⁴⁸ GORBATCHEV : 3/15408. Daté du 6 décembre 1983.

PAR-DELÀ LE MUR

est celui qui oppose le DI au MID. La rivalité qui existe entre les deux semble toutefois s'estomper au profit du second dans la seconde moitié des années 1970 : le rôle de Gromyko dans le renouveau du dynamisme de l'institution y est pour beaucoup. On peut citer l'exemple du conflit entre MID et DI à propos du traitement de l'information concernant l'annonce du missile MX, lorsqu'il est décidé de ne pas parler de ce dernier⁴⁹.

Le KGB est souvent en rivalité avec le MID dès lors qu'il s'agit de résidents dans les ambassades à l'étranger⁵⁰ ou de contacts avec les Américains⁵¹. Le KGB est également souvent en conflit avec le ministère de la Défense – apparemment celui-ci ne se réjouit guère de la perspective de travailler de concert sur l'opération RAYAN. Enfin, la Défense peut entrer (plus rarement) en conflit avec la direction du Parti : on sait que Brejnev a dû batailler dur au téléphone à Vladivostok en 1974 pour imposer son point de vue, les concessions d'Helsinki n'ont pas été octroyées facilement, idem pour Vienne⁵².

Les jeux de force interpersonnels apparaissent comme beaucoup plus difficiles à saisir, mais les regroupements au sein de la direction sont avérés, même s'il n'est pas certain que l'on puisse parler à leur propos de « conservateurs » ou de « libéraux »⁵³. Le plus connu de ces regroupements est la troïka du Politburo qui est attestée à partir du milieu des années 1970, composée d'Andropov, Oustinov et Gromyko. Ce trois-là ne sont pour autant pas toujours d'accord entre eux⁵⁴. À un autre niveau, des conflits sont plus visibles. Entre Souslov et Ponomarev, les relations ne sont pas simples, le premier humiliant tantôt le second pour les besoins de la politique de la détente, tantôt soutenant le DI⁵⁵. L'affaire de la campagne contre la « bombe à neutrons » est un bel exemple de conflit interpersonnel et interinstitutionnel, opposant MID et DI, mais aussi membres du DI « ayant la mentalité de ceux du MID »⁵⁶. Au sein du même DI, les tendances plus ou moins pacifiques se font face, pouvant

⁴⁹ TCHERNIAEV, 30 juin 1979.

⁵⁰ DOBRYNINE A., *op. cit.*, p.344.

⁵¹ SINITSYNE I., *op. cit.*, p.226-228.

⁵² MLECHINE L., *op. cit.*, p.431.

⁵³ Les soviétologues distinguent le plus souvent les « faucons » et les « colombes » (LENCZOWSKI, John. *Soviet Perceptions of U.S. Foreign Policy. A Study of Ideology, Power and Consensus*. Ithaca : Cornell University Press, 1982, p.61-98). Surtout, on ne peut aujourd'hui approcher cette question des tendances et des regroupements sans le travail fondamental de Nikolai Mitrokhine : *Le Parti russe. Le mouvement des nationalistes russes en URSS, 1953-1985*. Moscou : NLO, 2003.

⁵⁴ DOBRYNINE A., *op. cit.*, p.536.

⁵⁵ TCHERNIAEV, 14 juin 1975.

⁵⁶ TCHERNIAEV, 3 et 7 août 1977.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

mener à une opposition, comme lors de l'élaboration d'une réponse à un discours jugé « antisoviétique » de Shultz, début 1985, destinée à la publication⁵⁷.

Dans tous les cas, il est évident que les hommes les plus jeunes, qui n'ont pas vécu la Grande Guerre patriotique, n'ont pas la même vision de l'Amérique que leurs aînés. Les possibilités de conflits sont donc immenses. Il reste que, malgré toutes les différences interpersonnelles et interinstitutionnelles, les facteurs qui limitent les différenciations dans les perceptions des États-Unis, et donc la formation de discours concurrents, sont nombreux. L'incompréhension culturelle est un facteur de premier plan. Tout comme pour les Américains l'image de la Russie soviétique demeure souvent empreinte de fantasmes, il est difficile pour les membres de la haute nomenklatura de comprendre les croyances, les valeurs, les objectifs et l'organisation sociale et politique américaine⁵⁸.

* * *

Après avoir pris connaissance des différentes notes, rapports ou lettres privées, lorsque les conflits finissent par trouver une issue, vient enfin le moment de prendre une décision concernant les présences des États-Unis dans les médias soviétiques. Toute décision doit être prise en principe avec un maximum d'information disponible et à jour. Le problème est que, dans le cas soviétique, les télégrammes de TASS sont systématiquement en retard de quelques minutes : elles doivent être transmises au quartier général de TASS, passer une censure, être marquées « pour envoi express aux dirigeants » et seulement après être envoyées par télétypes aux médias qui sont abonnés. Lors des crises majeures, le KGB et sans doute le MID disposent rapidement des informations grâce aux textes des agences étrangères interceptés par eux. De même pour l'information la plus « chaude », envoyée par des télégrammes chiffrés des ambassadeurs, des résidents du KGB et du GRU⁵⁹. La « digestion » de cette information se fait parfois au moyen de groupes interinstitutionnels, comme celui qui est formé à la fin 1984 sur initiative de Ponomarev, destiné à revoir la ligne dure envers les États-Unis et à trouver une réponse plus appropriée aux propositions de Reagan que l'on considère désormais comme sincères⁶⁰.

⁵⁷ TCHERNIAEV, 26 février et 2 mars 1985.

⁵⁸ MILLS R., *op. cit.*, p.5-6.

⁵⁹ SINITSYNE I., *op. cit.*, p.239-240.

⁶⁰ TCHERNIAEV, 15 octobre et 11 novembre 1984.

PAR-DELÀ LE MUR

Le moment-clé des réunions du Politburo est encore mal connu pour notre période. La plupart des témoignages s'accordent à dire qu'elles durent une à deux heures maximum, sans discussions ni débats, l'essentiel s'étant décidé avant, au téléphone ou lors d'échanges informels de couloirs⁶¹. Dans la présentation des questions, un ensemble de clichés est utilisé pour traiter des affaires internationales : la « crise totale et globale du capitalisme », son « pourrissement prochain »⁶². Le discours des dirigeants et des journalistes est ici totalement concordant.

Enfin, pour ce qui est de la mise par écrit des décisions, différents protagonistes se retrouvent souvent à la datcha de Brejnev, à Zavidovo⁶³. Les quelques exemples précis dont on dispose illustrent bien cette apparence d'extrême ritualisation, où l'improvisation est presque inexistante. Ainsi, après la rencontre de Brejnev et de Gromyko avec Kissinger, du 21 au 23 janvier 1976, une rencontre « épuisante et longue » selon les mots de Tchernenko, la discussion principale est soigneusement et rapidement transcrite par les membres du Département général, puis relue par les experts – Aleksandrov et Blatov. Tchernenko demande alors s'il faut mettre les autres membres du Politburo au courant, et si oui, de quelle manière – autour d'une table ou sous pli discret ? Brejnev décide que seuls les membres du Conseil de Défense, ainsi que Souslov et Kirilenko, ont le privilège de prendre connaissance de la transcription – mais pendant trois jours seulement.

Conseillé par Tchernenko, Brejnev informe ses collègues le 26 janvier au cours d'une brève réunion du Politburo, à la suite de laquelle la rencontre est jugée « utile ». Brejnev désire terminer l'affaire rapidement et demande qu'on accélère la préparation d'un rapport au plénum de février, prélude au XXV^e Congrès⁶⁴. On voit clairement ici que le Secrétaire général garde encore la haute main sur les relations avec les Américains. Ceci semble être toujours le cas en 1982, lorsqu'au cours d'une session du Poliburo, Brejnev oriente la ligne de la propagande en affirmant que la publicité des mesures soviétiques dans les médias est « un levier important sur les Américains⁶⁵ ». En défini-

⁶¹ KORNIENKO G., AKHROMEYEV S., *op. cit.*, p.39. MLECHINE L., *op. cit.*, p.115. SINITSYNE I., *op. cit.*, p.121-122). Voir aussi Oleg Grinevski, *La rupture. De Brejnev à Gorbatchev*. Moscou, 2004.

⁶² AFANASSIEV, Viktor. *Le quatrième pouvoir et quatre Secrétaires généraux. À la Pravda de Brejnev à Gorbatchev*. Moscou, 1994, p.37-40.

⁶³ AFANASSIEV V., *op. cit.*, p.37-38. Zavidovo se trouve à près de 120 kilomètres au nord-ouest de Moscou.

⁶⁴ Note de Tchernenko à Brejnev, 24 janvier 1976. Document publié dans un numéro spécial du *Vestnik* des archives présidentielles (Moscou, 2006, p.181-182), fonds 80, inventaire 1, dossier 330, ff.31-32 (plus loin : *Vestnik* APRF).

⁶⁵ Enregistrement du 9 septembre 1982, *Vestnik* APRF, p.191-192.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

tive, le manque d'initiative du Politburo transparaît dans la quasi-totalité des réunions.

Des médias-instruments du Parti

Depuis le développement du contrôle du Parti sur les médias, ces derniers poursuivent deux objectifs principaux : contribuer à la légitimation du pouvoir en place ; encourager le façonnement identitaire. Pour ce qui est du premier, l'antiaméricanisme apparaît comme un moyen simple d'unir la population avec le pouvoir, de justifier les dépenses militaires astronomiques du CMI soviétique et du même coup d'en faire les boucs émissaires parfaits des déboires économiques soviétiques. Ces objectifs peuvent être qualifiés d'« internes ».

Mais les médias ont aussi des objectifs « externes ». La presse, la télévision et le cinéma soviétique sont suivis avec attention outre-Atlantique et les médias américains se font l'écho des grandes tendances⁶⁶. L'interview du Secrétaire général à un journaliste américain, ou la diffusion d'un discours, comme celui de Toulou, sont autant de « mains tendues » aux Américains⁶⁷. Un américaniste comme Arbatov joue régulièrement le rôle d'un modérateur dans la *Pravda*⁶⁸. Globalement, il existerait un système de quotas limitant le nombre de « références positives » aux États-Unis. Un quota en chute libre, on s'en doute, en 1982-1984⁶⁹.

Représentants des médias-instruments, les journalistes ne sont que des extensions du pouvoir du Parti⁷⁰. Plusieurs exemples peuvent servir d'illustrations. Le 1^{er} mars 1977, lorsque naît un projet de communication pour la presse, suite à la réception de Boukovski par Carter, plusieurs articles sont discutés par le DP : l'objectif est naturellement moins de donner une information « vraie » que de ménager d'éventuelles susceptibilités, de montrer son désaccord sans pour autant provoquer un incident diplomatique⁷¹. Autre exemple, le protocole du Politburo du 25 juillet 1980 qui prévoit « de confier à la rédac-

⁶⁶ Voir les deux articles du *New York Times* mentionnés en introduction.

⁶⁷ Voir l'exemple de celle de Brejnev, publiée le 29 janvier 1977, sous la forme de « vœux du Nouvel An » aux Américains (TCHERNIAEV, 1^{er} janvier 1977). Voir aussi TCHERNIAEV, 15 et 21 janvier 1977.

⁶⁸ Entretien avec G. Arbatov.

⁶⁹ GARTHOFF 2001, *op. cit.*, p.347.

⁷⁰ Le Préambule des statuts de l'Union des journalistes de l'URSS stipule : « le premier devoir de l'Union des journalistes de l'URSS est de réaliser sans défaillance le programme et les directives du PCUS, d'expliquer la politique du Parti. [...] L'Union des journalistes de l'URSS et ses organisations fonctionnent sous la direction du PCUS » (MARIE, Nadine. *Le droit retrouvé ? Essai sur les droits de l'homme en URSS*. Paris : PUF, 1989, p.48).

⁷¹ RGANI : 89/33/17.

PAR-DELÀ LE MUR

tion des *Izvestia* avec l'aide de l'Institut du droit de l'Académie des sciences de l'URSS et avec l'accord du KGB d'URSS, du MID et des sections de la politique étrangère du CC, de préparer et de publier une série de documents qui mettent à jour les activités subversives d'Amnesty International contre l'URSS et d'autres pays socialistes »⁷².

La fonction de propagande destinée à l'extérieur existe bien sûr aussi à la télévision. Au début de 1978, Lapine veut mettre en place une discussion sur « certains problèmes les plus actuels dans les relations soviéto-américaines, en premier lieu les pourparlers sur les limitations des armements, ainsi que le développement des liens de coopération commerciaux et culturels », où des Américains « progressistes » sont invités pour la télévision⁷³. Parmi d'autres essais du même genre, on peut noter la tentative infructueuse de diffuser les alter-Jeux olympiques soviétiques (les jeux « Amitié ») par câble, en 1984. L'opération, censée rapporter une somme conséquente, bute sur une fin de non-recevoir des Américains⁷⁴.

* * *

Les archives actuellement disponibles permettent d'en apprendre davantage sur les pratiques des auteurs des dessins satiriques, ainsi que sur les stratégies des publications littéraires.

La caricature s'adresse à tous, c'est en général la première chose qu'on remarque dans un journal⁷⁵. Elle est un outil essentiel de la propagande anti-américaine. Pour autant, la caricature est victime de ses propres qualités : sa simplicité nécessaire fait qu'elle a du mal à véhiculer un message un tant soit peu varié. Il est également vrai que la répétition incessante des thèmes anti-américains n'est pas seulement due au manque d'imagination des dessinateurs, mais constitue une tactique ancienne : on parle de « martelage », dans l'espoir

⁷² RGANI : 89/25/52. On se souvient que Gromyko a tenté de s'opposer à la participation d'un débat avec *Amnesty* en 1977. En 1980, la prudence du ministre des Affaires étrangères n'est plus écoutée – à moins qu'il n'ait lui-même fini par changer d'avis, ou que, restant fidèle à son principe de « non-intervention dans les débats », il valide la décision par son silence.

⁷³ RGANI : 5/75/279/4-26. Daté du 10 et 14 février 1978. On ignore cependant si ce genre d'indication fut systématiquement utilisé, ou uniquement pour les « grandes occasions ».

⁷⁴ RGANI : 5/90/136/68, daté du 5 juillet 1984.

⁷⁵ Sophie Cœuré en a souligné l'omniprésence et l'importance pour le pouvoir (Cœuré, Sophie. « Le dessin satirique soviétique », in : BERELOWITCH, Wladimir et GERVEREAU, Laurent, dir. *Russie-URSS, 1914-1991. Changements de regards*. Paris : BDIC / Musée d'histoire contemporaine, 1991, p.118-123).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

qu'un dessin soit réussi dans le lot⁷⁶.

En 1975, certains dessinateurs de caricatures sont déjà des institutions. Boris Efimov, Vassili Fomitchev et les Koukryniksy ont multiplié récompenses et publications, et continuent, malgré leur âge avancé, de pourfendre les « mauvais » Américains. Leurs témoignages confirment nos observations faites dans les chapitres précédents : dans le domaine de la caricature, comme ailleurs, une frontière existe entre ce qui est toléré et ce qui ne l'est pas. Ainsi, sous Brejnev, les caricatures des hommes politiques étrangers apparaissent de plus en plus rarement dans la presse⁷⁷. Constante qui tend à se modifier au gré du contexte, puisque l'on a vu que la représentation de Reagan, et dans une moindre mesure de Brzezinski, devient en revanche de plus en plus autorisée avec l'arrivée d'Andropov. Lorsque vient le temps de la « guerre fraîche », les dessinateurs, et plus globalement tous les salariés de la satire idéologique du Parti ont le vent en poupe. Les dessinateurs peuvent être appelés du jour au lendemain à s'investir dans un dessin antiaméricain, comme du temps de Staline⁷⁸.

Dans le domaine de l'écrit, c'est l'Union des écrivains qui a pour mission de diffuser la « bonne parole », une fois enregistrées les indications du ministère de la Culture et du DP. Si au moment du VI^e Congrès des écrivains, en juillet 1976, rien dans les directives aux auteurs soviétiques ne concerne spécifiquement les États-Unis⁷⁹ – détente oblige –, au vu de l'explosion des romans antiaméricains dans la période 1983-1985, il est certain qu'une indication précise a dû être donnée en ce sens.

Pour ce qui est des auteurs étrangers, la sélection des ouvrages à publier se fait par les maisons d'édition en tenant compte tout d'abord de la « cohérence idéologique et scientifique, de l'importance pratique et de la valeur culturelle pour le lecteur soviétique⁸⁰ ». Ces publications participent également d'une politique de légitimation du régime : l'URSS se félicite de remplir les prescriptions d'Helsinki, de « satisfaire la demande d'une plus grande connais-

⁷⁶ ZLATKOVSKI, Mikhaïl. « L'humour des jeunes : souvenirs de l'histoire de la caricature en Russie, 1953-2000 ». *Phénoménologie du rire : caricature, parodie, grotesque dans la culture contemporaine*. Moscou, 2002, p.28.

⁷⁷ MAÏSOURIAN, Alexandre. *Un autre Brejnev*. Moscou : Vagrius, 2004, p.41. ZLATKOVSKI M., *op. cit.*, p.31 ; EFIMOV, Boris. *Dix décennies. Ce que j'ai vu, vécu, enduré, retenu*. Moscou : Vagrius, 2000, p.604.

⁷⁸ AFANASSIEV V., *op. cit.*, p.3-4.

⁷⁹ GELLER I., *op. cit.*, p.333.

⁸⁰ Note d'information sur les principes et modalités de sélection des œuvres étrangères pour la publication en URSS (29 juin 1977, GARF : 9604/2/3048/190-193).

PAR-DELÀ LE MUR

sance et compréhension des différents aspects de la vie d'autres États membres ».

Par « différents aspects », il faut, comme on a pu le constater dans la première partie, comprendre divers aspects négatifs : d'où la sortie de livres d'auteurs comme l'historien « contestataire » Howard Zinn et le non moins critique Edwin M. Shur⁸¹. Les critères pris en compte lors de la réédition sont clairement définis : il faut sélectionner minutieusement les titres, juger du « niveau idéologique et artistique », des critiques dans la presse et... de la demande du lectorat. Chaque proposition de réédition doit être discutée par le conseil des éditeurs avec la participation des représentants de l'Union des écrivains. La réédition ne doit pas se faire dans un délai de moins de deux ans après la première sortie et pas avant trois ans après la première impression, à l'exception des œuvres jugées exceptionnelles⁸².

Les documents des archives restent cependant muets sur l'influence des relations commerciales sur la teneur des discours des médias. Certes, au commencement de notre période, le commerce avec les États-Unis n'est plus celui des années d'avant-guerre ou des années 1940, puisque, depuis le début des années 1970, c'est la RFA qui est la première partenaire commerciale occidentale de l'URSS. Pour autant, les Soviétiques apprécient toujours les accords bilatéraux avec les États-Unis, croyant que ceux-ci légitiment leur régime et impliquent l'équilibre entre les superpuissances : l'Amérique conserve son statut de maître étalon⁸³. À titre d'exemple, on peut mentionner le Goskomizdat qui évalue le niveau de l'état de l'industrie de l'édition en URSS et aux États-Unis, « le pays capitaliste le plus développé au monde⁸⁴ ». Et dans certains cas particuliers, notamment les accords sur la livraison de céréales, le poids des Américains est toujours d'actualité. L'arme économique américaine ne peut être sous-estimée dans l'élaboration de la propagande soviétique : l'embargo de Carter en 1980 a bel et bien eu un effet désastreux sur l'approvisionnement de Moscou⁸⁵.

* * *

Les moyens qui permettent aux médias de devenir des instruments plus ou moins dociles du Parti-État sont nombreux. Il est possible de distinguer les

⁸¹ Notamment son best-seller *Our Criminal Society : The Social and Legal Sources of Crime in America*, 1969.

⁸² GARF : 9604/2/4028/82. Ordre validé le 27 août 1981.

⁸³ RICHMOND Y., *op. cit.*, p.17.

⁸⁴ GARF : 9604/2/2884/7.

⁸⁵ TCHERNIAEV, 28 janvier 1980.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

moyens « immatériels » – le concept de propagande, la langue de bois et la censure ; et les moyens « matériels » – présidant à la fourniture, au choix, à la production et à la diffusion de présences américaines. Il convient également de faire le tri entre les outils « restrictifs », comme la censure, les outils « incitatifs », comme le plan, et les outils « informatifs » comme les bulletins de TASS.

En théorie, les Soviétiques distinguent deux types de propagande : une bourgeoise, qui défend les intérêts de la « classe dominante » ; et une communiste, destinée à la diffusion des idées marxistes-léninistes⁸⁶. La propagande est une forme d'éducation destinée à expliquer le monde aux masses, utilisant une langue nouvelle, « la langue de bois »⁸⁷. La propagande utilise la langue de bois dans un processus de démonisation qui fait parfois de l'ombre aux dirigeants : en 1984, il y a presque deux fois plus de références à Reagan qu'à Tchernenko dans la presse⁸⁸. La langue de bois est également utilisée indirectement par un autre moyen, la censure. Le journaliste doit comprendre d'entrée de jeu ce qu'il est possible d'écrire et ce que l'on ne peut pas : il possède dans sa tête un « censeur intérieur ». Ainsi, si certains faits et débats ayant trait à l'Amérique n'apparaissent pas, c'est qu'ils ne correspondent pas à certaines valeurs considérées comme orthodoxes, et ce choix procède d'abord du journaliste lui-même, puis du contrôle des agences de presse comme TASS et Novosti⁸⁹. Le non-respect des règles peut avoir des conséquences dramatiques, comme le montre l'affaire du présentateur des émissions à la radio Dantchev, enfermé dans un asile psychiatrique pour avoir détourné en direct une émission sur l'Afghanistan⁹⁰.

Parallèlement, les opérations quotidiennes sont contrôlées par le Parti, et plus précisément, pour ce qui est de la couverture de l'étranger, par le DP, le DI et le DII (département de l'information internationale), les sections du CC spécialisées dans un pays particulier jouant ici un rôle déterminant⁹¹. Pour l'amont,

⁸⁶ RGASPI : 1m/34/907/204. Sténogramme du séminaire des propagandistes à Erevan, 23-25 novembre 1976.

⁸⁷ Ici et plus loin, nous utilisons les informations de : *L'efficacité des formes et des méthodes de la propagande de la littérature socio-politique dans les bibliothèques de masse. Recueil de travaux scientifiques*, Moscou, 1975, p.7 et sqq.

⁸⁸ BECKER J., *op. cit.*, p.70-71.

⁸⁹ Les objectifs de TASS consistent non seulement à amasser l'information pour la répandre en URSS, mais également de transmettre celle-ci, à des fins de propagande, à l'étranger : par exemple, bien avant la campagne de Carter, une note sur les matériaux de contre-propagande sur les droits de l'homme, collectés par l'agence TASS en octobre-décembre 1975 est envoyée à toutes les ambassades (RGANI : 5/69/456. Daté du 6 février 1976).

⁹⁰ RGANI : 5/89/86/29-33. Daté du 27 mai 1983.

⁹¹ BOVINE A., *op. cit.*, p.267 et 274.

PAR-DELÀ LE MUR

la phase de prépublication joue un rôle crucial. Le rôle des départements est alors de promouvoir la couverture et l'interprétation correcte des questions, tout en décourageant l'étude d'autres, certains thèmes étant explicitement mentionnés comme confidentiels : il existe une « liste de sujets interdits de publication ou de diffusion⁹² ». Les rédacteurs les plus importants participent à des rencontres hebdomadaires du Secrétariat du Parti. Celui de la *Pravda* assiste à certaines réunions du Politburo. Les sessions hebdomadaires au DP ainsi qu'au sein des deux autres départements sont aussi des mécanismes bien rodés⁹³.

Comme si ce n'était pas suffisant, des représentants du MID et du DP lisent régulièrement les commentaires politiques et les corrigent si besoin. En aval, si une erreur se glisse dans un périodique au moment de l'impression, des mesures d'exception sont prises pour empêcher le numéro incriminé de paraître. De même, lorsqu'un article doit paraître en urgence pour le lendemain, la composition est arrêtée sur demande d'en haut⁹⁴. Et si l'erreur est constatée après publication, on fait appel au Glavlit, outil par lequel le DP contrôle la presse⁹⁵. Fait intéressant, les institutions exécutantes ne sont pas dupes d'un antiaméricanisme de façade, lorsque celui-ci sert à camoufler des intentions moins nobles : voir par exemple la censure postfactum d'un article intitulé « Un appel passionné à la raison », paru dans le périodique *L'industrie socialiste* du 26 octobre 1983, qui contient une mention discrète d'un livre anti-yougoslave⁹⁶.

Dans le domaine éditorial, les liens sont un peu plus lâches : l'édition des livres politiques, de fiction ou « documentaires », fonctionne par le système des commandes d'État (*goszakaz*) – le Parti fournit les thèmes et le financement, aux éditeurs de faire le reste. Chaque manuscrit est au préalable minutieusement contrôlé. Si ce censeur interne à l'édition fonctionne mal, un rappel à l'ordre suit d'en haut : entre multiples exemples, en 1977, une note attire l'attention des éditions *Iskusstvo* sur la nécessité de se concentrer sur les artistes progressistes étrangers ainsi que sur les critiques des conceptions bourgeoises⁹⁷.

Pour ce qui est des présences des États-Unis dans le domaine littéraire, la censure s'exerce selon les mêmes principes : pour les œuvres traduites, on supprime toute mention de l'érotisme, et pour les publications en langue originale,

⁹² GARF : 9604/2/4021/67-77.

⁹³ BECKER J., *op. cit.*, p.21-23.

⁹⁴ TCHERNIAEV, 12 novembre 1983.

⁹⁵ BECKER J., *op. cit.*, p.23-24.

⁹⁶ RGANI : 5/90/125/2-10. Daté du 5 janvier 1984.

⁹⁷ GARF : 9604/2/3131/11. N.d., 1977.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

le Glavlit a aussi pour mission d'empêcher la pénétration de l'idéologie ennemie, notamment par le biais des foires du livre de Moscou⁹⁸.

Les règles sont les mêmes à la télévision et au cinéma, avec cependant un contrôle beaucoup plus efficace pour le premier que pour le second. Le « censeur interne » est important pour ceux qui animent les émissions politiques : comme l'avoue Bovine, « il faut mentir sur beaucoup de choses », même si « certaines vérités peuvent être dites à moitié⁹⁹ ». Mais dans ce domaine plus que dans tout autre, l'autocensure ne suffit visiblement pas : Lapine surveille personnellement le contenu idéologique des émissions.

Le contrôle du cinéma est bien plus difficile que celui de la presse ou de la télévision. Cela est dû au fait qu'il doit être un compromis entre trois impératifs contradictoires : les exigences de l'État, essentiellement idéologiques et pédagogiques ; celles des cinéastes qui veulent faire une œuvre d'art, de qualité ; et enfin, celles du public qui peut fort bien désertier les salles, ce qui entraîne la ruine de l'industrie et de la profession. Pour autant, au cours de notre période, le tamis dans lequel passent les longs métrages est un des plus longs à franchir. En raison de l'obligation de rentabilité économique de l'industrie cinématographique, on importe de manière presque clandestine des films américains¹⁰⁰. Après avoir subi une triple sélection dans diverses commissions fermées, les films acquis sont ensuite retravaillés idéologiquement : les allusions politiques non souhaitées, la violence et l'érotisme sont oblitérés lors du doublage¹⁰¹.

L'outil « incitatif » par excellence est le plan, élément premier de l'économie centralisée soviétique. Dans le domaine de l'édition, tous les plans globaux cherchent à coller aux objectifs de croissance prévus dans les Congrès, sans tenir compte de facteurs tels que la demande ou l'approvisionnement en matières premières. Le plan annuel prévoit toujours un espace consacré à des événements exceptionnels nécessitant de s'adapter plus ou moins rapidement : en 1978, à l'occasion des Jeux olympiques de 1980, ce sera une monographie intitulée *Les États-Unis : sport et société*¹⁰².

Enfin, les outils « informatifs » apparaissent multiples : si les notes des instituts tels que l'ISKAN, ou autres lettres des représentants à l'étranger sont exceptionnelles, le Parti et les exécutants se tiennent surtout informés de l'évo-

⁹⁸ TCHERNIAEV, 29 janvier 1981. RGANI : 5/89/88/164-172. Daté du 14 septembre 1983.

⁹⁹ BOVINE A., *op. cit.*, p.307.

¹⁰⁰ Entretien avec V.Orlova. On ignore trop souvent que 55% des recettes du cinéma sont prélevés par l'État et transférés au titre d'impôt sur le cinéma dans le budget local (KOKAREV, Igor. *Comment j'ai bâti la société civile*. Moscou, 2004, p.18-20).

¹⁰¹ KOKAREV I., *op. cit.*, p.28.

¹⁰² GARF : 9604/2/3845/10. Daté du 6 septembre 1978.

PAR-DELÀ LE MUR

lution des humeurs américaines par l'intermédiaire de l'agence TASS. L'information y apparaît biaisée d'office : il est question de « manifestations antisoviétiques » dans le titre des notes, y compris en 1975. Les rapports deviennent de plus en plus alarmants, on s'en doute, avec l'arrivée de Reagan. En 1982-1983, les constats empirent encore plus : dans la seconde moitié de 1983, la « campagne antisoviétique prend un caractère particulièrement débridé »¹⁰³. En 1984, TASS dénonce de manière outrée le film *L'aube rouge*, qui raconte l'invasion soviétique d'une paisible bourgade américaine¹⁰⁴.

Outre TASS, les rapports de la SSOD constituent un autre canal d'information méconnu. On peut distinguer les rapports sur les contacts entre des responsables de l'organisation et des Américains plus ou moins haut placés ; et des rapports de voyages touristiques. L'étude de l'actualité américaine et de l'opinion des Américains fait partie de ses prérogatives¹⁰⁵.

Finalement, la mobilisation des médias-instruments devient complète quand on considère les outils de diffusion, sur lesquels les informations sont rares. La vente des livres et autres publications non périodiques est essentiellement assurée par le Goskomizdat d'URSS dans les villes et les agglomérations de campagne ; l'organisation *Tsentrsoyouz* à la campagne¹⁰⁶. Dans le domaine des médias audiovisuels, des contrats unissent Gosteleradio et Goskino¹⁰⁷. La diffusion des films américains apparaît bridée¹⁰⁸. Enfin, la propagande orale peut aussi être un outil de diffusion de l'information, en règle générale ou dans des cas ponctuels : en 1983, suite à une campagne antisoviétique « inspirée par Washington pour les soixante ans de l'URSS », destinée à « travailler » la population des républiques de l'Union, il est décidé d'envoyer dans ces républiques un groupe d'observateurs politiques pour activer les mesures de contre-propagande¹⁰⁹.

¹⁰³ RGANI : 5/68/479/1-3. Daté du 21 janvier 1975. RGANI : 5/68/356/462. Daté du 18 juin 1975. RGANI : 5/68/478/13-33. Daté du 15 septembre 1975. RGANI : 5/68/462/94-99. Daté du 29 décembre 1975. RGANI : 5/88/134/45-52. Note datée du 16 juillet 1982. RGANI : 5/89/88/7-127. Note datée du 12 juillet 1983. RGANI : 5/90/138/1-11. Note datée du 5 janvier 1984.

¹⁰⁴ GARF : 9604/2/5001/5-26.

¹⁰⁵ GARF : 9576/20/1598/3.

¹⁰⁶ GARF : 9604/2/3771/14. Daté du 11 juin 1980.

¹⁰⁷ Kokarev I., *op. cit.*, p.25.

¹⁰⁸ Il existerait une règle non écrite qui interdit de montrer des films américains dans toutes les salles, et de projeter dans le même cinéma des films américains et soviétiques (entretien avec V.Orlova).

¹⁰⁹ RGANI : 5/89/85/40. Daté du 15 février 1983

Une mobilisation ritualisée

L'impulsion d'en haut, qu'elle vienne des hautes sphères de l'État ou par l'intermédiaire d'organismes compétents, donne lieu, chez les exécutants, à des réflexions sur la nature, les objectifs du combat et les défauts à atténuer. Que ces réflexions soient autre chose que de simples rituels de diffusion de la ligne officielle, où les débats sont absents, est une question naturellement centrale, et l'on est tenté de répondre par la négative, en dépit, parfois, de remarques venant de l'assistance. Quoi qu'il en soit, au début de notre période, ces « réflexions » tournent autour d'une seule et même idée-force : la détente ne supprime pas la lutte idéologique – la ligne du Parti est donc fidèlement suivie.

Cette idée est débattue au cours de conférences importantes, réunissant des acteurs de diverses sphères, généralement bien éclairées dans les médias. Ainsi, à la fin de 1976, se déroule une conférence au titre évocateur : « Problèmes actuels de la lutte idéologique à la lumière des décisions du XXV^e Congrès ». Un certain Mitine, qui ouvre les débats, souligne qu'il est nécessaire pour les propagandistes « d'être sans compromis » dans la lutte idéologique, « d'avoir un haut degré de vigilance politique, de faire un travail de propagande actif, rapide et convaincant, de repousser les conceptions idéologiques ennemies, leurs théories, discours et toutes sortes de diversions idéologiques ». Après Mitine, Boris Pichtchik, rédacteur adjoint de la revue *Novoe vremia* demande de « démasquer les conceptions bourgeoises », « l'interprétation bourgeoise » de certaines notions, comme les droits de l'homme, la liberté de la presse et d'information¹¹⁰.

D'autres réunions sont plus confidentielles. Elles rassemblent des responsables de la propagande d'une division administrative précise. Il en est ainsi d'un séminaire de propagandistes qui a lieu au début de 1975 sur le thème « Lutte idéologique et actualité »¹¹¹. Nikolaï Golovko, un membre du Comité central ukrainien, mentionne le danger d'une nouvelle tendance de la propagande occidentale, la « propagande sociale » qui tente d'« introduire des valeurs et des normes du mode de vie occidental », la popularisation des attri-

¹¹⁰ GARF : 9547/1/2535. Daté du 6 octobre 1976.

¹¹¹ GARF : 9547/1/2438. Daté du 11 février 1975.

PAR-DELÀ LE MUR

buts de consommation de masse, à savoir : la littérature *parnographique* (sic¹¹²), les polars, de la musique, la mode¹¹³.

Autre intervention qui mérite d'être notée, celle de Viktor Dmitriev, directeur adjoint de la chaire de la théorie des arts à l'Académie des sciences sociales, intitulée « L'art contemporain dans la lutte idéologique ». Dmitriev reste fidèle aux règles du rituel : il commence par la traditionnelle constatation d'une lutte idéologique devenue plus forte que par le passé, avant d'en venir à critiquer le cinéma occidental, son « offensive anticommuniste », de *L'Aveu* à *Nicholas and Alexandra*, allant jusqu'à fournir des détails outrageants pour l'auditoire, quand il évoque la « pornographie marxiste » du réalisateur yougoslave Dusan Makavejev – où les protagonistes « font brutalement l'amour sous le portrait de Lénine »¹¹⁴. Naturellement, les auditeurs ressentent sur leur faim après une telle entrée en matière...

* * *

Les réunions de « réflexion » se multiplient après la promulgation de l'arrêt d'avril 1979, aux discours plus répétitifs les uns les autres. Le 15 mai, entre autres exemples, a lieu une réunion du groupe de Moscou, ouverte par un discours de Grichine : le MGK (Comité de la ville de Moscou) et les comités d'arrondissement doivent assurer « un haut niveau scientifique à l'agit-prop », « renforcer son action et son caractère concret, son ancrage dans la vie réelle ». Quelques mesures concrètes sont cependant adoptées, comme la création d'une nouvelle émission télévisée, *La table ronde du propagandiste*¹¹⁵. En effet, une bonne partie des personnes interrogées n'a apparemment pas assimilé le vocabulaire de base de l'idéologie : ces Soviétiques sont incapables de définir des notions aussi essentielles que « dictature du prolétariat », « idéologie »,

¹¹² La secrétaire a décidément la main qui tremble dès lors qu'il s'agit de mots qui relèvent de ce champ lexical : « parnographiques » revient deux fois dans la même page, de même on trouve « irotique » (f.311). Outre le fait qu'en russe, on prononce « parnographique » et non « pornographique », de même qu'« irotique » et non « érotique », on peut émettre l'hypothèse que la pornographie (entendue en URSS au sens occidental d'érotisme) étant taboue en URSS, l'utilisation et la pratique de l'écriture de ces termes sont rares, d'où les fautes.

¹¹³ GARF : 9547/1/2438/23-26.

¹¹⁴ GARF : 9547/1/2438/287, 301-338. Le premier film est réalisé par Costa-Gavras, et sort en 1970 ; le second est réalisé en 1971 par Franklin J. Schaffner ; enfin, le dernier film est sans doute le franco-canadien *Sweet Movie* (1974).

¹¹⁵ RGANI : 5/77/123/23-24. Daté du 22 décembre 1979.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

« opportunisme », « classes » et, ce qui est assez révélateur, « démocratie » ¹¹⁶.

Progressivement, la question de la lutte idéologique s'empare des esprits. Le V^e Congrès de l'Union des écrivains qui s'est déroulé du 9 au 12 décembre 1980, à Moscou, donne lieu à un commentaire sur le « roman politique » qui bénéficie d'un « nouveau souffle » depuis ces dernières années. « Ces livres, lit-on dans le rapport du Congrès, posent des questions sur la formation de la position existentielle active de l'homme soviétique », « ses convictions patriotiques et internationalistes ». Difficile d'en apprendre davantage : le rapport se clot sur la formule rituelle selon laquelle les délégués ont « unanimement soutenu le cours de politique étrangère du PCUS, ont parlé de la nécessité pour les écrivains de participer plus activement à la propagande pacifique de notre État » ¹¹⁷. La vigilance est de nouveau nécessaire face à une tactique ennemie devenue plus intelligente et mieux actualisée ¹¹⁸.

Début 1981, la machine antiaméricaine apparaît pleinement mobilisée, si l'on en croit les rapports envoyés au centre. Les organisations du Parti et les SMI, TASS, Gosteleradio – tous sont unis « comme un seul homme » pour la « défense de la patrie contre les attaques psychologiques venues de l'extérieur », même si « le formalisme » demeure un obstacle ¹¹⁹. La lutte contre l'amateurisme est lancée : les lecteurs de la société *Znanié* doivent recevoir désormais une attestation ¹²⁰ et « dévoiler aux Soviétiques toute l'hypocrisie de cette propagande calomnieuse, dénoncer de manière concrète et convaincante ses méthodes traîtresses ¹²¹ ». Il faut cependant attendre 1983 pour que le pouvoir ordonne, par la main tremblante d'Andropov, de publier les réponses aux questions posées par le public de manière systématique ¹²².

Le contexte aidant, la mention des États-Unis devient plus fréquente dans les rapports à partir de 1982, et surtout en 1983. En novembre, chez *Znanié*, une réunion est spécialement organisée sur le thème « Questions actuelles sur l'histoire de la politique étrangère de l'URSS et des relations internationales à la lumière des décisions du plénum de juin ». On y cite l'article de Nikolaï

¹¹⁶ RGANI : 5/75/184/46-56. Daté du 5 novembre 1979.

¹¹⁷ RGANI : 5/77/190/109-111. Daté du 18 décembre 1980.

¹¹⁸ GARF : 9604/2/3783/67-83. N.d. (1980).

¹¹⁹ RGANI : 5/84/89/5-9. Daté du 22 février 1981. Note interne pour les CC et les obkoms. Signé : Tiajelnikov et Zamiatine.

¹²⁰ RGANI : 5/77/152/56-57. Daté du 15 décembre 1980.

¹²¹ Plénum du 23 décembre 1981, Konstantin Tchernov, premier adjoint au directeur (GARF : 9547/1/3223/24-25). À noter l'emploi de l'expression « propagande antimaoïste » (f.93) : je rappelle que je n'ai trouvé nulle part l'équivalent pour les États-Unis.

¹²² Note du 18 mai 1983 (RGANI : 5/89/103/38).

PAR-DELÀ LE MUR

Iakovlev dans les *Izvestia* du 5 octobre 1983, qui « donne une approche réaliste de l'interprétation de la politique étrangère des États-Unis ». Exemple de l'influence des discours des médias sur les SMUP. De fait, la propagande orale est dans la ligne de mire du pouvoir : Vladimir Troukhanovski, membre du collège de l'Académie des Sciences affirme qu'il faut que *Znanié* ait « les pieds bien sur terre, comme l'a dit Andropov dans sa déclaration du 29 septembre ».

Les discours des exécutants, on le voit à travers ces quelques exemples, continuent d'emprunter au genre de l'auto-critique régulière. Battre sa coulpe est une pratique qui profite largement du renouveau de la guerre froide, contribuant à faire de ces réunions autant de messes cathartiques. Messes renforcées à la fin de l'année 1983 par de très nombreuses manifestations du « syndrome de Cassandre », dans la lignée de l'interview d'Andropov de mars : « l'Amérique d'aujourd'hui prépare aux peuples de grands malheurs, comme en son temps Hitler », conclut Troukhanovski¹²³.

Dans d'autres sphères, les réponses aux problèmes ne varient pas. Dans la fiction – au cinéma ou dans la littérature, le thème récurrent devient la « recherche d'un nouveau modèle ». Le plénum de la commission pour la cinématographie qui se réunit en novembre discute de la question « le prototype du héros positif, une nécessité de notre époque »¹²⁴. À la télévision, les questions de contre-propagande sont plus étudiées ; de nouvelles émissions aux titres évocateurs sont créées comme *Les faits accusent* ou *Condamnés par le monde du profit*. Le rédacteur en chef des programmes pour la jeunesse de la télévision centrale est chargé de veiller à la présence de la contre-propagande dans les émissions hebdomadaires sur la première chaîne¹²⁵. Et ce ne sont que quelques exemples tirés (presque) au hasard.

* * *

Les impulsions du Parti-État, comprises comme un enchevêtrement de lignes – idéologique et de politique étrangère, institutionnelle et universitaire, mais aussi des hommes et des institutions, sont en fin de compte difficiles à démêler : le rôle et le poids respectif des uns et des autres demeurent encore mal connus ; les archives sont très lacunaires, les témoins ont tendance à rejeter sur les institutions rivales la responsabilité des errements de l'ensemble.

Plusieurs certitudes émergent toutefois : le poids constant de l'idéologie antiaméricaine, quelque peu bridée au cours des années Brejnev, mais globa-

¹²³ GARF : 9547/1/3438. Daté du 16 novembre 1983.

¹²⁴ RGANI : 5/89/141/17-19. Daté du 6 septembre 1983.

¹²⁵ RGANI : 5/89/74/47-48. Daté du 30 août 1983.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

lement omniprésente, caractéristique fondamentale du régime, mais aussi sentiment bien ancré chez une génération qui a connu la Grande Guerre patriotique. Ceci est loin d'être neuf. Cependant, une minorité s'efforce de rééquilibrer l'image malfaisante des États-Unis, d'instiller des nuances dans les discours, à moins que tout ceci ne soit qu'une stratégie destinée à désinformer l'ennemi principal, à l'apaiser en faisant croire à une pluralité d'opinions – l'exemple d'Arbatov, agent d'influence du KGB et directeur de l'ISKAN est un cas d'école.

Quoi qu'il en soit, le contexte de déliquescence économique et politique, domestique comme international, joue contre cette « minorité libérale » à partir de 1980. Ce contexte explique le phénomène de la « réaction idéologique » sans précédent (si l'on excepte la période 1949-1953) qui s'efforce de reconquérir les esprits des publics, sur le terrain déjà bien occupé par la « propagande impérialiste ».

Les galvanisations des exécutants « du sommet » sont extrêmement ritualisées, et reprennent des formules éculées ; la seule innovation notable est sans doute le pessimisme face au danger d'une guerre avec les Américains, et le constat permanent des lacunes de la contre-propagande, difficilement rattrapables. Doivent être maintenant évoquées des questions essentielles : comment réagissent les exécutants de la « base » ? Quelle est leur marge de manœuvre face aux impulsions et aux discours triomphalistes d'en haut, comment réagissent-ils aux critiques de leurs supérieurs ? Comment sont élaborées des présences américaines concrètes ?



CHAPITRE V

Face à la ligne générale. La fabrique de la propagande

« La TASS prépare et diffuse de manière plus active ses commentaires sur des thèmes internationaux actuels, ainsi que des matériaux de contre-propagande. Les correspondants étrangers réagissent mieux à différentes attaques provenant de centres idéologiques étrangers [...]. L'appareil central de la TASS prépare plus de commentaires qui dénoncent les diversions idéologiques de l'ennemi, qui montrent la nature et l'échelle de l'activité subversive des centres impérialistes de la 'guerre psychologique'. Une attention particulière est consacrée aux tentatives de pervertir la politique intérieure et extérieure soviétique [...]¹ »

« Vendredi dernier a eu lieu une réunion de la Commission de contre-propagande du Politburo, avec à sa tête Gromyko. [...] Dans le domaine de la politique étrangère, nous devons être attentifs à toutes les provocations, aux infiltrations de nos ennemis de classe. Il faut se souvenir : eux – et « eux », c'est entre autres, et surtout, la Maison Blanche –, mènent un double jeu. Ils parlent de paix et en même temps déploient des armes meurtrières en Europe et dans d'autres pays. [...] Bien sûr, le risque est élevé, la situation internationale très tendue, mais nous restons quand même optimistes, nous ne devons pas nous dire que demain, ce sera la guerre nucléaire et tout disparaîtra. Nous devons mobiliser les peuples pour la lutte pour la paix. Nous devons tout faire pour augmenter le niveau d'influence des médias sur les Soviétiques. Nous devons les éduquer dans un esprit de vigilance, de refus de concessions envers l'ennemi de classe et envers l'impérialisme, envers sa politique et son idéologie. Nous devons préparer la jeunesse à la défense de notre Patrie.² »

Une fois la ligne générale de propagande adoptée, les exécutants se voient chargés de l'application pratique. Cette application apparaît inévitable, l'accommodement avec la ligne officielle étant une condition sine qua non de la survie des intéressés. En même temps, cet accommodement présente des nuances importantes selon les secteurs. Les imprimés et les productions filmiques méritent, dès lors, un traitement à part.

¹ Rapport de TASS du 23 août 1983. RGANI : 5/89/74/40-44.

² Discours d'Afanassiev du 28 mars 1984 lors de la réunion du comité rédactionnel de la Pravda. CAODM : 3226/1/116/56-58.

Un inévitable accommodement ?

Les exécutants n'ont pas beaucoup d'options face aux impulsions idéologiques et au contrôle tatillon d'en haut : il faut suivre la ligne du Parti. Le mécanisme apparaît bien rodé pour les moments exceptionnels. Ainsi, fin juin 1979, des mesures sont prises lors de la visite en URSS du leader du parti démocrate au Sénat, Robert C. Byrd, prévue du 1^{er} au 5 juillet 1979. Le DP oblige la TASS, l'APN, les rédactions des journaux *Pravda* et *Izvestia*, ainsi que le Gos-teleradio, à « garantir une couverture suffisante du séjour en URSS du sénateur », voire lui offrir la possibilité de passer à la télévision et à la radio³.

Mais dans la plupart des cas, une marge de manœuvre reste possible. Les ordres sont le plus souvent des indications qui montrent l'existence de limites à ne pas franchir. Cette même ligne n'est jamais complètement fixée. Entre les conservateurs et des personnages plus libéraux, il existe un espace dans lequel manœuvrent les exécutants. Dès lors, les ordres peuvent finalement être simplement suivis à la lettre, ou amplifiés : tout est question d'individus, et ceux-ci varient entre les plus serviles et les plus libéraux, avec des catégories moyennes très diverses⁴. L'obéissance aux règles procède de multiples raisons, mais le tableau de catégories données une fois pour toutes s'avère dépassé si l'on intègre l'existence de « tempéraments flexibles » chez les exécutants, qui varient en fonction du contexte politique général⁵. Enfin, les motivations purement mercantiles peuvent entrer en ligne de compte, comme le montrent les bonus accordés aux intervenants de *Znanié*, ou l'assurance d'avoir un emploi quelles que soient par ailleurs leurs qualifications. Les caricaturistes seraient ainsi sûrs de publier s'ils produisent de l'antiaméricanisme⁶.

Ce n'est malheureusement que sur les exécutants les plus connus que l'on peut se prononcer, et encore. Si l'on prend l'exemple de la presse, il existe des journalistes vedettes, appelés « observateurs politiques », qui entrent dans la nomenklatura du secrétariat du CC, reçoivent un salaire plus que confortable de 500 roubles, primes non incluses, entre autres grands avantages matériels⁷. Si des journalistes comme Melor Stouroua ou Genrikh Borovik, ceux qui

³ RGANI : 89/31/4/1.

⁴ Entretien avec N.Kosolapov.

⁵ MILLS R., *op. cit.*, p.140-141

⁶ GARF : 9547/1/2406a/164. Daté du 25 septembre 1975. De même pour les journalistes, les réalisateurs et tous les personnels susceptibles de participer à la lutte idéologique. ZLATKOVSKI M., *op. cit.*, p.28-30.

⁷ BOVINE A., *op. cit.*, p.264-265. Le salaire moyen étant, à l'époque, au mieux, plus proche de 300 roubles.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

connaissent bien les États-Unis sont présentés comme des américanophiles cachés⁸, le plus curieux (témoignage sans doute de l'ambivalence décrite plus haut) est cependant qu'aujourd'hui, ils s'en défendent. Le journaliste de la télévision et réalisateur de documentaires Valentin Zorine refuse de faire son *mea culpa* et affirme : « j'ai toujours écrit sur l'Amérique ce que je considérais comme étant la vérité, sans l'enjoliver, comme le font certains de mes collègues aujourd'hui, mais sans noircir non plus⁹ ». Affirmation contradictoire avec un autre souvenir, dans lequel il dit avec fierté avoir dirigé l'émission télévisuelle *Le 9^e studio* pendant seize ans et s'être attiré les « foudres du pouvoir » à plusieurs reprises¹⁰.

Dans la même lignée, il convient de mentionner Boris Efimov (1900-2008), caricaturiste le plus connu des *Izvestia*, dont le parcours est une bonne illustration d'une « obéissance tranquille » à la ligne du Parti. Antiaméricain par patriotisme, de longue date, il raconte dans ses mémoires le processus d'élaboration des dessins satiriques à l'époque de Staline – surtout des œuvres conjoncturelles, fruits d'une commande d'en haut, toujours soumise au contexte : pour prendre un seul exemple, en amont de notre période, la sortie d'un album de caricatures est retardée pour éviter tout conflit avec les États-Unis, malgré des demandes de membres respectés de l'Union des écrivains¹¹.

Très certainement, publier un ouvrage ou un article antiaméricain, diriger une émission « dans le ton officiel », sans caricaturer l'adversaire, est une manière de se faire bien voir du pouvoir. Le cas d'Alexandre Iakovlev est sans doute représentatif : l'intéressé clame que son livre *De Truman à Reagan*, paru en 1984, issu de sa thèse de doctorat, dont l'objet fut de comparer les programmes de politique étrangère dans l'historiographie américaine, est né de sa propre initiative¹². Il reste que, connaissant la biographie de l'intéressé, son exil forcé au Canada, l'ouvrage aurait pu lui servir de « ticket retour » en URSS. Ce qui sera chose faite en 1985, après une rencontre avec Gorbatchev venu sur place pour le recruter dans son équipe.

Le seul qui avoue finalement avoir dû mentir est Alexandre Bovine (1930-2004). Cet expert des relations internationales, conseiller de Brejnev, fait scandale en raison des libertés qu'il prend avec le « corset de la propagande »¹³.

⁸ RICHMOND Y., *op. cit.*, p.165-169.

⁹ ZORINE V., *Du nouveau sur du connu*. Moscou : Vagrius, 2000, p.174, 207.

¹⁰ ZORINE V., *op. cit.*, p.148-150.

¹¹ EFIMOV B., *op. cit.*, p.403, 434, 436, 438. Lettre datée du 8 décembre 1973 de Mikhalkov et Abramov à Souslov (RGANI : 5/67/121/3-5).

¹² Entretien avec Alexandre Iakovlev.

¹³ MEDVEDEV R., *op. cit.*, p.111. L'essentiel de ces informations nous provient de Bovine lui-même (BOVINE A., *op. cit.*, p.265-266, 423).

PAR-DELÀ LE MUR

Bovine avoue avoir cherché à privilégier une apparence de liberté de ton sur la vérité des discours, l'objectif étant quand même de conserver son travail¹⁴. De telles attitudes sont certainement répandues à la base, comme en témoigne Reyngold Vid, ancien combattant de la marine, employé dans les émissions politiques à la radio. Il dit avoir compris que la propagande était « mauvaise, inefficace, imbue d'elle-même », mais « n'ose pas sortir du système ». Obéissant à des ordres, il se dit conditionné – et il n'est pas le seul dans ce cas¹⁵.

* * *

Le premier effet des impulsions d'en haut demeure l'inflation documentaire, la multiplication des rapports. Ces rapports qui dénoncent sans cesse le formalisme de la propagande se distinguent pourtant par leur caractère particulièrement rigide et mystificateur : il s'agit de rassurer formellement le pouvoir. Si entre 1975 et 1979, le « taux de mystification » ne dépasse pas les cadences habituelles, avec le décret d'avril 1979, d'immenses quantités de rapports sont envoyés de toute l'URSS, tous plus stéréotypés les uns les autres. La machine bureaucratique totalitaire apparaît dans toute son absurdité¹⁶.

Ainsi, Gosteleradio affirme qu'une attention particulière est consacrée à la « poursuite de l'amélioration chez la population des moyens télévisuels et radiophoniques » pour s'informer sur la situation internationale. Cela concerne les émissions télévisées comme *Le 9^e studio*, mais aussi la radio, où l'on travaille sur l'amélioration de la langue et du style des discussions, le « refus des grandes phrases moralisatrices ». Ce qui donne lieu à des émissions « sous forme de conversations, dans un esprit de sérénité confiante »¹⁷. L'impression de liberté de ton qui se dégage de certains programmes vus dans les chapitres précédents reçoit son explication. Deux ans plus tard, les discours restent stéréotypés. Dans son rapport annuel, TASS promet avoir fait le nécessaire pour « améliorer le caractère offensif de l'information, repousser de manière argumentée et forte l'argumentaire ennemi, résister plus activement à la propagande subversive des États-Unis et du bloc de l'OTAN¹⁸ ».

Le second effet des décrets mobilisateurs est de provoquer un afflux de plaintes. En effet, quelles que soient les motivations réelles des exécutants, les archives témoignent tout d'abord d'une incapacité de ceux-ci à faire face aux

¹⁴ BOVINE A., *op. cit.*, p.325-331, 343.

¹⁵ Collectif, *Solovetskie ioungi*, Toula, 2004, p.94.

¹⁶ RGANI : 5/77/121, 122, 124-125.

¹⁷ RGANI : 5/84/95/46-48. Daté du 30 décembre 1980.

¹⁸ RGANI : 5/89/85/23-26. Daté du 13 janvier 1983.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

demandes accrues d'efficacité de la part des décideurs. L'exemple de la presse est parlant.

Tout au long de notre période, les journalistes se plaignent du manque d'usuels nécessaires à leur travail et généralement du manque d'informations qui sortent de l'ordinaire, manque qui pénalise le contre-argumentaire soviétique destiné à répondre aux attaques ennemies¹⁹. Dans les années 1970, des propagandistes du SMUP écrivant à une revue spécialisée dans l'information de première main, *Agitator*, se plaignent du fait que leurs cours sur les États-Unis sont complètement dépassés par l'actualité, que certaines données demeurent inaccessibles, comme les chiffres du budget américain, et la vraie nature de la « bombe à neutrons ». Toutes ces incertitudes les forcent à improviser les réponses à des spectateurs de plus en plus informés, eux, par d'autres sources²⁰.

Les responsables des périodiques peuvent alors relayer la plainte jusqu'à l'échelon supérieur. Une note de la revue *Agitator* du 20 décembre 1978 se plaint du fait que la rédaction manque cruellement d'informations factuelles pour donner des réponses, notamment pour une comparaison argumentée des deux modes de vie, le discrédit des vices de la société capitaliste. Une seule source d'information, « le bulletin de service pour l'information étrangère politique générale de TASS », est disponible. Une source qui, à en croire les plaignants, comporte extrêmement peu d'informations « sur le destin des gens dans les pays du capital, sur le chômage, la vie chère, la situation dans le domaine de la santé, de la culture », etc²¹.

Ces plaintes ont finalement pour objet l'obtention d'un statut privilégié pour leur organe de presse, et de pouvoir recevoir la littérature « interdite », la presse occidentale. La liste des institutions et des périodiques qui en bénéficient comprend essentiellement les périodiques du centre. Or obtenir un statut de périodique ayant accès au *spetskhran* confère à la rédaction une aura de respectabilité enviée par ses confrères. Sans parler du fait que ce changement de statut s'accompagne également d'un certain nombre de privilèges matériels. Quoi qu'il en soit, le problème des sources est réel et explique, à lui seul, le caractère terne de la propagande antiaméricaine soviétique. L'ensemble s'apparente à une sorte de « cercle vicieux de la propagande ».

¹⁹ RGANI : 5/67/118/13-19. Daté du 10 janvier 1974.

²⁰ RGASPI : 614/2/18/ 128-138. Lettre de mars 1976. RGASPI : 614/2/27/8, lettre du 14 février 1977. Lettre du 8 septembre 1977 (RGASPI : 614/2/27/191-192). Lettre de 7 octobre 1977 (RGASPI : 614/2/27/208). Lettre du 8 mai 1974 (RGASPI : 614/2/39/4) Lettre du 17 février 1977 (RGASPI : 614/2/27/14).

²¹ RGASPI : 614/2/30/97-98.

PAR-DELÀ LE MUR

En fin de compte, face à la surdité du Parti- tat, les exécutants, qu'ils soient connus ou qu'ils fassent partie de la masse, doivent s'accommoder des ordres d'en haut, et se réjouir que ceux-là les poussent, parfois, à faire preuve d'une certaine liberté de ton, toute contrôlée. Reste à savoir si cet accommodement donne lieu à des débats internes. Les archives nous permettent d'en savoir davantage pour trois domaines : l'édition, la presse et le cinéma.

L'imprimé au garde-à-vous ?

Au cours de notre période, le système éditorial soviétique connaît des difficultés croissantes liées d'abord à sa logistique, mais aussi à sa structure même. Ces difficultés rendent l'exécution des impulsions d'en haut problématique.

La question du papier est la source de tous les maux, ou presque : son manque chronique est maintes fois souligné, d'où la baisse du nombre de livres publiés. Couplée avec l'indigence de l'équipement, la qualité de la production est un problème récurrent. Pour autant, les tentatives du Goskomizdat pour rompre le cycle peu vertueux de la dégradation sont nombreuses : lancement d'un nouveau système informatique²², organisation à partir d'octobre 1974 de la gestion de la *makoulatura*, ou recyclage de papier de rebut, suivi de l'introduction de « l'autonomie comptable » (*khozrachtchet*)   partir de 1983, au cours de laquelle les éditeurs sont appelés à devenir rentables²³. Tout ceci constitue un obstacle à la publication d'ouvrages politiques, forcément  dit s à perte. Dès lors, ces livres-là (dont de nombreux ouvrages qui traitent des  tats-Unis) sont de plus en plus publiés au moyen de la « commande sociale », autrement dit, de crédits d' tat²⁴. Le système éditorial soviétique est ainsi profondément marqué par l'ambiguïté.

Ces réformes plutôt libérales de l'édition se heurtent à des nécessités idéologiques nées du contexte de confrontation. Le décret d'avril 1979, confirmé par une décision du Goskomizdat du 29 juin, oblige les éditeurs à sortir un certain nombre de publications dans l'urgence²⁵. L' diteur *Sovetskaia Rossia* lance une nouvelle collection de contre-propagande intitulée « De l'autre côté », dans

²² GARF : 9604/2/2494/116-117.

²³ En échange de la *makoulatura*, on propose des talons pour des livres neufs (RGANI : 68/356/441/1-3. Note datée du 27 juillet 1975). L'autonomie comptable est réintroduite en URSS, dans certains secteurs, au cours des années 1960. GARF : 631/1/5579/63. Note du 6 juillet 1984 du Conseil des Ministres de la RSFSR.

²⁴ GARF : 9604/2/4542/10-12.

²⁵ GARF : 9604/2/3763/2.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

laquelle on compte douze titres : *Des voix de la rive étrangère*, *Rencontres avec l'Amérique des affaires*, etc. Les auteurs sont des « essayistes célèbres », tels que Boris Strelnikov, Ioulian Semionov et Genrikh Borovik²⁶. Nous ne savons malheureusement pas si cela suffit à aider les ventes de ces ouvrages de commande.

Cette tendance se confirme l'année suivante, lorsqu'une « attention permanente » est de nouveau consacrée à la diffusion de la littérature qui « dénonce la nature agressive de l'impérialisme » et ses « conceptions idéologiques ». L'Amérique n'est pas la seule visée par cette vague de contre-propagande : de nombreux titres sont consacrés à la « critique de l'idéologie bourgeoise, au maoïsme, au néofascisme, au sionisme »²⁷. Influence de la ligne brejnévienne oblige, l'accent est moins mis sur « l'agressivité américaine », mais sur « le pacifisme soviétique »²⁸.

Début 1981, après l'arrivée au pouvoir de Reagan, un climat de trêve règne dans les médias. Les éditeurs croient être tirés d'affaire. Et font passer les objectifs idéologiques au second plan après l'idée de profit. Mal leur en prend : ces « écarts » sont rapidement sanctionnés par la direction du Goskomizdat qui en réfère au Parti²⁹.

Car la rhétorique reaganienne ne laisse pas à la machine de propagande soviétique le temps de souffler : dès la fin 1981, le directeur du Goskomizdat, Boris Stoukaline, appelle ses troupes à réagir à la campagne américaine consistant à lier terrorisme international et politique étrangère soviétique. Une série d'ouvrages de circonstance, qui démontrent les liens entre États-Unis et terrorisme, prévus pour 1981-1983, mentionne pas moins vingt-sept monographies³⁰. 1983, année de tous les dangers, est aussi celle de l'exposition de ce type de publication, comme le signale pudiquement le rapport annuel de l'éditeur *Relations internationales* selon lequel, suite au « renforcement de la guerre psychologique contre le socialisme », les livres de contre-propagande ont pris « une importance particulière »³¹.

²⁶ GARF : 631/1/4172/39-41. Daté du 11 septembre 1979.

²⁷ RGANI : 5/84/95/72. Daté du 4 janvier 1981. À noter que l'ennemi chinois n'est pas oublié : on prépare la collection internationale *Le Maoïsme : une menace pour l'humanité*.

²⁸ « Le principal objectif de l'éditeur communiste allemand [Rugenstein] est de réveiller l'*anti-américanisme* [en toutes lettres ; mention rarissime du terme dans tous les documents consultés], ne pas parler du pacifisme des Russes, mais au contraire des risques de guerre, de dévoiler l'agressivité des Américains » (GARF : 9604/2/3840/68-69. Daté du 20 août 1980). Ce qui est donc condamnable.

²⁹ GARF : 9604/2/3984/138-159. Sténogramme daté du 11 février 1981.

³⁰ GARF : 9604/2/4030/79-80, 82-84. Ordre du 5 octobre 1981.

³¹ GARF : 9604/2/4542/10-12.

PAR-DELÀ LE MUR

Le successeur de Stoukaline, Pastoukhov se montre un exécutant particulièrement zélé. Il orchestre de son côté la sortie d'ouvrages qui « mettent à jour la propagande américainsoviétique des cercles sionistes américains », ce qui passe par la publication d'un dictionnaire yiddish, pour démontrer la judéophilie soviétique (!)³². En 1985, il va jusqu'à organiser un « concours pour le meilleur travail de rédaction pour la création du meilleur livre socio-politique de masse pour 1984 ». Les romans antiaméricains y reçoivent tous des médailles de bronze – signe que cette mission est certes importante, mais la mobilisation de la société pour la construction du socialisme demeure prioritaire³³.

Certaines publications sont cependant victimes du contexte d'aggravation des relations et ne voient pas le jour. Des soupçons pèsent sur la traduction de l'œuvre de l'écrivain américain Robert Heinlein *Trois pas dans l'éternité* (publié en anglais en 1953 !), qui contient une nouvelle que les censeurs accusent d'« insulter le marxisme-léninisme³⁴ ». Ailleurs, des allusions un peu trop complaisantes au bien-être matériel américain sont sanctionnées avec un décalage de cinq ans : l'ouvrage incriminé a été traduit de l'américain en 1980 et l'éditeur Pedagoguika prépare pour 1985 une adaptation en russe sous le titre *Je veux faire moi-même*³⁵. Ici, comme ailleurs, nous sommes en droit de nous demander si le « blâme sévère » reçu par l'éditeur incriminé en dernière instance est un fait exceptionnel, ou au contraire, fréquemment avéré. De même, certains rappels historiques reçoivent un refus de publication en raison d'un contexte défavorable. *Mission spéciale* de Léonid Zorine, un livre traitant de la livraison d'armes américaines et britanniques à l'URSS en 1942-1944 par le Golfe Persique, validé par le comité éditorial en 1978, n'est toujours pas publié en 1983 en raison de l'état exécration des relations soviéto-iraniennes et soviéto-américaines³⁶.

* * *

Les publications antiaméricaines ou plus généralement, à présences américaines, peuvent également s'inscrire dans une politique de coopération éditoriale entre Américains et Soviétiques, née de la détente. Édition et politique apparais-

³² GARF : 9604/2/4457/112-114. Ordre du 25 novembre 1983. GARF : 9604/2/4658/1-5. Daté du 30 janvier 1984.

³³ GARF : 9604/2/4957/141-142.

³⁴ RGANI : 5/88/137/1-2. Daté du 8 janvier 1982.

³⁵ GARF : 9604/2/4936/29-30 et GARF : 9604/2/4936/34-35.

³⁶ RGANI : 5/89/87/16. Daté du 31 mars 1983.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

sent étroitement liées et peuvent servir des objectifs de propagande, dans un sens comme dans l'autre. Le canal de l'édition américaine peut servir à rassurer les Soviétiques ; ainsi, les éditeurs américains travaillant dans le cadre de l'ASTES, un conseil créé le 12 février 1974, bombardent leurs homologues de sondages dans lesquels les Soviétiques apparaissent très appréciés aux États-Unis³⁷.

Certainement, la détente profite à l'apparition des présences que l'on a classées dans la catégorie « l'Amérique autorisée » dans notre chapitre II. Ainsi, des revues américaines comme *Scientific American* sont diffusées, en russe, à partir de 1978³⁸. La publication en URSS du mensuel satisfait les professionnels de l'édition, car elle représente « une avancée importante pour la propagande », et « montre la volonté de l'URSS de coopérer largement avec tous les États »³⁹. Ceci vaut pour toute la politique éditoriale touchant aux États-Unis en URSS : loin de rechercher une quelconque parité, il s'agit de montrer, par la masse des publications, que la Russie soviétique respecte les accords d'Helsinki, à l'inverse des États-Unis. Dans le même ordre d'idées, le caractère massif des traductions d'écrivains américains est une source de fierté pour le pouvoir et un enjeu de guerre froide⁴⁰.

La coopération entre les deux pays dans le domaine de l'édition se matérialise par une profusion importante de rencontres. Dans ce domaine, la caution américaine est toujours la bienvenue : ainsi, « le concours international des meilleures éditions » est l'occasion de faire participer un Américain au jury ; or, il n'est pas question d'inviter n'importe qui. Le Goskomizdat fait alors appel, le 14 janvier 1975, à l'ambassadeur Dobrynine, en lui demandant de lui suggérer le nom d'un « militant progressiste connu dans le domaine de la culture »⁴¹.

Les premières vraies difficultés dans la coopération apparaissent après l'arrivée de Carter à la présidence et le lancement de la campagne pour le soutien des dissidents, notamment Andreï Sakharov. Pour le Goskomizdat, il y a là « un effort délibéré de rompre l'accord sur le développement d'une réelle coopération entre l'URSS et les États-Unis dans le domaine de l'édition⁴² ». Après les sanctions américaines qui suivent l'invasion de l'Afghanistan, les contacts soviéto-américains tarissent encore plus⁴³. Les éditeurs se retrouvent dans une

³⁷ TCHERNIAEV, 21 janvier 1977.

³⁸ Lettre signée du 3 mai 1978, GARF : 9604/2/3765/23.

³⁹ GARF : 9604/2/4636/25-36.

⁴⁰ GARF : 9604/2/3269/45. Note interne de 1977.

⁴¹ GARF : 9604/2/2554/51.

⁴² GARF : 9604/2/3087/27-28.

⁴³ En 1981, nous n'avons trouvé aucun rapport sur une discussion avec des représentants ou un voyage d'affaires aux États Unis.

PAR-DELÀ LE MUR

position délicate, car leurs titres les plus vendeurs sont, entre autres, des titres traduits de l'américain. La difficulté pour les éditeurs soviétiques de se maintenir à flot est conséquente⁴⁴.

Ceci se reflète sur les échanges lors de la foire du livre de Moscou, moment privilégié pour les Soviétiques d'acquérir des droits de publication. En 1977, la foire dure seulement du 6 au 14 septembre, ce qui n'empêche pas les éditeurs soviétiques d'acquérir des droits pour la publication de 119 titres américains⁴⁵, dont le roman de Kurt Vonnegut, *Le breakfast du champion*⁴⁶. Le contexte est encore plus tendu lors de la Foire de 1983, la quatrième en date. Plus courte que la précédente, elle se déroule du 6 au 12 septembre. Aucune mention n'est faite des stands américains dans les documents du Goskomizdat⁴⁷. Dès lors, se justifier d'un double jeu (coopération/dénonciation) n'est jamais aisé comme le montre le voyage en Californie d'une commission du Goskomizdat, du 15 au 26 mars 1984, pour l'exposition « 500 livres d'URSS » : Robert Bernstein, le directeur de la prestigieuse Random House s'y plaint qu'on le considère comme un ennemi de l'URSS et les éditeurs, accompagnés de chaperons idéologiques, restent muets⁴⁸. Il est vrai que c'est Random House qui avait dénoncé très tôt les persécutions dont fut victime Andreï Sakharov, et en particulier le « vol » de manuscrits à son appartement, en 1978, opéré en réalité par le KGB⁴⁹.

* * *

Les débats au sein de la rédaction de la *Pravda*, instrument par excellence de la volonté du Parti, sont un autre exemple de la démoralisation et de l'inefficacité flagrantes qui règnent dans la machine antiaméricaine. Si dans le contexte du XXV^e Congrès, le nouveau rédacteur en chef, Afanassiev, martèle sans cesse la même idée, (« la détente n'exclut pas la lutte des classes »), il critique sévèrement la couverture de l'international – le retard dans l'information, la qualité des « feuillets internationaux », la médiocrité des caricatures⁵⁰. En 1977, les problèmes ne font que s'aggraver alors que le

⁴⁴ GARF : 9604/2/4636/104.

⁴⁵ GARF : 9604/2/3269/66.

⁴⁶ GARF : 9604/2/3035/45.

⁴⁷ GARF : 9604/2/4636/75.

⁴⁸ GARF : 9604/2/4915/90-93. Les rencontres des éditeurs soviétiques avec les Américains se multiplieront après l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev (voir GARF : 9604/2/5198).

⁴⁹ GARF : 9604/2/3608/1, 5.

⁵⁰ CAODM : 3226/1/96/21-22. Daté du 24 novembre 1976.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

contexte exige des mesures actives. Dans le contexte du décret « Sur les mesures pour la poursuite de l'amélioration de la vigilance des Soviétiques » récemment promulgué, Iouri Skliarov, premier adjoint au rédacteur en chef, fait état d'une contre-propagande insuffisante face à la vague des attaques ennemies⁵¹.

Après le décret d'avril 1979, une batterie de mesures est prévue pour améliorer la contre-propagande : renforcement du rôle de la caricature, organisation de séminaires et conférences sur « les intrigues des services de renseignement impérialistes et la nécessité d'améliorer la vigilance politique »⁵². Avec Andropov, les journalistes de l'international sont priés de mettre plus de cœur à défendre la politique du Parti⁵³, mais aussi de répondre aux attentes du lecteur dans les questions idéologiques concernant les États-Unis⁵⁴. Après la mort du secrétaire général, la *Pravda* se voit signifier (par Gromyko !) « la nécessité d'une nouvelle rigueur, d'une prise de conscience du danger, mais aussi d'un optimisme quant à l'avenir, avec les thèmes de la paix et de l'éducation de la jeunesse qui doivent être présents dans chaque numéro »⁵⁵.

Loin d'être des lieux de débats, ces réunions périodiques du plus célèbre des organes de presse soviétique apparaissent comme des rituels qui répètent sans cesse la même litanie – absence d'informations sur les États-Unis susceptibles de satisfaire la curiosité du lectorat, caractère peu original des textes et des dessins. En un mot, prévaut l'impression de véritables messes où l'on passe son temps à battre sa coulpe, en particulier dans le domaine de l'information internationale⁵⁶. À l'instar des membres du Politburo, les intervenants usent du vocabulaire de la propagande officielle, faisant preuve d'une méconnaissance (apparente ?) des réalités, à l'image d'un Kourdioumov, journaliste, qui parle, pour l'invasion de la Grenade d'une « victoire à la Pyrrhus », que « la population américaine n'est pas dupe », que la *Pravda* doit exploiter le fossé entre les Américains et l'administration, etc⁵⁷. Difficile dans ces conditions de dire si ces journalistes préfèrent cacher leurs vraies opinions ou s'ils sont réellement convaincus de la véracité des slogans.

⁵¹ CAODM : 3226/1/98/114, 133-139. Réunion du 6 juillet 1977.

⁵² CAODM : 3226/1/105/80-82. Réunion du 4 juin 1979.

⁵³ CAODM : 3226/1/105/100. CAODM : 3226/1/113/4.

⁵⁴ Extrait de la réunion du 18 janvier 1984 (CAODM : 3226/1/116/42-43).

⁵⁵ CAODM : 3226/1/118/34. Réunion du 25 janvier 1984.

⁵⁶ CAODM : 3226/1/116/56-58. Réunion du 28 mars 1984.

⁵⁷ CAODM : 3226/1/117/28. Réunion du 19 avril 1984.

⁵⁸ CAODM : 3226/1/116/67-71.

PAR-DELÀ LE MUR

Les archives disponibles ne nous apprennent finalement que très peu de choses sur l'origine de textes précis, sur les quotas, déjà évoqués plus haut, de l'antiaméricanisme dans les pages de la *Pravda*, sur les ordres concrets d'en haut. À quelques exceptions près, les archives du périodique nous donnent l'impression d'exécutants du domaine des imprimés au garde-à-vous, sans doute largement bridés par l'autocensure.

Le chemin de croix des présences au cinéma

Depuis les débuts du cinéma soviétique, les longs métrages comportant des présences de l'Amérique n'ont presque jamais cherché à reproduire les ressentiments réels du Soviétique moyen envers les États-Unis. Ces films scrutés par le pouvoir laissaient plutôt apercevoir la situation politique dans le pays, la ligne du PCUS au moment de la sortie du film, et l'idéologie officielle⁵⁹. En même temps, comme pour d'autres longs métrages mettant en scène l'Occident, ils dévoilent, souvent malgré eux, deux sentiments d'animosité, deux antiaméricanismes : le supranational, de nature politique, produit de la lutte entre deux idéologies ; et le nationaliste, aux racines profondes. Si ces anti-américanismes ne sont pas propres au cinéma, c'est dans celui-ci que la transition de l'un à l'autre apparaît avec le plus de relief, comme l'exemple vu dans l'introduction a permis de le mettre en évidence.

Quels codes de représentation observe-t-on dans les présences américaines à l'écran ? Quelle influence ont les hommes qui président à leur réalisation ? Dans quelle mesure les hommes de l'industrie cinématographique, et plus particulièrement les réalisateurs et les scénaristes ont-ils une influence directe sur ce genre de production, dans quelle mesure jouent-ils sur le passage de l'anti-américanisme « idéologique » au « nationaliste » ? Autant de questions qui se posent, encore et toujours, dans toute étude sur le cinéma soviétique.

Si du temps de Staline, leur rôle est déterminant, les hommes du cinéma n'ayant jamais été de simples victimes du système, mais aussi ses architectes, au

⁵⁹ J'utilise ici l'article d'Elena Stichova et de Natalia Sirivlia, *Des rossignols sur la 17^e rue*, paru dans *Iskousstvo kino* (10, 2003, p. 5-21), et tiré d'une discussion qui a eu lieu durant le symposium à Pittsburgh, sur le thème « Arrogance & Envy », la même année. Mentionnons également la conférence qui s'est déroulée en novembre 2000 à l'université du Nevada (Las Vegas) : « Cold War – Hot Culture. The International Festival of Russian Arts and Culture », et la présentation d'images des États-Unis dans le cinéma soviétique par Oksana Bulgakowa, professeur à la Humboldt Universität de Berlin (voir http://www.emory.edu/INTELNET/nevada_schedule.html et de brefs commentaires sur http://infoart.iip.net/art/news/00/12/07_029.htm).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

cours de notre période, ce jugement semble exagéré⁶⁰. Pour autant, tous les cinéastes soviétiques auraient-ils été des « dissidents de cœur »⁶¹ ? Rien n'est moins sûr.

Qu'est-ce qui pousse les hommes et les femmes du cinéma à la création d'œuvres antiaméricaines ? Une minorité est réellement convaincue de la justesse des idées qu'elle défend. Ces « antiaméricains viscéraux », telle la Géorgienne Tamara Lisitsian (née en 1923), spécialisée dans les films pour enfants et réalisatrice du film *Sur les îles de Grenade* et *Le secret de la villa Greta*, ont souvent connu les périodes les plus sombres de l'histoire soviétique. Son destin est celui d'une miraculée : à dix-huit ans, elle s'engage volontairement au front pour défendre Moscou. Capturée par les Allemands, torturée, elle survit au typhus et finit par s'évader⁶².

Parmi d'autres convaincus de la cause soviétique, on peut mentionner Tatiana Lioznova (née en 1924), auteur des *17 instants d'un printemps* et Evguéni Matveev (1922-2003), réalisateur de *Victoire*. Mais il faut aussi compter avec les étrangers, dont surtout Sebastian Alarcon, un émigré chilien au service de l'URSS⁶³, qui reçoit une promotion régulière de ses films. Le 13 mai 1977, il est ainsi l'invité de *Kinopanorama*, une institution télévisée depuis 1962, pour parler de son nouveau film sur l'Amérique latine. À sa grande déception, le présentateur de l'émission, le journaliste et critique du cinéma Guéorgui Kapralov⁶⁴, se garde bien de mentionner les États-Unis dans sa diatribe, détente oblige⁶⁵. Classer ces hommes et ses femmes dans la catégorie des « viscéraux », précisons-le d'emblée, ne constitue qu'une hypothèse basée sur la tonalité particulièrement antiaméricaine de leurs films (non sans ambiguïté comme on a pu le voir).

Mais la plupart du temps, les motivations des scénaristes et des réalisateurs sont des plus prosaïques. Réaliser un film antiaméricain, c'est la garantie d'avoir

⁶⁰ KENEZ P., *op. cit.*, p.226-227.

⁶¹ SHLAPENTOKH Vladimir. *Soviet Cinematography 1918-1991. Ideological conflict and Social reality*. New York : Aldène de Gruyter, 1993, p.149-150.

⁶² Interview dans *KP*, 1981, 8/XII.

⁶³ Né en 1949, il obtient le diplôme du VGIK comme réalisateur de films documentaires. Après un séjour au Chili, il s'exile de 1973 à 1995 en URSS.

⁶⁴ Le journaliste (né en 1921) qui a travaillé quarante ans dans la *Pravda* et présente *Kinopanorama* en 1976-1979, affirme avoir été toujours très libre dans son ton, et qu'il « n'a jamais eu peur de Souslov » (voir http://www.nworker.ru/news/2004/07/22/22-07-04_17.htm). Ses émissions auraient été particulièrement prisées en raison de cette prétendue liberté de ton : il aurait utilisé l'idéologie comme légitimation à l'introduction d'idées qui sortaient plus ou moins du lot.

⁶⁵ GARF : 6903/35/341/10. *Kinopanorama* du 16 juillet et *Sputnik kinozritelja* du 10 octobre 1977 reparlent de ce film en des termes semblables (GARF : 6903/35/343).

PAR-DELÀ LE MUR

son œuvre projetée sur tous les écrans du pays et la garantie de continuer à avoir du travail⁶⁶. Réaliser un film de propagande peut aussi servir à blanchir la réputation d'un réalisateur soupçonné d'être un dissident⁶⁷. Bien entendu, ces motivations ne se retrouvent que rarement dans la bouche des intéressés : l'objectif d'un Mikhaïl Toumanichvili (né en 1935) aurait été moins d'attaquer les États-Unis que de redonner courage à une jeunesse désabusée par le morne quotidien qui inspire le cynisme⁶⁸. Veniamin Dorman (1927-1988), lauréat du prix du KGB dans la sphère de la littérature et de l'art, décide de se lancer dans *L'erreur du résident*, se disant que c'est l'occasion de réaliser un vieux rêve, celui du film d'aventures⁶⁹.

Plus raisonnablement, il est permis de penser que, comme c'est le cas pour les hommes de plume, les attitudes antiaméricaines sont certainement aussi dictées par des considérations mercantiles. Ce facteur paraît évident dès lors que l'on se penche sur les sommes en jeu, bien plus considérables que pour l'édition, même en URSS. Des auteurs-scénaristes comme Ioulian Semionov et Evguéni Mesiatsev sont dès lors, aussi, mus par l'argent. En effet, là où un critique de cinéma est payé huit roubles la page, un scénariste de renom touche quatre-vingt. Dans la mesure où un scénario comporte généralement 100 à 150 pages, et que le salaire mensuel moyen à cette époque est de trois cents roubles, on comprend que les scénaristes réguliers s'apparentent à des membres de la nomenklatura⁷⁰. Cette idée doit cependant être nuancée pour une majorité de scénaristes qui ne sont pas célèbres et qui entretiennent en URSS une véritable « crise du scénario » qui s'explique par un salaire relativement bas et le poids de la censure. En effet, pour être validé, un scénario doit passer par six à huit instances de contrôle⁷¹.

Les conflits entre le Goskino et les médias conservateurs laissent à penser que le cinéma reste un domaine dans lequel les plus idéologisés n'ont finalement que peu d'emprise. Ils expliquent également la présence de films américains qu'on ne s'attendait pas à voir en URSS, ou au contraire, une politique de sélection des films imposée par le contexte international. Ainsi, le conflit avec *Sovetskaïa Rossia*, début 1983, qui tourne autour de la question de la représentation de la violence dans les films étrangers, donne lieu à un

⁶⁶ Entretien avec Miroslava Segida.

⁶⁷ Pour le réalisateur du *Silence du docteur Evans*, Boudimir Metalnikov, il s'agissait de se faire bien voir après les difficultés avec la censure de *La maison et le maître* (*Dom i khoziain*).

⁶⁸ Voir son interview sur <http://echo.msk.ru/guests/11515/>.

⁶⁹ Interview dans *Sovetskaïa torgovlia*, 1987, 14/II.

⁷⁰ Témoignage de Valentin Mikhalkov, professeur au VGİK, février 2005.

⁷¹ CAODM : 2820/1/123/74-75. Compte rendu de la réunion de Mosfilm qui se tient le 9 octobre 1975.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

reproche selon lequel, si *Le parrain* n'est jamais sorti sur les écrans soviétiques, le film français *Diva*, quant à lui, y a eu droit, et ce, malgré des scènes de violence aussi importantes⁷².

Alors que Ermach, le directeur de Goskino, prétend que la violence ne sert ici qu'à dénoncer la violence, Nenachev réplique au contraire qu'elle ne fait que flatter les plus bas instincts du spectateur soviétique et fait le jeu des « capitalistes occidentaux ». Il est remarquable que ce débat classique, qui existe au même moment en Occident, trouve un exutoire dans cet échange de lettres lapidaires, naturellement inconnues du grand public (qui a cependant pu servir d'impulseur, comme on le verra dans les chapitres suivants). Autre aspect intéressant mis en évidence par le débat, la dénonciation par Nenachev du faible contrôle exercé par les organes compétents des films occidentaux importés⁷³.

Ermach a-t-il utilisé le prétexte de l'antiaméricanisme (censurer *Le parrain*) pour s'autoriser ensuite l'import de films non-américains également violents, à des fins mercantiles ? Ou alors son interprétation des messages cachés dans les films reste insuffisante, à l'inverse du sens critique aiguisé de Nenachev ? Quoi qu'il en soit, le 5 avril, le vice-directeur du DP, V. Sevriouk, tranche : Nenachev doit être moins agressif, et Ermach, répondre de manière posée à la critique. Sans aucun doute, les sommes engrangées par l'État soviétique avec la projection des films étrangers lui interdisent de tuer la poule aux œufs d'or. Qu'on en juge : au début des années 1980, près de 120 films étrangers doublés chaque année procurent 500 millions de roubles annuels de recettes, soit la moitié des revenus du cinéma en URSS. Des recettes dues aussi, on s'en doute, à la présence de scènes « croustillantes » ou « violentes », ou simplement de répliques « idéologiquement néfastes » que les doubleurs ont, comme par hasard, laissé filtrer...⁷⁴

* * *

La question essentielle est finalement de savoir s'il y a eu, oui ou non, pen-

⁷² Voir la lettre d'Ermach à Stoukaline du 24 février 1983 dans laquelle le directeur du Goskino fait référence à un article de *Sovetskaïa Rossia* du 17 février dans lequel l'auteur, P.Izvolenskaïa, « se permet d'écrire dans un ton familial de manière impardonnable, inexact sur le fond » (RGANI : 5/89/84/1-12). *Le parrain* (*The Godfather*) est réalisé en 1972 par Francis Ford Coppola ; *Diva*, de Jean-Jacques Beineix, sort en 1981.

⁷³ RGANI : 5/75/279/4-16.

⁷⁴ CAODM : 2942/1/74/106. Réunion du 11 août 1981 du studio Gorki. Intervention de Gourov, secrétaire de l'organisation du parti, de la section doublage.

PAR-DELÀ LE MUR

dant notre période, des textes incitant explicitement à produire des films anti-américains, comme ce fut le cas sous Staline. Plusieurs témoins affirment n'avoir jamais entendu parler de tels textes, mais que, dans tous les cas, leur existence s'avère inutile : tout le monde comprend parfaitement la ligne générale, notamment les personnes passées par « l'école de Staline »⁷⁵.

Si les témoins interrogés disent ne jamais avoir entendu parler de ce genre de texte, et que le sens de l'auto-censure est sans doute aussi développé au cinéma que dans d'autres domaines de la propagande, ces documents ont bel et bien existé. Le principe même en est tout à fait plausible, comme en témoignent un certain nombre de textes incitatifs de circonstance. Ainsi, en 1975, un arrêt du Goskino de la RSFSR, intitulé « Sur les objectifs des organisations de cinématographie de la RSFSR suite à l'arrêt du CC du PCUS 'Sur les trente ans de la Victoire du peuple soviétique dans la Grande Guerre patriotique' » prévoit l'organisation de la propagande de la Grande Guerre patriotique dans le cinéma et ses revues⁷⁶.

Deux documents de cette nature sont attestés pour notre période. Pour 1977, un projet de décret fait état « d'un contexte offensif de la part du monde impérialiste » et de la nécessité de l'ensemble de l'industrie cinématographique d'y faire face⁷⁷. En mai 1984, le Conseil des Ministres et le Comité central promulguent un décret « sur les mesures pour l'amélioration du niveau idéologique et artistique du cinéma et le renforcement de la base matérielle et technique de la cinématographie », un texte d'où seraient issus tous les films antiaméricains sortis en 1985-1986, dont, justement, *Voyage en solitaire*⁷⁸.

Ce dernier film, on l'a vu dans l'introduction, a été comparé à *Rambo*. Car, dans le faisceau de motivations que l'on vient d'évoquer, il convient d'inclure la question de l'inspiration ou de la rivalité avec Hollywood. Il ne s'agit pas là d'une inspiration purement artistique, mais bel et bien d'une volonté de la part des décideurs et des exécutants de riposter à ce qu'ils considèrent comme une offensive antisoviétique hollywoodienne, qui prend son envol à la fin des années 1970. Cette influence ne concerne pas uniquement des longs métrages où les Soviétiques sont dépeints en ennemis. *The Day After* (1983), un téléfilm montrant les conséquences d'une guerre nucléaire en Amérique, qui a eu un impact non seulement aux États-Unis, mais aussi en URSS, trouve ainsi, peut-être, sa réplique dans le film soviétique *Lettres d'un homme mort* (1986). Pour

⁷⁵ Entretien avec N. Kosolapov.

⁷⁶ GARF : 546/1/1380/23-24. Daté du 14 février 1975.

⁷⁷ GARF : 546/1/1482/170-173. Voir le texte en annexe.

⁷⁸ Le décret est notamment mentionné par Valeri Golovskoï (*op. cit.*, p.268-269) qui le cite d'après *Sovetski ekran* (13/1984, p.2).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

preuve, lors de la réunion du studio Mosfilm en juin 1984, V. Karen, exécutant important, souligne le caractère « progressiste » du film américain et propose à ses collègues de se lancer dans une réplique : « Avec un matériau aussi explosif, on peut faire un film qui inquiétera le spectateur, l'arrachera de l'écran de télévision »⁷⁹. Le film *Lettres d'un homme mort* date de 1986 : hasard du calendrier ? Il apparaît que malgré l'intention du réalisateur de ne pas produire un film de propagande⁸⁰, l'impulsion est venue d'en haut, l'idée d'une réponse était dans l'air.

Si les films antiaméricains soviétiques ne parodient que très rarement les longs métrages américains, c'est d'abord dans une inflation commune de films traitant de l'Autre que l'on perçoit une influence. À mettre en parallèle la production américaine et soviétique de films, dans le premier cas, figurant des Soviétiques, et dans le second, des Américains, cette inflation quasi simultanée apparaît frappante, surtout pour les années 1982-1985⁸¹. On ne peut de toute façon exclure que les plans thématiques des studios soviétiques aient été influencés par la sortie de ces films américains, car cette rivalité est avérée depuis longtemps⁸². Ces studios, justement, les archives actuelles nous permettent d'en avoir un aperçu de l'intérieur.

* * *

Comme d'autres médias, l'industrie cinématographique est étroitement dépendante de la ligne générale. En 1975, la détente prévaut : dès lors, chez Mosfilm, le premier studio du pays et vitrine du cinéma soviétique à l'étranger, le cinéma n'a d'autre mission que de « contribuer à la paix ». Sizov, son directeur, rappelle que « pour garantir une paix stable, il est crucial de développer nos relations avec les grandes puissances du monde capitaliste, en premier lieu

⁷⁹ CAODM : 2820/1/166/40-42.

⁸⁰ Témoignage de Jean Radvanyi, novembre 2005.

⁸¹ Pour une vision globale de la représentation des Russes et des Soviétiques dans le cinéma américain, voir : STRADA, Michael J., TROPER, Harold R. *Friend or Foe ? Russians in American Film and Foreign Policy, 1933-1991*. Scarecrow Press, 1997 (les chapitres 5 et 6 concernent notre période).

⁸² Pour prendre un exemple qui date des années de l'après-guerre, lorsque les Soviétiques décident d'adapter à l'écran le roman d'anticipation d'Alexandre Beliaev *L'homme-amphibie* (1962), le *New York Times* publie un article dans lequel on rit des ambitions démesurées des Soviétiques – Walt Disney lui-même ayant renoncé à adapter au cinéma le roman. Ceci pousse l'équipe soviétique, au contraire, à lancer un défi à Hollywood (RAZZAKOV, Fedor. *Nos films préférés. Le secret devient visible*. Moscou, 2004, p.119).

⁸³ CAODM : 2820/1/120/14, 65. Sténogramme de la réunion du comité du Parti du studio, le 5 février 1975.

PAR-DELÀ LE MUR

les États-Unis, la RFA et la France »⁸³.

Cette ligne n'est au fond qu'une façade, car, comme ailleurs, le studio est l'objet de critiques quant à la « faiblesse de la charge idéologique » du cinéma, les films politiques étant trop peu nombreux⁸⁴. Dès lors, on comprend aisément que 1981 soit une année faste sur le plan idéologique – les projets de Mosfilm mentionnent *Sur les îles de Grenade*, « film politique, consacré à la lutte pour la paix, accusant l'impérialisme américain », un film sans précédent (*sic*)⁸⁵. Le plénum de 1983 enfonce le clou avec nombre de films « de contre-propagande » en préparation comme *Victoire*, *Le puits*⁸⁶, *Cancan dans un jardin*, et *Collision*⁸⁷. Le film *Vol 222* doit « dénoncer dans une forme particulièrement offensive l'action de l'administration actuelle des États-Unis contre nos citoyens et notre pays »⁸⁸.

Si ces projets apparaissent déjà suffisants à Ermach, d'autres, comme Zamochkine, secrétaire du comité du Parti de Mosfilm, y trouvent à redire. En mars 1984, il affirme qu'il y a encore trop peu de films destinés à dénoncer « les nouveaux croisés de l'Occident »⁸⁹. À la suite du décret de mai 1984, lors de la réunion de juin, le même Zamochkine promet que, dans le contexte « d'une situation internationale complexe » et « d'un durcissement jamais vu de la lutte contre l'impérialisme », le collectif du studio fera le nécessaire pour créer des films significatifs par le contenu et divers par la forme »⁹⁰. L'intervention de V.Karen, mentionnée plus haut, souligne que le plan thématique de 1986 doit prévoir bien plus de films antiaméricains (« politiques » ou « patriotiques »), celui de 1985 étant insuffisant.

Tous ces appels à de la bonne volonté se heurtent cependant à deux obstacles de taille : le premier est la « crise du scénario », mentionnée plus haut, qui se traduit par l'absence à l'écran « d'un héros positif, humain, compréhensible par les spectateurs »⁹¹. Et surtout, le manque flagrant de moyens, qu'un Matveev dénonce avec rage à propos de son film *Victoire*, censé être le « blockbuster » de Mosfilm. Malgré « une supériorité idéologique sur ses adversaires » (il cite James Bond dans *Octopussy*, « une œuvre repoussante »), son œuvre

⁸⁴ CAODM : 2820/1/120/37-39.

⁸⁵ CAODM : 2820/1/149/45, 47, 72. Réunion du 4 février 1981.

⁸⁶ Premier titre de *Victoire d'un commerçant solitaire*.

⁸⁷ Qui deviendront *Cancan dans un jardin anglais* et *Deux versions d'une collision*.

⁸⁸ RGANI : 5/89/141/13-16. Réunion du 31 août 1983.

⁸⁹ CAODM : 2820/1/165/11-12.

⁹⁰ CAODM : 2820/1/166/29.

⁹¹ Intervention de Sakharov, réalisateur (CAODM : 2820/1/166/45).

⁹² CAODM : 2820/1/166/71-73. *Octopussy* est réalisé par John Glen en 1983.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

est pénalisée par un financement ridicule⁹².

* * *

À la différence des imprimés, pour lesquels les documents parlent rarement, la production des films à présences américaines nous est mieux connue. Les archives nous laissent entrevoir un véritable parcours du combattant et un long métrage jamais accepté d'avance.

Ce chemin de croix existe depuis longtemps. Une fois le scénario proposé, il est discuté par un ensemble de personnes, dont les « conseils artistiques » (*khoudsovet*) et les « comités pour la cinématographie », qui soumettent un certain nombre de remarques, en amont. S'il est validé, le scénario est confié à une « organisation artistique » (*tvortcheskaia organisatsia*, plus loin TO), qui réalise le film. Tandis que le réalisateur (*rejisser*) a la charge des décisions de mise en scène, le « rédacteur principal » (*glavred*) a quant à lui la mission non moins importante de communiquer avec les instances du pouvoir, dont un certain nombre de personnes agissant comme des censeurs.

Une fois réalisé, le film repasse d'abord devant le *khoudsovet*, avant le grand oral devant la commission du Goskino. Terminé et approuvé, le film est classé dans une catégorie dont dépend le nombre de copies final⁹³. À noter que c'est l'État soviétique qui joue le rôle du producteur : le PCUS achète le scénario, choisit le studio, le réalisateur et les acteurs, mais aussi travaille en partenariat avec des organismes comme le ministère de la Défense, le KGB, le MID, convoqués éventuellement à donner leur avis sur un élément précis du film⁹⁴.

Si des difficultés peuvent exceptionnellement se produire dans la production des longs métrages documentaires⁹⁵ ou des dessins animés⁹⁶, le parcours apparaît encore plus difficile pour un film politique, dont le contenu ne doit

⁹³ WOLL, Josephine. *Real Images. Soviet Cinema and the Thaw*. IB Tauris, 2000, p.6.

⁹⁴ Entretien avec Valentina Orlova.

⁹⁵ Le RGALI a plusieurs dossiers laconiques sur les films documentaires du réalisateur le plus connu – Léonid Makhnatch (né en 1933), qui reçoit plusieurs prix (RGALI : 2944/4/4437 ; RGALI : 2944/4/5320 ; RGALI : 2944/4/6316) ; RGALI : 2944/4/6819). Interrogé sur ces films, l'intéressé se défend d'avoir subi des pressions de qui que ce soit, en dehors du rôle déterminant du *khoudsovet* du Studio des films documentaires, qui dans son cas ne crée pas de problèmes particuliers.

⁹⁶ Ainsi, le dossier du dessin animé *Cambriolage à la...* (RGALI : 2944/4/4369), révèle nombre de difficultés : le 24 décembre 1976, on écrit que « le scénario rate sa cible, toute une série d'épisodes est traitée de façon peu fine et pas drôle du tout » (f.2). Le 25 mars 1977, une nouvelle version du scénario est proposée, l'accord est donné le 13 avril, sauf en ce qui concerne le « dernier épisode » (sans plus de précisions). Il faudra donc de nouvelles modifications, puisque c'est seulement le 2 octobre 1978 que la production est terminée.

PAR-DELÀ LE MUR

pas prêter le flanc à la critique.

Le choix d'un réalisateur est une première cause de retard : un film politique ne doit pas manquer sa cible, il doit trouver son spectateur. Or les plaintes sont nombreuses lorsqu'il s'agit de mettre la main sur « un réalisateur qualifié » pour garantir au genre populaire qu'est le film d'aventures, où la force militaire soviétique est montrée, son caractère percutant⁹⁷. La pire crainte des comités de contrôle est dès lors de confier la réalisation à un débutant : pour un film sorti en 1972, *L'atome marqué*, Gostev avait d'abord été considéré comme un mauvais choix. Pour autant, à la suite de pressions occultes, celui-ci finit pourtant par tourner le film⁹⁸. Pour *Mort au décollage*, où la protection « de secrets d'État » est en jeu, ce n'est plus ni moins le KGB qui promet sa coopération, mais à condition que le film soit confié à un réalisateur expérimenté⁹⁹.

Les retards se font importants dès lors qu'il devient nécessaire de représenter l'Occident. *La fuite de Mister Mac Kinley*, un film en projet à partir de 1972, se veut réaliste : un consultant pour les États-Unis et l'Europe occidentale est utilisé. Ceci est étonnant, car la rédactrice du long métrage demande que l'on purge le scénario d'éléments concrets et politiques qui rappellent la vie américaine : il faut donner au spectateur une représentation d'un pays capitaliste anonyme, une simple « image du monde occidental¹⁰⁰ ». Sa demande ne sera pas suivie d'effet, comme en témoigne la discussion sur l'indispensable voyage à l'étranger, dans un pays « où l'on pourrait trouver des paysages américains [je souligne] ». Le 14 février 1974, Ermach reçoit alors une requête pour remplacer le déplacement prévu originellement en Hongrie par un autre en Bulgarie ou Roumanie. Raison invoquée : « nos dettes envers la Hongrie sont impayées, d'autant plus que l'on peut trouver peu de choses en Hongrie qui fassent penser aux États-Unis ». Finalement, outre ces deux destinations, l'équipe part à Cuba et en RDA¹⁰¹.

Obtenir toutes les autorisations, et donc les visas de sortie, demande un temps certain. La décision d'envoyer des groupes n'est jamais prise de manière automatique : la distance du pays de tournage à Moscou apparaît proportionnelle à la qualité du film et de son importance. Ainsi, une partie de l'action du long métrage *Le droit de prime signature* doit avoir lieu en Suisse. Or le tour-

⁹⁷ Note datée du 10 mars 1975 « Sur la production et la diffusion des films d'aventures », signée Chaouro et Ermach (RGALI : 5/68/356/630/2-3).

⁹⁸ RGALI : 2944/4/2166/9-12. Daté du 30 mars 1971.

⁹⁹ RGALI : 2944/4/6200/1. Lettre du 4 mars 1980 signée par le chef du bureau de presse du KGB Iouri Kiselev.

¹⁰⁰ RGALI : 2944/4/3046/62-63.

¹⁰¹ Voir, entre autres : RGALI : 2944/4/3046/84, 100, 117, 209.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

nage finit par se dérouler en Tchécoslovaquie. Raison invoquée : « le scénario est, au sens artistique, superficiel, et souffre de la méconnaissance du matériau présenté ». Ce qui signifie que le budget demandé ne sera pas alloué¹⁰².

Même lorsque les autorisations de partir sont accordées, la fin du tunnel n'est pas en vue : des interrogations de candidats au voyage montrent que le pouvoir redoute les fuites, les transfuges. En dernier ressort, il est plus prudent de garder une partie de la famille des exécutants en otage : envoyer des couples à l'étranger est une décision qui ne se prend pas à la légère¹⁰³. Généralement, si la plupart du temps les groupes de tournage sont envoyés en Europe de l'Est, comme pour *Les centaures*, tourné en Pologne, en Hongrie et en Roumanie¹⁰⁴, le cinéma soviétique profite pleinement des « victoires du socialisme » dans le monde dans les années 1970, puisque, même pour un téléfilm (mais quel téléfilm !), *TASS*, les équipes sont non seulement missionnées à Cuba, mais aussi en Angola et au Mozambique, pays qui, on le sait, entretiennent d'étroits rapports avec la patrie du socialisme¹⁰⁵. Le lien entre guerre froide et cinéma reçoit ici un éclairage peu connu qui mérite d'être noté.

Outre les voyages à l'étranger, ce qui retarde considérablement la sortie d'un film politique est la nécessité d'être en accord avec, d'une part, les pratiques et la vie réelles, et d'autre part, l'actualité internationale, qui, on le sait, peut changer du jour au lendemain. Pour le premier cas, le film *L'attaquant de la stratosphère* offre un exemple aussi saisissant qu'absurde : le long métrage est retardé, car, malgré l'avis contraire d'un expert sportif, la participation d'une équipe américaine de basket-ball à la Coupe de la Baltique est jugée impossible. Ce n'est que lorsque la mention est remplacée par une fictive « Coupe d'Archimède », que le film peut enfin sortir sur les écrans¹⁰⁶. Autre exemple, le long métrage *Deux versions d'une collision* prend du retard, car plusieurs responsables de Goskino et du studio Odessa concluent que « les personnages-ennemis sont interprétés de manière stéréotypée » ce qui pénalise la dramatisation de la confrontation ; également, le comportement « trop philo-soviétique » de l'avocat américain qui défend les Soviétiques dans le film risque de paraître suspect aux spectateurs¹⁰⁷.

Pour ce qui est de la conformité au contexte international, les exemples

¹⁰² RGALI : 2944/4/4317/15.

¹⁰³ CAODM : 2942/1/74/67, 100.

¹⁰⁴ CAODM : 2820/1/125/168.

¹⁰⁵ CAODM : 2942/1/66.

¹⁰⁶ RGALI : 2944/4/3138/45-47.

¹⁰⁷ RGALI : 2944/4/7226/5-6, 13, 20.

PAR-DELÀ LE MUR

sont nombreux. La conclusion du conseil artistique de la première TO, le 25 mars 1977, pour le film *Le droit de prime signature* est tout à fait intéressante : « le spectateur doit comprendre que l'histoire avec Vikas (le millionnaire américain qui traite avec les Soviétiques), ne montre pas le début des relations commerciales soviéto-américaines, mais une nouvelle étape de celles-ci ». Autrement dit, le long métrage doit s'inscrire dans le présent, pour que le spectateur soit au courant des risques encourus par les relations commerciales soviéto-américaines à cause de provocations de « capitalistes malintentionnés »¹⁰⁸.

Cette idée de conformité doit également rester dans les limites de ce qui est possible de filmer, pour ne pas provoquer inutilement les Américains. La scène finale de *Sur les îles de Grenade* (1981), où le président américain est montré de dos, est longuement discutée au sein de Mosfilm – on envisage de la supprimer si elle gêne. Pour autant, le plan est conservé, car « l'auteur du scénario fait passer une frontière nette entre la Maison blanche et l'action de la CIA »¹⁰⁹. La justification d'une communication au sommet n'est pas toujours au rendez-vous – pour le film *Voyage en solitaire*, le *glavred* conclut qu'« il n'y a pas de raisons suffisamment fortes pour qu'on assiste à la conversation sur le téléphone rouge des dirigeants des deux pays ». En même temps, l'intrigue du long métrage est justifiée, car « le plénum de décembre 1982 n'a pas exclu l'éventualité de la guerre, conséquence d'un malheureux hasard » (!)¹¹⁰.

De fait, si la représentation de l'exécutif américain est soigneusement évitée à l'avenir, le contexte tendu de guerre froide sert systématiquement à légitimer les longs métrages antiaméricains des années 1982-1985. « Remonter le moral des Soviétiques », « renforcer leur vigilance », sont des formules qui reviennent souvent dans les dossiers des films. C'est également le cas pour une production comme *Le retour du résident*, qui illustre « le fond agressif de l'impérialisme américain, ses doctrines politiques et militaires, ainsi que les intermédiaires actifs de cette politique – les services de renseignement américains ». Goskino fait référence à un article de la *Pravda* pour justifier la plausibilité du scénario présenté. L'appui du KGB dans ces cas-là est égale-

¹⁰⁸ RGALI : 2944/4/4317/17.

¹⁰⁹ RGALI : 2944/4/5697/30.

¹¹⁰ RGALI : 2944/4/7687.

¹¹¹ RGALI : 2944/4/6297. « Suite au contexte actuel particulièrement tendu (voir l'article sur les armes chimiques et bactériologiques de la *Pravda* du 19 février 1982), il est urgent de sortir le film au plus vite, ce qui permettra de corroborer de façon documentaire et visible les matériaux de la presse soviétique et étrangère pour cette question pendante. Le KGB est du même avis. » (f.39).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

ment loin d'être inutile¹¹¹.

Enfin, un dernier facteur qui peut retarder la sortie d'un film est la volonté de compenser ses défauts artistiques par une apparence plus « commerciale ». Cela passe notamment par un changement de titre, qui devient plus « accrocheur ». Le meilleur exemple est ici celui de *La variante du zombie*, un « polar politique avec des éléments de science-fiction » selon la description du *khoudsovet*. La production s'appelle d'abord *Tentative d'assassinat*. Le 17 janvier 1984, le studio exprime l'idée que le long métrage aurait plus de succès avec le nouveau titre : le Goskino est d'accord, même si le film n'est finalement accepté que le 11 janvier 1985, après d'ultimes coupures, dont une interview avec un sénateur américain, sans raison précisée¹¹².

* * *

Dans le contexte de la guerre fraîche, le Parti tente donc de rajeunir sa machine de propagande accusée d'être devenue routinière et inefficace. Mais cette politique bute sur un certain nombre de problèmes, structurels et conjoncturels, qui expliquent que la machine semble tourner en rond, et que les exécutants se heurtent à de nombreuses difficultés, quand ils ne les créent pas eux-mêmes. Structurellement, l'impossibilité d'avoir accès à une information complète sur les États-Unis pénalise les acteurs de la propagande, journalistes ou propagandistes.

Conjoncturellement, la nécessité de devenir rentable en raison d'une crise économique croissante crée une différenciation entre deux types d'« industries idéologiques » : celles où la rentabilité est tout à fait accessoire, comme la presse et la télévision, où l'instrumentalisation s'exerce de manière forte, les exécutants ayant une marge de manœuvre faible ; et l'industrie de l'édition, et surtout du cinéma, où les choses sont plus complexes, et où les idéologues ont visiblement bien plus de mal à galvaniser leurs équipes, mais aussi où, paradoxalement, l'esprit créatif de certains réalisateurs et écrivains permet à l'antiaméricanisme de se renouveler par une coloration nationaliste, qui lui confère une authenticité qui lui faisait jusqu'ici défaut.

Dès lors, quel est l'impact de ces résolutions sur les présences américaines ? Il est tentant de répondre qu'il est minimal – l'amélioration de la machine est empêchée par les grandes difficultés économiques, criantes, au début des années 1980, tout autant que par la crainte des conséquences des réformes, de la nécessité de faire trop de compromis. Libéraliser la presse est

¹¹² RGALI : 2944/4/7668.

PAR-DELÀ LE MUR

hors de question, comme en témoigne la (re) création du Département d'information internationale du Comité central¹¹³. Le cercle devient réellement vicieux avec Andropov – la lutte idéologique bloque tout changement potentiel dans la couverture de l'intérieur. Comment permettre des critiques si l'objectif numéro un est de démontrer la supériorité du système soviétique ? Toutes ces difficultés apparaissent avec encore plus de relief dans le cas de la propagande destinée aux jeunes.

¹¹³ Le DII fut également (surtout ?) créé pour « remercier » les organisateurs de la rédaction des « mémoires » de Brejnev (*Petite Terre*), le directeur général de TASS Zamiatine, qui devient le responsable du département, et le rédacteur en chef adjoint de la *KP*, Vitali Ignatenko, qui deviendra à son tour l'adjoint de Zamiatine. Voir le récit de cet épisode dans *La plume d'or du Secrétaire général (Zolotoe pero genseka)*, article de *Russkaïa Germania* (29/2005), <http://www.rg-rb.de/2005/29/sek.shtml>. L'article est basé sur le film documentaire d'Alekseï Denisov, *Les plumes d'or du Secrétaire général*.

CHAPITRE VI

La jeunesse dans la ligne de mire. L'enjeu premier de la propagande

« Les idéologues occidentaux, on peut en parler avec assurance, ont décidé de nous attaquer à partir d'une nouvelle plate-forme, la comparaison entre deux modes de vie. [...] L'un des objectifs premiers de la propagande ennemie consiste à saboter l'unité des générations de nos pays et à briser le caractère sacré des traditions révolutionnaires. Aux anciennes théories sur « le conflit des générations » se greffent des balivernes sur la « spécificité » des intérêts spirituels de la jeunesse contemporaine, sur l'incompatibilité de ses intérêts avec ceux des anciennes générations tout d'abord dans les sphères de la vie sociale comme de la vie quotidienne, des loisirs, de la culture [...] »¹

« Ayant tout subi, nous savons par nous-mêmes / Que pendant les journées des attaques psychiques / Nos cœurs non occupés / Seront conquis en un instant par notre ennemi.² »

Depuis les origines de l'URSS, la jeunesse constitue un enjeu de tout premier plan pour la culture publique officielle. Pour le pouvoir, son importance tient d'abord à sa taille : la jeunesse soviétique, ce sont soixante millions de personnes, âgées de trente ans au plus (âge maximal pour faire partie du kom-somol), soit près d'un quart de la population totale. Au sein de cette masse, le pouvoir distingue cinquante millions d'élèves du secondaire et neuf millions d'étudiants³.

Proie réputée facile pour la propagande venue d'Occident, le pouvoir cherche à la mobiliser et l'embrigader dès les années 1920 : ces futures générations doivent être des communistes irréprochables⁴. Cette lutte pour conserver un contrôle sur la culture des jeunes se durcit au cours de la guerre

¹ Intervention d'A.Derevianko, secrétaire du CC du VLKSM, lors d'un séminaire sur les questions de l'organisation de l'enseignement de la propagande qui se déroule du 9 au 11 août 1978 (RGASPI : 1m/95/13/22-26).

² Poème de Vassili Fedorov, cité par A.Briazguine, propagandiste, lors de la conférence « des moyens mobiles de propagande et agitation des comités du komsomol », Moscou, 22 janvier 1985 (RGASPI : 1m/95/351/15-28).

³ Mention d'une étude soviétique « Sur certaines particularités de la réception des films par des spectateurs enfants et adolescents » lors d'une réunion du studio Gorki du 15 janvier 1976 (CAODM : 2942/1/56/20-23).

⁴ Voir GORSUCH A., *op. cit.*, spécialement le chapitre 1 : « The Politics of Generation » (p.12-27).

PAR-DELÀ LE MUR

froide de Staline. Les objectifs ne disparaissent pas avec l'avènement de la détente. Le pouvoir – ses décideurs et exécutants – dresse avec une inquiétude renouvelée le bilan d'une jeunesse de plus en plus insensible aux bases idéologiques du régime, férue de l'Occident. Il est vrai que l'objectif du pouvoir devient particulièrement difficile à remplir alors que se multiplient les échanges avec l'« ennemi principal », les États-Unis. Trouver des moyens nouveaux de mobiliser la jeunesse pour des « grandes causes », la rendre vigilante face aux tentations constitue un leitmotiv récurrent des acteurs de la propagande. Ces objectifs nécessitent de politiser les loisirs des jeunes, mais aussi de garder un œil vigilant sur leurs contacts, directs ou indirects, avec l'Autre.

Une mobilisation permanente

À l'image de la détente que l'on cherche à préserver, les années 1975-1979 sont consacrées à des tentatives de dépasser la routine de la propagande ; à mobiliser la jeunesse soviétique dans le cadre de grands enjeux internationaux ; et à s'opposer à la subversion occidentale. Jusqu'en 1978, les États-Unis apparaissent absents des discussions du komsomol sur les moyens d'y arriver. En même temps, les discours des propagandistes laissent filtrer un constat de plus en plus pessimiste. Le divorce entre pouvoir et jeunesse apparaît consommé : l'idéologie communiste n'attire plus.

Les rituels auxquels participent les propagandistes chargés de l'éducation des jeunes – conférences, congrès ou séminaires – participent des mêmes codes que leurs équivalents dans le monde adulte. Dans la conférence sur le thème « Problèmes actuels de l'éducation communiste de la jeunesse », qui se déroule à Minsk du 30 octobre au 1^{er} novembre 1975, le caractère stéréotypé des discours est très prononcé. En cette époque plutôt pacifiée, le cœur de l'URSS semble préservé : la seule intervention qui évoque le danger d'une subversion des jeunes Soviétiques (« l'éducation au refus de la jeunesse envers l'idéologie bourgeoise dans les conditions actuelles »), est le fait du premier secrétaire du Comité Central du LKSM de Lettonie⁵. Les marges de l'URSS, Ukraine, Biélorussie, Pays Baltes, ont depuis longtemps été des territoires-cibles privilégiés pour la propagande ennemie.

En 1976, le XXV^e Congrès apporte son lot de « nouvelles » idées en matière d'éducation politique, aussitôt relayées par les canaux habituels. Le culte de la personnalité de Brejnev, discret, se retrouve dans le discours du res-

⁵ RGASPI : 1m/34/830/177-178. Daté du 12 septembre 1975.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

ponsable du komsomol Tiajelnikov, pour qui le rapport du Secrétaire général⁶ constitue un « véritable programme d'action pour la presse des jeunes », et ce, pour une longue période. Aucune fausse note dans le bilan dressé : « tout le monde est d'accord, souligne-t-il, pour renforcer chez la jeune génération les idées de patriotisme soviétique et d'internationalisme socialiste ». Avant d'avouer que la préparation des jeunes au service militaire est « une orientation privilégiée à l'heure actuelle »⁷. La militarisation de la société soviétique a toujours été la voie royale de l'embrigadement. Mais la mention du caractère « actuel » de cette tendance confirme d'une certaine manière la prise de conscience d'une situation internationale de plus en plus tendue.

À ce moment, les États-Unis ne sont toujours pas explicitement désignés. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'interpréter la résolution du Comité central « Sur l'amélioration du rôle de l'agitation politique orale dans le cadre de l'exécution des décisions du XXV^e Congrès », les conservateurs du komsomol rappellent qu'il est important de « repousser à temps et de manière argumentée les diversions idéologiques ennemies »⁸, sans plus de précisions. Ces diversions, elles peuvent provoquer, comme le rappelle un responsable de l'agit-prop à Erevan à la fin 1976, des « débordements » : par là, il entend le fait que, lors d'un festival de musique à Vilnius, des spectateurs ont brandi des effigies à la gloire du guitariste (américain) Jimi Hendrix, mort, comme on le sait, d'une overdose.

Les intervenants mettent fréquemment en avant ce qu'ils considèrent comme des faux pas de la propagande. Les films étrangers projetés en URSS, qui rencontrent un succès important auprès des adolescents, alors que leur contenu est « pauvre artistiquement », sont l'objet de vives critiques⁹. Certains vont jusqu'à dénoncer l'effet pervers d'une propagande qui éveille la curiosité des jeunes pour cet Occident démonisé : rien n'attire plus que l'interdit¹⁰. Cet appel à dépasser une éducation politique surannée vont être entendus au cours de la période suivante, lorsque vient le temps de repenser la contre-propagande.

Le Rubicon est franchi en 1978, à l'occasion du XVIII^e Congrès du komsomol. Au cours d'un séminaire organisé du 9 au 11 août, A. Derevianko, secrétaire du CC du VLKSM, souligne la nécessité de s'adapter au contexte d'un « adversaire américain plus adroit que par le passé »¹¹. Désormais, les

⁶ « Les nouveaux objectifs du parti dans le domaine de la politique intérieure et étrangère ».

⁷ RGASPI : 1m/34/896/98-103. Daté du 8 avril 1976. Extrait du protocole de la réunion du 30 mars 1976.

⁸ RGASPI : 1m/34/966/18-20. Arrêt du Secrétariat du CC du VLKSM, 1 mars 1977.

⁹ RGASPI : 1m/34/907/69-70. Sténogramme du séminaire des lecteurs à Erevan, 23-25 novembre 1976.

¹⁰ RGASPI : 1m/34/907/85-105.

¹¹ RGASPI : 1m/95/13/22-26.

PAR-DELÀ LE MUR

Américains redeviennent une cible clairement désignée ; la propagande doit montrer aux États-Unis que le Parti et sa jeunesse ne font qu'un, essentiellement par des « campagnes de masse pour la paix ». Instruments du Parti, les journaux du VLKSM doivent se mobiliser dans la lutte. Parmi eux, l'accent est mis sur les périodiques lus par les plus jeunes. Ainsi, le rapport sur les articles de la PP en 1978 affirme qu'ils « aident à démystifier la belle et insouciante existence de la jeunesse occidentale », « initient aux contradictions brûlantes de la société capitaliste » et avertissent le lecteur sur le danger « d'une attitude trop naïve envers l'information étrangère »¹². Dans ces discours transparait clairement la fascination des jeunes Soviétiques pour l'Occident, la vie des jeunes par-delà le Mur ; et la volonté d'en savoir plus en écoutant les « radios libres ».

Les années suivantes sont marquées par le maintien, voire le renforcement d'un niveau d'alerte élevé après le décret d'avril 1979. Cette année, les « provocations se multiplient » à l'égard de bons et loyaux Soviétiques. Les plus concernés sont les marins, que la propagande ennemie incite à quitter leur poste quand ils se retrouvent en port. La propagande est priée de s'adapter à un nouveau contexte dans lequel les Soviétiques sont assaillis de questions auxquels ils ne savent pas répondre. Le manque de « recueils de réponses types » à destination des touristes est dénoncé¹³. Le décret d'avril entraîne dans son sillage, tel un écho, des réponses stéréotypées des instances du komsomol¹⁴.

Le cinquième plénum du CC du VLKSM donne l'occasion de prolonger et de développer ces critiques. Pour Pastoukhov, le nouveau dirigeant du komsomol, la propagande destinée à la jeunesse manque de « vivacité », de « passion ». Surtout, la jeunesse doit être recadrée, le laxisme ambiant doit être remplacé par un contrôle plus sévère. Le conservateur appelle à mettre fin à l'espace de liberté quasiment sans contrôle que sont les *diskoteki*, des soirées privées où l'on entend trop souvent des enregistrements des émissions des radios étrangères. La mode vestimentaire doit être réglementée et ne plus autoriser le port de vêtements « provocateurs » tels que des tee-shirts avec le drapeau américain, des mentions de capitales étrangères, etc. Et, après le Goskino, la firme d'enregistrement Melodia est sommée de se montrer plus sélective dans ses choix. Pastoukhov cite l'exemple de *Money, money, money* d'ABBA : pour l'idéologue, « il est impensable de parler ainsi d'argent ! ».

¹² RGASPI : 1m/95/496/5.

¹³ RGASPI : 1m/95/64/33-44. Daté du 9 janvier 1979.

¹⁴ Ainsi, le 17 juillet 1979, un décret « Sur les mesures pour le renforcement de la 'trempe' politique, de travail et morale de la jeunesse, qui découle de l'arrêt du CC du 26 avril 1979 », par le bureau du CC du VLKSM (*Documents du CC du VLKSM*. Moscou, 1976, p.105-108).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Pour tenter de mettre bon ordre dans toute cette décadence, Pastoukhov annonce, en grande pompe, la création d'un Conseil de coordination (KS), chargé des questions de lutte contre la « pénétration de l'idéologie et de la morale bourgeoises »¹⁵.

Plus qu'une dénonciation de la perfidie de l'ennemi américain, le discours de Pastoukhov s'apparente à une véritable déclaration de guerre aux institutions « libérales » telles que le Goskino ou Melodia. Le VLKSM, bastion du conservatisme¹⁶, appelle à une réaction idéologique, à une véritable purge. La guerre froide permet ainsi aux forces conservatrices soviétiques de retrouver les arguments nécessaires pour occuper du terrain sur le plan institutionnel. La presse devient un instrument privilégié de cette stratégie : ainsi, le 5 mars 1980, la *Pravda* publie une tribune intitulée « Sous les voiles de la discothèque » qui invite à réfléchir sur les moyens d'arriver à idéologiser cet espace de liberté. Une campagne de réflexion est lancée avec un séminaire portant sur les clubs et les discothèques qui se déroule alors à Moscou les 21 au 21 mai 1980¹⁷, suivi par le décret « Sur les mesures pour l'amélioration du niveau idéologico-artistique du travail des discothèques », qui restera naturellement lettre morte.

* * *

Les mesures destinées à rattraper le retard sur l'adversaire dans le domaine de la culture de guerre froide des jeunes se multiplient pendant les années 1979-1980. Le conflit en Afghanistan devient un instrument à part entière de l'éducation politique de la jeunesse. Passage (presque) obligé, il sert de couronnement à une stratégie visant à renforcer sa « trempe » (mot-clé qui revient de manière presque obsessionnelle), une stratégie qui a débuté alors que le futur soldat n'avait pas dix ans.

Séminaires, conférences, clubs, cours et écoles, sans parler d'une déferlante de décrets et de publications ponctuent cette offensive. L'effet d'impulsion et l'effervescence générale tarissent après 1981 : trêve post-électorale oblige. Il faut attendre la fin 1982 pour voir la trace d'une conférence-étape importante où l'antiaméricanisme soviétique trouve enfin sa justification dans le nouveau

¹⁵ RGASPI : 1m/100/9/19-23. Daté du 14 novembre 1979.

¹⁶ Voir MITROKHINE N., *op. cit.* p.236 et *sqq.* (« Le rôle de l'appareil du CC du VLKSM dans la consolidation du mouvement des nationalistes russes »).

¹⁷ On y rappelle que les discothèques soviétiques datent des années 1970 : la première serait apparue en 1972 à Toliatti (région de Samara), puis en 1976 en Ouzbékistan. Elles sont fondées sur une base légale, le statut des « clubs » qui existent dès 1919, avec, en 1921, la création d'un premier règlement d'un « club de jeunes ». Voir également le chapitre VIII.

PAR-DELÀ LE MUR

contexte reaganien. La conférence se déroule de nouveau dans les « marges » de l'empire soviétique, à Grozny. Une façon de rendre cet événement plus discret aux yeux des médias, y compris occidentaux ?

Du 25 au 28 octobre 1982, on y débat des « problèmes actuels d'éducation patriotique et internationaliste de la jeunesse à la lumière de l'arrêt du CC du VLKSM 'Sur les soixante ans depuis la formation de l'URSS' ». Une seule communication, celle de M. Chaïdaev, général et docteur en sciences historiques, professeur à l'académie militaire Dzerjinski, porte sur les relations avec les États-Unis. De tonalité est nettement alarmiste, le discours souligne que le danger de conflit nucléaire est bien réel. La nouvelle administration Reagan a ouvertement proclamé son désir d'une domination militaire et a appelé ses alliés à organiser « une croisade contre l'URSS et contre le socialisme ». Pour ne pas être accusé de semer la panique dans la population, l'auteur se justifie en s'appuyant à la fois sur les conclusions du XIX^e Congrès du VLKSM et l'éditorial de la *Pravda* du 18 mai 1982, qui a « relancé l'idée d'une mobilisation patriotique de la jeunesse »¹⁸.

Ce genre de discours, dans le droit fil des idées d'un Oustinov, reste cependant relativement rare. Le plus souvent, les intervenants aux rassemblements idéologiques sont des civils qui se contentent de se lamenter sur le consumérisme d'une jeunesse éprise « d'attributs bourgeois », et de dénoncer le laxisme institutionnel. Après le Goskino et Melodia, en 1983, c'est au tour de l'industrie du jouet soviétique d'être accusée d'américanophilie : elle qui fabrique, en lieu et la place de soldats de plomb de la Grande Guerre patriotique, des cow-boys et des Indiens en plastique¹⁹ !

Le plénum de juin 1983 ne semble pas marquer une quelconque rupture pour le komsomol. Le VLKSM poursuit sa politique de coopération avec le Goskomizdat et le ministère de l'Instruction, proposant des cours sur « la lutte idéologique dans la sphère de la culture à l'heure actuelle » ou publiant des ouvrages particuliers sur l'éducation des jeunes²⁰. La situation continue cependant de se dégrader. En 1984, les idéologues appellent l'école à renforcer son contrôle sur ses ouailles, de tenter de les éloigner autant que possible de la « propagande ennemie »²¹ : une forme d'aveu d'échec pour le secondaire soviétique, domaine largement infiltré par la culture occidentale.

Ce qui ne signifie pas, il convient de le souligner avec vigueur, que la pro-

¹⁸ RGASPI : 1m/95/224/85-87, pour le début.

¹⁹ RGASPI : 1m/95/260/1-15. « Quelques considérations sur la lutte contre la pénétration de l'idéologie et de la culture bourgeoises », 11 janvier 1983.

²⁰ RGANI : 5/89/141/5-12. Daté du 30 août 1983.

²¹ RGANI : 5/90/125/2-5, 11-25. Daté du 18 janvier 1984.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

pagande soviétique a baissé les bras, ni qu'elle cherche à « sauver les apparences ». Des efforts certains sont faits pour tenter de reprendre la main. Ainsi, la KP publie à échéances régulières des bulletins actualisés sur les pratiques des organisations américaines, sur leurs stratégies d'influence de la jeunesse²². Sont visés en particulier les jeunes adultes présents sur des navires militaires ou de pêche s'arrêtant dans les ports étrangers, des proies faciles en raison d'une longue période d'éloignement. Il n'est guère étonnant, dès lors, qu'ils ramènent avec eux « tout un ensemble d'objets symbolisant la bourgeoisie : drapeaux, blasons, autocollants », mais aussi « des publications pornographiques [*sic* !], de la littérature idéologiquement nocive, des disques, des enregistrements sur bande de groupes musicaux et de groupes qui prônent la permissivité bourgeoise, l'appât du gain, la supériorité raciale et l'amour libre »²³.

Par ailleurs, après l'arrêt du secrétariat du 21 mai 1984 « Sur la création de groupes mobiles de propagande pour l'étude de l'opinion publique de la jeunesse », le pouvoir cherche à connaître mieux l'effet de la réception des messages de propagande²⁴. La « mobilisation permanente » se lit aussi dans la préparation du « 12^e festival international de la jeunesse et des étudiants »²⁵. Enfin, *Znanié*, avec l'arrêt du 21 mai 1984, et TASS, avec celui du 28 mai 1984, sont sommées de se préoccuper de « la lutte de la jeunesse contre les forces de l'impérialisme américain et de l'OTAN », de leurs réactions contre « le déploiement des fusées américaines en Europe occidentale »²⁶. Il va de soi que les programmes de mobilisation se poursuivent au-delà de mars 1985, sous Gorbatchev.

En définitive, dans sa lutte moralisatrice, le VLKSM est une organisation qui n'a pas droit au repos. Et pour cause : politiser le temps libre des jeunes demeure pour elle une obligation constante.

Politiser le temps libre

En URSS, le temps « occupé », autrement dit le temps de l'école – des cours et des devoirs – est théoriquement déjà bien investi par la culture anti-américaine. Temps immobile, sur lequel le contexte de détente n'a pas de prise,

²² BALL A., *op. cit.*, p.188.

²³ RGASPI : 1m/95/351/15-28. Sténogramme de la conférence des dirigeants des moyens mobiles de propagande et agitation des comités du komsomol, Moscou, 22 janvier 1985, *op. cit.*

²⁴ RGASPI : 1m/95/304/12.

²⁵ GARF : 9604/2/4939/44. Daté du 20 septembre 1985.

²⁶ RGANI : 5/90/132/4-11, 27. Daté du 18 mai 1984.

PAR-DELÀ LE MUR

il se dévoile dans les programmes scolaires et les manuels. Les manuels d'histoire révèlent la fossilisation des discours en ce qui concerne les États-Unis. Ainsi, à consulter un manuel de 1973, en pleine détente, les États-Unis sont toujours dépeints comme « la force principale de l'impérialisme contemporain », dont la politique intérieure et étrangère se caractérise par une agressivité extrême. L'orientation des questions posées à l'élève à la fin de chaque leçon (« Quelles sont les raisons du renforcement de la réaction politique aux États-Unis ? ») montre que l'apprentissage de l'intégration de l'antiaméricanisme fait partie d'une intention manifeste²⁷.

Il en va autrement du temps libre, du temps des loisirs, dont les jeunes disposent de plus en plus. Véritable « front pionnier idéologique » dans lequel le pouvoir soviétique se retrouve en position défensive, il constitue un défi pour les idéologues.

Une de leurs missions consiste à réveiller les esprits pendant les vacances. Proposer des activités politiques dans les camps de pionniers est une préoccupation ancienne, comme en témoignent les documents dont on dispose, qui constituent une longue énumération largement ritualisée des pratiques et des carences. Au début de notre période, ces camps apparaissent souvent oubliés par l'idéologie ; au mieux, les activités politiques semblent se dérouler d'une manière sèche, moralisatrice, contraignante et peu originale, qui ne favorise pas l'assimilation²⁸. Ce qui n'est pas acceptable, car les règlements de ces camps obligent les moniteurs à organiser des « mises au point d'information » régulières avec les jeunes.

Le Parti-État ne compte pas laisser ce domaine en déshérence, et promulgue un décret « Sur les mesures pour la poursuite de l'amélioration des vacances organisées des pionniers et des écoliers » en 1976. Son programme prévoit, entre autres, de faire appel aux « nouvelles technologies » : des projections régulières de documentaires divers doivent avoir lieu. Les plus fréquents doivent porter sur l'écrivain Arkadi Gaïdar²⁹, la Grande Guerre patriotique, mais aussi sur des thématiques moins politiques comme la protection de la nature. Les jeunes doivent également subir un programme de

²⁷ FOURAEV, V.K., dir. *Histoire contemporaine (1939-1972)*. 4^e éd. Moscou, 1973. Voir §42 et 43. *Les États-Unis d'Amérique*. Puis §63, *les relations internationales à l'étape actuelle (1956-1972)*, p. 221-229.

²⁸ RGASPI : 2m/2/885/12. Sténogramme de réunion du CC du VLKSM, 1-2 décembre 1975. Section « éducation idéologique et politique des écoliers dans les conditions du camp ». Voir aussi RGASPI : 2m/2/885/228-230.

²⁹ De son vrai nom Golikov, 1904-1941, auteur pour la jeunesse, surtout connu pour son œuvre longtemps culte *Timour et son équipe* (1940), adaptée au cinéma en 1976, une tentative de recréer un « modèle » pour la jeunesse.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

« rééducation musicale ».

L'ambitieux programme se heurte de nouveau à des obstacles infranchissables : d'une part, en raison de problèmes matériels – l'équipement de la plupart des camps étant insuffisant pour les « nouvelles technologies »³⁰. Mais également en raison du retard pris dans la lutte contre l'influence occidentale. Les idéologues se plaignent de « l'attraction puissante de la guitare », et de ceux qui en jouent, ce qui, forcément, développe « le mauvais goût et les lacunes » ; et de la popularité déjà bien ancrée des groupes comme les Beatles, les Rolling Stones ou Black Sabbath, entre autres³¹.

Comme ailleurs, les rapports des camps de vacances oscillent entre auto-flagellation et bravades. À les croire, en 1978, les informations, les discussions, les analyses de l'actualité et le travail des « clubs politiques » auraient aidé les moniteurs des pionniers à élargir les connaissances politiques des jeunes, à corriger leurs conclusions et opinions, et à former chez eux une « approche de classe » pour mieux juger des événements et des phénomènes³². Dans le contexte de 1979, « l'année de l'enfant », « une attention particulière » est consacrée à l'analyse de la situation des enfants en URSS et dans d'autres pays du socialisme et du capitalisme. Des « journées de solidarité avec les enfants du monde capitaliste » sont également instaurées cette année³³. De nouveau, les documents montrent qu'aucune classe d'âge ne doit échapper à la politisation : au camp Orlenok (« L'aiglon »), destiné prioritairement aux enfants des quatre premiers niveaux, l'information politique est diffusée sous la forme de « discussions au coin du feu ». La lecture des journaux, l'étude de la radio peuvent donner naissance à la création de la presse murale qui, si elle reflète les questions de connaissances politiques, est plutôt orientée vers l'écolier d'un âge plus avancé³⁴. Dans les années 1980, les mêmes difficultés (travail avec le cinéma³⁵) persistent. Les États-Unis apparaissent désormais comme les principaux ennemis, avec des discussions pouvant tourner autour des « traces sanglantes de l'impérialisme (sous-entendu américain) »³⁶.

En dehors des animations qui se déroulent « en salle », les activités « en

³⁰ RGASPI : 2m/2/885/188, 194.

³¹ RGASPI : 2m/2/885/206-208. À noter que l'absence de mentions de groupes de musique spécifiquement américains ne doit pas faire penser à leur absence du répertoire écouté et joué par les jeunes.

³² RGASPI : 2m/3/161. Rapport sur les activités du camp Artek en 1978.

³³ RGASPI : 2m/3/238/5-7. Rapport sur les activités du camp Artek en 1979.

³⁴ RGASPI : 2m/3/420/13-14. Rapport sur les activités du camp Orlenok en 1981.

³⁵ RGASPI : 2m/3/620/10. Rapport sur les activités du camp Orlenok en 1982.

³⁶ RGASPI : 2m/3/673/8. Rapport sur les activités du camp Orlenok en 1983.

PAR-DELÀ LE MUR

plein air » sont également concernées par cette politisation. Les « jeux militaro-patriotiques », apparus dès les années 1920, sont un moment essentiel de transmission d'un certain nombre de valeurs qui, sans prendre des formes ouvertement antiaméricaines, participent d'une éducation politique totale des jeunes enfants. *Zarnitsa*, née en 1967, « appelée à non seulement habituer les pionniers et les écoliers à apprendre les rudiments du service militaire », est à cet égard le jeu de pionniers par excellence³⁷.

Deux étapes peuvent être distinguées dans son organisation : le jeu pratiqué dans le cadre du camp de vacances, sans que la compétition joue un rôle essentiel ; et les finales annuelles, véritables événements nationaux minutieusement orchestrés. Le succès est tel qu'une version « light » est créée pour les plus jeunes, la « Zarnitchka » (« petite Zarnitsa »). Les enfants apprennent à jouer aux agents de renseignements, aux démineurs, aux chiffreurs, aux infirmiers, etc. Une fois les « hostilités » déclarées, les gardes-frontières se dirigent vers la frontière désignée par une corde avec des bandes de couleurs, et ont pour mission de stopper tout espion étranger qui tenterait de la franchir³⁸. Comme ailleurs, des problèmes logistiques peuvent se poser : en 1976, les idéologues se plaignent du fait qu'alors que *Zarnitsa* existe depuis dix ans, les enfants n'ont toujours pas d'uniforme³⁹.

Les finales de ces jeux sont des rituels de grande ampleur, avec plus de deux mille participants qui nécessitent une organisation complexe et minutieuse et impiquent la participation du ministère de la Défense comme d'autres institutions⁴⁰. Si la culture patriotique prévaut sur la culture de l'ennemi, les enfants apprennent, dès le plus jeune âge, qu'il existe la possibilité d'une guerre nucléaire. De nombreux cours sur les réactions qu'il faut avoir en cas d'attaque – sans que l'on sache si les fauteurs de cette guerre sont explicitement désignés – ne sont pas sans rappeler ceux qui existent aux États-Unis dans les années 1950-1960⁴¹. Les Soviétiques vivent bel et bien dans une ambiance de psychose militaire, quand bien même latente.

³⁷ RGASPI : 2m/3/230/4-5. Note sur le jeu à l'occasion de la finale 1979.

³⁸ RGASPI : 2m/3/351/26-29. Note du Q.G. de *Zarnitsa*, 26 décembre 1980.

³⁹ RGASPI : 2m/2/980/98. Sténogramme de réunion du 18 mai 1976.

⁴⁰ La 8^e finale de *Zarnitsa* se déroule du 2 au 9 juin 1979 à Toula (RGASPI : 2m/3/230). Voir le scénario très détaillé des manifestations du 28 juin, lors de la finale de *Zarnitsa* en 1981 à Odessa, du 27 juin au 4 juillet (RGASPI : 2m/3/402/45-50).

⁴¹ Voir Kenneth D. Rose, *One Nation underground. The Fallout Shelter in American Culture*, New York et Londres, New York university Press, 2001.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

* * *

La politisation d'un moment – les vacances –, et d'un espace – le camp de pionniers –, n'est naturellement qu'une partie d'un territoire beaucoup plus vaste, où le quotidien de l'enfant et de l'adolescent est (théoriquement) soumis au contrôle du Parti. Ce territoire comprend en premier lieu le contrôle des lectures.

La propagande dans les livres sert de propédeutique à l'ingurgitation d'une propagande « adulte » plus tard. Les jeunes sont ainsi conditionnés pour reconnaître les ennemis là où ils se trouvent. Seulement, il ne suffit pas de désigner l'ennemi. Pour que la recette puisse faire effet, il est nécessaire de créer des *modèles* à suivre. Or comme le soulignent les acteurs de l'édition au début de notre période, tous les livres classiques où la part belle est laissée aux héros ne sont plus réédités depuis les années 1950⁴². Pire, le contexte de détente, sensible depuis la fin des années 1960, a permis le développement d'une littérature « d'évasion », dont l'objectif premier n'est absolument plus de mobiliser idéologiquement son lectorat. Ainsi, la section des *Aventures et science-fiction* de l'éditeur à la réputation pourtant conservatrice, Jeune Garde, ne privilégie absolument plus des auteurs « idéologiquement avancés », comme le vénérable Lazar Lagune, auteur de *Ibn Khottab* vu au chapitre I. Aucun livre qui se fixe un objectif de « lutter contre l'ennemi impérialiste » ne se trouve dans le plan de l'éditeur qui, de surcroît, ne recrute plus des membres du Parti dans son comité de rédaction⁴³.

L'absence de modèles et d'incitation de la part des éditeurs n'est qu'un aspect d'un problème global qui devient criant, celui d'une jeunesse soviétique qui, non seulement, ne croit plus dans l'avenir brillant de leur pays, mais dont les vices – l'alcoolisme et la délinquance – sont en constante augmentation. Or tout est lié. Une enquête sociologique sur « la formation de l'approche de classe envers les manifestations de la vie sociale chez différentes catégories de la jeunesse » conclut sur l'existence de nombreux défauts dans le travail des idéologues du komsomol⁴⁴.

Les éditeurs soviétiques qui s'interrogent sur les moyens d'y remédier privilégient l'option de la lecture. S'inspirant de leurs homologues occidentaux, ils appellent à la création d'une littérature spécialement destinée aux jeunes, à une fabrique de modèles de masse dans la littérature. Certes, la littérature destinée à la jeunesse est loin d'être absente en URSS, mais la stratégie éditoriale

⁴² RGASPI : 2m/2/977/17, 31.

⁴³ RGANI : 5/69/413/13-16. Daté du 2 décembre 1976.

⁴⁴ RGASPI : 1m/34/967/7. Daté du 1^{er} novembre 1977.

PAR-DELÀ LE MUR

consistant à créer des collections particulières est loin d'être systématique. Sur-tout, les idéologues appellent les rédactions de la littérature de fiction à adapter leurs héros à l'air du temps, à un lectorat qui n'est plus « aussi naïf et candide qu'autrefois »⁴⁵.

Dans un premier temps, la reprise se fait sentir. Les critiques semblent être écoutées. Entre autres, Jeune Garde prépare en 1978 un plan thématique sur des livres « de contre-propagande ». Mais l'inertie de la machine et le conservatisme pudibond du VLKSM finissent par mettre à mal les tentatives de réformes. Lorsque le célèbre écrivain Sergueï Mikhalkov propose de créer un institut spécialisé dans l'étude des goûts de lecture des jeunes, le Goskomizdat⁴⁶ lui oppose une fin de non-recevoir, Stoukaline considérant qu'une telle innovation est inutile, qu'elle ferait doublon avec ce que publie... le Goskomizdat. La vénérable institution cache mal sa crainte de perdre une partie de ses prérogatives. Ailleurs, c'est le support même de la propagande qui fait l'objet de contestations : ainsi, le VLKSM s'insurge dans son arrêt du 7 juillet 1981 intitulé « Sur les lacunes dans le travail de la revue humoristique de jeunesse du CC du VLKSM *Images amusantes* » contre ce qui lui apparaît comme une influence néfaste de bandes dessinées venues de l'Occident⁴⁷.

La critique de la mode des « comics » par le VLKSM participe en fait d'une dénonciation globale de l'« inculture des jeunes ». Le livre est-il un support devenu obsolète ?

* * *

Si les jeunes lisent moins, alors il faut tenter de gagner du terrain sur leurs médias de prédilection : la musique, la télévision et le cinéma.

La politisation de la musique prend plusieurs formes. Les festivals politiques, dont « L'œillet rouge » est un bon exemple, permettent de « favoriser l'amitié internationale et la solidarité anti-impérialiste ». Mobilisant le VLKSM, le Ministère de la Culture, l'Union des compositeurs, et même l'Union des écrivains, ils donnent aux jeunes Soviétiques l'occasion d'entendre des chanteurs étrangers, dont des Américains « progressistes »⁴⁸. Parallèlement, les idéologues s'efforcent de reprendre la main sur les *diskoteki* des jeunes. Accusées de faire « l'apologie du mode de vie bourgeois »⁴⁹, leur

⁴⁵ RGASPI : 1m/90/7/11-15, 44, 114. Daté du 24 février 1977.

⁴⁶ RGANI : 5/89/87/19-25. Daté du 11 avril 1983, 22 juillet 1983, 19 octobre 1983.

⁴⁷ RGASPI : 1m/95/155/114-118.

⁴⁸ RGASPI : 1m/34/830/156-157. Daté du 6 août 1975.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

origine (russe ou étrangère ?) suscite cependant des débats⁵⁰. Enfin, l'industrie du disque soviétique est invitée à promulguer des enregistrements « éducatifs »⁵¹. Sommée de répondre, Mélodia se défend en affirmant qu'elle est incapable de faire face à la demande pour des raisons financières⁵². La rééducation musicale paraît également compromise en raison d'objectifs souvent contradictoires, comme le démontre l'exemple des émissions musicales télévisées tant recherchées pendant les fêtes de fin d'années, figurant des musiques « interdites ». Leur présence s'expliquerait par la volonté du pouvoir d'éloigner les jeunes des églises.

De fait, le contrôle devient particulièrement difficile dans le domaine de l'image, surtout de la télévision et du cinéma.

En ce qui concerne le cinéma, sur lequel nous sommes bien renseignés, le contrôle du pouvoir sur les films de jeunesse semble total. La législation favorable à la diffusion du cinéma spécialement destiné aux jeunes remonte à la fin des années 1960, avec, comme moment fondateur, le décret du Présidium du conseil suprême d'URSS du 19 avril 1967 portant sur « l'exemption des cinémas de jeunesse de l'impôt sur les projections ». Le flot ne se tarit pas dans les années 1970, avec la résolution « Sur la poursuite des mesures pour le développement du cinéma soviétique » de 1975 qui donne naissance, d'une part, à l'arrêt du Goskino, du Ministère de l'instruction et du VLKSM du 30 septembre 1975 « Sur l'augmentation du rôle du cinéma dans l'éducation morale et idéologique des enfants et des jeunes » ; et à celui du 9 octobre 1975⁵³ « Sur l'élévation du rôle du cinéma dans l'éducation idéologico-morale des enfants et de la jeunesse »⁵⁴. La tendance est confirmée dans les années 1980. Le 27 octobre 1981 voit le jour l'arrêt très directif du CC du PCUS intitulé « Sur l'amélioration de la production et de la projection des films pour les enfants et les adolescents », qui reprend bon nombre de critiques déjà formulées par des décrets plus généraux⁵⁵. Trois ans plus tard vient se greffer l'arrêt de 1984, vu précédemment. Tous ces films bénéficient d'un circuit privilégié. À Moscou, les jeunes Soviétiques ont droit, chaque année, à une trentaine de films, projetés exclusivement dans douze des cent seize salles que compte la capitale.

Mais à lire les sténogrammes des conférences consacrées à la diffusion de

⁴⁹ RGASPI : 1m/90/80/32-38. Suite du séminaire, journées du 21-23 avril 1980.

⁵⁰ RGASPI : 1m/90/80/27.

⁵¹ RGASPI : 1m/90/80/118-121.

⁵² Bulletin du KS n°3, 1982 (RGASPI : 1m/95/252/85-86).

⁵³ Une autre source parle du 8 octobre (CALIM : 138/1/493/33-38).

⁵⁴ GARF : 546/1/1482/30-40. Daté du 7 avril 1977. Le texte retrouvé est un projet.

⁵⁵ *Le PCUS dans les résolutions et décisions des congrès, conférences et plénums du CC*. Volume index, 1898-1988. Moscou, 1990, p.220-224. Voir le texte en annexe.

PAR-DELÀ LE MUR

la bonne parole dans les salles de cinéma ou à la télévision, sans parler d'autres supports dits « mineurs », le contrôle de l'image présente de nombreuses lacunes. En 1975, l'on ne cesse de souligner la « faiblesse quantitative et qualitative » des films destinés aux jeunes, faiblesse relevée dans un arrêt du CC de 1974 « Sur les mesures pour la poursuite de l'amélioration du cinéma soviétique »⁵⁶. Mais c'est en réalité tout le secteur de l'image qui est concerné. Les critiques mentionnent, en vrac, la nécessité de recréer un modèle cinématographique digne de Tchapaev⁵⁷, d'améliorer le secteur de la publicité des films à la télévision, de mettre fin à l'indigence des affiches, réalisées sur du papier recyclé plusieurs fois, ce qui ne peut que briser tous les efforts⁵⁸. D'autres spécialistes, ambitieux, parlent de la nécessité d'un travail en amont avec le spectateur – pour le préparer à recevoir le message de manière appropriée⁵⁹. La concurrence avec les États-Unis n'apparaît que de manière relativement discrète. Ainsi, lors d'une réunion du studio Gorki, spécialisé dans les films pour jeunes, un intervenant affirme que le cinéma soviétique ne cède en rien à l'américain de point de vue de la technique⁶⁰. Un exemple du *wishful thinking* à la soviétique en quelque sorte.

La fin des années 1970 marque un accroissement des attaques antiaméricaines. Pendant le deuxième « Congrès-séminaire unifié des jeunes cinématographes », Tiajelnikov en personne dénonce « l'usine de la violence, de l'horreur, du sexe », autrement dit Hollywood⁶¹. Les problèmes et les solutions restent les mêmes dans les années 1980, avec, cependant, une inflation de remarques pessimistes. La remise en cause de l'importation des films étrangers pointe son nez régulièrement, comme en 1983, lors du V^e Plénum annuel du VLKSM, où l'on se plaint que « le jeune spectateur s'imbibe trop tôt à partir des écrans des valeurs existentielles étrangères, qu'il se représente le capitalisme « à partir de sa vitrine ». Et de citer des exemples qui « font déborder » les cinémas soviétiques d'imitations « destinées à remplir les caisses », des films comme *L'animal*⁶², *Orca* et *Treasure of the Yankee Zephyr*⁶³.

Au final, le propre de l'industrie du cinéma soviétique est le retard pro-

⁵⁶ CAODM : 2942/1/53/1. Daté du 25 mars 1975.

⁵⁷ CAODM : 2942/1/53/33.

⁵⁸ RGASPI : 1m/34/830/194-201. Daté du 13 octobre 1975. CALIM : 138/1/685. Note sur le travail pour le renforcement du rôle du cinéma dans l'éducation idéologico-morale des enfants et de la jeunesse pour 1979, datée du 8 février 1980.

⁵⁹ CALIM : 138/1/457/22.

⁶⁰ CAODM : 2942/1/53/73.

⁶¹ RGASPI : 1m/34/904/123. Sténogramme du 15 novembre 1976.

⁶² Film français de Claude Zidi (1977).

⁶³ RGASPI : 1m/100/58/27 (document marqué « secret », daté du 8 juillet 1983).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

noncé qu'elle met à réagir aux signaux en provenance d'en haut : ce n'est qu'en 1984 que le plan du studio Gorki prévoit la discussion, avec les écrivains et les scénaristes, de la question de la création de films de contre-propagande pour les enfants et les adolescents « qui déjouent la politique idéologique de l'impérialisme ». L'objectif est de préparer un plan thématique de films de contre-propagande pour juin 1985 au plus tard⁶⁴. En comptant les mois nécessaires pour que les films sortent sur les écrans, et le plus bel exemple est ici *Voyage en solitaire*, on aura mis quatre ans pour passer du décret à son application, un record.

* * *

L'ultime politisation du temps libre consiste à mobiliser la jeunesse par des « actions de solidarité ». La campagne épistolaire est un moyen particulièrement populaire, car économique. Dès lors qu'on veut engager des moyens, d'autres formes de mobilisation sont possibles, comme l'organisation de meetings, de « soirées d'amitié internationale »⁶⁵ ou de « clubs de l'amitié internationale ». L'abréviation du nom de ces derniers en russe, les « KID », sont un jeu de mots qui trahit un désir de plaire aux jeunes qui affectionnent l'anglais⁶⁶. L'ambiguïté de la politique antiaméricaine reste entière.

Si ces actions restent relativement timides dans les années 1970, elles augmentent à la faveur d'un contexte plus tendu, les idéologues dans les années 1980. La production de la « bombe à neutrons », puis le déploiement des Pershing, en un mot, « la course aux armements » (forcément américaine) profite à l'organisation de concours ou de grandes parades en plein air. Les arrêts sur la « mobilisation pour la paix » se succèdent à un rythme soutenu : le 8 septembre, le secrétariat du CC du VLKSM promulgue l'arrêt « Sur la participation des organisations du komsomol à la tenue d'un concours international de l'éditeur Plakat pour le combat pour la paix, la sécurité et la coopération »⁶⁷. Le 9 octobre, le secrétariat ordonne la tenue d'un « second

⁶⁴ CAODM : 2942/1/84/161. Daté du 6 décembre 1984.

⁶⁵ RGASPI : 1m/95/196/13.

⁶⁶ Ces clubs apparaissent dans le fil des accords de 1958, et permettent aux jeunes soviétiques de trouver des correspondants à l'étranger. Voir le témoignage d'une enseignante d'anglais d'Ekatirenbourg sur <http://www.gs13.ru/modules/sections/index.php?op=viewarticle&artid=25>.

PAR-DELÀ LE MUR

jour d'action de la jeunesse et des étudiants pour le désarmement »⁶⁸.

L'opération la plus importante a lieu en 1982. Le 11 octobre, un arrêt du secrétariat du VLKSM organise un voyage en train consacré à la « marche de la paix de la jeunesse soviétique ». La marche doit commencer le 24 octobre, jour de l'ouverture de la semaine de l'ONU pour le désarmement, et durera jusqu'au 12 décembre, culminant par un « meeting de protestation de masse » pour la troisième année consécutive après la décision de l'OTAN. Comme le montre bien une longue note qui détaille la mise en place de cette marche, toutes ces opérations sont téléguidées du début à la fin par les exécutants du VLKSM⁶⁹.

La mobilisation contre les missiles se poursuit à un rythme soutenu en 1983 : l'arrêt du bureau du 3 juin du VLKSM organise une action antimilitaire sous le titre « je vote pour la paix ». Il s'agit de « marquer la Journée de la jeunesse soviétique » du 26 juin par des « manifestations antimilitaristes de masses » en signe de protestation contre « la décision des cercles militaristes de déployer les euromissiles »⁷⁰. Le pic des manifestations passé, on se concentre sur des opérations moins coûteuses : une série de six affiches sur le thème « la lutte idéologique et la jeunesse » est ainsi prévue pour 1985⁷¹.

La question de l'attitude des exécutants eux-mêmes envers toutes ces stratégies de politisation du temps libre reste ouverte. Si les rapports laudateurs envoyés à la hiérarchie sont monnaie courante, et sont régulièrement cités par les idéologues du VLKSM, ils ne peuvent en aucune façon être considérés comme une preuve d'adhésion. Le silence des archives est difficile à interpréter. Un seul document permet de laisser planer le doute : au cours d'un séminaire sur la contre-propagande, organisé du 13 au 17 octobre 1984 dans la ville de Vladimir, seulement 6 % des participants accueillent favorablement l'orientation des communications lues devant des auditoires de jeunes. La plupart des secrétaires de comités d'arrondissement (*raïkomy*) et de ville (*gorkomy*) du komsomol, ainsi que des employés de l'organisation touristique pour la jeunesse Spoutnik, considèrent au contraire que « le contenu est en rupture totale avec la vie réelle »⁷². Le document ne donne aucun renseignement supplémentaire, mais tel quel, il est selon nous déjà suffisamment

⁶⁷ RGASPI : 1m/95/155/168.

⁶⁸ Qui se déroulera, cela dit, pendant plus d'une journée, du 24 au 31 octobre (RGASPI : 1m/95/155/173).

⁶⁹ RGASPI : 1m/95/190/80, 124. Voir le texte en annexe.

⁷⁰ RGASPI : 1m/95/257/183.

⁷¹ RGASPI : 1m/95/304/63.

⁷² RGASPI : 1m/95/342/80-93.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

parlant.

Les dynamiques des contacts

La relance de la propagande destinée à la jeunesse se fait dans un contexte de contacts accrus avec les États-Unis. Cet état de fait nourrit les réflexions des idéologues sur la manière d'adapter les outils de contre-propagande à ce nouveau contexte. Ces contacts peuvent être directs – touristiques ou professionnels ; mais aussi indirects, comme l'illustre le cas particulier du courrier américain, instrumentalisé par le komsomol.

La chronologie de ces contacts correspond à une périodisation déjà connue : de 1975 à 1981 prévalent des relations qui se veulent cordiales, le tout dans un contexte de « fin des illusions » de guerre froide. Dans le contexte de ce que l'on appelle alors la « diplomatie publique », des institutions américaines et soviétiques sont tenues d'organiser les rencontres entre jeunes (et moins jeunes). En URSS, le KMO⁷³ est le chaînon essentiel, travaillant parfois en association avec Spoutnik, l'équivalent d'Intourist pour les jeunes et bien entendu l'ambassade soviétique à Washington. Du côté américain, le YMCA joue un rôle d'intermédiaire important. Ainsi, au début 1975, Nicholas Gontcharoff, le directeur exécutif d'*International Education and Cultural Affairs* s'adresse à Vladimir Zarkov, chargé des échanges culturels auprès de l'ambassade soviétique aux États-Unis, pour rappeler les modalités d'un programme d'échanges sponsorisé par le YMCA sur l'étude de l'URSS en 1976⁷⁴. Les échanges épistolaires entre les différents protagonistes contribuent certainement à tiédir la culture de guerre froide côté soviétique.

En effet, cette politique qui sert des objectifs de propagande à l'étranger a aussi des retombées internes qui peuvent devenir publiques. La compétition sportive demeure un biais important : en mars 1975, Tiajelnikov envoie un télégramme de félicitations à l'équipe soviétique de patinage artistique, se trouvant à Colorado-Springs, pour leur victoire⁷⁵. Cette information se retrouvera dans la presse sportive soviétique. Autre exemple, celui d'une tournée de la chorale du Florida Junior College, « l'un des meilleurs chœurs d'un *junior college* de

⁷³ Le KMO (Comité des organisations de jeunesse) est une « association volontaire d'organisations soviétiques [créée] en 1956 (RGASPI : 3/11/159/14-16. Note datée du 25 août 1983). En d'autres termes, le KMO joue le rôle d'un relai de propagande destiné à l'étranger, mais comporte aussi des répercussions domestiques.

⁷⁴ RGASPI : 3/8/1262/33. Daté du 20 janvier 1975.

⁷⁵ RGASPI : 3/8/1262/37. Daté du 7 mars 1975.

PAR-DELÀ LE MUR

ce pays »⁷⁶.

La situation change l'année suivante. Sur cinquante-trois délégations, soit un total de quatre-vingt dix-huit personnes en 1976, trois délégations viennent des États-Unis⁷⁷. Cette relative faiblesse s'explique par un climat qui se tend imperceptiblement entre les deux pays, comme l'illustre le quatrième forum de la jeunesse américaine et soviétique qui a lieu du 13 au 24 août 1975 à Washington, Chicago et New York⁷⁷, et où les questions touchant à la liberté d'expression, aux dissidents, à la situation des Juifs en URSS, se sont multipliées⁷⁸.

Les rapports du KMO constituent une source importante pour le Parti qui cherche à connaître le pouls de la détente. Il ne fait aucun doute que ces rapports contribuent à nourrir l'information officielle dans les médias, cultivant un optimisme pro-détente, minimisant les moments de tensions. Les contacts de l'organisation permettent également aux médias soviétiques de donner aux Soviétiques des détails qui vont au-delà d'une information factuelle compilée par les hommes du MID et du KGB à partir des médias américains. Ces rapports servent également à tirer une sonnette d'alarme sur la nécessité d'une contre-propagande plus efficace auprès des Américains, dont les connaissances sur la civilisation russe et soviétique se résument à cette époque à Soljenitsyne⁸⁰, ou à *Russia*, le livre de l'ancien journaliste du *Washington Post* à Moscou, Robert Kaiser, où « la réalité soviétique est présentée dans une perspective tendancieuse »⁸¹.

De manière prévisible, les rapports se font plus pessimistes après l'élection de Carter. Le nombre d'Américains qui viennent en URSS en 1978 est très faible. Dans le plan annuel de Spoutnik d'accueillir 55 délégations, soit 102 personnes, se trouve une seule délégation américaine, de deux touristes, pour cinq jours⁸². L'année suivante voit une légère amélioration – effet de la rencontre de Vienne oblige⁸³. À cette époque, la correspondance du KMO permet de mettre en valeur les « amis de l'URSS », et notamment Dean Reed (1938-1986), musicien américain qui se réfugie en 1973 à l'Est et occupe régulièrement les pages de la presse destinée aux jeunes⁸⁴. Si « l'opération

⁷⁶ RGASPI : 3/8/1262/47. Daté du 10 avril 1975.

⁷⁷ RGASPI : 3/8/1149/37-38. Daté du 27 mai 1975.

⁷⁸ Le précédent avait eu lieu à Bakou, le premier à Minsk en 1972.

⁷⁹ RGASPI : 3/8/1260/4-8. Daté du 22 septembre 1975.

⁸⁰ Ceci confirme l'importance de la publication de *L'archipel du Goulag* vu comme tournant pour l'opinion américaine, auparavant assez favorable à l'URSS.

⁸¹ RGASPI : 3/9/159/3-8. Daté du 4 février 1976.

⁸² RGASPI : 3/9/276/3.

⁸³ RGASPI : 3/9/956/64-65.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Reed » semble réussie, les rencontres annuelles sont difficiles dans un contexte tendu. L'organisation du 9^e Forum de la jeunesse est laborieuse. Si celui-ci finit par se tenir, à Tallin, du 7 au 12 janvier 1981, des discussions âpres y ont lieu entre Russes et Américains à propos de « l'esprit de militarisation de la société soviétique »⁸⁵. De 1982 à 1985, les projets communs sont victimes d'une « guerre des visas » entre l'URSS et les États-Unis : tandis que les Soviétiques n'accordent pas de visas de sortie à leurs ressortissants désirant émigrer, les Américains répondent en refusant des autorisations d'accueil à des « agents de provocation » dans le cadre des « campagnes pacifistes »⁸⁶.

Pour autant, les projets communs destinés à « sauver la détente » ne sont pas complètement rompus. Au cours des années de grandes tensions, *Citizen Exchange Council* organise une course à vélo sur une longue distance (intitulée *Wheels of Peace*), prévue en URSS en juillet-août 1983, parcourant Leningrad, Tallin, Riga, Vilnius, Minsk et Moscou, soit 1900 kilomètres⁸⁷. Le 11^e Forum de la jeunesse finit par avoir lieu, à Moscou, Leningrad et surtout Irkoutsk et Bratsk, destinations qui en disent long sur l'estime dans laquelle le Parti tient l'événement dans le contexte de tension⁸⁸. Cependant, ces manifestations bénéficient d'une couverture de la presse : l'éclairage, certes relativement discret, est le fait de *La jeunesse soviétique* (du 28 janvier 1982), des *Izvestia* du 23 juillet, et surtout de la KP⁸⁹.

Les contacts entre les deux pays ne sont pas sans provoquer certains effets pervers. Ainsi, un rapport de 1976 nous apprend que des dirigeants de la campagne présidentiels de Ford ont admis que « pour chaque voix, près de 30 000 dollars a été dépensé ». Cela confirme, pour la délégation soviétique, que les élections « démocratiques et populaires » américaines ne sont qu'un leurre de la propagande⁹⁰. Ce phénomène se renforce au cours des années suivantes. Au début des années 1980, les Américains accusant l'administration Reagan du climat de dégradation des relations. Une lettre de David Cortright, directeur exécutif du *Ben Spock Center for Peace*, est particulièrement représentative : « l'administration Reagan est une menace pour la paix dans le

⁸⁴ RGASPI : 3/9/958/110. Daté du 29 février 1979.

⁸⁵ RGASPI : 3/9/1245/118-120. Daté du 7 juillet 1981.

⁸⁶ RGASPI : 3/10/148/126. Daté du 9 juin 1982.

⁸⁷ RGASPI : 3/10/148/82, 186, 201. Nous n'avons pas trouvé de traces de l'événement dans la presse soviétique.

⁸⁸ RGASPI : 3/10/150/3. Rapport sur le 11^e Forum, août 1982.

⁸⁹ Les 23 et 25 juillet, on relève de petits entrefilets, puis des articles plus importants le 27 et 30 juillet, et enfin un article pleine page le 31. Sur Dean Reed, voir également le chapitre VIII.

⁹⁰ RGASPI : 3/9/159/7.

PAR-DELÀ LE MUR

monde par son amour de la gâchette. L'invasion injustifiée de la minuscule île de la Grenade a été particulièrement honteuse. Washington semble englué dans une fièvre militariste »⁹¹. Ces lettres vont en fait nourrir la paranoïa des Soviétiques sur la probabilité d'une attaque en provenance des États-Unis, même après la disparition d'Andropov, le moteur de l'opération RAYAN.

Les rapports de voyages ne sont pas non plus à même de rassurer. Un groupe de Soviétiques appartenant à des maisons d'éditions pour la jeunesse, en voyage en RFA, rapporte avec inquiétude que des jeux vidéo américains, installés dans nombreuses salles de Francfort, ont souvent pour objet la guerre contre l'URSS⁹². Le caractère anecdotique de ce rapport n'en est pas moins le signe évident, que l'Amérique envisage bel et bien la guerre, qui plus est sous une forme ludique.

La normalisation des rapports tarde à venir, même si le retour à des relations pacifiées avec l'ACYPL, un organisme clé particulièrement important pour Moscou, qui cherche à influencer le jeune milieu politique américain est manifeste⁹³. L'enjeu serait alors de taille, comme le souligne l'ambassade soviétique, puisqu'à ce moment-là, l'ACYPL est, à l'heure actuelle, « le seul vecteur de contact avec l'administration américaine »⁹⁴. Pour autant, en règle générale, la guerre froide est loin d'être révolue, comme le constate le rapport de la treizième rencontre entre les « jeunesses américaine et soviétique », où un « dialogue constructif » n'a pu être établi⁹⁵, naturellement par la faute des Américains. Examinant le système américain au travers d'une grille d'analyse soviétique, les Soviétiques voient de nouveau la main de la Maison blanche dans l'échec de la rencontre⁹⁶. Globalement, l'inquiétude de perdre le contrôle des jeunes Soviétiques au cours des contacts avec l'ennemi se lit dans le décret du 19 juillet 1984, intitulé « Sur le plan de mesures pour le renforcement de l'orientation politique et du rôle éducatif du tourisme de jeunesse »⁹⁷. La période de guerre fraîche se clôt symboliquement avec la visite en URSS en 1985 d'un orchestre des Adventistes du 7^e jour – une première depuis 1976, même si, naturellement, la guerre froide, elle, n'est pas terminée⁹⁸.

⁹¹ RGASPI : 3/11/159/138. Daté du 13 décembre 1983.

⁹² RGASPI : 3/11/291/11. Daté du 3 mai 1984.

⁹³ RGASPI : 3/11/411/20. Daté du 24 mai 1984.

⁹⁴ RGASPI : 3/11/718/6. Daté du 14 mars 1985.

⁹⁵ RGASPI : 3/11/411/136. Daté du 23 novembre 1984.

⁹⁶ RGASPI : 3/11/718/4-5. N.d. (1984).

⁹⁷ RGASPI : 1m/95/304/50.

⁹⁸ RGASPI : 3/11/720/56. Daté du 11 mars 1985.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

* * *

Le dernier point à évoquer porte sur l'instrumentalisation des lettres américaines à des fins de propagande. Ces lettres témoignent d'un intérêt de la jeunesse américaine pour l'URSS qui ne tarit pas, quel que soit le contexte. Elles sont susceptibles, de ce simple fait, mais aussi par leur contenu et les interrogations qu'elles soulèvent, d'influer, de confirmer, voire de légitimer les orientations de l'information sur les États-Unis dans les médias⁹⁹. Nous avons vu comment l'opinion des Américains, exprimée dans le courrier, était parfois instrumentalisée pour légitimer le discours « pacifique » soviétique et se retrouvait alors dans différents organes de presse. Également, le contenu peut parfois apporter plus d'informations sur l'opinion des Américains moyens que n'importe quel rapport diligenté du MID.

Les lettres de la période 1975-1978 ne font pas, la plupart du temps, référence à un contexte précis, et comportent des questions assez générales, voire anecdotiques – quand elles proviennent d'écoliers américains, à l'expression inimitable. De nombreux jeunes écrivent pour obtenir des informations – curieusement sur les baleines, mais aussi sur la signification du sigle « CCCP », la vie en URSS, l'économie soviétique, l'écologie¹⁰⁰. Certains proposent même leurs services pour la construction du BAM¹⁰¹. Répondre à ce courrier est une occasion rêvée, pour le KMO, de diffuser la bonne parole, en envoyant des livres¹⁰². Mais il n'est exclu que ce genre de lettres aille dans le sens des réflexions sur « la méconnaissance par les Américains de l'URSS » (à l'inverse des jeunes Soviétiques, évidemment, qui connaissent bien les États-Unis), et serve à légitimer les rencontres dans le but officiel de découvrir l'Autre, et, officieusement, de diffuser des agents d'influence aux États-Unis. Le système éditorial reçoit aussi des recommandations à publier des ouvrages spécialement destinés à ce genre de requêtes.

À partir de la fin 1978, le contexte politique transparait de plus en plus dans le courrier. Dans une lettre reçue le 10 novembre, adressée à Brejnev en personne, il est question de la conclusion de SALT¹⁰³. En 1979, la tension devient

⁹⁹ Pensons aux nombreuses assertions que l'on trouve dans la presse soviétique sur le fait que les « Américains moyens sont bien disposés envers l'URSS ». Ceci complète les rapports vus précédemment.

¹⁰⁰ Exemples tirés de : RGASPI : 3/9/163/7, 3/9/163/35, 3/9/163/77-78, 3/9/163/81, 3/9/420/32. Courrier de janvier 1977.

¹⁰¹ RGASPI : 3/9/420/22. Lettre de 1978.

¹⁰² Le dossier comprend une photocopie d'une lettre à un Américain du CM, datée du 20 janvier 1961, avec envoi de littérature : la pratique est donc ancienne, il n'est pas à douter qu'elle remonte à la fin des années 1950 (RGASPI : 3/9/164/129).

PAR-DELÀ LE MUR

palpable. Dans un courrier du 1^{er} octobre, un professeur d'un lycée de Belleville (Illinois) s'adresse à Brejnev en des termes où l'incompréhension confine à l'accusation : « Comment se fait-il que, récemment, tant de vos danseurs classiques et d'autres citoyens soviétiques ont risqué leur vie pour quitter votre pays ? »¹⁰⁴

Mais dans l'ensemble, les lettres des jeunes Américains, comme celles des adultes correspondant avec le KMO vus auparavant, font montre, au mieux, d'une incompréhension face aux tensions naissantes entre les deux pays, un rejet de l'antisoviétisme supposé ambiant aux États-Unis¹⁰⁵, au pire, d'une critique féroce de l'administration Reagan, et d'un soutien moral apporté à l'URSS. Tout ceci, sans que l'on puisse en donner des preuves formelles, ni indiquer précisément le poids des uns et des autres, n'est certainement pas ignoré par les services soviétiques compétents. L'instrumentalisation de la lettre de la jeune Samantha Smith laisse à penser que ce courrier *a priori* innocent était susceptible d'atterrir dans les mains des plus hautes instances. C'est parmi des inquiets comme Samantha Smith, que Moscou fait son recrutement destiné à la contre-propagande.

* * *

À l'issue de ces deux chapitres sur la fabrication et l'application pratique des messages d'en haut concernant les États-Unis, le temps est venu de dresser un bilan des pratiques antiaméricaines des décideurs et des exécutants de cette période.

Les présences des États-Unis dans la culture publique soviétique sont bien les fruits d'un mélange instable entre plusieurs éléments concurrents : la structure idéologique, garde-fou sans lequel le régime ne peut exister ; les relations avec les États-Unis sur la scène internationale, caractérisées par une reprise de l'offensive idéologique par les Américains à partir de 1977, mais surtout 1982 ; et le contexte intérieur qui oscille entre tolérance et réaction. L'ère Brejnev apparaît comme une période complexe, où l'antiaméricanisme est bridé par la volonté de maintenir une ligne « pacifique », une image positive de l'URSS à l'étranger ; le moment Andropov, comme une ère de révision des postulats et un renforcement des dogmes, dans le sens d'un antiaméricanisme plus nationaliste, parce que plus « patriotique ». La question de la guerre

¹⁰³ RGASPI : 3/9/959/59.

¹⁰⁴ RGASPI : 3/9/959/96.

¹⁰⁵ RGASPI : 3/11/159/26-29. Daté du 11 août 1983.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

devient obsessionnelle tout au long de la période, et un mouvement de « réaction conservatrice¹⁰⁶ » renaît, notamment dans le contexte des Jeux olympiques¹⁰⁷. Le moment Tchernenko est celui d'un retour relatif à l'anti-américanisme brejnévien, incertain toutefois dans ses orientations, d'abord parce que trop court.

L'antiaméricanisme apparaît souvent comme un enjeu de façade, chez les décideurs comme des exécutants, les uns comme les autres l'utilisant essentiellement pour renforcer leurs positions personnelles et leur capital idéologique, en un mot, pour rester en place, ne pas perdre leur travail ; sans être eux-mêmes des anti-américains convaincus, certains doivent composer avec les plus conservateurs pour que le système totalitaire puisse se perpétuer et eux-mêmes rester aux commandes, en attendant des jours meilleurs.

Ceci est loin d'être nouveau : à partir des années 1960, la propagande anti-américaine est devenue « une sorte de rituel social »¹⁰⁸. De fait, aux appels des décideurs répondent d'innombrables réunions-rituels répétitives et rendent la propagande dysfonctionnelle. Les mécanismes de la démonisation se heurtent au cours de notre période à plusieurs difficultés, dues à des problèmes structurels, mais aussi conjoncturels : les obstacles logistiques de la machine de propagande sont trop dirimants, les sommes consacrées aux tentatives de reconquête sur le terrain de l'ennemi ne cessent d'augmenter ; la frénésie législative démontre l'impuissance à contre-attaquer. La nécessité d'être rentables, d'aller à la rencontre de la population se trouve en porte à faux avec les codes classiques de la propagande, forcée de se réapproprier des formes appréciées par le grand public pour gagner un semblant d'attrait auprès de celui-ci.

Le rôle des hommes, et non des institutions, est ici essentiel : mais bien peu finalement sont vraiment motivés par le programme de propagande anti-américain – si l'on en juge par la faiblesse du nombre de propositions originales et les critiques renouvelées des exécutants sur la mauvaise exécution des résolutions. Parmi les dirigeants, les luttes d'influence et les pressions sont trop nombreuses pour favoriser une seule direction précise, même si à l'heure

¹⁰⁶ ENGLISH R., *op. cit.*, p.188-190.

¹⁰⁷ Dans le contexte de la préparation des Jeux olympiques de Los Angeles, le CC reçoit une importante quantité d'informations sur les agissements ouvertement antisoviétiques cautionnés par les États-Unis sur leur territoire, promettant de rendre aux sportifs soviétiques la vie dure ; le pouvoir aurait donc eu de bonnes raisons de s'inquiéter. Ce facteur ainsi que le désir de se venger du boycott de 1980 entraînent le refus soviétique de participer aux jeux de Los Angeles, décidé le 5 mai 1984, après un long suspense (PROZUMENCHTCHIKOV M., *op. cit.*, p.215-219).

¹⁰⁸ GOUDKOV L., *op. cit.*, p.634-635.

PAR-DELÀ LE MUR

actuelle les sources ne permettent pas d'en savoir suffisamment pour en tirer des conclusions plus approfondies. Parmi les exécutants, le cas est encore plus frappant : la plupart font un film ou rédigent un livre antiaméricain parce qu'il faut remplir le « templan » (plan thématique), les vraies motivations sont ailleurs. Même si, et les sources ne font que le suggérer, la majorité est consciente que le système tel qu'il est ne peut continuer à être efficace, à se détacher de la réalité. Les idéologues s'efforcent alors de motiver leurs troupes, cherchent à susciter des initiatives de la base, mais le renouvellement tant attendu ne vient pas, à quelques exceptions près.

Ceci apparaît avec un relief particulier lorsque l'on considère le cas de la politique antiaméricaine appliquée à la jeunesse. Le nouveau contexte d'offensive du soft power américain (et globalement occidental) est aussi celui où le temps libre des jeunes est devenu plus important qu'avant, et c'est là le trait distinctif de notre période ; la lutte pour les activités de temps libre des jeunes, pour leur politisation, est un champ de bataille crucial de la guerre froide. Le combat livré alors par le pouvoir dépasse les précédents connus par son ampleur ; notamment, le risque d'une guerre nucléaire est pour une partie des décideurs comme des exécutants une réalité bien palpable.

Pour la première fois depuis Staline, l'industrie du cinéma est appelée à produire de l'antiaméricanisme sur une échelle sans précédent ; la jeunesse est mobilisée pour de grandes campagnes censées démontrer qu'elle ne fait qu'un avec son Parti, que la politique « pacifiste » de celui-ci est réellement souhaitée par les nouvelles générations ; les jeunes Américains doivent devenir des acteurs de cette politique, et un appareil administratif lourd est chargé d'en faire des vecteurs des idées soviétiques chez eux, en les faisant venir si besoin. Mais tout comme on l'a vu pour le monde adulte, les exécutants les plus zélés peinent à reconquérir le terrain perdu, à reprendre l'initiative. Le pessimisme devient contagieux dans la seconde partie de la période. Ce constat se fonde-t-il sur une réelle désaffiliation de la population soviétique – et en particulier de sa jeunesse ?

CHAPITRE VII

La population à l'écoute. Les Soviétiques et les présences américaines

« On entend dire que ceux qui sont partis aux États-Unis gagnent plus qu'avant, qu'une grand-mère reçoit une pension supérieure au salaire moyen soviétique. De telles conversations sont fréquentes, les ouvriers et les employés dans les entreprises en parlent. [...] Mais pour-quoi donc nos organes d'information, d'agitation et de propagande informent-ils si mal le peuple sur le mode de vie américain, comparé au nôtre ? Et s'il y a une information qui lui parvient, ce n'est que de temps à autre, et de manière très légère. Il faut, à partir d'exemples concrets, en nommant des gens de différentes professions, montrer leur vie de tous les jours, leurs conditions matérielles, il faut démonter le mythe du paradis occidental. La décision du Parti sur le renforcement du front idéologique de la lutte accentue l'attention sur ces questions. Pourquoi alors les organes d'information se taisent-ils ?¹ »

« “Nous sommes libres, dit l'Américain. Je peux sortir dans la rue et crier : Reagan, démission !” “Et alors ? répond le Russe. Moi aussi, je peux sortir dans la rue et crier ‘Reagan, démission !’”² »

L'étude de la culture de guerre froide n'a guère de sens aujourd'hui sans prendre en considération la dimension de la réception des messages, de la diffusion de cette culture par la population soviétique, ou du moins russe si l'on tient compte du corpus d'archives qui est le nôtre. Inévitablement se pose la question d'une opinion publique : existe-t-elle et si oui, l'historien peut-il utiliser les mêmes outils pour l'étudier que dans le cas de toute autre opinion ? Notre parti pris a été de répondre par l'affirmative. Mais l'étude de l'opinion publique soviétique, qui plus est sur les États-Unis, est souvent synonyme de travail d'archéologue. Les sources manquent cruellement. La description des attitudes apparentes se doit de tenir compte d'un vaste spectre de possibilités. Surtout, la nécessité de donner la parole aux Soviétiques eux-mêmes, dans la mesure où nous disposons de documents qui les laissent s'exprimer, nécessite un jonglage permanent entre différents facteurs d'influence.

¹ RGANI : 5/75/279/39-45. Lettre de Joukov à Tiajelnikov du 16 mai 1978.

² Histoire drôle soviétique.

Entre adhésion et rejet

Comme c'est le cas pour les espèces animales et végétales, un effort de classement des formes de réception et des variables apparaît comme un préalable nécessaire à la tentative de cerner la diffusion d'une culture de guerre froide en URSS. L'historien doit naturellement avoir conscience des limites de l'entreprise, des difficultés à appréhender la réception de la propagande.

La première difficulté vient, selon certains, de *la non-recevabilité de la notion de groupe*³. Au fond, pourrait-on dire, chaque Soviétique a une façon propre à lui d'appréhender la propagande, de voir les États-Unis. Toute généralisation est dès lors improbable. Critique fréquente, elle dénie tout fondement aux travaux récents des historiens⁴. Comme si le travail d'un historien, quel que soit son domaine d'exploration par ailleurs, pouvait se targuer d'une quelconque exhaustivité dans un domaine particulier !

Une deuxième critique porte sur *l'intention réelle de l'État* : même si les décideurs et les exécutants se préoccupent apparemment de la portée de leur politique, différents aspects relevés dans les chapitres précédents laissent douter du fait que cet objectif soit avéré, et que l'essentiel ne soit, plutôt, de « sauver les apparences », de faire accepter le mensonge constitutif du régime et/ou de faire comprendre aux Soviétiques les règles de tout discours sur les États-Unis en public⁵. Nous avons vu que l'extrême ritualisation des stratégies des propagandistes ne peut être considérée comme un signe de désintéressement de ceux-ci de leur objet.

La troisième difficulté provient du *caractère mixte des formes comme des variables*. La complexité de l'être humain autorise plusieurs manifestations de la réception, parfois en apparence contradictoires, c'est ce qu'on appelle l'ambivalence. Celle-ci peut soit être horizontale : ainsi, des formes radicalement

³ BODY-GENDROT, Sophie. Une vie privée française sur le modèle américain ? dans : ARIÈS, Philippe et DUBY, Georges, dir. *Histoire de la vie privée. 5. De la Première Guerre mondiale à nos jours*. 2^e éd. Paris : Le Seuil, 1999, p.473.

⁴ Parmi les plus marquants, citons le livre de Jochen Hellbeck, *Revolution on my mind. Writing a diary under Stalin*. Harvard University Press, 2006.

⁵ Comme l'écrit Vaclav Havel dans « Le pouvoir des sans-pouvoir » in : *Essais politiques*, Paris : Seuil, 1990 (réédition de 1978 ; cité dans : MATTELART, Tristan. *Le Cheval de Troie de l'audiovisuel. Le rideau de fer à l'épreuve des radios et télévisions transfrontalières*. Grenoble : PUG, 1995, p.69) : « L'individu n'est pas forcé d'accepter le mensonge. Il suffit qu'il ait accepté de vivre avec lui et en lui, car par cet acte déjà, il conforte le système, il l'accomplit, il le fait, il est le système. La vie dans le mensonge ne peut fonctionner comme soutien constitutif du système que si l'on suppose son universalité, elle doit tout embrasser et tout infiltrer ».

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

opposées peuvent se manifester chez une même personne. Lire la *Pravda* et faire sienne la dénonciation de l'impérialisme américain n'empêche pas de chercher à acquérir, à tout prix, des jeans « de là-bas ». Elle peut aussi être verticale, avec une superposition de strates résultant de l'idéologie officielle et de « forces profondes », antérieures au et transcendant le régime soviétique⁶. Cette difficulté peut être franchie dès lors que l'on prend le temps de décrire ces différentes variables.

Ce qui nous amène à la quatrième critique, essentielle. La question de la réceptivité à la propagande antiaméricaine interroge la notion d'*effet médiatique*, elle présuppose une réponse de type binaire (efficacité/inefficacité). Or depuis que la réception a fait l'objet d'études scientifiques en sociologie politique et en psychologie politique (dont l'*image theory* en particulier), bien des spécialistes ont redonné à l'individu toute sa liberté de choix, y compris en contexte non démocratique, mais aussi mis en évidence la puissance de l'irrationnel dans la logique d'opinion et d'action⁷. L'historien se retrouve finalement bien désarmé quand il cherche à donner un jugement mesuré sur les capacités de l'*homo sovieticus* à résister à la pression idéologique, différente de la propagande en tant que telle, à laquelle sont soumis les Soviétiques, du berceau à la tombe⁸. Cette difficulté peut être contournée dès lors que l'on dépasse le schéma binaire traditionnel, et que l'on cherche à construire un schéma de la réception complexe.

Ces limites rappelées, une première étape consiste à élaborer une grille de lecture opératoire. La première question porte sur les formes de la réception.

* * *

L'*indifférence* aux messages officiels portant sur les États-Unis demeure l'attitude que l'on dit être la plus fréquente, et en même temps celle qu'on oublie le plus souvent de mentionner. Cette indifférence est souvent vue comme faisant partie d'une apathie générale pour la politique : les Soviétiques savent qu'ils ne peuvent rien faire pour changer la donne, et puis, de toute façon, ils ont aussi d'autres préoccupations plus immédiates que la politique internationale de leur pays.

⁶ GOUDKOV L., *op. cit.*, p.558.

⁷ Dans une bibliographie océanique, voir : MAIGRET, Eric. *Sociologie de la communication et des médias*. Paris : Armand Colin, 2003. COTTAM, Martha et alii. *Introduction to political psychology*. New Jersey, Lawrence Erlbaum, 2004.

⁸ LORRAIN, Pierre, *op. cit.*, p.93-94.

PAR-DELÀ LE MUR

Cette indifférence concerne avant tout l'information non fictionnelle. En ce qui concerne la télévision, la plupart des gens de notre période sont plus intéressés par des programmes de loisirs que par des émissions politiques⁹. De nombreux témoignages concordent pour dire que ce sont les sections sport et météo de l'émission *Vremia* que l'on regarde surtout. Les ouvrages politiques – à commencer par les œuvres des Secrétaires généraux et d'autres idéologues – ne font l'objet de pratiquement aucune demande. Nous retrouvons ici des traits communs aux sociétés occidentales, pour qui ces médias remplissent essentiellement une fonction de distraction, avant celle de l'apprentissage.

La seconde attitude, l'*intérêt*, est confirmée pour l'actualité internationale, les relations soviéto-américaines et la vie politique des États-Unis. Ces domaines peuvent susciter un simple intérêt, sans engagement de la part du Soviétique-cible, quoique cela puisse être difficilement concevable autrement qu'en théorie. Cet intérêt semble ne pas être influencé par des variables démographiques et sociales (sexe, éducation, statut social, lieu de résidence), ce qui est en revanche plus le cas pour l'information concernant la vie soviétique.

Des études ont montré que l'une des critiques principales des Soviétiques à l'encontre de leurs médias est l'insuffisance de l'information internationale : ce qui est une preuve d'un intérêt pour l'Ailleurs, y compris américain¹⁰. L'indifférence et le simple intérêt n'empêchent pas l'*adhésion* aux messages officiels sur les États-Unis. Selon diverses sources, 50 à 70 % de la population slave soviétique, soit plus de 71 % de la population soviétique totale en 1979, soutient la politique étrangère de son gouvernement¹¹.

Plusieurs formes d'adhésion existent. La forme la plus simple est une *adhésion par ignorance*. Le média se pose en tant que reflet de la réalité même et, pour beaucoup de gens, il remplace l'expérience directe qu'ils ne peuvent avoir (en particulier pour le contact avec le politique). D'où, généralement, un plus grand niveau de confiance envers l'information sur les États-Unis¹².

Cette ignorance peut entraîner, pour les Soviétiques qui s'intéressent de près aux œuvres américaines, souvent d'auteurs anciens, une *adhésion par*

⁹ Robert SERVICE cité dans LOWE, Norman. *Mastering Twentieth-Century Russian History*. New York : Palgrave, 2002, p.387.

¹¹ SHLAPENTOKH, Vladimir. *The Public and Private Lives of Soviet Citizens : Changing Values in Post-Stalin Russia*. Oxford University Press, 1989, p.144 (plus loin : SHLAPENTOKH 1989).

¹² Voir AKSIOUTINE, Iouri in : SEVOSTIANOV, G.N. *La Russie au 20^e siècle. Réformes et révolutions*. Volume 2. Moscou, 2002, p.343.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

anachronisme ou déphasage. L'*adhésion par relativisme* est celle qui part du principe que le régime soviétique est au fond le moins mauvais de tous, si l'on en juge par un certain nombre d'avantages qu'il procure à sa population¹³.

Enfin, l'*adhésion nationaliste/patriote* et l'*adhésion idéologique/communiste* peuvent être regroupées même si les personnes les plus patriotiques ne sont pas toujours de fervents partisans du régime, et les communistes les plus convaincus demeurent parfois plus internationalistes que partisans d'une expansion de la Russie soviétique.

Le *rejet* des messages d'en haut prend, lui, des formes plus nombreuses, même si le nombre de « critiques fortes », manifestations d'un « rejet global », n'a jamais dû excéder 3 à 8 % de la population¹⁴. Dominent en revanche des rejets « passifs », et tout d'abord ceux qui procèdent d'une *méfiance a priori*. Pour ces Soviétiques-là, rien ne peut être pire que la vie soviétique – l'Amérique est toujours un pays de cocagne. Le rejet *par bon sens/intuition* procède le plus souvent d'une réflexion de la représentation officielle de la vie soviétique, et non d'une simple déduction à partir de la forme, comme pour la *méfiance a priori*. Comme le note Alexandre Bovine le 27 octobre 1978 : « les gens ressentent le mensonge omniprésent, le vide des mots emphatiques, le fossé entre les mots et la réalité »¹⁶.

Le rejet qui procède d'un *ennui devant le caractère routinier de la propagande* a bien des points communs avec la *méfiance a priori* et il est largement reconnu par le pouvoir lui-même. Ainsi, vers la fin des années 1970, le pouvoir constate que les critiques se multiplient à l'encontre de la propagande ; l'arrêt d'avril 1979 est attendu avec impatience par certains, car les médias ne sont que « routine, grisaille et ennui »¹⁷. Le *rejet pacifiste* concerne plus particulièrement la propagande de la période 1982-1984, le public soviétique n'étant pas spécialement mû par un désir de guerre contre l'Amérique¹⁸. En

¹³ SHLAPENTOKH V., cité dans TOMPSON W., *op. cit.*, p.85.

¹⁴ SHLAPENTOKH 1989, p.139-140.

¹⁵ SATTER, David. *Age of Delirium : The Decline and Fall of the Soviet Union*. New York : A.Knopf, 1996, p.46.

¹⁶ BOVINE A., *op. cit.*, p.359. Le journaliste défend globalement l'idée d'une incrédulité générale.

¹⁷ RGANI : 5/75/279/98. Daté du 11 décembre 1978. RGANI : 5/77/144/126-135. Rapports datés du 24 novembre 1980 et du 28 janvier 1981.

¹⁸ Entretien avec G. Arbatov.

PAR-DELÀ LE MUR

1983, 47 % de Soviétiques interrogés affirment avoir peur de la guerre¹⁹. Enfin, le rejet *par adhésion aux valeurs de la démocratie libérale* est plus rare.

* * *

Après les formes générales de la réception, il est possible de cerner neuf variables. *La différence hommes/femmes* est susceptible de jouer en ce qui concerne la faveur accordée à un média ou à un genre particulier (littérature/cinéma) et globalement le choix entre politique et culture²⁰. *Les différences de tempéraments/éthique* peuvent jouer, à partir de deux groupes basiques, les « conformistes » et les « non-conformistes »²¹.

Une autre distinction liée au tempérament expliquerait la préférence des personnes « émotionnelles » pour les présidents démocrates, et donc l'inquiétude après la défaite de Carter en novembre 1980 ; à l'inverse des individus dits « rationnels » qui voient dans les républicains des personnes plus fiables (sur le modèle de Nixon), et qui seraient moins tentées de démoniser Reagan²². *Le facteur générationnel* est celui qui semble être le plus opératoire dans les distinctions de base. Les jeunes pratiqueraient dans une majorité écrasante une sorte de « boycott culturel pro-américain non violent », tandis que les réfractaires aux idées américanophiles appartiendraient pour la plupart aux générations des années 1930 et 1940²³.

Le niveau d'instruction et les capacités intellectuelles peuvent également être déterminants si la cible ignore le vocabulaire de la propagande. Plusieurs études ont montré que des termes comme « impérialisme », « réactionnaire » et « libéral » sont incompréhensibles à une majorité de personnes, pendant des

¹⁹ LEVADA, Iouri. *Entre le passé et l'avenir. L'homme soviétique ordinaire. Enquête*. Paris : Presses de la FNSP, 1993, p.68-69 (enquête de 1989). Pour Vladimir Shlapentokh, le caractère inédit, depuis la mort de Staline, de la campagne de paranoïa nucléaire en 1982-1983, rencontre un succès important auprès de la population (SHLAPENTOKH, Vladimir. « Moscow's War propaganda and Soviet Public Opinion » in : *Problems of Communism*, septembre-octobre 1984, 33(5), p.88-94). Le sociologue se fie uniquement au courrier des lecteurs, or celui-ci, comme on le verra plus loin, est une source délicate pour l'étude de la perception.

²⁰ WYMAN, Matthew. *Public Opinion in Postcommunist Russia*. New York : St Martin's Press, 1997, p.49. JABSKI, M.I., *Le cinéma : les réalités et l'appel de la mondialisation*, Moscou, 2002, p.230-231.

²¹ Catégories distinguées dans : ZARETSKAÏA-BALSENTE, Ioulia. *Les intellectuels et la censure en URSS (1965-1985). De la vérité allégorique à l'érosion du système*. Paris : l'Harmattan, 2000, p.21-23.

²² Entretien avec N.Kosolapov.

²³ SHIRAEV E., ZUBOK V., *op. cit.*, p.20-24.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

années²⁴. Pour autant, la méconnaissance de termes particuliers n'est pas dirimante en soi – le message global passe toujours, comme lorsque l'on constate que personne, dans un sondage donné, n'associe les États-Unis à la démocratie²⁵. Les *groupes sociaux* peuvent constituer un autre facteur de différenciation, comme l'indiquent les statistiques du KGB de 1975, où l'on apprend que les ouvriers sans qualification représentent plus de 26 % de ceux qui distribuent des « tracts antisoviétiques ». Pour certains témoins, la crédibilité augmente dès lors que l'on quitte le « cercle intellectuel » de la capitale²⁶.

Les *disparités du pouvoir économique* complètent le facteur précédent. L'équipement des foyers peut être un élément discriminant, même si l'explication par le pouvoir d'achat n'est pas toujours vérifiée. En 1970, 32 familles sur 100 possèdent des postes de télévision, en 1980 leur nombre double, en 1985 il atteint 90²⁷. Ce qui joue un rôle discriminant est plus l'accès à l'information et/ou à l'équipement permettant de l'obtenir, d'où le *facteur spatial*. À en croire les observations d'un journaliste américain, Hedrick Smith, plus on s'éloigne de Moscou, plus les gens seraient inhibés et endoctrinés²⁸. À Taganrog, seulement 2 % des sondés considèrent le niveau de la démocratie des États-Unis comme « très haut », et 60 % voient la Bulgarie et 34 % la RDA comme des modèles de démocratie²⁹.

Enfin, il serait opportun de parler d'une différenciation de la réception en fonction des groupes idéologiques. Pour simplifier, des chercheurs américains ont ainsi pu distinguer trois courants idéologiques en URSS, en partie hérités du XIX^e siècle – les slavophiles, les occidentalistes et les socialistes, désignés au cours de notre époque comme des russophiles, des libéraux et des conservateurs³⁰.

* * *

L'étape suivante consiste à distinguer entre différents médias. Le premier à examiner est l'imprimé, qui occupe une place dominante, à en croire les exécutants qui ne cessent de parler de l'URSS comme d'un pays où le nombre de

²⁴ MICKIEWICZ, Ellen. *Split Signals. Television and Politics in the Soviet Union*. Oxford University Press, 1988, p.218-219.

²⁵ MICKIEWICZ E. citée dans BECKER J., *op. cit.*, p.28.

²⁶ DODER D., *op. cit.*, p.248. En ce qui concerne la crédulité du grand public, voir plus loin.

²⁷ BARSENKOV A. et VDOVIN A., *Histoire de la Russie. 1938-2002*. Moscou, 2003, p.271.

²⁸ SMITH H., *op. cit.*, p.37.

²⁹ SHLAPENTOKH 1989, p.140.

³⁰ SHIRAEV E., ZUBOK V., *op. cit.*, p.25.

PAR-DELÀ LE MUR

lecteurs est le plus important. Rétrospectivement, certaines études semblent donner raison à l'idée d'une importance, voire d'une prédominance de l'écrit sur tout autre média aux yeux du public, sans parler du fait que l'URSS est à cette époque l'un des pays où la demande est la moins satisfaite³¹.

Pour autant, la place de la lecture dans les occupations du temps libre ne cesse de diminuer, au profit, comme c'est le cas en Occident, de la télévision : « les enfants lisent aujourd'hui peu, très peu », se plaignent les propagandistes³². Une première variable face à l'imprimé est donc générationnelle. Une autre est liée au type d'œuvre, et s'il s'agit d'ouvrages traduits, les romans et nouvelles contemporaines ont a priori plus de succès que ceux de Dreiser et Sinclair³³. Il faut cependant distinguer les œuvres que l'on dévore, et celles destinées essentiellement à remplir les rayons des bibliothèques à des fins esthétiques. Les plaintes des lecteurs soulignent ainsi que des œuvres anciennes sont aussi populaires que les contemporaines, ainsi que le montrent les prix élevés d'un Fenimore Cooper ou d'un Jack London au marché noir³⁴.

Face aux informations de la presse sur les États-Unis, les avis sont partagés, pour dire le moins. Pour les uns, le rejet devient la règle avec une population de plus en plus éduquée³⁵, pour d'autres, la crédibilité règne de manière indistincte³⁶. Pour ce qui est de la *Pravda*, le moins que l'on puisse dire est que, à se référer aux sondages officiels, la majorité des lecteurs lit plus ou moins régulièrement les articles sur des sujets internationaux³⁷. La question est de savoir pourquoi on lit, alors que seule une minorité de lecteurs se dit satisfaite du contenu³⁸. La caricature antiaméricaine est surtout la cible des critiques en raison de son caractère naïf et détaché des réalités³⁹.

³¹ Voir l'article de STELMAKH, Valeria D. « Reading in the Context of Censorship in the Soviet Union » in : *Librairies & Culture*, volume 36(1), 2001, p.143-151. 60 % du lectorat demeure alors insatisfait. 35 % des adultes soviétiques achètent des livres par le marché noir, dont 68 % des familles des grandes villes.

³² RGASPI : 2m/3/632/35-36. Sténogramme du conseil central de l'organisation des pionniers, 12 août 1983.

³³ SHLAPENTOKH V. 1989, *op. cit.*, p.150.

³⁴ RGANI : 5/67/117/56, 60-66. Daté du 22 juillet 1974.

³⁵ BECKER J., *op. cit.*, p.1.

³⁶ PROZOUNECHTCHIKOV M., *op. cit.*, p.17.

³⁷ Secondairement, les articles économiques (70%), les articles « moraux et éducatifs (68%) et ceux portant sur « la théorie marxiste » (60%). Le comportement des lecteurs d'autres journaux serait pratiquement le même (SHLAPENTOKH 1989, p.143).

³⁸ À noter toutefois que les critiques les plus importantes concernent non le traitement des États-Unis, mais celui des « démocraties populaires », les pays communistes d'Europe médiane (CAODM : 3226/1/100/55-88. Daté du 22 mars 1978).

³⁹ Entretien avec N.Kosolapov.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Pour autant, une « soif » d'information existe bel et bien, et elle explique que des périodiques et des journalistes à la réputation moins sclérosée, les *Izvestia* et Alexandre Bovine, les plus courus – surtout parce qu'ils fournissent plus de faits, et moins de commentaires⁴⁰. C'est aussi la raison qui pousse les plus « assoiffés » à investir dans des ouvrages politiques comme *D'où vient le danger de guerre* qui fournit des informations inédites sur l'armée américaine, et qui devient, de l'avis des spécialistes de l'édition, un best-seller pour cette raison-là précisément⁴¹.

Cette soif explique également le succès des conférences des « américanistes » de *Znanié*, comme Édouard Ivanian, qui reçoit des lettres de diverses personnes, des retraités comme des actifs – tous des antiaméricains convaincus. Une enseignante en Ouzbekistan, dans un courrier daté du 7 janvier 1985, dit ressentir à sa lecture « une vraie franchise » et est touchée par « le sérieux » du « combat » mené par le politologue contre « l'idéologie américaine viciée ». Le rejet existe cependant, comme en témoigne une lettre de novembre 1991, d'une « jeune enseignante et étudiante » de vingt-deux ans de la faculté d'histoire de Donetsk (Ukraine), qui critique sévèrement la biographie de Reagan d'Ivanian, où la tonalité antiaméricaine paraît dépassée par le philoaméricanisme de l'époque⁴².

En ce qui concerne les attitudes face aux fictions à présences américaines, nous disposons de peu d'informations. Manifestement, il existe une grande demande pour une littérature d'évasion – des romans d'aventures et des romans policiers, soviétiques et surtout étrangers. Ainsi, le grand public adulte apprécie, on s'en doute, des auteurs comme Ioulia Semionov et en général ce que l'on a coutume d'appeler la littérature de gare : *TASS est autorisée à communiquer* sort à 100 000 exemplaires, tirage très rapidement épuisé⁴³.

En revanche, on en sait plus sur la réception du cinéma, de la télévision et de la radio. Des statistiques nous apprennent par exemple que, à l'exception des années 1975, 1976 et dans une moindre mesure 1980, au moins un long métrage comportant des présences des États-Unis figure au box-office sovié-

⁴⁰ BOVINE A., *op. cit.*, p.268.

⁴¹ Témoignage de Boris Orechine, directeur de la maison d'édition Progress-Traditsia. Voir aussi le témoignage de Maksim Kalachnikov sur <http://www.naztech.org/Mech/sword11.htm>. Mentionnons enfin la lettre du 24 mai 1982 à *Kommunist* de Ichmoukhamedov, propagandiste de Kaspiïsk, qui cherche des ouvrages comme le best-seller *D'où provient le danger pour la paix* et *Menace à l'Europe* : la revue confirme qu'ils sont tous les deux épuisés (RGASPI : 599/1/821/46).

⁴² Nous avons utilisé un ensemble de lettres, de coupures de presse et autres documents prêtés aimablement par Édouard Ivanian le 3 novembre 2004.

⁴³ GARF : 9604/2/3840/48/52.

PAR-DELÀ LE MUR

tique, dont notamment *Téhéran 43*⁴⁴. Cette tendance se confirme à partir de 1981, où chaque année, deux à quatre films de ce type rencontrent un franc succès, obtenant entre 20 et 40 millions de spectateurs.

Les longs métrages qui rencontrent le plus de succès sont des films d'aventures et d'action où les États-Unis – du moins une majorité de ses représentants – apparaissent comme des ennemis de l'URSS. Ce qui vaut pour le pays tout entier se confirme en particulier en 1978, 1979 et 1981, avec des films comme *Les centaures* et *Une saison de velours*⁴⁵. Même si les spectateurs de la capitale semblent donner la préférence aux comédies sur les films d'action en règle générale : en 1982, *Un incident dans le carreau 36-80* y est un succès relatif, alors qu'il domine le box-office national.

Outre le facteur « commercial » que l'on vient de décrire pour expliquer le succès ou l'échec de certains longs métrages, il convient de prendre en compte une variable telle que le nombre de copies autorisées par une commission du Goskino. Le rôle déterminant du nombre de copies et de salles allouées par l'État est démontré par l'exemple inverse du long métrage *Le secret de la villa Greta* qui obtient un immense succès dans les deux uniques cinémas où le film passe, rendant difficile l'achat de places⁴⁶. Sans doute, plus que l'antiaméricanisme, c'est surtout le complot maçonnique impliquant les présidents américains qui fascine à l'époque du scandale de la loge P2 : cette limite empêche le long métrage de figurer au box-office. Inversement, augmenter le tirage pour un film peut avoir tendance à en accentuer le succès : *Sur les îles de Grenade*, sorti en décembre 1981, totalise 530 500 spectateurs avec trente copies, un nombre important pour ce genre de long métrage à Moscou⁴⁷, alors qu'*Un incident dans le carreau 36-80*, avec huit copies seulement, arrive à 463 000 spectateurs⁴⁸. Enfin, limiter la durée de diffusion d'un film constitue un autre facteur restrictif⁴⁹.

Les statistiques ne nous apprennent pas grand-chose sur les raisons précises du succès d'un film, encore moins l'intérêt des spectateurs pour la représentation des États-Unis à l'écran. Certainement, « l'effet d'essouffle-

⁴⁴ Entretien avec Miroslava Segida et Valentina Orlova.

⁴⁵ CALIM : 138/1/681/2.

⁴⁶ Témoignage d'un analyste du NIIK, le 23 décembre 2004.

⁴⁷ Pour information, la même année, *L'échec de l'opération « Terreur »*, film à la gloire de Feliks Dzerjinski et de la Tchéka, totalise 1 012 400 spectateurs avec vingt copies (CALIM : 138/1/855).

⁴⁸ CALIM : 138/1/932.

⁴⁹ Moscou est divisée en deux zones : on montre les films d'abord dans la zone nord, puis dans la zone sud. Le film est projeté un mois seulement (entretien avec V.Orlova).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

ment » de la propagande antiaméricaine au cinéma existe comme ailleurs : en 1975-1985, le temps est loin où nombreux furent les Soviétiques qui croyaient que les travailleurs américains vivaient dans des conditions perpétuellement instables⁵⁰.

Surtout, l'ensemble des témoignages dont on dispose, ainsi que les études sur la réception confirment l'idée que le succès d'un long métrage dépend d'abord du genre⁵¹. Or le film dit d'aventures, de guerre et d'espionnage recueille inmanquablement 10 à 11 % de l'ensemble des spectateurs, ce qui en fait une valeur sûre⁵². Cela expliquerait que l'évolution vers un cinéma « plus commercial » en URSS au tournant des années 1970-1980 favorise le succès de certains films, comme *Armé et très dangereux*, un western, *Incident dans le carreau 36-80*, un film d'action directement inspiré des grosses productions hollywoodiennes⁵³. Cette tendance explique également l'échec retentissant d'un film comme *Sur les îles de Grenade*⁵⁴.

À leur tour, la télévision et la radio sont, au cours de notre période, des concurrentes directes du cinéma et leur succès est loin de s'estomper. En 1979, une enquête montre que la télévision et la radio sont les deux sources principales d'information⁵⁵. Comme on l'a vu pour les imprimés, les Soviétiques s'intéressent manifestement aux informations internationales⁵⁶, et apprécient un média qui sait mieux s'adapter à son temps que la presse, qui paraît moins idéologiquement marqué et qui leur laisse la parole⁵⁷ même si les jeunes le considèrent « daté »⁵⁸. La principale source pour l'étude du succès de la radio, et plus précisément de l'information portant sur les États-Unis, demeure le courrier des auditeurs. Si dans les lettres reçues par la radio officielle, le poids du courrier adressé aux émissions politiques est extrêmement faible, la part

⁵⁰ KENEZ P., *op. cit.*, p.223.

⁵¹ JABSKI M.I., *op. cit.*, p.193, p.201.

⁵² Note d'Ermach du 10 mars 1975 « Sur la production et la diffusion des films d'aventures », RGANI : 5/68/630/2-3).

⁵³ JABSKI, M.I., dir. *Le phénomène du caractère de masse du cinéma*, Moscou, 2004, p.275-276. Plus loin : JABSKI 2004. Voir aussi KAGARLITSKY, Boris. *Les intellectuels et l'Etat soviétique de 1917 à nos jours*. Paris : PUF, 1993, p.215-216).

⁵⁴ Entretien avec M.Jabski et alii.

⁵⁵ GARF : 6903/48/337.

⁵⁶ MICKIEWICZ E., *op. cit.*, p.17, p.34, p.194.

⁵⁷ BOVINE A., *op. cit.*, p.317.

⁵⁸ En 1979, V. Konoukhov, auditeur de l'Académie des sciences sociales près le CC du PCUS, signale dans une note « Sur l'efficacité des émissions critiques d'après les lettres des radio-auditeurs » que « l'opinion courante est que les émissions radio sont moins efficaces que la presse écrite » (GARF : 6903/48/340/1-2).

PAR-DELÀ LE MUR

destinée aux programmes portant sur des thèmes internationaux croît au cours de notre période, notamment à partir de 1977, jusqu'à 60 % en 1985.

Ceci reflète parfaitement l'évolution de la situation internationale présentée dans les médias soviétiques comme de plus en plus inquiétante, en particulier en ce qui concerne les relations soviéto-américaines. La présence des États-Unis dans le courrier en est une parfaite illustration. Alors qu'en 1978-1979, le danger américain n'est pas le thème épistolaire dominant – on trouve notamment tout ce qui concerne les tensions en Asie du Sud-Est et au Proche-Orient (liés indirectement aux États-Unis cependant) –, à partir de 1980, les relations soviéto-américaines passent au premier plan. C'est en avril 1980 qu'est mentionnée pour la première fois, sous une la forme déguisée d'« indignation suscitée par la politique de Reagan », la peur de la guerre. On la retrouve sous une forme plus explicite en 1983. Il faut attendre le mois de janvier 1985 pour que le courrier montre un soulagement face à la perspective d'un accord possible, même si la méfiance envers les États-Unis demeure – on se souvient de la plaisanterie radio de Reagan en août 1984.

L'intérêt d'une partie des Soviétiques pour les sujets internationaux apparaît comme un donné stable et fidèle à l'évolution du contexte. En revanche, il est plus difficile de se rendre compte de l'impact de cette information sur les auditeurs. Il faut d'abord mentionner qu'une partie de l'information n'atteint jamais son public en raison de la méconnaissance par celui-ci d'un vocabulaire spécifique. Pour le reste, la curiosité naturelle n'est pas satisfaite. Et pour le détail, certains supportent mal l'alarmisme officiel, la campagne sur la menace de guerre : un auditeur demande de « moins se montrer inquiétés face à l'éventualité d'une guerre thermonucléaire » et plus confiant dans le fait que l'URSS « saura défendre la paix »⁵⁹.

* * *

La télévision de son côté a l'avantage d'atteindre tous les publics, ce qui n'est le cas ni de la radio, ni de la presse, ni du cinéma⁶⁰. À la différence du cinéma, il est cependant très difficile de quantifier son succès, en l'absence de l'équivalent de l'audimat⁶¹. Pour juger de l'efficacité de l'information télévisée, l'État soviétique considère qu'il y a autant de spectateurs potentiels que de

⁵⁹ GARF : 6903/42/72.

⁶⁰ E. VILTCHÉK, Iou. VORONTSOV, I. LIUKCHINE. « Cinéma et télévision : lien et alternative » in : *Cinéma et télévision*. Moscou, 1979, p. 43-81).

⁶¹ Entretien avec L. Makhnatch.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

postes en circulation : maigre information, quand on sait que la proportion de familles équipées passe de 24 % en 1965 à 85 % en 1980 et 96 % en 1984⁶². L'idée selon laquelle « la télévision acquiert progressivement un impact majeur pour ce qui est de penser, imaginer et comprendre l'Autre, détrônant progressivement le cinéma, de plus en plus déserté par les spectateurs »⁶³ s'avère difficile à vérifier. Quoi qu'il en soit, ce média demeure, si l'on se fie à un sondage réalisé à Moscou, la principale source d'information pour 82 % des personnes, et serait aussi la plus crédible⁶⁴.

En ce qui concerne la télévision, une variable supplémentaire, « culturelle » pourrait-on dire, s'ajoute dans la réception à celles déjà mentionnées. Selon un émigré russe aux États-Unis, à la différence des Américains qui classent les émissions en bonnes ou mauvaises, le Russe, lui, aurait tendance à extrapoler face à une émission de piètre qualité, déduisant par exemple que les enfants qui la regardent finissent mal – et se sentent obligés d'alerter le pouvoir⁶⁵.

L'émission la plus suivie sur le petit écran, *Vremia*, dont l'audience croît au cours de notre période⁶⁶, est aussi celle qui est la plus critiquée. Les Soviétiques sentent la fausseté de la situation et ne manquent pas de manifester leur mécontentement par leur courrier. Ainsi, les téléspectateurs de *Vremia* sont énervés par les répétitions, la ressemblance entre les images, et globalement, par le manque d'informations sur l'international en général⁶⁷. La présentation des rencontres au sommet entre officiels soviétiques et américains ne susciterait qu'indifférence ou moqueries⁶⁸. Il ne faudrait pas conclure pour autant que les critiques soient dues à des carences de fond – plusieurs exemples d'attitudes antiaméricaines devant le petit écran, notamment au cours de la seconde partie de notre période, où l'antireaganisme contribue puissamment au succès de l'antiaméricanisme officiel, sont avérés⁶⁹. Le succès de l'émission est autant due à son heure de diffusion – 21

⁶² TOMPSON, William. *The Soviet Union under Brezhnev*. Londres : Pearson Longman, 2003, p.84.

⁶³ WOLL J., *op. cit.*, p.xii.

⁶⁴ MICKIEWICZ E., *op. cit.*, p.187-189, p.206-207.

⁶⁵ Témoignage de Vladimir Kanevski dans SHASHA, Dennis et SHRON, Marina. *Red Blues. Voices from the Last Wave of Russian Immigrants*. New York, Holmes & Meier, 2002, p.86-87.

⁶⁶ MICKIEWICZ E., *op. cit.*, p.8-9.

⁶⁷ RGANI : 2/3/628/42-53. BOVINE A., *op. cit.*, p.310.

⁶⁸ TCHERNIAEV, 10 avril 1977 : il s'agit de la retransmission de la rencontre Brejnev-Vance.

⁶⁹ Ainsi, le 2 novembre 1984, Tatiana Iourieva note : « J'ai été chez des amis. Ils sont assis devant le poste, condamnant les provocations et les manipulations de la CIA et maudissant Reagan » (IOURIEVA, Tatiana. *Journal d'une jeune fille de l'intelligentsia*. Moscou, 2003, p.68).

PAR-DELÀ LE MUR

heures – qu’à ses actualités sportives et à la météo, sans oublier l’apparence physique agréable des présentateurs⁷⁰.

Le même paradoxe se retrouve pour les émissions politiques portant sur l’international, comme *Aujourd’hui dans le monde*, une sélection d’informations commentées, « monotones et insipides⁷¹ », dont l’importante audience s’expliquerait principalement par la présence de journalistes – Arbatov, Zorine, Joukov, dont le discours est jugé plus libre et surtout plus compréhensible que celui des médias traditionnels⁷², comme par des rares images de l’Occident⁷³. Cette dernière variable expliquerait le succès des films documentaires portant sur des problèmes internationaux⁷⁴.

Enfin, n’oublions pas que l’essentiel du temps d’antenne est consacré aux téléfilms et aux longs métrages (40 % contre 24 % pour les émissions)⁷⁵. En ce qui les concerne, nous ne disposons que de témoignages épars, comme ceux qui font état de l’adhésion au discours antiaméricain de *17 instants d’un printemps*⁷⁶, ou de sondages effectués pour le compte de Gosteleradio⁷⁷. Comme pour la télévision dans son ensemble, le courrier des téléspectateurs demeure extrêmement critique, si bien qu’une reprise en main s’annonce en 1981⁷⁸. Trois ans plus tard, le résultat de cette reprise est le téléfilm-feuilleton *TASS est autorisée à communiquer*, diffusé entre le 30 juillet et 10 août 1984, et qui aurait, selon les responsables de la télévision centrale, rencontré un grand succès. Bien avant *Voyage en solitaire*, le téléfilm est aussi remarqué par la presse

⁷⁰ Voir <http://www.mk.ru/numbers/691/article20193.htm> pour le témoignage d’Aza Likhitchenko et d’Igor Kirillov.

⁷¹ BOVINE A., *op. cit.*, p.309.

⁷² Entretien avec G.Arbatov. Voir aussi BOVINE A., *op. cit.*, p.317.

⁷³ *Ce mot si doux*, « liberté », sur Amérique latine, l’un des premiers du genre, qui sera diffusé ensuite à la télévision. 20% de personnes se disent très satisfaites par le film, « parce que la vie à l’étranger y est représentée » (RONDELI L., BOGDANOV A. *Le film et son spectateur*. Moscou, 1977, p.20-32).

⁷⁴ GARF : 6903/48/347. Les titres qui reviennent sont *L’Amérique des années 1970*, *L’Amérique hier et aujourd’hui*, *L’Amérique des années 80*, *Le maoïsme, tragédie de la Chine*, etc. (GARF : 6903/48/349).

⁷⁵ NEMIROVSKAÏA, M.L. *L’économie et l’organisation de la production des téléfilms : manuel pratique*. Moscou, 1979, p.9.

⁷⁶ SMITH H., *op. cit.*, p.466-468.

⁷⁷ Une étude réalisée à Smolensk en mai 1977, portant sur 635 personnes, montre que les films sont regardés à la télévision presque tous les jours par près de la moitié des personnes, plus de la moitié étant des téléfilms-feuilletons. Ni les spectateurs de la télévision, ni ceux du cinéma ne sont composés de groupes nettement délimités : ces groupes sont diffus, transversaux (E.VILT-CHEK, et alii, *op. cit.*, p.43-81).

⁷⁸ La *Pravda* du 7 mars 1976 parle déjà d’« améliorer la qualité des émissions de télévision et de la radio » (cité dans NEMIROVSKAÏA M., *op. cit.*, p.13).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

étrangère qui en parle comme du « premier film de contre-propagande soviétique »⁷⁹. Le crédit à apporter à ce genre d'affirmation qui cherche avant tout à satisfaire le pouvoir est évidemment mince, même si l'on ne peut manquer de constater le fossé qui sépare deux téléfilms phares, *17 instants d'un printemps*, symbole du brejnévisme vieillissant, et *TASS*, le symbole d'une propagande qui retrouve une énergie qui lui manquait.

Les Soviétiques ont la parole

Les analyses précédentes étaient fondées sur des documents produits par les idéologues et les propagandistes. Est-il possible d'entendre la voix des principaux intéressés, les simples Soviétiques ? Sans aucun doute, il n'existe pas une, mais des voix : celle des lecteurs des périodiques, celle des spectateurs des conférences des SMUP et enfin celle, plus informelle, dont les archives ne font état qu'indirectement, des personnes qui diffusent des blagues politiques, les *anekdoty*.

En ce qui concerne le courrier des périodiques, la voix des Soviétiques n'est pas toujours facile à saisir. La représentativité du courrier est une question ancienne, et loin d'être tranchée⁸⁰. En chiffres absolus, le courrier demeure abondant, dépassant pour un périodique comme la *Pravda* plusieurs dizaines de milliers de lettres au cours de l'année. Mais que représentent ces lettres quand on connaît la diffusion du périodique, soit dix millions d'exemplaires ? Avec l'avènement de sondages un tant soit peu fiables, les soupçons se confirment quant à la non-représentativité de ceux qui écrivent – majoritairement des personnes âgées, et des membres du Parti⁸¹. De plus, les archives ne présentent qu'un tableau imparfait de ces lettres. Ce dont on dispose, ce sont des analyses du courrier reçu, mensuellement ou trimestriellement. Les lettres elles-mêmes sont rarement citées *in extenso*.

Enfin, il faut tenir compte d'une aporie majeure, celle de la distinction entre l'attitude envers les problèmes internationaux de l'influence des difficultés quotidiennes. Or les deux sont très souvent liés chez les Soviétiques – la majorité d'entre eux voient les États-Unis uniquement à travers le prisme de leur univers immédiat. Cela se traduit par un courrier abondant portant sur la vie en URSS, qui parvient pourtant à des spécialistes des relations internatio-

⁷⁹ Voir lettres dans RGANI : 5/90/136/88-94. Daté du 12 octobre 1984.

⁸⁰ Voir en particulier l'ouvrage pionnier de Christine Revuz. *Ivan Ivanovitch écrit à la Pravda*. Paris : éd. sociales, 1980, p.291-293. L'auteur n'a pas traité les lettres liées à l'international.

⁸¹ MICKIEWICZ E., *op. cit.*, p.194-196).

PAR-DELÀ LE MUR

nales, comme Iouri Joukov pour la *Pravda*. Pour les Soviétiques de base, les enjeux internationaux ne sont intéressants que parce qu'ils ont une répercussion sur les problèmes de la vie de tous les jours, notamment les pénuries⁸².

Ces limites étant posées, la source épistolaire doit néanmoins être exploitée, puisqu'elle existe. Deux thématiques principales se dégagent du courrier dans les années 1970 : la diffusion de rumeurs sur la qualité de la vie outre-Atlantique au sein de la population ; et les insuffisances et les contradictions de la propagande soviétique (le manque d'informations, l'incapacité à contrer ces rumeurs, à contre-attaquer tout court).

Le courrier de 1978, mentionné en épigraphe de ce chapitre, d'un retraité juif et patriote soviétique, l'une des rares lettres à être citée dans son entier dans un rapport, illustre bien cette tendance. La dénonciation du cinéma occidental et, en même temps, sa présence sur les écrans soviétiques apparaît comme une contradiction importante⁸³. Les lettres témoignent également d'une écoute des radios occidentales très répandue, quelle que soit finalement l'opinion des auditeurs sur leur propre système. Une lettre de la région de Kalinine s'étonne du fait que « seulement 1 % de personnes, soit 7 millions de personnes, travaillent dans le secteur primaire aux États-Unis, et non seulement nourrissent tout le pays, mais aussi vendent à l'étranger ; alors qu'en URSS on en compte 27 millions, qui produisent 80 % de la production américaine »⁸⁴. Une lettre qui provient naturellement du recoupement d'informations officielles et celles qui le sont moins.

Dans la seconde partie de la période, les lettres illustrent la propagation d'une peur de la guerre, mais aussi d'un sursaut patriotique, qui se lit dans le soutien « inconditionnel » de la politique étrangère soviétique. En 1983 notamment, la revue *Novoe vremia* dit avoir reçu de la fin septembre à la fin octobre 170 lettres, avec comme thème principal « l'inquiétude devant les perspectives d'un conflit nucléaire porté par la course aux armements et la décision des États-Unis de déployer les euromissiles ». Une question revient souvent : « est-ce que les pays socialistes et l'URSS pourront contrebalancer les efforts militaristes des cercles impérialistes ? » De nombreux « appels à la vigilance » sont constatés, de même pour la nécessité, par tous les moyens, de « renforcer la défense du pays ». Les États-Unis sont souvent mentionnés dans le courrier⁸⁵.

⁸² CAODM : 3226/1/101/46-47. Réunion du 21 novembre 1978.

⁸³ Courrier de *Selskaïa jizn*, juin 1978 (RGANI : 5/76/214/269).

⁸⁴ Courrier de *Novoe vremia*, courrier du 25 avril au 25 juin 1979 (RGANI : 5/76/214/137-139). Le lecteur semble ignorer que le *Pepsi* est fabriqué en URSS, la première usine se trouvant à Novorossiisk.

⁸⁵ RGANI : 5/89/79/36-39.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Les événements de Grenade provoquent un véritable « déluge de lettres », avec des questions portant sur des sujets qu'on pensait clos depuis longtemps comme la cession de l'Alaska aux États-Unis en 1867 – qu'on croit temporaire⁸⁶. Cette ignorance d'un fait historique connu se retrouve dans la méconnaissance du système américain. Ainsi, lorsque ces lecteurs se demandent s'il est possible de présenter un candidat noir et communiste aux prochaines élections présidentielles⁸⁷ – méconnaissance qui découle directement de la propagande soviétique qui exagère l'importance du Parti communiste et des militants noirs américains.

Les lettres adressées à deux revues spécialisées dans l'information fournie aux propagandistes, mais qui sont lues par un public bien plus vaste, *Agitator* (mentionnée dans le chapitre V) et *Kommounist*, peuvent constituer ici des études de cas intéressants. Les lecteurs demandent des précisions après lecture d'un article d'*Agitator*, et où, en filigrane, se profile la comparaison entre conditions de vie soviétique et américaine dans un contexte de crise économique, avec des contradictions entre celle-ci et un niveau de vie qui augmente globalement en Occident, le salaire des ouvriers, le prix de la viande et des postes de télévision servant de références⁸⁸. Toutes ces questions seraient dues à l'influence des radios étrangères, et en particulier l'action insidieuse de *Voice of America* face à laquelle les autorités ne réagissent pas avec assez de fermeté⁸⁹. À partir de 1980, les critiques et l'incrédulité présentes dans le courrier augmentent considérablement – et la méfiance envers l'information sur la vie économique en URSS déteint allègrement sur celle portant sur les États-Unis⁹⁰. Malgré des tentatives de corriger les défauts, en mettant par exemple en parallèle les modes de vie soviétique et américain dans la rubrique « Deux mondes – deux modes de vie »⁹¹, la méfiance et les plaintes des lecteurs comme des propagandistes demeurent.

Les lettres envoyées à la revue *Kommounist* reflètent en partie ces mêmes questions, critiques et craintes adressées à la propagande antiaméricaine soviétique. L'échantillon disponible montre une opinion soviétique diversifiée, et dans l'ensemble relativement autonome. Certaines lettres reflètent le désir de

⁸⁶ RGANI : 5/89/79/36-39.

⁸⁷ Courrier de *Novoe Vremia* (RGANI : 5/89/79/72).

⁸⁸ RGASPI : 614/2/18/78. Lettre du 18 février 1976. RGASPI : 614/2/18/225.

⁸⁹ RGASPI : 614/2/18/189. RGASPI : 614/2/27/173. Lettre du 9 septembre 1977 (de Soumy, Ukraine). Voir la note sur les lettres en 1978 : « certaines questions sont manifestement empreintes de la propagande des radios étrangères » (RGASPI : 614/2/31/6-7).

⁹⁰ RGASPI : 614/2/37/58-59, 92-93.

⁹¹ RGASPI : 614/2/37/164.

PAR-DELÀ LE MUR

pacifier les relations avec les États-Unis, autrement dit d'arrêter la propagande antiaméricaine⁹², rejettent l'idée d'une guerre venue des États-Unis, comme la politique étrangère soviétique, « provocatrice »⁹³. Loin de donner lieu à un épanchement patriotique, à l'exception de quelques retraités, la contre-propagande des années 1980 laisse percer des réactions fatalistes, la conscience qu'il est impossible de gagner une guerre nucléaire. Ainsi, une lettre du 25 novembre 1983 réagit à l'article « L'espace doit rester pacifique » paru le numéro 15 de 1983 : « à quoi cela [la défense aérienne soviétique] sert-il ? De toute façon cela ne nous protégera pas, la civilisation périra », peut-on y lire⁹⁴. Certains courriers témoignent d'un antiaméricanisme largement empreint d'antisémitisme et de racisme⁹⁵. Plus souvent, les manifestations antiaméricaines sont tempérées par les images bien plus effrayantes de la Chine, et l'américanophilie par des images du Japon, le nouveau modèle à imiter⁹⁶.

* * *

Les questions posées aux acteurs des SMUP, aux *lektory* ou aux *politinformatory*, demeurent à ce jour une source méconnue. Alors que, malgré de nombreux défauts, elle apporte un certain nombre d'informations utiles. Les nombreux rapports des SMUP révèlent que l'intérêt pour les États-Unis ou, plus prudemment, la présence des États-Unis dans la culture de guerre froide – si l'on en juge par la fréquence de la mention « États-Unis » dans les questions – est en augmentation constante, 1982 constituant une sorte d'apogée. Sur toute la période, les États-Unis sont présents dans 20 à 30 % des questions posées, et dans l'ensemble, la corrélation avec l'information donnée par les médias est constatée : les questions les plus développées dans la presse sont aussi celles qui intéressent en premier lieu les Soviétiques. En 1974, c'est l'amendement Jackson-Vanik ; au début de 1977, c'est le personnage de Carter, et la nouvelle attitude de l'administration américaine envers l'URSS ; en 1979, c'est SALT II ; en 1981, c'est la crise polonaise et

⁹² RGASPI : 599/1/582/34-37. RGASPI : 599/1/606/134-5

⁹³ Lettre du 27 novembre 1980 : « Pourquoi verser de l'huile sur le feu ? J'exige une réponse » (RGASPI : 599/1/744/115). Lettre du 27 avril 1982 : « Non, nous n'avons pas besoin de la guerre » (RGASPI : 599/1/821/69-76).

⁹⁴ RGASPI : 599/1/865/11.

⁹⁵ RGASPI : 599/1/582/1-6. RGASPI : 599/1/766/1-2. RGASPI : 599/1/889/37.

⁹⁶ Exemple, la lettre de Vinogradov (Dnepropetrovsk) du 5 décembre 1979 (RGASPI : 599/1/690/112).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

le budget militaire croissant des États-Unis, etc⁹⁷. Si ces questions existent, c'est que, outre la volonté de provoquer ou de piéger l'intervenant idéologique, une vraie curiosité pour l'étranger et les États-Unis en particulier est avérée. Celle-ci procède, comme pour le courrier, de carences de l'information dans les médias traditionnels – en particulier dès qu'il s'agit du détail des armements ou du fonctionnement de la démocratie américaine, ou encore des arguments américains utilisés contre l'URSS dans la guerre idéologique qui les oppose.

Cette source a cependant un avantage : elle nous fournit un échantillon suffisamment étendu pour percevoir une réelle inquiétude des Soviétiques. Inquiétude quant à l'avenir pacifique des relations soviéto-américaines surtout, notamment à partir de 1980, et culminant, apparemment, en mars 1981, avec la question franche sur la probabilité d'une guerre nucléaire avant 1985 ; inquiétude procédant de la méfiance – le public a peur de se faire piéger par les États-Unis, par le traité SALT II notamment ; la méfiance est générale pour le reste de la période, qui confine à la protestation officielle avec les affaires de Pologne et du KAL. On se demande s'il faut croire aux condoléances de Reagan après la mort de Brejnev. Mais inquiétude tempérée par la peur de la Chine, en raison du danger qu'elle représente pour la normalisation des relations entre les deux pays, les États-Unis jouant un double jeu. Les inquiétudes sont surtout dues à l'éventuelle influence des États-Unis sur la situation en URSS : leur poids sur la vie économique soviétique, face aux problèmes soviétiques qui poussent l'URSS à s'approvisionner aux États-Unis en céréales et à exporter son pétrole ; sur la vie culturelle, avec la crainte d'une américanisation, que ce soit par le biais de la mode et de la musique, véhiculées par la radio, et sans doute bientôt, la télévision transfrontalière.

Pour obtenir un complément d'information utile et corriger les défauts de ces rapports, il est nécessaire de se tourner vers les propagandistes eux-mêmes, qui soulignent un fait essentiel : l'antiaméricanisme n'apparaît que lorsque l'on aborde les questions de rivalité militaire. Autrement, le public, et notamment jeune, est bien plus américanophile : il s'intéresse à ce que l'intervenant partage ses impressions de voyage, qu'il parle de la question de la ressemblance entre

⁹⁷ Ici et plus loin voir pour les sources des questions posées : RGANI : 5/67/132 (1976) ; RGANI : 5/73/245 et GARF : 9547/1/2749a/38-43 (1977) ; RGANI : 5/76/212 (1979) ; RGANI : 5/77/152-153 (1980) ; RGANI : 5/84/118-119 ; GARF : 9547/1/3223 et 9547/1/32376 ; RGASPI : 1m/95/158/60-61 (1981) ; RGANI : 5/84/142, RGANI : 5/88/143, RGASPI : 1m/95/192/51-52, 1m/95/192/119-121 et 1m/95/259/8-17 (1982) ; RGANI : 5/89/103, RGANI : 5/89/104, RGASPI : 1m/95/259/61-62 (1983) ; RGANI : 5/90/127 (1984).

PAR-DELÀ LE MUR

Russes et Américains⁹⁸. Ce « silence des sources », qui concerne tout aussi bien les lettres que les questions, révèle qu'une vaste part des Soviétiques échappe à notre analyse. Dès lors, l'étude d'une source informelle, les histoires drôles politiques, devient nécessaire pour compenser ce manque.

* * *

Les Soviétiques qui rejettent les discours officiels – et l'on a vu que les formes de rejet sont multiples – adoptent de nombreuses stratégies de contournement. La plus connue est la diglossie, la quête d'un sens caché, d'une « langue d'Ésope », dans les discours publics⁹⁹. Cette nécessité à lire entre les lignes, à décoder les discours officiels, trouve refuge dans l'ironie, le sarcasme, la blague (*anekdot*) politique, genre dans lequel les Russes ont excellé, à la faveur d'un contexte « favorable » depuis la déstalinisation¹⁰⁰. D'une centaine d'*anekdoty* dans lesquelles les Américains ou les États-Unis sont mentionnés se dégagent plusieurs groupes : un premier oppose deux mondes, deux systèmes politiques, économiques, sociaux et culturels ; dans le second, les États-Unis et l'URSS ne sont pas seulement comparés, ils sont rivaux, et mènent une compétition acharnée ; dans un troisième groupe, des rencontres au sommet ont lieu, et l'interlocuteur préféré demeure Reagan.

L'image des États-Unis et des Américains est difficile à cerner à partir de cette source, car ils ne sont pas les personnages principaux de ces histoires. De toute évidence, les Américains mettent en valeur les défauts soviétiques, l'hypocrisie de la propagande. Mais ils servent également à définir – et l'on retrouve là toute l'ambivalence dans l'attitude aux États-Unis – un complexe d'infériorité qui ne signifie nullement que le modèle américain doit être imité ; ce complexe est constitutif d'une véritable « identité négative »¹⁰¹.

Aussi, les États-Unis partagent avec l'URSS la responsabilité dans la montée des tensions dans le monde, tensions susceptibles de déboucher sur une guerre nucléaire, qui inspire une peur bien réelle. S'il est difficile de déterminer l'âge des personnes qui racontent ces histoires, ces histoires drôles confirment l'idée que l'opinion sur les États-Unis conçue de manière indépendante de la propagande officielle est quasiment impossible en URSS.

⁹⁸ Entretien avec E. Batalov.

⁹⁹ Cité dans SÉRIOT, Patrick. *Analyse du discours politique soviétique*. Paris : Institut d'études slaves, 1985, p.30. Le linguiste y parle de la « non-neutralité du processus de lecture » (p.299).

¹⁰⁰ Voir : KOZOV, Andreï. « Eux et nous : la guerre froide dans les histoires drôles soviétiques » *Cahiers du monde russe*, 47/3, janvier-mars 2007, p.137-152.

¹⁰¹ GOUDKOV, Lev, *op. cit.*

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

L'information officielle sert toujours de référence, et concevoir l'Amérique sans elle, pour une immense majorité de personnes qui ne sont jamais allées là-bas, est une gageure.

Comprendre les formes de réception

Les attitudes du grand public envers les pratiques des pouvoirs en matière de propagande antiaméricaine sont déterminées par un ensemble de facteurs complexes, d'abord de type « centrifuge ». Ces facteurs sont : un contexte de crises internes (psychologiques, économiques, sociales) qui explique une émancipation sociétale partielle ; la pression des externalités, la diffusion d'un *soft power* américain en particulier.

L'identité soviétique, résultante des rôles sociaux et des dispositions psychologiques individuelles, associées aux modèles de personnalité considérés comme dignes d'approbation par la société soviétique, est une notion souvent invoquée pour expliquer les attitudes envers le monde extérieur. Les sociologues et les politologues qui ont abordé ces questions parlent de certaines constantes, comme de l'opposition au « capitalisme » (dont la connaissance est plus que relative), de la foi dans le « marxisme » (*idem*), l'État paternaliste, le sens de la hiérarchie, le sentiment d'appartenir à un empire¹⁰². En fait, l'homme soviétique est un être paradoxal par excellence qui se caractérise par l'existence simultanée d'antinomies. Il est à la fois totalement idéologisé et indifférent à toute idéologie ; il possède la faculté organisatrice, mais il est en même temps anémique ; il est actif et en même temps éprouve de l'aversion pour le travail¹⁰³.

Ces traits forgés dans les épreuves de l'histoire dramatique de la Russie au premier XX^e siècle, marquée par une violence quasiment permanente, diffèrent naturellement selon les générations. Après les hommes qui ont connu les bouleversements de 1917, puis ceux entrés dans la vie active au début des années 1930 et occupé des positions clés jusqu'au milieu des années 1950, les premières fissures apparaissent avec la génération des « hommes des années 1960 » (les « chestidesiatniki »), les « enfants du XX^e Congrès », les contemporains des dissidents. La rupture définitive s'accomplit avec une nouvelle génération qui apparaît au cours de notre période, peu imprégnée des stéréotypes communistes : il s'agit du tiers de la population soviétique qui en 1979 a moins de vingt ans. Au final, « un schisme générationnel » se prépare, ou peut-être s'est déjà produit¹⁰⁴. Cette distinction générationnelle fait sens dans

¹⁰² MILLS R., *op. cit.*, p.146-147.

¹⁰³ LEVADA I., *op. cit.*, p.35-47.

¹⁰⁴ G.ZABRIANSKI, sociologue, cité dans CHOUBINE A., *op. cit.*, p.176-177.

PAR-DELÀ LE MUR

la mesure où la perception des États-Unis et de la propagande antiaméricaine n'est assurément pas la même que l'on soit âgé de 70, 40 ou 20 ans en 1983.

Le déclin économique apparaît comme un autre facteur de rupture. Après 1973, les indicateurs de l'économie soviétique s'effondrent en dessous des niveaux ouest-européens. Il devient de plus en plus évident que le fossé technologique entre l'URSS et les économies occidentales les plus avancées s'élargit¹⁰⁵. La stabilité des prix, condition *sine qua non* de la confiance, disparaît aussi. Ce déclin contribue à un malaise social, un sens aigu du pessimisme et du cynisme. La frustration est grande face aux standards de vie occidentaux et américains en particulier¹⁰⁶. La guerre froide a une incidence sur cette situation comme le montre l'entrée des troupes soviétiques en Afghanistan et l'embargo américain sur les céréales qui suit, ce qui se ressent fortement dès le mois de janvier 1980 : non seulement il y a alors des difficultés à s'approvisionner en nourriture, mais également en produits aussi basiques que les timbres et les enveloppes, sans parler de la vodka¹⁰⁷. Cette crise psychologique, économique et sociale explique l'émancipation, relative, d'une société qui se modernise.

Cette modernisation, c'est d'abord l'urbanisation et son corollaire, l'émergence dans les années 1970 d'une proto-société de consommation, et de catégories sociales à haut niveau d'éducation¹⁰⁸. L'urbanisation et l'instruction universitaire portent en germe une modification du rapport au pouvoir et à ses discours, avec le développement par exemple de « micro-univers urbains ». Les formes que peuvent prendre ces micros-univers sont extrêmement variées, mais elles ont une seule conséquence : procurer un filtre et un élément correcteur de la marée d'informations, d'images et de propagande que diffusent les médias¹⁰⁹.

Les conséquences pour l'État peuvent aller, à terme, jusqu'à la désaffiliation complète, et en tout cas à l'émergence d'une « proto-opinion publique », largement partagée, quoique sous divers aspects et à différents degrés¹¹⁰. La perte de la crédibilité de la propagande, pour les uns ancienne, pour les autres plus récente, bute comme on a pu le voir sur une aporie essentielle, celle de ses objectifs véritables, qui pour certains ne cherchent pas à emporter l'adhé-

¹⁰⁵ HANSON, Philip. *The Rise and Fall of Soviet Economy : An Economic History of the USSR*. Longman, 2003, p.135, 137, 149, 154-155.

¹⁰⁶ « The 'New Soviet Man' turns pessimist » in : COHEN, Stephen F., RABINOWITCH, Alexander et SHARLET, Robert éd. *The Soviet Union Since Stalin*. Londres : 1980, p.179-200, article cité dans HANSON, P., *op. cit.*, p.129.

¹⁰⁷ TCHERNIAEV, 1 et 28 janvier, 1 et 3 mars 1980.

¹⁰⁸ PIVOVAR, E.I. in SEVOSTIANOV G.N., *op. cit.*, p.372-373.

¹⁰⁹ LEWIN, Moshe. *La grande mutation soviétique*. Paris : La Découverte, 1989, p.101.

¹¹⁰ BACON E. et SANDLE M., *op. cit.*, p.205. TOMPSON W., *op. cit.*, p.86-87.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

sion de la population, mais simplement à diffuser un certain type de discours, un « prêt-à-penser », une culture¹¹¹. Car ce que l'on peut qualifier de « proto-émancipation » ne signifie en aucun cas rejet de l'idéologie officielle : en 1985, une bonne partie de la population ne cherche pas à tirer un trait sur Lénine ou le Parti communiste¹¹².

* * *

L'apport des facteurs externes est également essentiel pour comprendre cette émancipation. Les années 1975-1985 correspondent à un moment où le concept de *soft power* américain, qui inclut la diffusion d'un modèle culturel et politique séduisant, atteint sans aucun doute son apogée dans le contexte d'une guerre froide toujours présente¹¹³. L'Acte d'Helsinki lui apporte une caution et une impulsion essentielles (la troisième corbeille a été sous-estimée au début)¹¹⁴, auxquels succède la pression de Soljenitsyne et des *refuzniks*, Soviétiques à qui on a refusé le droit d'émigrer, surtout en ce qui concerne les Juifs, en Israël¹¹⁵.

Le *soft power* américain a cependant besoin d'une impulsion politique pour arriver à sa cible, ce dont se chargent Carter, et surtout Reagan. Cette propagande, appelée également « diplomatie ouverte » par l'USIA, agence qui gère l'ensemble des programmes de lutte, suscite de multiples rapports des décideurs soviétiques dans les années 1970 qui s'inquiètent, en vrac, des conséquences indirectes des contacts scientifiques et culturels, des flux touristiques en provenance de l'Occident¹¹⁶, des envois postaux « de littérature antisoviétique »¹¹⁷, entre autres vecteurs de diffusion.

L'influence de tous ces canaux est difficile à déterminer, même si des traits constants au sein de la population soviétique montrent que le *soft power* ren-

¹¹¹ Si pour Alain Blum, on peut parler d'une inefficacité de la propagande dès les années 1930, la sphère sociale se dégageant de la politique (BLUM, Alain. *Naître, vivre et mourir en URSS*. 2^e éd. Paris : Payot, 2004, p.22-23), cela concerne essentiellement la « propagande domestique ». Des avis contraires existent : entre autres, Philippe Jaccard défend l'idée que si la crédulité est particulièrement forte dans les années vingt et trente, elle reste une composante essentielle de la société soviétique jusqu'à la fin, malgré d'importantes fissures (JACCARD J., *op. cit.*, p.27-28).

¹¹² BROWN, Archie. *The Gorbachev Factor*. Oxford University Press, 1996, p.89-90.

¹¹³ Rappelons que Kent Cooper, directeur de l'*Associated Press* part en croisade de la libre information dès 1942 (MATTELART T., *op. cit.*, p.12).

¹¹⁴ THOMAS, Daniel C. *The Helsinki Effect. International Norms, Human Rights and the Demise of Communism*. Princeton University Press, 2001, p.53-54.

¹¹⁵ *Ibid.*, p.124.

¹¹⁶ GARF : 10004/1/311.

¹¹⁷ Rapports du Glavlit datés du 2 février 1978 (RGANI : 5/75/291/1-9).

PAR-DELÀ LE MUR

contre un grand succès. Il faut distinguer ici les besoins matériels des spirituels. Dans le premier cas, la population soviétique est sensible, pour ne pas dire le moins, aux biens de consommation d'outre-Atlantique (à commencer par Brejnev lui-même, qui collectionne les voitures américaines). L'attrait, multiplié par les pénuries liées à la crise économique, entraîne l'apparition d'un marché noir où sont impliqués bien des dignitaires haut placés¹¹⁸. L'attrait matériel ne signifie pas, encore une fois, que les Soviétiques aient pu perdre définitivement foi dans leur régime.

De même pour les besoins spirituels : l'attrait de l'Occident, qu'il passe par une influence culturelle sous la forme de transferts (ou d'emprunts), dans le domaine vestimentaire, la littérature ou au cinéma, ou par la consommation d'une information alternative (radios, presse)¹¹⁹, ne signifie en aucun cas rejet du système : l'image d'un « cheval de Troie » du *soft power* est à relativiser¹²⁰. Les rumeurs et les blagues politiques apparaissent non comme une pathologie, mais comme des symptômes naturels d'un régime où une marge de liberté contrôlée a toujours existé. Chez les plus jeunes, la diffusion au début des années 1980 d'une chanson qui raconte que les États-Unis ont envoyé volontairement un insecte, le doryphore, afin de détruire la récolte soviétique, atteste au contraire d'un succès certain de la démonisation des États-Unis, et d'une culture de guerre froide plus riche qu'on ne le croit, qui atteint même la culture « populaire »¹²¹.

Les contacts indirects des Soviétiques avec l'Amérique attestent de la difficulté à comprendre la réception. La presse et les radios américaines sont très populaires. Mais le sont-elles parce que les Soviétiques souhaitent réellement s'informer ou parce que le pouvoir fait tout pour limiter ou empêcher leur diffusion, surtout à partir de 1980 ? L'exemple de la revue *Amerika* est parlant. Sa demande est forte et contribue à ce que le prix du périodique au marché noir reste élevé. Les images et les descriptions écrites des États-Unis qui y figurent font appel à l'imaginaire de tous les Soviétiques, sans pression idéologique apparente. Sont particulièrement populaires, auprès de publics plus jeunes, les images montrant la vie de tous les jours, les cuisines et les voitures d'Américains moyens. La difficulté à trouver un exemplaire de la revue, la présence d'un papier glacé si rare dans l'URSS du recyclé, ainsi que celle de photogra-

¹¹⁸ SMITH H., *op. cit.*, p.259.

¹¹⁹ PIVOVAR E.I. in SEVOSTIANOV G.N., *op. cit.*, p.373-374.

¹²⁰ RICHMOND Y., *op. cit.*, p.32.

¹²¹ Entretien avec D.Mamedova.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

phies de qualité, comptent au moins autant, voire plus, que le contenu, qui apparaît largement irréal¹²².

De même avec les « radios libres », *Voice of America*, créée en 1942 (en russe depuis 1947), et *Radio Liberty*, qui existe depuis 1953¹²³. Leur brouillage, effectué par les services du KGB¹²⁴, n'apparaît pas dissuasif – l'écoute des radios en elle-même n'est pas punie par la loi, c'est la diffusion de leur information qui peut l'être. Diverses stratégies sont mises en place pour contourner le brouillage, dont ce n'est pas le propos ici ; en 1982, l'audience générale, très variable, oscillerait entre 14 et 50 % de la population adulte¹²⁵.

Mais le plus intéressant concerne la diffusion de l'information et l'attitude envers celle-ci : or pour un certain nombre de personnes, dont on serait évidemment en peine de donner la proportion, cette écoute fournit simplement un moyen de combler sa frustration naturelle, sans pour autant que cette source soit considérée comme parole d'Évangile. L'Occident est toujours un ennemi qui mène une guerre idéologique, écouter sa voix, c'est apprendre à « connaître son ennemi »¹²⁶.

La question de la réception du cinéma américain est particulièrement symptomatique de cette tendance. Du point de vue quantitatif, le succès des longs métrages en provenance de l'Occident ne se dément pas. En 1970-1973, on dénombre 128 films de pays à économie de marché projetés en URSS, lesquels attirent 1,807 milliards de spectateurs, soit, en moyenne, 14,1 millions par long métrage –, et cela, en comptant les différents freins à la diffusion de

¹²² SHASHA D., SHRON M., *op. cit.*, p.183.

¹²³ JEANNENEY, Jean-Noël. *Une histoire des médias des origines à nos jours*. 2^e éd. Paris : Seuil, 2000, p.321-323 ; MATTELART T., *op. cit.*, p.35-44 ; PUDDINGTON, Arch, *op. cit.*, p.161.

¹²⁴ JEANNENEY J.N., *op. cit.*, p.323. Le brouillage débute en 1948, puis est levé en 1963 par Khrouchtchev, avant de reprendre avec la crise tchécoslovaque en 1968, et d'être de nouveau levé en septembre 1973 (voir le témoignage de TCHERNIAEV, 14 septembre 1973), avant de reprendre en août 1980, jusqu'à la mort d'Andropov (DODER D., *op. cit.*, p.38). Pour ce qui est du détail, il faut distinguer entre la station d'État *VOA*, non brouillée jusqu'en 1980, et *RL*, toujours brouillée (si l'on excepte l'épisode de la visite de Khrouchtchev aux États-Unis en 1960, d'où un de ses discours fut radiodiffusé).

¹²⁵ BROWNE, Donald. *International Radio Broadcasting. The Limits of the Limitless Medium* (1982), cité dans MATTELART T., *op. cit.*, p.81.

¹²⁶ En 1982, Pierre Lorrain rencontre Oleg et Natacha, un ingénieur et une enseignante. Tous les deux écoutent *VOA* et *RL*, mais défendent la politique étrangère de l'URSS (LORRAIN P., *op. cit.*, p.31-33).

PAR-DELÀ LE MUR

ces films, dont notamment un nombre de copies inférieur aux productions soviétiques et des trucages dans la comptabilisation¹²⁷.

Au cours de notre période, malgré des données lacunaires sur le box-office, ces chiffres ne changent pas : 20 à 40 millions de spectateurs voient des films américains au cours des années 1975-1977 et 1982-1985, et ce nombre dépasse les 40 en 1979. Les films américains ne sont pas les plus populaires des films étrangers – ce n'est qu'en 1985 qu'un long métrage américain, *Le convoi* (Sam Peckinpah, 1978), décroche la palme du nombre de spectateurs. Les films italiens se retrouvent trois fois à la tête du box-office ; les films indiens et mexicains deux fois chacun. Et le cinéma français, en principe, le préféré des spectateurs russes avec l'italien, cède du terrain – on ne le retrouve à la tête du box-office qu'en 1980. La préférence va aux films d'aventures et aux films à grand spectacle. Les films trop politiquement connotés ne figurent pas au palmarès : c'est le cas de *Alice n'habite plus ici* sorti en 1975¹²⁸, entre autres. En fait, le public ne rejette pas la critique sociale, mais semble la préférer sous une forme qui tend vers la comédie et non vers le drame, comme *Touche pas à mon gazon* en 1981¹²⁹.

Ce succès – loin d'être écrasant – des longs métrages américains est-il signe d'un quelconque philoaméricanisme ou d'un rejet des discours du pouvoir ? Rien n'est moins sûr. Pour commencer, les œuvres américaines sont souvent critiquées, et cette critique a pu influencer un certain nombre de spectateurs. L'idée selon laquelle les spectateurs soviétiques ont été plus sensibles au nombre de voitures, aux cuisines américaines et globalement au bien-être apparent dont semblent jouir les Américains dans ces films¹³⁰, la crédulité soviétique face à un Hollywood du happy end¹³¹, seraient à relativiser. Les

¹²⁷ M.I. JABSKI, dir. *Sous le signe de l'occidentalisation : le cinéma, le public, l'influence*. Moscou, 1995 ; plus loin : JABSKI 1995. Les films américains sont montrés sans aucune publicité, dans les cinémas de moindre importance. Dans les « livres de caisse », les vendeurs et vendeuses de billets peuvent marquer qu'un spectateur a vu un film soviétique, alors qu'en réalité, c'était un américain (ce qui contredit la règle tacite qui interdit de projeter dans le même cinéma des films d'origine différente) (KOKAREV I., *op. cit.*, p.21-28). Il faut rappeler que jusqu'en 1987 existe l'interdiction de projeter dans le même cinéma des films soviétiques et des films des pays capitalistes.

¹²⁸ Réalisé par Martin Scorsese.

¹²⁹ *Fun with Dick and Jane*, film de Ted Kotcheff, 1977.

¹³⁰ PRINCE, Stephen. *A New Pot of Gold. Hollywood Under The Electronic Rainbow. 1980-1989*. 2000, p.287. RICHMOND Y., *op. cit.*, p.128-133.

¹³¹ BRODSKY I. « Les trophées » in : *Loin de Byzance*, Paris : Fayard, 1988, cité dans MATTE-LART T., p.171-173.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

spectateurs sont « préparés » par une propagande qui leur a expliqué que tout cela n'est que mise en scène¹³².

L'introduction de la variable générationnelle apparaît cependant inévitable dans le domaine du cinéma américain : les plus jeunes, indifférents aux questions idéologiques, moins sceptiques que leurs aînés, sont marqués plus facilement par le *soft power* hollywoodien, comme en témoignent de nombreuses personnes qui ont connu la vague des « films-trophées » dans les années 1940-1950, la mode du cri de Tarzan et de la démarche de James Cagney. Quoi qu'il en soit, la réception demeure plus que jamais une affaire individuelle et aucune généralisation ne semble possible, sinon de dire qu'en matière de savoir-faire cinématographique, les spectateurs sont convaincus que les Américains sont loin devant les Soviétiques.

* * *

Les contacts des Soviétiques avec les Américains constituent un dernier facteur externe dont il est cependant très difficile de mesurer l'influence. Il faut distinguer entre les visites de simples Américains, celles de personnalités « peu visibles » (sénateurs, représentants de groupes divers), et enfin celles de personnalités visibles, les célébrités.

Les touristes américains sont étroitement surveillés et logent, pour les étudiants, séparément des Soviétiques¹³³. Cette tendance se confirme et se renforce au cours de la période 1980-1985. Pour ce qui est du second groupe, ces hôtes susceptibles de se faire l'écho de leurs impressions chez eux à plus grande échelle bénéficient d'une attention plus marquée. Un journaliste arrivé en 1976 doit ainsi rapporter que le sort des Juifs soviétiques est tout à fait enviable à l'inverse de ce que prétend « la propagande bourgeoise »¹³⁴.

Enfin, les visiteurs les plus prestigieux se font plus rares : l'âge d'or des « compagnons de route » américains est passé, symbolisé par le chanteur engagé Paul Robeson, qui s'est rendu quatre fois en URSS¹³⁵. Dean Reed, venu la première fois en 1965, n'en a pas la stature, mais il bénéficie du privilège

¹³² Voir BALL A., *op. cit.*, p.190-191. La même opinion découle de l'entretien avec Igor Kokarev.

¹³³ RICHMOND Y., *op. cit.*, p.26, 49.

¹³⁴ Rapport sur le travail d'Intourist de la région de Khabarovsk en 1976 (GARF : 10004/1/368/55-58. Daté du 10 janvier 1977).

¹³⁵ BALDWIN, Kate A. *Beyond the Color Line and the Iron Curtain. Reading Encounters Between Black and Red, 1922-1963*. Duke University Press, 2002, p.208-213, p.227, p.250.

PAR-DELÀ LE MUR

inouï d'être le premier Occidental à réaliser une vidéo musicale à Moscou¹³⁶. Les visites d'artistes de jazz (le pianiste Dave Brubeck en 1984), blues (le guitariste B.B. King en 1979) ou rock (le *Nitty Gritty Dirt Band* en 1977), sont aussi rares que convoitées.

Les conséquences de ces visites sont difficilement mesurables, tant il est difficile pour un Soviétique d'entretenir des contacts aisés avec des films étrangers, qui plus est des Américains. Tout contact est, en théorie, minutieusement préparé à l'avance. Ce qui n'empêche pas, ça et là, quelques « faux pas », la transmission de textes « interdits » notamment, comme des revues érotiques¹³⁷, ou des vols au Salon du livre¹³⁸ – mais dans ces deux exemples, le contact est indirect. Dans le domaine de la culture en revanche, les visites d'artistes divers ont apparemment produit – mais encore une fois, mesurer le phénomène est impossible – des effets aussi durables que funestes pour la propagande officielle¹³⁹. Lors de concerts où se produisent les Américains, les hommes du KGB prennent soin de noter « l'excès d'applaudissements » en faveur de ces derniers¹⁴⁰.

L'historien ne peut alors que rester prudent : s'il est douteux que les contacts inter-personnels convertissent qui que soit d'incrédule¹⁴¹, leur succès n'est que la preuve qu'il existe déjà un public réceptif en URSS, la plupart du temps ouvert sur l'extérieur et admiratif des prouesses américaines. Des exemples comme celui de la jeune monitrice du camp Artek, Olga Sakhatova, est sans doute rare : chez elle, la vision des Américains change radicalement au cours de la visite de Samantha Smith en juillet 1983, lorsqu'elle fait connaissance avec un journaliste américain. Celui qui lui apparaît comme un simple provocateur, devient un homme on ne peut plus fréquentable après un tour de danse¹⁴².

Il en va de même pour ce qui concerne des contacts plus rares, qui se déroulent aux États-Unis. Les Soviétiques qui se rendent aux États-Unis sont d'abord une élite composée de diplomates, de journalistes, de sportifs, d'écri-

¹³⁶ Il s'agit de la chanson « Without you », à voir sur : <http://www.youtube.com/watch?v=PeMvRuRLzps>.

¹³⁷ WERTH, Nicolas, MOULLEC, Gaël. *Rapports secrets soviétiques, 1921-1991. La société russe dans les documents confidentiels*. Paris : Gallimard, 1994, p.441.

¹³⁸ RICHMOND Y., *op. cit.*, p.138-139.

¹³⁹ *Ibid.*, p.127.

¹⁴⁰ L'incident se déroule au festival Tchaïkovski (Lettre de Fiodortchouk à Andropov, RGANI : 5/88/1088/85-88. Daté du 19 juillet 1982).

¹⁴¹ LORRAIN P., *op. cit.*, p.75.

¹⁴² Voir <http://artekovetec.ru/samsmitvoj.html>.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

vains, de scientifiques, etc. Ceux-là peuvent obtenir le privilège de partir seuls. À l'inverse, les simples Soviétiques partent exclusivement en groupe, pour des raisons de sécurité évidentes. Leurs réactions, même s'ils effectuent des séjours d'une bien plus courte durée, peuvent néanmoins produire des effets importants sur l'appréhension de l'Autre. Le voyage aux États-Unis est bien plus exotique qu'un tour en Europe et entraîne souvent un effet de dépaysement total, même si les images de l'Amérique des gratte-ciels, on l'a vu, sont répandues : une femme qui vient aux États-Unis pour la première fois en 1979 se sent « sur une autre planète »¹⁴³. Ce qui n'est pas en soi, on en conviendra, un jugement de valeur. La comparaison avec la propagande officielle se fait néanmoins assez rapidement, du moins pour ceux qui y croient, en défaveur de cette dernière¹⁴⁴. Ce qui reste exceptionnel, c'est l'indifférence, comme celle que montre le cosmonaute Iouri Gagarine en visite à New York à l'automne 1963 face au clinquant de Broadway¹⁴⁵.

L'impact des contacts « chez l'ennemi » est plus difficile à évaluer. Les simples touristes soviétiques sont envoyés qu'après une évaluation de leur « trempe idéologique »¹⁴⁶. Le but est d'éviter autant que possible que le doute s'insinue dans l'esprit des touristes¹⁴⁷, voire qu'il les entraîne éventuellement à passer à l'Ouest, comme ce fut le cas pour de nombreux transfuges de haut rang¹⁴⁸. De fait, il peut apparaître que la décision de ne pas revenir en URSS est le cas le plus manifeste de l'influence du contact avec l'Occident.

Mais pour le reste, l'américanophilie demeure sans doute limitée, tout d'abord parce que les Soviétiques envoyés aux États-Unis pour de longs séjours, dans le cadre des échanges universitaires, et donc susceptibles d'être plus ébranlés que les simples touristes, sont déjà bien marqués par la propagande antiaméricaine sans parler de leur « préparation » avant le départ ; à l'inverse des étudiants américains qui viennent en URSS, les Soviétiques ont

¹⁴³ Témoignage d'Elena Mandel dans SHASHA D., SHRON M., *op. cit.*, p.68.

¹⁴⁴ Témoignage d'Igor Moïseev, chorégraphe, dans RICHMOND Y., *op. cit.* p.125.

¹⁴⁵ ZORINE V., *op. cit.*, p.88-89. Mentionnons en passant que Gagarine est alors proche des milieux nationalistes soviétiques, notamment du « groupe de Pavlov », du nom du premier secrétaire du CC du VLKSM (MITROKHINE N., *op. cit.*, p.244).

¹⁴⁶ Pour montrer jusqu'où peuvent aller les questions posées, dans le dossier de M.Boulanine, docteur en sciences physiques et mathématiques, qui demande à partir en Chine pour un congrès, on trouve, entre autres questions : « est-ce que l'un de vos proches parents fut prisonnier ou fut interné pendant la Grande Guerre patriotique ? » (RGANI : 5/89/135/36-43).

¹⁴⁷ ENGLISH R., *op. cit.*, p.105. Voir le témoignage de Tcherniaev, qui a honte pour son pays (TCHERNIAEV, 20 novembre 1979).

¹⁴⁸ Témoignage d'Oleg Kalouguine (RICHMOND Y., *op. cit.*, p.33-34).

PAR-DELÀ LE MUR

la plupart du temps plus de trente ans¹⁴⁹. En URSS, l'information véhiculée par les touristes rencontre un certain nombre d'obstacles – l'incompréhension, la méfiance, la jalousie. Dans tous les cas, ceux qui partent à l'étranger font partie d'une catégorie de personnes qui n'entre que très peu ou pas en contact avec l'essentiel de la population¹⁵⁰.

* * *

Après cet exposé des différents facteurs d'influence, il convient d'en venir aux attitudes personnelles face aux États-Unis. Évoluent-elles dans le sens d'une démonisation croissante de l'Amérique, en même temps que la propagande des médias ?

Les archives et les témoignages nous répondent par l'affirmative, tout comme les résultats de reconstructions d'opinion à partir de l'étude de Taganrog, une ville soviétique « moyenne » de la région de Rostov¹⁵¹ et de Tambov¹⁵² qui illustrent l'incapacité pour les Soviétiques de se repérer par eux-mêmes dès lors qu'il s'agit d'une information sur un Ailleurs qui leur échappe, reproduisant les mêmes clichés que la propagande officielle.

S'agit-il de manifestations sincères ? On serait tenté de le croire avec l'exemple d'Andreï Sakharov, dont les contacts avec les journalistes et membres de l'ambassade de Moscou sont fréquents¹⁵³, et le soutien par les présidents américains Carter et Reagan connu¹⁵⁴. Bête noire des médias soviétiques à partir de 1977 surtout, il suscite de nombreuses manifestations d'hostilité chez la population soviétique – de par sa triple qualité d'intellectuel dissident, d'ami des Occidentaux et de Juif. À cette pluralité de raisons, une pluralité d'antiaméricanismes : dicté par l'idéologie, il peut aussi l'être par le

¹⁴⁹ RICHMOND Y., *op. cit.*, p.22.

¹⁵⁰ Témoignage de Boris Ioujine dans RICHMOND Y., *op. cit.*, p.36-37.

¹⁵¹ GROUCHINE B, ONIKOV L., dir. *L'information de masse dans une ville industrielle soviétique*. Moscou, 1980. Les travaux sont replacés dans leur contexte dans l'ouvrage : GROUCHINE, B. *Quatre vies de la Russie dans le miroir des sondages. L'époque de Brejnev, volume 2*, Moscou, 2006, p.782-838.

¹⁵² AIRAPETOV A., « La détente et l'opinion publique d'une province russe, expérience de micro-étude » in : EGOROVA N., TCHOUBARIAN A., dir. *La Guerre froide et la politique de détente : problèmes*, volume 2. Moscou, 2003, p.54. p.54-65.

¹⁵³ SAKHAROV, Andreï. *Mémoires*. Paris : Seuil, 1990, p.491-492). Les archives de la fondation Sakharov apportent des informations supplémentaires. Voir en particulier dans SAKHAROV : PA/95, la note du 26 mars 1978 du KGB « sur la visite par Sakharov des représentations capitalistes de Moscou » : SAKHAROV : PA/100, la note du 18 janvier 1980.

¹⁵⁴ Voir la lettre de soutien de Carter à Sakharov du 5 février 1977 (SAKHAROV : PA/91) et, après son exil intérieur forcé, le soutien de Reagan (SAKHAROV : PA/133. Note du 23 mai 1984).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

contexte de rivalité et de tensions, le complexe d'infériorité, la dépendance matérielle vis-à-vis de l'État, la propension à croire dans les théories complottistes¹⁵⁵ ; il peut être rationnel ou non¹⁵⁶. Pierre Lorrain fournit un exemple saisissant en citant un téléspectateur qui affirme que les Russes achètent des céréales aux États-Unis pour leur rendre service¹⁵⁷, en toute sincérité. De même, la « war scare » (« panique de guerre ») de 1983 semble avoir été partagée par une bonne partie de la population¹⁵⁸.

En même temps, le désir de dépasser les barrières de la propagande est fortement partagé. L'américanophilie apparaît largement intériorisée, comme le suggèrent les questions posées aux acteurs des SMUP qui laissent penser qu'une partie du public a du mal à accepter la vision des États-Unis comme « ennemi actif » (et non pas seulement « potentiel ») au moins jusqu'en octobre 1983. Cette partie des Soviétiques se voit toujours dans le contexte de la détente, même si celle-ci entre en contradiction avec la nouvelle « course aux armements »¹⁵⁹.

Surtout, les États-Unis semblent appréciés sans raison particulière. Aucun témoin interrogé dans le cadre d'une enquête sur les émigrés russes en Amérique, sauf exception, ne fait part explicitement de la vision qu'il en avait avant de s'y rendre : l'optimisme sur ce pays semble aller de soi¹⁶⁰. Si l'on considère que les représentations évoluent lentement, l'utilisation d'un sondage ayant eu lieu bien après 1991, dans le cadre de l'impact du 11 septembre 2001¹⁶¹, révèle, dans un contexte où l'opinion peut librement s'exprimer, que la population russe est surtout américanophile dès lors qu'elle quitte le terrain des relations internationales. C'est que les Soviétiques, et c'est toute l'ambivalence de leurs attitudes, se montrent particulièrement bipolaires dès lors que leur posture envers les États-Unis est questionnée.

La première manifestation de la complexité du phénomène de perception des États-Unis est l'apparence d'une extrême instabilité, diachronique et syn-

¹⁵⁵ Le succès du film *Le secret de la villa Greta* s'expliquerait par un réveil de l'intérêt du public pour la franc-maçonnerie après la sortie en 1974 du livre de l'historien Nikolaï Iakovlev, *Le 1^{er} août 1914*, chez l'éditeur crypto-nationaliste Jeune Garde, où la fin de la monarchie russe était décrite comme la conséquence d'un complot maçonnique et juif. Le livre a bénéficié alors de l'appui du KGB (MLETCHINE L., *Andropov, op. cit.*, p.147).

¹⁵⁶ Typologie tirée d'un entretien avec N.Kosolapov.

¹⁵⁷ LORRAIN P., *op. cit.*, p.33-36.

¹⁵⁸ SHLAPENTOKH 1988, *op. cit.*, p.165.

¹⁵⁹ Voir dans les archives mentionnées plus haut les mentions de la « détente » dans les questions de janvier et novembre 1980, d'août 1981, de janvier 1982, juin et d'octobre 1983.

¹⁶⁰ Voir les différents témoignages de SHASHA D., SHRON M., *op. cit.*

¹⁶¹ *L'Amérique : regard de Russie. Avant et après le 11 septembre*, Moscou, 2001.

PAR-DELÀ LE MUR

chronique, des attitudes soviétiques. Dans le premier cas, pour le grand public, la foi dans les États-Unis, constante dans la durée, est inconstante, instable et susceptible de changements radicaux sur le court terme¹⁶². Ceci concerne avant tout la politique étrangère américaine, mais globalement les États-Unis dans leur ensemble, et procéderait d'une nécessité de s'adapter à la propagande officielle pour des raisons d'équilibre émotionnel¹⁶³.

L'instabilité synchronique consiste en une mixité d'attitudes à un moment donné. La présence quasi rituelle d'un intermédiaire connu pour s'orienter face aux États-Unis (État ou modèle dissident), du moins en ce qui concerne leur politique et attitude envers l'URSS, complique de fait les choses. Comme on a pu le voir, le rapport à l'Amérique dépend avant tout de celui que l'on a envers le pouvoir et les oppositions visibles – conservatrices ou libérales. Globalement, les attitudes les plus fréquentes ne se déclinent pas entre l'opposition amour/haine, mais sur la palette de la méfiance¹⁶⁴. Ceci nous amène à une difficulté essentielle pour juger du rapport aux États-Unis, à savoir la présence simultanée chez une même personne, de manifestations anti- et philoaméricaines sincères. En cela, la mixité des attitudes ne fait que refléter les contradictions de la propagande antiaméricaine qui se retrouvent, de ce fait, souvent ridiculisées dans les histoires drôles.

Finalement, décrire l'image des États-Unis chez les Soviétiques est une gageure : il faut admettre l'existence d'une pluralité de représentations souvent contradictoires. Ce trait de caractère en apparence contradictoire s'expliquerait par le fait que, comme c'est le cas pour l'image d'autres pays, celle des États-Unis demeure fortement influencée par des conflits idéologiques et politiques intérieurs, ainsi que par de nombreuses émotions dont l'envie est souvent la plus importante. D'un côté, les Soviétiques recherchent un confort psychologique en acceptant une partie des messages officiels ; d'un autre côté, ils aspirent aussi au confort matériel, d'où la quête de produits étrangers, entre autres américains. Le télescopage des deux contribue au renforcement de l'hypocrisie et du cynisme, en même temps qu'à un complexe d'infériorité qui joue en faveur de la propagande officielle quand elle cultive un patriotisme de puissance encerclée¹⁶⁵.

¹⁶² GOUDKOV L., *op. cit.*, p.507.

¹⁶³ SHLAPENTOKH 1988, *op. cit.*, p.157-160.

¹⁶⁴ BATALOV, Edouard. *La Russie et l'Occident. Évolution de l'opinion publique russe*. Moscou, 2002.

¹⁶⁵ SHLAPENTOKH 1988, *op. cit.*, p.161, 170.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

* * *

La perception russe de l'Amérique obéit à deux impulsions : une première, stable, est basée sur des notions anciennement ancrées, tirées de l'histoire, la culture, la religion et de la mentalité. La propagande antiaméricaine n'a que peu d'emprise sur elle. Une deuxième impulsion est épiphénoménale : la perception est influencée par des facteurs conjoncturels.

Les manifestations de la réception des messages officiels sont donc plus complexes qu'il n'y paraît au premier abord : fruits d'un ensemble de facteurs centrifuges, internes comme externes, de contacts directs et indirects avec les États-Unis, et enfin d'attitudes personnelles, on est en peine de leur donner une base explicative stable et unique. L'entrelacement de l'orientation de la propagande officielle, de plus en plus critiquée, avec celle de l'opinion de la population est complexe, et l'on ne peut en aucun cas parler d'une désaffiliation complète, comme on ne peut conclure à l'existence d'antiaméricanismes ou de philoaméricanismes pleinement assumés et rationnels. Cette ambivalence laisse percer la représentation d'une Amérique-bis largement imaginée. Ce monde imaginaire explique finalement la déception des Russes lorsqu'ils ont pu découvrir le « vrai » Occident, la vraie Amérique, de près. Ce monde fut rendu possible par l'ambiguïté persistante, constatée dans les chapitres précédents, entre le « bon » et le « mauvais » Occident, en particulier dans les différents domaines culturels.

L'ambivalence des présences des États-Unis, celle des décideurs et surtout des exécutants n'est pas sans rappeler cette ambivalence bien mise en évidence par Pierre Laborie au cours de l'Occupation, l'attitude consistant à penser simultanément l'adhésion et le refus au régime de Vichy, l'idée de l'homme double¹⁶⁶. Certes, comme le souligne Olivier Wieviorka, la logique de l'opinion ne doit pas être confondue avec la logique de l'action¹⁶⁷. Certes, les degrés d'engagement concret des Soviétiques nous échappent très largement. Pour autant, l'ambivalence apparaît comme un trait caractéristique des opinions dans un contexte de pression d'en haut, d'un régime d'autorité. Même s'il faut bien noter qu'en URSS, à la différence de la Russie pré-révolutionnaire, c'est l'État lui-même – ses décideurs et ses exécutants – qui semblent être à l'origine cette ambivalence par les nombreuses contradictions de sa machine de propagande. L'étude de cas de la culture de guerre froide de la jeunesse devrait nous en apprendre plus sur ces dernières.

¹⁶⁶ « 1940-1944. Les Français du penser-double. » in : *Les Français des années troubles. De la guerre d'Espagne à la Libération*. Paris, Desclée de Brouwer, 2003, p.31-33.

¹⁶⁷ « La France politique des années sombres, 1940-1944 » in Bertsein, Milza, dir. *Histoire de la France politique, 4. La République recommencée*, Paris, Seuil, 2008, p.190.



CHAPITRE VIII

Une triple culture de guerre froide. Les jeunes et les présences américaines

« Monsieur le Président des États-Unis Jimmy Carter ! Nous, les élèves de l'école soviétique numéro 87, protestons vigoureusement contre l'arrestation illégale du formidable poète, compositeur et militant, défenseur des droits de l'homme, de la paix et de la justice – Dean Reed. [...] Les États-Unis se considèrent comme un pays démocratique. Mais où est cette démocratie ?¹ »

« Nous, les pionniers, on erre dans une cour vide [...]. Les adultes nous jettent des débris, nous insultent, nous jettent des œufs pourris, des pierres [...]. Nous ne nous trouvons pas dans la situation d'enfants soviétiques, mais dans celle des Noirs américains [...] »².

« J'ai été récemment témoin d'une affaire : lors d'une tentative de franchissement de frontière, trois personnes ont été arrêtées. Deux sont des bons à rien finis, mais la troisième est une jeune fille de dix-sept ans, issue d'une des écoles de Moscou, membre du komsomol. Elle quittait d'ailleurs le pays avec la carte de l'organisation. Quand j'ai eu l'occasion de lui parler, j'ai été étonné de voir qu'il n'y avait rien de sacré dans sa petite tête d'enfant. Elle ne pouvait répondre à des questions élémentaires sur la nature de notre régime, notre système, la vie politique de notre pays, sans parler d'une quelconque conviction ou d'une vision du monde digne de ce nom. Par contre, elle passait son temps à décrire les plaisirs de la vie libre, le clinquant, les jeans.³ »

L'objet de ce dernier chapitre n'est pas de cerner l'opinion des jeunes Soviétiques – les documents, encore plus que pour le public adulte, demeurent laconiques ; la jeunesse soviétique est dans sa majorité muette. Sans parler du fait qu'il faudrait plutôt parler de jeunesses – quoi de commun entre un élève de 1^e classe (notre CE1) et son aîné qui sort du lycée pour être appelé sous les drapeaux ? Des différences importantes existent également entre les jeunes des

¹ RGASPI : 3/9/633/49. Lettre reçue le 21 novembre 1978.

² Extrait de la lettre d'un pionnier de la commune de Kropotkine (région de Krasnodar) à la PP (RGASPI : 1m/95/54a/16-17. Daté du 25 juillet 1979).

³ Intervention de V. Nikouline, chef de la direction principale de l'organisation des pionniers, le 12 août 1983, au Conseil central de l'organisation des pionniers (RGASPI : 2m/3/632/21-22).

PAR-DELÀ LE MUR

*villes et des campagnes*⁴. Notre objectif premier sera donc de dévoiler la jeunesse telle qu'elle est « perçue » par le pouvoir : antiaméricaine, apolitique ou américanophile. En effet, dans les sources, qu'elles reflètent l'opinion du Parti ou celle des intéressés (les deux se nourrissant mutuellement), la jeunesse est tantôt une catégorie sociale qui construit le communisme, tantôt un groupe victime de l'influence occidentale, tantôt une marge apolitique. Ces discours ne sont pas nouveaux ; mais la culture de guerre froide de la jeunesse des années 1975-1985 apparaît bien différente de celle de leurs aînés.

Une jeunesse antiaméricaine ?

À en croire les rapports de certains exécutants, la jeunesse passerait d'un état passif et désintéressé pour la politique dans la première partie de notre période, à des sentiments plus politisés, voire plus patriotiques et antiaméricains à partir de 1979-1980⁵. Le changement serait d'abord sensible dans le choix des jeunes spectateurs – au cinéma et à la télévision.

D'après un responsable du réseau de distribution cinématographique de Moscou, à l'inverse de la période 1974-1975, lorsque de nombreux jeunes n'étaient intéressés que par des longs métrages étrangers, en 1979, l'attrait des films soviétiques serait devenu bien plus important⁶. En 1981, une étude sur les goûts des jeunes radio-auditeurs et téléspectateurs montre que l'intérêt pour les émissions politiques à la télévision est sensible dès l'âge de onze ans⁷.

De même en ce qui concerne les lectures. Les conclusions d'une note interne du VLKSM de 1981, qui soulève la question du « renforcement du rôle du livre dans la formation de la conscience de classe de la jeunesse » sont optimistes : le goût de la jeunesse pour le livre politique et les informations politiques de la presse périodique aurait augmenté⁸. La politique de Reagan serait loin de laisser indifférents les jeunes auditeurs des SMUP, même si la majorité des questions ne concerne pas spécifiquement les États-Unis⁹.

Le succès des campagnes de désarmement se mesure aux nombreux échos rencontrés par la campagne contre la « bombe à neutrons » et le déploiement des Pershing en RFA. La participation des jeunes à de nombreuses « marches

⁴ LORRAIN P., *op. cit.*, p.116.

⁵ RGASPI : 1m/95/64/54. Daté du 9 janvier 1979.

⁶ CALIM : 138/1/679/17-23. Sténogramme de la réunion des employés du réseau de diffusion des films (*kinofikatsia*) de Moscou, 25 juillet 1979.

⁷ Étude sur les jeunes auditeurs de la CT et de la VR, à Moscou en 1981. 1680 personnes de 14-25 ans sont interrogées, on utilise aussi des réponses par courrier (GARF : 6903/48/342).

⁸ RGASPI : 1m/95/158/2. Note du 4 juin 1981.

⁹ RGASPI : 1m/95/192/47.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

de la paix » en serait la culmination¹⁰. Dans le domaine musical, la propagande antiaméricaine peut également se targuer de nombreuses réussites. Le succès de Dean Reed, surnommé « l'Elvis rouge », venu pour la première fois en tournée en URSS en 1965, semble avoir été massif. Sa participation à des westerns est-allemands tels *Frères de sang* et son disque sorti chez Melodia où figure la très populaire *Bella Ciao*, contribuent à sa popularité¹¹.

Les groupes de variété soviétiques, les VIA, sont de plus en plus nombreux. Les VIA sont des « groupes vocaux et instrumentaux », désignation de formations musicales plus ou moins étendues et surtout bénéficiant de la protection officielle. Les VIA à coloration politique possèdent un répertoire composé exclusivement de chansons contestataires et revendicatrices, soit des reprises, soit des compositions originales. Si les paroles ne sont pas spécifiquement antiaméricaines, le discours reprend les clichés de la propagande « pacifiste » soviétique¹².

Les quelques rares traces d'opinions dont on dispose abondent, apparemment, dans le même sens. Des questions posées à des militants du komsomol de la région de Perm, au début de l'année 1984 semblent accroître l'idée d'une affiliation politique constante¹³. Même si, dans le contexte d'apogée de la guerre fraîche que constitue la période de la fin 1983 au début 1984, le caractère orienté des questions, ainsi que le choix des répondants, est manifeste. Divers témoignages d'étudiants vont cependant dans le sens d'un suivisme de la jeunesse, d'une crédulité face à la propagande antiaméricaine : « merci, mon Dieu, de m'avoir fait naître en URSS où chacun a droit à un logement décent » est une phrase récurrente¹⁴. Pour certains Soviétiques, l'Amérique apparaît comme « le côté obscur de la Lune, sauf qu'il y avait plein de meurtriers, de drogués, de prostituées, et en général, c'était un endroit où on pouvait être tué à n'importe quel moment¹⁵ ». Les témoignages plus récents font aussi état d'une inquiétude croissante dans un contexte politique et économique soviétique particulièrement instable, ce qui est propice à la diffusion de rumeurs

¹⁰ BUSHNELL, John, *Moscow Graffiti. Language and Subculture*. Boston : Unwin Hyman, 1990, p.113.

¹¹ *Frères de sang* (1975) est l'œuvre du studio est-allemand DEFA qui se spécialise dans ce genre, il figure également le « John Wayne rouge », Goïko Mititch, toujours dans le rôle d'un Indien sans peur et sans reproche. Pour *Bella Ciao*, voir http://darina.kiev.ua/whatnot/people/2005/01/10/din_rid_krasnyj_elvi_2592.html.

¹² RGASPI : 1m/90/214/25.

¹³ RGASPI : 1m/90/228/11-13. L'enquête est réalisée du 2 au 11 février 1984, sur deux cent membres actifs du kosmomol.

¹⁴ SATTER D., *op. cit.*, p.302.

¹⁵ *Ibid.*, p.305.

PAR-DELÀ LE MUR

antiaméricaines diverses, comme celle, déjà mentionnée, d'un « insecte du Colorado » (le doryphore) envoyé pour ravager les récoltes soviétiques, ou, à la mort de Brejnev, d'une attaque américaine imminente¹⁶.

Le courrier très abondant des jeunes lecteurs de périodiques tels que la KP, la PP, *Pioner* et *Agitator*, est une source précieuse, quand bien même pas forcément représentative, puisqu'elle apparaît comme une goutte dans un océan de publications, et ses lecteurs, une minorité (la moyenne mensuelle des lettres reçues avoisine les 15 000 pour l'ensemble de ces périodiques)¹⁷. Ce courrier témoigne toutefois d'une politisation des jeunes Soviétiques qui semble aller crescendo. Cette politisation se reflète dans la curiosité des jeunes lecteurs, parfois une curiosité qui trahit une source informelle – comme cette question posée en 1975 : « on trouve en Amérique beaucoup de Russes partis de chez nous. Est-ce vrai ? Qu'est-ce qui leur manque chez nous ? »¹⁸.

Parfois, de jeunes propagandistes en herbe s'adressent à *Agitator* en quête d'informations destinées à nourrir des exposés sur « l'impérialisme ». Par exemple, une élève de 8^e classe (notre Seconde), Tania Loporeva de Lenino-gorsk, demande à *Agitator* une information pour un exposé sur le sujet « Nous accusons l'impérialisme », le 17 avril 1976. Elle affirme souvent lire et mener des discussions d'information politique. « Tous dans sa classe, écrit-elle, souhaitent entendre un cours sur ce thème »¹⁹.

Les questions posées suivent fidèlement la courbe des tensions entre les deux pays : en 1981, elles révèlent une inquiétude pour les événements en Chine et en Afghanistan, la question des droits de l'homme, les brigades rouges, les problèmes de désarmement, etc.²⁰ La curiosité se lit aussi dans le désir de contact avec les Américains, obligation d'une époque où la détente est

¹⁶ Voir l'article d'Andreï Arkhangelski, un nostalgique de l'URSS : « Comment j'ai enterré Brejnev » consultable sur <http://www.ogoniok.com/archive/2002/4773/45-24-26/> (*Ogonek*, 2002, 10). Voir aussi sur <http://www.averkiev.com/forum/showthread.php?t=3107> le post de « Danik » du 21/07/04 dans la discussion sur <http://www.averkiev.com/forum/showthread.php?t=3107>. Doryphore : entretien avec Djamilia Mamedova. L'insecte s'est activé quand les fermiers américains se sont lancés dans la culture de la pomme de terre dans le Colorado au XIX^e siècle, d'où son nom. Voir de très nombreux témoignages sur les forums : <http://70s-children.livejournal.com/1384.html>, <http://www.averkiev.com/forum/showthread.php?t=3107>, <http://70s-children.livejournal.com/3260.html>.

¹⁷ Les 160 journaux de jeunesse et de komsomol ainsi que 98 revues de jeunesse, au tirage de plus de 80 millions d'exemplaires qui représentent ainsi près de ¼ de tous les périodiques sont censés satisfaire 140 millions de personnes de 5 à 30 ans (RGASPI : 1m/95/349/23).

¹⁸ RGASPI : 1m/34/874/20. Extrait du courrier à *Pioner* de janvier-mars 1975.

¹⁹ RGASPI : 614/2/18/162-163. Entre autres lettres de ce type.

²⁰ RGASPI : 1m/95/188a/4-5. N.d. (1981).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

encore d'actualité : dans le courrier de *Pioner* de janvier-avril 1975, le rapporteur note avec intérêt que l'idée de correspondre avec des *sverstniki* (enfants du même âge) américains rencontre un franc succès après la publication, le 13 février, d'une pleine page consacrée aux écoliers américains de *Mission Viejo Highschool*, au nord de Los Angeles ; le 3 avril, le rapporteur fait état de 2 000 lettres reçues d'enfants soviétiques, les demandes de raconter la vie des jeunes américains affluent.

Mieux, bien des jeunes lecteurs ne restent pas indifférents aux publications portant sur les États-Unis, notamment quand celles-ci sont censées les émouvoir en faisant état de la situation peu enviable d'enfants du même âge. Des lettres de soutien sont adressées aux « enfants de l'Amérique noire » dont la condition a été évoquée dans le périodique²¹. Ces lettres sont souvent envoyées par des groupes entiers, après avoir été composées dans des camps de pionniers. En 1975, un de ces camps organise une journée de protestation contre l'utilisation de la bombe atomique. Pendant celle-ci, les enfants occupent leur temps à fabriquer des cigognes en papier, participent au concours d'affiches politiques « Hiroshima ne doit pas se reproduire ! », au concours de dessins sur asphalte « Non à la guerre » et recueillent les signatures des habitants locaux avec l'adresse « Aux enfants de la terre entière »²².

Les réactions des enfants sont en corrélation avec l'augmentation du nombre de ces campagnes. En 1979, une part importante du courrier fait suite à la rubrique « Citoyen du XXI^e siècle », où des « hommes politiques et des militants célèbres » racontent la situation d'enfants de différents pays. Les jeunes lecteurs se disent « choqués par les crimes de l'impérialisme devant les enfants²³ ». La campagne contre les euromissiles rencontre un succès phénoménal, avec 250 000 « cartes postales à découper » dans la PP qui auraient été envoyées à la Maison Blanche²⁴. Pour dénoncer la politique de Reagan, les enfants envoient fréquemment des dessins qui trahissent l'inspiration des caricatures des médias. Ainsi, le 14 décembre 1984, un élève de quatorze ans écrit à *Agitator* pour dénoncer Reagan : il dessine une bombe avec un N, barrée de deux traits rouges sur lesquels est écrit : « Net ! No ! » et « Net voïne ! » (« Non à la guerre »)²⁵. Surtout, l'opération de propagande qui consiste à faire venir en URSS une jeune Américaine, Samantha Smith, semble être une réus-

²¹ RGASPI : 1m/34/874/19. Daté du 15 avril 1975.

²² RGASPI : 2m/2/885/110.

²³ RGASPI : 1m/95/108b/34-35. Extrait du courrier de *Pioner* de 1979.

²⁴ RGANI : 5/77/144/74-75. Daté du 4 juillet 1980.

²⁵ RGASPI : 614/2/63/67.

PAR-DELÀ LE MUR

site – si l'on en juge par l'ampleur du courrier reçu et les réactions à sa mort dans un accident d'avion, en 1985²⁶.

Le courrier semble donc corroborer l'idée d'une politisation croissante de la jeunesse, de sa réactivité et de sa crédulité à l'égard de la propagande anti-américaine. Si la sincérité de certaines lettres collectives peut être remise en question – elles peuvent tout à fait s'inscrire dans un travail obligatoire en classe – d'autres courriers, parfois envoyés pour se plaindre, trahissent au contraire une appropriation des clichés – la course aux armements porteuse de mort dans les dessins, la condition noire aux États-Unis²⁷, etc.

* * *

Il reste à voir dans quelle mesure cette jeunesse sait se montrer patriote dès lors qu'elle entre en contact avec « l'ennemi ».

Avec le tourisme des jeunes, la sélection est en principe encore plus drastique qu'avec un public adulte. L'image que doit donner la jeunesse soviétique doit prouver que ce que l'on raconte sur elle en Occident ne correspond pas à la réalité. Les accompagnateurs (de jeunes adultes) doivent en particulier être irréprochables²⁸.

À l'issue du voyage, les jeunes touristes partis avec l'organisation Spoutnik sont tenus de remplir un petit questionnaire, *Des choses à se remémorer*. Source évidemment précieuse, son traitement est toutefois malaisé : surtout, parce que tout le monde ne remplit pas le questionnaire, ou ne le fait pas entièrement, répondant parfois par un simple « oui » ou un « non ».

Dans ces questionnaires, de nombreuses personnes avouent avoir découvert un pays différent de leurs représentations – sous-entendu par le biais de l'information officielle. Surtout, fait révélateur, la question qui concerne l'éventuel changement d'opinion sur le pays visité (dont les États-Unis) disparaît des questionnaires à partir de 1977. Les réponses furent-elles trop gênantes pour être mentionnées ? On ne le saura jamais. Seules quelques mentions d'incidents liés à « l'impréparation de certains membres » du groupe laissent à penser que le choc de la réalité américaine pouvait être

²⁶ RGASPI : 2m/3/632/5-6. Sténogramme du conseil central de l'organisation des pionniers, 12 août 1983. Voir aussi le site dédié à la mémoire du camp de vacances Artek : <http://phorum.artek.org/index.php3?s=>.

²⁷ Voir la deuxième épigraphe du chapitre.

²⁸ RGASPI : 5/3/50. Bulletin d'information *Spoutnik*, à usage interne, 1977, p.6.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

fatal à certains²⁹. C'est le cas notamment pour un voyage au cours duquel la télévision américaine retransmet complaisamment « une ruée sur les jeans » des Soviétiques³⁰. Car pour le reste, des rapports remplis de fierté, comme celui qui décrit une réaction tout à fait dépassionnée à un visionnage du film *La guerre des étoiles*, « qui a pourtant un grand succès auprès de la jeunesse américaine », ou au contraire, des réactions indignées devant la vue de maisons closes, sont la règle³¹.

Après le début de la guerre fraîche, les touristes soviétiques rencontrent fréquemment des réactions d'hostilité, ou des provocations de la part des locaux³². Il ne faut pas négliger l'effet négatif que peuvent entraîner ces comportements sur des sentiments américanophiles des touristes, qui ne réalisent probablement pas tous les raisons de ces manifestations antisoviétiques, voire antirusses, courantes depuis la deuxième partie des années 1970³³. Ceci ne manque pas de ressouder le Parti avec sa population et, sans doute, donner du poids à sa propagande antiaméricaine.

Ainsi, en été 1982, à l'occasion d'une conférence sur les enjeux de l'éducation de la jeunesse qui se déroule au Mexique, l'affrontement idéologique se cristallise autour de la communication d'un intervenant américain sur « la signification des artefacts occidentaux de commerce [*sic* en russe] pour la jeunesse de l'Europe orientale » : celui-ci a, selon le rapporteur, « cherché à rabaisser les acquis et les possibilités du socialisme dans la résolution des problèmes de jeunesse ». Il va de soi que cette intervention « non-scientifique et tendancieuse » fut « dénoncée comme il se doit » par les Soviétiques présents³⁴. Malgré ces bravades, un ton de plus en plus alarmiste se dégage des rapports, chaque pays visité étant, selon les idéologues, profondément influencé par la « propagande antisoviétique des Américains ». Il en va ainsi au Japon, après le drame du KAL 007³⁵.

Dès lors, si l'on se fie à ces rapports, le patriotisme de cette jeunesse semble aller de soi. L'impression qui s'en dégage est que dans l'ensemble, les voyages se passent bien, les quelques rares faits étant ceux de personnes insta-

²⁹ RGASPI : 5/3/24/45-53. Rapports sur les voyages aux États-Unis en 1977.

³⁰ RGASPI : 5/3/92/62-71.

³¹ RGASPI : 5/3/24/158-168. Rapports sur les voyages aux États-Unis en 1977. RGASPI : 5/3/406/6-7, 18. Rapport du 23 janvier 1982 sur les objectifs de *Spoutnik* pour l'amélioration de l'efficacité politique du tourisme soviétique à l'étranger.

³² RGASPI : 5/3/304/56-57.

³³ Voir par exemple le témoignage de Tcherniaev, qui remonte pourtant à 1977 (TCHERNIAEV, 12 juin 1977).

³⁴ RGASPI : 5/3/396/25-26.

³⁵ RGASPI : 5/3/511/17-53.

PAR-DELÀ LE MUR

bles et désaffiliées du groupe, la plupart restant soudés. Est-ce pour autant la situation réelle ?

Il faut distinguer deux cas : le cas des touristes eux-mêmes dont les convictions personnelles peuvent ne pas être en phase avec leur comportement sur place ; la peur de ne plus pouvoir repartir à l'étranger, voire de devoir répondre de son comportement jouant ici un rôle crucial. Et le cas du guide, responsable du bon déroulement du voyage, dont l'intérêt est naturellement d'en dire le moins possible, afin de conserver son poste.

Dès lors, démêler le vrai du faux, la sincérité de l'apparence, relève d'une gageure ; tout est affaire d'individus et de stratégies personnelles, et l'on est réduit à constater que malgré une sélection et une préparation *a priori* à toute épreuve avant le départ, le choc de la réalité américaine ne peut jamais être complètement anticipé, d'où des réactions consuméristes classiques. Sans parler d'un facteur tel que la maturation d'une opinion – certaines personnes ont certainement mis du temps à prendre pleinement conscience de ce qu'ils ont vu, même si ce « vu » fut à la fois de courte durée et encadré au maximum. Les membres du komsomol sont certainement plus sensibles que leurs aînés, mais même pour eux, il ne faut en aucun cas sous-estimer le rôle du patriotisme : voir la réussite américaine laisse rêveur, mais aussi, sans doute, fait réfléchir sur le retard de son pays et la nécessité de combler le fossé.

Une jeunesse américanisée ?

Trois variantes doivent être distinguées à partir des documents dont on dispose. L'américanisation peut procéder par la simple désaffiliation, tout comme elle peut être assumée, mais non politisée (« passive ») ; et enfin, elle peut être assumée et politisée (« active »).

Avant d'être récupérée par l'ennemi occidental et plus particulièrement américain, la jeunesse soviétique est d'abord perdue par la propagande officielle, ce qui ferait d'elle une jeunesse désaffiliée, qui n'adhère plus aux messages du Parti. Pour le pouvoir, la seconde étape ne va pas sans la première, en même temps qu'il existe un ordre dans le processus de désaffiliation ou détachement des liens idéologiques censés unir la société à l'État. Le constat est dressé par différentes institutions, mais sans doute surtout par le KGB. Ses rapports soulignent une efficacité de la propagande en amont, et la difficulté d'adapter celle-ci à une jeunesse connue pour sa « tendance au romantisme, une perception aiguë de l'extérieur et une sensibilité élevée aux défauts³⁶ ». Les cours obligatoires de marxisme-léninisme du secondaire et du supérieur, en total

³⁶ PROZOROV B., *op. cit.*, p.199-200.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

décalage avec la réalité, renforcent cette désaffiliation³⁷. Les questions du jeune public aux SMUP sont révélatrices de cette incompréhension³⁸.

Les jeunes Soviétiques détournent alors avec humour la propagande officielle dans la presse et le cinéma, critiquent parfois ouvertement le régime, et écoutent les radios libres : en 1975, le constat dressé par un lecteur de la *Pravda* est très pessimiste³⁹. La faible qualité des publications écrites entraîne une baisse d'intérêt des jeunes lecteurs pour leurs matériaux⁴⁰, et la télévision prend définitivement le pas sur la presse⁴¹. Or la télévision demeure à maints égards un terrain vierge pour la propagande destinée spécialement aux élèves du collège, ce qui est, en contexte de guerre froide, dramatique pour l'URSS⁴². En effet, le constat d'une désaffiliation dangereuse pour le pouvoir se fonde sur la théorie léniniste d'un « vide de la propagande » (une version soviétique de la formule « la nature a horreur du vide ») : si la propagande soviétique échoue à occuper le temps libre des jeunes, c'est l'américaine qui s'en chargera naturellement. Or cette défaite programmée peut aller jusqu'à la fuite hors du pays, soit par le biais des mariages mixtes, ce qui est apparemment fréquent en Ukraine, où les « organes idéologiques » sont dépassés par le phénomène à la fin des années 1970⁴³ ; soit carrément par le franchissement illégal de frontière⁴⁴.

Le laxisme des idéologues, des exécutants de l'industrie du cinéma, une méconnaissance de la jeunesse par le pouvoir, la faiblesse des études menées dans le cadre de la « lutte idéologique », sont des carences souvent pointées du doigt⁴⁵. Elles contribuent certainement à une nouvelle tentative de remise de la machine de propagande dans le droit chemin, lors du plénum de

³⁷ Voir l'opinion d'Anatoli Tcherniaev (TCHERNIAEV, 24 juin 1973).

³⁸ Voir les questions de mai 1982 et de février 1984.

³⁹ Lettre anonyme de Vinnitsa (Ukraine) citée le 17 juin 1975 au cours d'une réunion du comité de rédaction de la *Pravda* par Joukov (RGANI : 5/68/456/46-49).

⁴⁰ Cet état de fait pousse les responsables à effectuer dans la seconde partie de 1979 plusieurs séminaires « sur les problèmes de l'éducation de la jeunesse dans l'esprit du refus de l'idéologie et la morale bourgeoises » (RGASPI : 1m/95/54/128. N.d.).

⁴¹ La perception de la suffisance de son temps libre par les intéressés est en soi un problème. Un sondage sur le temps libre des jeunes Moscovites montre que 53% disent en manquer ; 44,9% trouvent qu'il est suffisant ; 2,1% le trouvent à l'excès (RGASPI : 3/11/291/216. Daté du 20 décembre 1984).

⁴² RGASPI : 2m/3/293a/47-49. Sténogramme du plénum du CC du VLKSM du 17 décembre 1980.

⁴³ RGASPI : 1m/95/195/69-111. N.d. (1982).

⁴⁴ Voir la troisième épigraphe de ce chapitre.

⁴⁵ RGASPI : 1m/95/267/76, 81. Extraits du courrier de la *KP* de 1983. RGASPI : 1m/95/113/83-89. Matériaux pour le secrétariat du CC du VLKSM. N.d. (1980) Voir par exemple la note du 28 octobre 1983 « Sur la création d'un centre d'union pour l'étude de l'opinion publique, suite à la demande du plénum de juin, sur la base de l'Institut des études sociologiques de l'Académie des Sciences avec la participation de l'Académie des sciences sociales » (RGANI : 5/89/103/84-85).

PAR-DELÀ LE MUR

juin 1983. Cependant, comme on a déjà pu en juger avec le public adulte, les contradictions entre impératifs idéologiques, économiques et scientifiques sont trop importantes pour permettre une issue heureuse pour le pouvoir. La désaffiliation en marche, l'occidentalisation et sa variante américanisante peuvent prendre deux formes distinguées par les exécutants, une « passive », et une autre « active », où l'engagement est plus prononcé.

Le danger d'une américanisation par les vecteurs majeurs du *soft power* que sont la musique et le cinéma, mais aussi la mode vestimentaire, est fréquemment rappelé par des Soviétiques investis d'une autorité scientifique qui ne laissent planer aucun doute sur la réalité de la lutte idéologique dans cette sphère. Ces avertissements sont surtout fréquents dans les années 1980, au travers de dénonciations orales et écrites de journalistes-instructeurs ou de professeurs assermentés, qui lient imitation de l'Occident et perte de repères indispensables, tels que le patriotisme⁴⁶.

L'imitation de l'Amérique dans le domaine vestimentaire, on l'a vu, est loin d'être nouvelle au cours de ces années. Les années 1975-1985 voient un développement sans précédent de sous-cultures, les différents courants se superposant les uns aux autres dans une forme d'a-temporalité étrangère aux logiques de succession que connaît l'Occident : ce qui explique notamment la présence de hippies dans les années 1980. À l'inverse de l'époque de Pierre le Grand, l'État soviétique s'oppose au rattrapage du retard pris sur l'Occident par sa population...

Surtout, le caractère explicite de la figuration des symboles américains devient beaucoup plus évident au cours de ces années. Des témoignages, comme ceux d'un groupe d'étudiants de Perm, font état de jeunes de tous âges arborant « des vêtements, des sacs avec des drapeaux et des emblèmes américains et anglais, sans parler des représentations des idoles occidentales »⁴⁷. Les discours officiels mettent en avant l'aspect « imitatif » de ces pratiques, manifestement importées, qui véhiculent des modes de vie (réunions de masse non sanctionnées, consommation de drogue...) totalement étrangers au modèle de la jeunesse soviétique⁴⁸. Ces jeunes sont dès lors criminalisés, désignés par le vocable de « parasites sociaux⁴⁹ », une politique qui n'aide certainement pas à « comprendre » les motivations réelles de ces comportements.

⁴⁶ SATTER D., *op. cit.*, p.288. RGASPI : 1m/95/267. Extraits du courrier de la KP de 1983.

⁴⁷ RGANI : 5/70/144/128. Échantillon de lettres adressées à la *Pravda* « sur quelques erreurs dans le travail idéologique avec la population », daté du 24 novembre 1980.

⁴⁸ Si quelque 44 259 « drogués » sont recensés en 1973, on en compte dans la première moitié de 1974 déjà 45 906 [*sic* !], la consommation première étant le cannabis (RGANI : 5/68/456/2-27. Daté du 20 janvier 1975).

⁴⁹ RGASPI : 1m/95/195/14-33. N.d., 1982. Le pouvoir continue donc d'utiliser largement d'anciennes méthodes.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Avec la mode et les attitudes qui en découlent, la musique occidentale est pour les propagandistes un vecteur essentiel d'américanisation passive. Encore une fois, la popularité de la musique venue de l'Ouest, jazz ou rock, n'est pas nouvelle en soi ; la musique américaine n'est nullement dominante dans les préférences soviétiques de l'époque, qui se reconnaît majoritairement dans ABBA (groupe suédois) et Boney M (groupe allemand)⁵⁰. La nouveauté réside dans sa diffusion massive par le biais d'un phénomène inédit (mentionné dans le chapitre VI) – les *diskoteki*.

Appelées aussi *klouby* ou *massovki*, elles désignent des soirées privées organisées de manière collective, tantôt par les établissements scolaires, tantôt dans les camps de vacances, tantôt par d'autres institutions, culturelles et universitaires, à la ville comme à la campagne. Véritables « boîtes de nuit du pauvre » apparues au début des années 1970, ancêtres de nos technivals, elles sont l'occasion de danser sur de la disques diffusés depuis les *radioroubki*, sortes de « cabines à DJ », sans que la musique en elle-même soit l'objet d'un contrôle strict de la part des autorités. Ce phénomène est d'abord une manière de contourner l'interdiction de la libre entreprise en URSS⁵¹.

Si le discours dominant semble expliquer le succès de ces clubs par une emprise croissante de l'idéologie sur les esprits, ça et là, des voix discordantes appellent à plus de raison, et certains spécialistes soulignent que c'est surtout l'évolution de la société soviétique qui permet de comprendre un tel succès⁵². Le phénomène est cependant difficilement contrôlable, comme l'illustrent de très nombreux documents internes. Parmi eux, le célèbre décret de 1984 qui réglemente sévèrement le répertoire des discothèques⁵³. En 1985, à titre d'exemple, un rapport affirme que le répertoire de la discothèque Meridian (région d'Orel) est constitué de quinze compositions occidentales sur un total de trente, qui plus est piratées, la majorité ayant « un effet idéologique néfaste très sensible⁵⁴ ».

⁵⁰ MATTELART T., *op. cit.*, p.135.

⁵¹ Voir de nombreux témoignages sur <http://70s-children.livejournal.com/3639.html>.

⁵² RGASPI : 1m/90/79/56-196. Séminaire de 1980 mentionné dans le chapitre VI.

⁵³ Le document date d'octobre 1984, son auteur est le ministère de la Culture et il interdit aux discothèques de jouer les compositions de 68 groupes / musiciens étrangers (dont Julio Iglesias !) et de 29 soviétiques. Un tableau fournit le nom du groupe et la raison de son bannissement : « érotisme », « culte de la violence » et « débauche » sont les plus fréquemment invoquées. Le seul groupe américain à en faire les frais est *Kiss* (BUSHNELL J., *op. cit.*, p.77).

⁵⁴ Extrait des matériaux pour l'arrêt du secrétariat du CC du VLKSM (daté du 15 août 1984) et celui du collège du ministère de la Culture de la RSFSR (daté du 16 août 1984) « sur le travail des comités du komsomol et des organes de la culture de l'oblast d'Orlov pour l'organisation du travail des VIA et de l'amélioration du niveau idéologique et artistique de leur répertoire », janvier-février 1985 (RGASPI : 1m/90/243/12).

PAR-DELÀ LE MUR

La diffusion massive et non réglementée de la musique dans les discothèques dans les années 1970 n'est qu'un aspect de ce que le pouvoir voit comme un laxisme plus général : les mélodies occidentales se retrouvent tout aussi bien dans des « espaces protégés », comme les camps de pionniers. Si ces derniers pêchent par laxisme en autorisant des soirées « idéologiquement néfastes », ils vont jusqu'à diffuser, pendant la journée, « une musique très forte, déchaînée, copiée des disques étrangers », encore une fois, très éloignée de l'idée de l'organisation des pionniers⁵⁵. Cette complicité (souvent involontaire) des institutions soviétiques dans le phénomène de diffusion d'une culture étrangère se retrouve dans le milieu éditorial : en 1983, lorsque sort chez *Detskaïa literatoura* un livre sur le rock occidental (naturellement dénoncé), *La musique du soulèvement*, pas moins de dix-huit millions de commandes sont passées, loin des 100 000 exemplaires du tirage initial. Les livres et les émissions télévisées ou radiodiffusées, consacrées à la dénonciation de la culture populaire occidentale, appelés pourtant de leurs vœux par certains propagandistes, deviennent autant de perles pour un jeune public littéralement assoiffé d'information. Autre effet pervers, ces publications (ou enregistrements) rapidement épuisées enrichissent un marché noir en pleine expansion depuis le milieu des années 1970⁵⁶.

* * *

Il n'est pas rare, affirment les propagandistes, que ces formes « passives » d'américanisation, ou d'occidentalisation, versent dans l'engagement plus actif, et d'abord l'écoute des « radios libres ». Dans les années 1970, le constat des exécutants est général : « ce n'est un secret pour personne que les radios étrangères possèdent leurs auditeurs chez nous dans le pays et qu'il s'agit pour la majorité de jeunes », affirme l'un d'eux en 1975⁵⁷. Et c'est « une part importante » voire « massive » de ces jeunes qui utilise l'information des « Voix »⁵⁸.

Vérifier ces affirmations n'est pas, comme ailleurs, chose aisée. Les quelques lettres parvenues à la rédaction de *Rovesnik* en 1975 (moins de 0,5 % du total du courrier), un périodique particulièrement demandé, qui font référence à une écoute des radios par les jeunes, sont loin d'être représentatives, d'autant plus

⁵⁵ RGASPI : 2m/3/293a/100-101, sténogramme du plénum du CC du VLKSM du 17 décembre 1980.

⁵⁶ RGASPI : 2m/3/632. Sténogramme du conseil central de l'organisation des pionniers, daté du 12 août 1983.

⁵⁷ RGASPI : 1m/95/13/22-26.

⁵⁸ *LG*, janvier 1979 (RGANI : 5/76/213/21). RGASPI : 2m/3/293a/86-87. Sténogramme du plénum du CC du VLKSM du 17 décembre 1980.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

que les années 1975-1979 sont aussi celles où VOA n'est pas brouillée, détente oblige⁵⁹. Les rares courriers mentionnés parlent de « dix millions de personnes » dans les villes comme les campagnes, où les adultes initient les enfants au cours des longues soirées d'hiver⁶⁰. La difficulté supplémentaire pour juger du poids de ces informations alternatives auprès de la jeunesse vient du fait que le pouvoir ne s'inquiète réellement de son étendue qu'en ce qui concerne les régions périphériques, comme les pays baltes, particulièrement visés par les ondes occidentales, mais aussi les programmes de télévision⁶¹.

Quoi qu'il en soit, le danger de ces musiques diffusées par les radios est dans leur caractère subversif. D'après plusieurs témoignages, la passion du rock qui marque les esprits de millions de jeunes Soviétiques contribue sensiblement à rabaisser l'influence de la propagande. Le rock aurait ainsi été « une voie majeure à une culture du plaisir, hédoniste et individualiste, en contradiction avec les politiques d'encadrement de la vie sociale et politique menées par le pouvoir⁶² ». Or musique et politique sont liées, la première servant souvent d'appât. Rien de neuf dans tout ceci : dès 1955, le gouvernement américain avait réalisé le potentiel d'influence du jazz, et octroyé un financement important à l'émission *Music USA*, animée par Willis Conover, célèbre journaliste de VOA. En 1958, les objectifs politiques et idéologiques de ces émissions de jazz et de rock sont définis dans une publication de l'OTAN. En 1967, lorsque le rock est devenu un véritable phénomène social à l'Est, VOA inaugure un programme plus moderne, pop-rock, *Music Today*, où la musique est encore une fois couplée à des informations de nature politique⁶³. Dès lors, écrivent les idéologues, « certains jeunes gens et jeunes filles, utilisant les informations des radios étrangères, expriment des doutes sous une forme voilée à l'encontre de la justesse de l'information de la presse, des moyens de propagande de masse⁶⁴ ».

⁵⁹ RGASPI : 1m/34/873/153. Daté du 4 février 1976. S'abonner à *Rovesnik* est difficile : la revue est pratiquement la seule source officielle dans laquelle on peut trouver des informations sur la musique pop occidentale, en dehors de quelques brèves notes dans *Novoe vremia*. *Rovesnik* publie des textes de revues occidentales orientées à gauche, mais beaucoup plus informatives que les informations officielles. On y trouve notamment l'une des premières biographies des *Beatles* due à la plume de Hunter Davis, parue en 1969 en Angleterre.

⁶⁰ RGANI : 5/67/117/49-55. Daté du 26 juin 1974.

⁶¹ Extrait de l'information sur le travail du département agit-prop pour l'exécution des remarques critiques et propositions lors du XVIII^e Congrès du VLKSM, daté du 10 octobre 1980 (RGASPI : 1m/95/113/35-36). Réunion annuelle des intervenants de *Znanié* sur les problèmes d'éducation communiste de la jeunesse, du 28 septembre 1983 (RGASPI : 1m/95/264/73-78).

⁶² RICHMOND Y., *op. cit.*, p.206.

⁶³ MATTELART T. *op. cit.*, p.148-152.

⁶⁴ RGASPI : 1m/95/157/2-5.

PAR-DELÀ LE MUR

Plus globalement, les chercheurs s'accordent à dire que les radios occidentales alimentent le développement d'une véritable contre-culture pour les jeunes générations, laquelle épouse le rythme des « modes capitalistes » qui finissent par imposer leurs spécificités à une URSS réfractaire⁶⁵. La politique officielle, qui oscille entre tentatives de récupération de la mode musicale nouvelle, rock, pop et disco, et diabolisation des espaces de liberté, compromet toute réforme réelle, souhaitée par les décideurs ou réclamée à grands cris par les thuriféraires « de la base », ces derniers servant de gardes-fous aux premiers. Entre les deux existe un antimonde dont on ne sait finalement que très peu de choses : l'américanophilie (ou parfois, une passion morbide pour le néonazisme) d'une « jeunesse dorée » appartenant au cercle étroit de la nomenklatura, la corruption de franges entières des entreprises, des institutions (dont le KGB) et des personnels administratifs, la recherche du profit, le développement sans précédent du marché noir et du piratage qui profite de la diffusion des magnétophones depuis les années 1960, autant d'aspects qui facilitent considérablement le travail du *soft power* américain. L'adoption de symboles et de pratiques transfrontaliers, voire transocéaniques, quand bien même manifestant une forme de transgression propre aux jeunes dans le monde entier, n'en témoigne pas moins, de la part de groupes extrêmement variés, d'une volonté de s'unir contre un ennemi commun – l'État soviétique⁶⁶.

La perception des exécutants idéologiques qui se reflète dans les archives disponibles comprend une troisième image de la jeunesse, la plus répandue : une jeunesse qui se désintéresse totalement de l'idéologie, une jeunesse apolitique⁶⁷. Comme précédemment, il convient de questionner la validité de cette image en utilisant le courrier des lecteurs, la perception des loisirs « contrôlés » et, cas plus difficile à cerner, les réactions face aux touristes américains.

Une jeunesse apolitique ?

Dans le courrier analysé par les exécutants, la politique ne constitue finalement qu'une petite partie du total. Une part essentielle est occupée par des

⁶⁵ Voir Timothy RYBACK (*Rock Around the Bloc : A History of Rock Music in Eastern Europe and the Soviet Union*, New York : Oxford University Press, 1989) et James L. TYSON (*International Broadcasting and National security*, 1983) cités dans MATTELART T., *op. cit.*, p.153-155.

⁶⁶ Cet aspect n'est pas non plus propre à la jeunesse soviétique. Voir le travail classique sur les *mods* et les *rockers* de Stanley Cohen (*Folk Devils and Moral Panics*, 1987), qui montre comment les médias et le public, ainsi que les agences de contrôle social ont contribué à l'union entre les deux groupes contre la communauté (cité dans PILKINGTON H., *op. cit.*, p.13-14).

⁶⁷ J'emploie le terme dans son acception la plus simple : l'apolitique est celui qui se tient en dehors de la lutte idéologique que mènent les deux camps, par incompréhension ou indifférence.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

réponses à des concours et à des jeux – 70 % en 1977-1979, pour le courrier de la KP, près de 80 % en 1979-1981 pour *Pioner*⁶⁸. Une autre partie du courrier est consacrée à la vie des pionniers, en mai, saison des élections dans les brigades et les sections (*droujiny*), ou lors de moments particuliers comme en été 1981, lorsque l'on fête les quarante ans du « mouvement de Timour »⁶⁹. Ailleurs, les jeunes pionniers manifestent leur besoin de modèles à suivre, et ceux qu'ils acclament, adultes ou jeunes, ne sont jamais ceux qui sont mis en avant par les exécutants⁷⁰. Il faut attendre 1983 pour que le pouvoir réussisse à imposer son modèle importé des États-Unis – Samantha Smith, une exception cependant détournée de son objectif initial comme on le verra plus loin. Enfin, viennent les plaintes dont l'objet concerne des problèmes de la vie quotidienne : pour les pionniers, il s'agit surtout de l'impossibilité d'occuper leur temps libre de manière agréable, souvent par la faute des adultes⁷¹. Après les pionniers, leurs aînés du komsomol évoquent des problèmes plus graves : des viols, des violences sur des enseignants, etc. Tous se plaignent aussi de l'absence d'une presse destinée aux 15-18 ans⁷². L'ensemble constitue une partie de la masse des « signaux » envoyés par la population au pouvoir, pratique encouragée par celui-ci, qui est ancienne⁷³. Au final, cet « apolitisme par l'absence » constitue une première matérialisation de l'effacement du politique.

Dans un deuxième cas, de nombreux témoignages font état d'une atmosphère de cynisme ambiant. Irina Tarassova, une pionnière exemplaire de quatorze ans de la région de Voronej, attend avec impatience son intégration au komsomol, perçue comme un honneur. Mais à la lire, son entourage ne la comprend pas ; de fait, son cas est une exception – l'intégration du

⁶⁸ RGASPI : 1m/95/52/109-110. RGASPI : 1m/95/154/143-145.

⁶⁹ D'après l'œuvre de l'écrivain Arkadi Gaïdar (RGASPI : 1m/95/154/146-147)

⁷⁰ Maksim Lazoutikov, élève de 4^e classe, écrit à *Agitator* le 28 mars 1984 pour dire qu'il a aimé l'article pour les cinquante ans de Iouri Gagarine dans le numéro 4 de cette année, qu'il veut être « comme lui » (RGASPI : 599/1/889/116). Ailleurs, au sein du courrier adressé à *Pioner* en janvier-mars 1981, plus de 1 000 lettres comportent des réactions au téléfilm *Les aventures d'Elektronik* : les lecteurs veulent correspondre avec les frères Torsouev, les jumeaux qui interprètent les protagonistes du film (RGASPI : 1m/95/154/16).

⁷¹ À titre d'exemple, je cite une lettre de pionniers d'une commune de Toula qui se plaignent de l'alcoolisme des adultes sur leur terrain de jeux (RGASPI : 1m/95/54a/15. Daté du 25 juillet 1979).

⁷² RGANI : 5/67/117/56, 60-66. Daté du 22 juillet 1974.

⁷³ Voir François-Xavier Nérard, *Cinq pour cent de vérité. La dénonciation dans l'URSS de Staline (1928-1941)*, Paris : Tallandier, 2004.

PAR-DELÀ LE MUR

komsomol se fait presque automatiquement, quelle que soit l'intégrité morale du candidat⁷⁴. Un autre courrier, plus explicite, en provenance d'Ukraine, fait état d'un comportement « grossier et criminel » de jeunes capables de passer leurs journées dans les bars et restaurants à s'enivrer, de se livrer à des viols en réunion « dont les motifs n'ont toujours pas été élucidés », et même, sacrilège suprême, de diffuser des histoires drôles antisoviétiques⁷⁵.

Quand ils ne boivent pas, les jeunes Soviétiques, garçons et filles, membres du komsomol, forment des bandes de « punks », voire de « néo-nazis », et traînent leur mal-être dans les nombreux passages souterrains du métro de la capitale⁷⁶. Perçus d'abord comme des mouvements transgressifs et provocateurs, les mouvements punk et néo-nazi détournent le culte de la Seconde Guerre mondiale en URSS (et notamment le téléfilm *17 instants d'un printemps*), allant jusqu'à une manifestation, le 20 avril 1982 (anniversaire du Führer), à Moscou, événement passé sous silence par les médias il va sans dire. Si le culte d'Hitler n'est pas neuf en Russie, puisqu'on en a des traces dès les années 1950, ce qui est nouveau, c'est l'âge précoce de ces adeptes du III^e Reich⁷⁷. L'admiration pour l'esthétique nazie ainsi que la « romantisation » du régime hitlérien qui fait part de l'attirail symbolique de ces jeunes apparaît largement comme une tendance de la culture populaire occidentale depuis la fin des années 1960, en particulier aux États-Unis⁷⁸.

La majorité des lettres proviennent donc d'observateurs extérieurs ; les exemples d'un apolitisme assumé existent, même si elles sont rares. Un lycéen de la région de Sverdlovsk, tout juste titulaire de l'équivalent du baccalauréat, fait étalage en 1975 de son pessimisme sur l'avenir de la jeunesse soviétique, mais aussi l'avenir du régime – un communiste « inatteignable ». Son attitude n'est pour autant pas engagée du côté des États-Unis, puisqu'il met les deux régimes sur le même plan⁷⁹. Le témoignage est d'autant plus exceptionnel qu'il semble spontané.

La plupart du temps, les témoignages des principaux intéressés procèdent d'une demande de participation explicite de la part des périodiques. Celle-ci

⁷⁴ RGASPI : 1m/95/54a. Daté du 25 juillet 1979.

⁷⁵ RGASPI : 1m/95/267/70-71.

⁷⁶ RGASPI : 1m/95/267/65-72.

⁷⁷ TCHARNY S. sur <http://magazines.russ.ru/nz/2004/37/ch12-pr.html>, « Les groupes nazis dans l'URSS des années 1950-1980 » in : *Neprikosnovenny zapas* (2004, 5/37).

⁷⁸ SMESLER, Ronald et DAVIES II, Edward J. *The Myth of the Eastern Front. The Nazi-Soviet War in American Popular Culture*. New York : Cambridge University Press, 2008.

⁷⁹ Ici et plus loin : RGASPI : 1m/34/873/62-66. Lettres à *Smena* du 1^{er} juillet au 30 septembre 1975.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

voit le jour dans le sillage du décret d'avril 1979, lorsque les périodiques destinés à la jeunesse sont invités à organiser un débat avec leurs lecteurs, sur les nouvelles valeurs de ceux-ci. La discussion sur les « vraies et fausses valeurs » de la nouvelle génération suscite de nombreuses réactions, et un courrier abondant de lecteurs jusqu'ici silencieux, des garçons de treize à seize ans en l'occurrence. Parmi ceux-ci, un élève de quinze ans de la région de Sverdlovsk n'hésite pas à revendiquer son apolitisme : « l'intérêt pour les plaisirs légers a repoussé les intérêts sérieux, nous n'avons plus besoin de la politique, nous ne nous intéressons pas aux stakhanovistes de l'industrie et au bilan du plan quinquennal – nous voulons danser, donnez-nous du rock ! » C'est justement pour leur musique préférée que ces adolescents de tous les coins de l'URSS avouent scruter les émissions politiques et admettent même leur écoute des ondes libres dans ce but. La frustration est grande dans ce domaine, comme en témoigne l'exemple d'un concert annoncé par la presse locale de Leningrad en 1978, avec, entre autres, le guitariste Santana, les Beach Boys et Joan Baez, qui attire une foule considérable, finalement dispersée au jet d'eau après son annulation⁸⁰.

Mode musicale pour les garçons, mode vestimentaire pour les filles : un véritable « droit à la mode » est revendiqué par de nombreuses jeunes lectrices manifestement obsédées par l'idée d'être « dans le coup », qui avouent même se contenter de produits soviétiques en cas d'indisponibilité des américains, tant que cela reste une matière fétiche – le jean⁸¹. Un autre débat destiné à questionner le patriotisme des jeunes se déroule en 1983, suite au plénum de juin. En quatre ans, l'ironie apolitique aurait fait des ravages chez les lycéens, les histoires drôles « amORAles » sont bien diffusées, le rejet des idéaux avec lesquels « on bourre le mou des jeunes » (*sic*) est patent ; mieux, l'enrichissement personnel est revendiqué – « être riche, c'est mieux qu'être pauvres ! »⁸².

* * *

La désaffiliation politique des jeunes est donc presque complète si l'on en juge par le courrier des lecteurs, et elle atteint les espaces traditionnellement sacrés, comme le milieu scolaire, et ses membres les plus éminents, ceux du kom-somol. Ceci concerne néanmoins la part du temps libre non directement soumise à un contrôle ou une influence de la part de l'idéologie officielle. Qu'en est-il des

⁸⁰ Voir le documentaire *Le concert interdit*, diffusé en juin 2006 sur la chaîne RTR Planeta.

⁸¹ RGASPI : 1m/95/54a/23-26. Analyse du courrier de la PP datée du 25 juillet 1979.

⁸² RGASPI : 1m/95/267/79-83. Extraits du courrier de la KP de 1983.

PAR-DELÀ LE MUR

activités orientées par le Parti, au cinéma et dans les camps de vacances ?

Le cinéma, loisir de masse, l'est encore plus pour les jeunes. Le nombre de jeunes spectateurs en 1975 dépasse les 800 millions, rien qu'aux séances pour la jeunesse⁸³. Ce qui attire en premier, ce sont les films qui parlent et mettent en scène des jeunes dans un cadre familial – l'école. Puis viennent le genre et le sujet du film, son développement logique, la clarté de l'exposition. Globalement, après une préférence pour la vie scolaire viendraient, dans l'ordre décroissant, les thématiques suivantes : l'amour, les « problèmes actuels non liés à l'école », les reconstitutions historiques, les aventures, le fantastique et le sport.

L'âge du spectateur influence naturellement ses goûts : l'intérêt pour les films sur « la vie contemporaine », « sur l'amour et la famille » augmente considérablement à partir de quatorze ans ; les 15-18 ans sont particulièrement intéressés par les films historiques. Les différences sont très sensibles entre les élèves des 8^e (classes de Seconde) et des classes de 10^e (nos Terminales). Sur-tout, le film que les jeunes voient vers sept-neuf ans peut les marquer à vie, comme le montre la référence d'anciennes générations à Tchapaev, devenu un « film étalon » pour des milliers de personnes⁸⁴.

Les sondages réalisés par la revue *L'écran soviétique* auprès d'un lectorat composé à 80 % de personnes de moins de trente ans apportent une corrélation évidente dans les préférences avec les résultats du box-office vus précédemment⁸⁵. Des films comme *Un incident dans le carreau 36-80*, un succès de 1982, ou *Une histoire européenne*, une réussite de 1984, se retrouvent parmi les favoris⁸⁶. Il va de soi que l'antiaméricanisme en lui-même n'est jamais un facteur de succès. Ce qui attire les jeunes, ce sont les aspects proprement divertissants des œuvres qui empruntent de plus en plus au cinéma américain une représentation graphique de la violence et une suggestion de la

⁸³ RGASPI : 1m/34/830/194-201. Daté du 13 octobre 1975.

⁸⁴ Étude « sur certaines particularités de la réception des films par des enfants et adolescents » mentionnée lors d'une réunion du studio Gorki du 15 janvier 1976 (CAODM : 2942/1/56/20-23).

⁸⁵ Information donnée lors du sondage de 1980 (*Sovetski ekran*, 10). Si d'un côté on peut se fier aux données publiées par la revue dans les sondages (entretien avec V.Orlova), la représentativité est naturellement remise en cause : sur 50 000 réponses, 3% seulement sont traitées (MANSOUROV N. *Le cinéma et son auditoire*, Moscou, 1985).

⁸⁶ *Sovetski ekran*, 1983/10.

⁸⁷ Mentionnons ici que les lettres de Soviétiques qui s'insurgent contre le « racolage, le sexe et les danses qui pervertissent la jeunesse », « la surenchère de la violence » dans les films étrangers et soviétiques, et en appellent à une « purification des mœurs », sont assez rares. Leur appel semble ne pas être entendu, puisqu'à la suite de ce courrier adressé à *Kommunist*, la rédaction répond « qu'il n'y pas de retour possible vers cette époque [de censure toute-puissante] » (RGASPI : 599/1/629/81-83 et 661/93-98).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

sexualité jamais vue dans les années 1970⁸⁷.

Ces tendances ne sont pas propres au cinéma : face au premier « opéra rock » soviétique mis en scène en été 1981 à Moscou, *Iounona et Avos*, le public jeune est manifestement plus intéressé par la chorégraphie de Vladimir Vassiliev, par la suggestion de l'acte sexuel, l'usage des profanations, et les costumes reprenant l'équipement des Hell's Angels, que par le message de détente pourtant transparent et à l'appel au patriotisme des masses dans un contexte de crise⁸⁸.

La revendication par les jeunes spectateurs d'un apolitisme cinématographique est surtout lisible dans le cas de films américains projetés en URSS. Dans *L'écran soviétique*, en 1980, 1982 et 1985, c'est un film américain qui est classé en premier dans la catégorie « meilleur film étranger ». En 1975, 1976 et 1985, ce sont deux films américains qui se retrouvent parmi les préférences. Enfin, en 1975, 1976, 1980 et 1985, on observe une corrélation entre le box-office et le choix des jeunes lecteurs ; ce qui n'est pas le cas en 1978 avec *La route de la violence* (*White Line Fever*), en 1983, avec *Kramer contre Kramer* et surtout en 1980, avec *Les trois jours du condor* : ce dernier film étant fortement politisé.

Ces préférences et leurs raisons sont corrélées par différents témoignages publiés en 1987, dans un ouvrage dont l'auteur affirme, qu'à la différence d'un préjugé, les adolescents croient ce qu'ils voient dans les films américains : loin d'eux l'idée que l'aisance matérielle montrée soit fabriquée dans un dessein de propagande, idée véhiculée par les médias soviétiques. C'est un premier élément qui tend à montrer que le regard du jeune spectateur n'est ni politique *a priori*, ni indifférent au message politique caché⁸⁹.

Ainsi, le long métrage *Les grands fonds* (*The Deep*) a particulièrement marqué les esprits parce qu'il est réalisé « de manière très belle, colorée », « parce qu'on y trouve beaucoup d'effets spéciaux et de fusillades », le mélange entre des genres divertissants (le polar, le thriller, le film d'horreur), « le mystère du triangle des Bermudes, les images sous-marines, la fin heureuse – les spectateurs veulent que l'issue du film soit bonne pour le héros avec lequel ils sympathisent », des acteurs sympathiques, des effets spéciaux dignes de ce nom. En un mot, ce qui prévaut ici largement, c'est le poids du caractère divertissant et – comme le disent les Américains – « escapist » d'un film qui

⁸⁸ DODER D., *op. cit.*, p.39-40. Comparer avec l'impression d'un homme d'une autre génération, également enthousiaste, pour d'autres raisons cependant (TCHERNIAEV, 5 décembre 1981).

⁸⁹ A.FEDOROV. « Pour » et « contre » : ce que regardent et voient à l'écran les jeunes spectateurs. Moscou, 1987. Le problème est qu'outre les informations de base sur les sondés (âge, milieu, etc.), on ignore le moment où le sondage a été fait. Il semblerait que ce soit 1981-1982, date de la sortie sur les écrans soviétiques des films cités.

PAR-DELÀ LE MUR

comporte pourtant une thématique de critique sociale : pour un spectateur, « la beauté du monde sous-marin ne réussit pas à faire oublier qu'« à l'écran, la vie humaine ne vaut pas grand-chose face à un paquet de dollars, et tous les bandits et les méchants sont comme par hasard des Noirs »⁹⁰.

D'autres exemples sont semblables : le film *Obsession* est apprécié pour des raisons esthétiques, pour le jeu des acteurs, la bande originale ; *Hangar 18* est un sujet intéressant en raison de sa photographie, tout comme *Capri-corn One* et *Guerriers de l'Atlantis*⁹¹. À la fin d'une séance, les spectateurs ont exclamé spontanément leur approbation par des exclamations laudatives : « sans comparaison, excellent ». L'origine américaine du film ne joue pas de rôle particulier puisque des films français comme *Flic ou voyou* ou *L'alpagueur* sont également mentionnés comme des productions de qualité⁹². Il existe toutefois une hiérarchie entre les pays selon la qualité de leurs films, les Italiens n'étant pas considérés comme égaux des Américains, loin de là. En somme, les jeunes se défendent des accusations portées à leur rencontre – de liens entre goût pour les vêtements, musiques, et films occidentaux, et politisation antisoviétique. Et soulignent fort justement que la salle de cinéma est aussi un lieu de sociabilité, ce qui est la principale raison de s'y rendre⁹³.

* * *

Les camps de vacances destinés aux pionniers sont également des lieux privilégiés pour la diffusion de l'apolitisme. Au nombre de 600 en 1975, divisés en différents types (dont des « sportifs et militaires »), ils sont surtout connus pour deux camps « modèles » : Artek, basé sur la mer Noire, créé en 1925, et Orlenok, fondé en 1960 à Touapsé (région de Krasnodar). Un billet

⁹⁰ Pour David Cook, « le film est raciste, violent et moyennement distrayant, mais contient néanmoins des séquences sous-marines extraordinaires » (COOK, David A. *Lost Illusions. American Cinema in the Shadow of Watergate and Vietnam, 1970-1979*. University of California Press, 2000, p.44-46).

⁹¹ *Obsession*, le film de Brian de Palma, est une version revisitée de *Vertigo* (1958, Alfred Hitchcock) que les Soviétiques n'ont jamais vu par ailleurs. *Guerriers de l'Atlantis* est un film britannique de 1978, réalisé par Kevin Connor, qui raconte l'histoire d'explorateurs partis à la recherche de l'Atlantide et découvrant un territoire peuplé de créatures venues d'ailleurs, dont l'objectif est de créer un état « fasciste » et de dominer le monde.

⁹² Le premier est réalisé en 1978 par Georges Lautner ; le second en 1976 par Philippe Labro. Avec, dans les deux, Jean-Paul Belmondo.

⁹³ MANSUROV N.S., *op. cit.*, p.69.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

pour Artek ou Orlenok, censé être « une récompense pour le bon travail de pionnier, une récompense pour les meilleurs », n'empêche pas un certain nombre de passe-droits⁹⁴.

Les « carences idéologiques » décrites plus haut se retrouvent chez des enfants pourtant triés sur le volet. En août 1983, peu après la visite mémorable de Samantha Smith à Artek, au moment même où les tensions Est-Ouest atteignent de nouveau leur apogée, le bilan d'un questionnaire idéologique est en effet accablant : pour les enfants, « le communisme, c'est quand tout est gratuit, quand on peut prendre tout ce que l'on veut » ; les qualités premières sont de « s'y connaître en musique, s'habiller à la mode, être sportif et intelligent ». Aucune mention de Lénine ou du patriotisme, au grand regret des responsables des camps.

À la fin 1985, les constatations sont semblables : les enfants « à l'esprit consumériste » qui ne manifestent aucun intérêt particulier pour la vie des pionniers sont très nombreux. Pire, les pionniers connaissent mieux « la vie de leurs contemporains à l'étranger, que celle des enfants la république voisine ». La seule manifestation politique provient alors d'une Lituanienne de quatorze ans « mue par une attitude hostile » qui a dénoncé l'occupation forcée de la Lituanie⁹⁵. À comparer cette analyse par des témoignages actuels, la politisation des enfants apparaît en effet comme exceptionnelle⁹⁶. Il en va de même pour les enfants qui participent aux jeux militaro-patriotiques tels que *Zarnitsa*, qui ne fait pas mention d'un ennemi précis, mais comprend des exercices destinés à préparer les Soviétiques à l'éventualité d'une attaque nucléaire. Nous disposons à cet effet de deux sondages effectués au cours de deux finales, à Leningrad en 1975 et à Odessa en 1981⁹⁷.

Ces finales censées montrer au pays et au monde la fine fleur d'une jeunesse prête à défendre la patrie sont, on l'a vu, des spectacles-événements minutieusement mis en scène. Or les résultats des sondages montrent une pré-

⁹⁴ RGASPI : 2m/2/885/40-41. Sténogramme de réunion du CC du VLKSM, 1-2 décembre 1975. RGASPI : 2m/3/360a/49-53. Sténogramme du plénum du 17 avril 1981. Rapport de Melnikova, secrétaire de l'organisation des pionniers de l'Altai.

⁹⁵ RGASPI : 2m/3/727/55-63. Sténogramme du plénum de l'organisation des pionniers, daté du 25 décembre 1985.

⁹⁶ Voir les témoignages sur les camps de pionniers sur <http://70s-children.livejournal.com/2845.html>. Il est révélateur qu'aucun des témoins ne mentionne des éléments d'ordre politique, comme les discussions politiques obligatoires, etc. Au moins une personne (anya_g, 23/09/2003) se rappelle avoir été frappée par l'absence d'intérêt « pour les livres, l'histoire, la situation politique actuelle » en 1990, au sein des 12-13 ans, dans un camp de la région de Moscou.

⁹⁷ RGASPI : 2m/2/925/82-83. RGASPI : 2m/3/402/79-88.

PAR-DELÀ LE MUR

férence forte pour des activités qui n'impliquent pas un patriotisme particulier, et soulignent au contraire son intérêt ludique avant tout. Une certaine déréalisation du contexte s'avère certainement nécessaire pour ne pas provoquer la panique et empêcher le bon déroulement de l'exercice, comme l'illustre un témoignage où un camp entier est mis sens dessus dessous après l'annonce, en été 1975, d'une attaque par les Chinois et les Allemands (*sic*) – preuve que *Zarnitsa* est prétexte à de nombreux détournements et canulars, orchestrés par les enfants ou les encadrants eux-mêmes. Ainsi, dans une lettre adressée à la *KP*, ne mère se plaint du fait que sa fille a perdu quatre kilogrammes après un séjour au camp de vacances Vostok, en raison d'une fausse alerte d'invasion de l'URSS par les Américains et les Chinois !⁹⁸

De fait, il est évident que l'apolitisme n'empêche pas d'éprouver une peur de la guerre, sentiment finalement le plus répandu, fondé sur un instinct de conservation et une culture où le rappel du 22 juin 1941 confine à l'obsession. Ce phénomène constaté en URSS comme aux États-Unis a été en son temps étudié par les psychologues⁹⁹.

Les mêmes tendances se retrouvent lors des contacts des jeunes Soviétiques, chez eux ou à l'étranger. Une occasion de rencontrer les Occidentaux est offerte au moment des relèves internationales des camps de pionniers, le plus souvent en juillet, mois au cours duquel le nombre d'étrangers peut atteindre 150 personnes, des enfants, mais aussi des adultes¹⁰⁰. Ces relèves tranchent par un accueil supérieur au reste du temps : l'objectif est naturellement de faire la propagande du mode de vie soviétique et de sa politique étrangère « pacifiste »¹⁰¹. Sélectionnés avec encore plus de rigueur que d'habitude, les enfants soviétiques déçoivent : en 1983, la majorité « n'est pas prête à occuper une position offensive dans les discussions politiques avec les enfants du même âge de l'étranger ». Pire, les enfants passent

⁹⁸ RGASPI : 1m/34/873/41. Daté du 5 septembre 1975. Cette lettre est à rapprocher du témoignage de « sapsilma » du 16 septembre 2003 sur <http://70s-children.livejournal.com/2845.html>, dans lequel la *Zarnitsa* prend une coloration très réaliste, avec des tirs de fusils-mitrailleurs, sans apparemment qu'un ennemi soit désigné. Le posteur dit avoir alors éprouvé pour la première fois une peur bien concrète de la guerre.

⁹⁹ Voir surtout plusieurs articles du numéro 9(1) de *Political Psychology* de 1988 : GALPERIN M., HOLT R., HOWELLS P. « What Soviet Emigré Adolescents Think About Nuclear War », p.1-12 ; DOCTOR R.M. et *alii*. « Self-reports of Soviet and American children on worry about the threat of nuclear war », p.13-23.

¹⁰⁰ On trouve la trace de la visite d'une troupe pacifiste américaine, *Peace Child* qui marque les esprits en raison d'un incident croustillant lié à leur méconnaissance de la langue russe (voir sur http://www.suuk.su/knigi/mk_2.htm l'article d'Irina Bobrova dans *Moskovski komsomolets*).

¹⁰¹ RGASPI : 2m/3/420/13, 31. Rapport sur les activités du camp Orlenok en 1981.

¹⁰² Voir le témoignage d'anya_g (15 septembre 2003) sur <http://70s-children.livejournal.com/2845.html>.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

leur temps à leur réclamer des chewing-gums ou des gommes¹⁰². La visite de Samantha Smith révèle de « grandes difficultés dans la préparation » des enfants, sans doute l'obsession par les vêtements et les objets d'outre-Atlantique¹⁰³. Même si d'après Olga Sakhatova, la monitrice anglophone chargée de veiller sur Smith, les enfants « s'habituent rapidement à la présence de la touriste et l'acceptent comme l'une des leurs, sans l'ennuyer par des questions [matérielles]¹⁰⁴ ». Le plus fascinant est cependant l'effet que Samantha Smith produit sur les enfants de son âge en URSS – ceux qui la découvrent à la télévision ou dans la presse. Son visage rayonnant tranche avec les caricatures auxquelles sont habitués les enfants, si bien que, en dépit de quelques témoignages de sceptiques qui émettent des doutes sur le caractère improvisé de l'opération, de nombreux garçons et filles développent une véritable « samanthomanie » qui perdure jusqu'à aujourd'hui. Même si, il faut l'admettre, les stéréotypes antiaméricains peuvent tout à fait coexister en même temps que cette dernière¹⁰⁵, il y aurait chez bien des enfants une image des Américains avant et après la visite de Samantha Smith¹⁰⁶.

Enfin, les contacts des jeunes Soviétiques – âgés de 14 ans minimum (*a priori* déjà bien formés idéologiquement, et donc « résistants ») avec les Américains dans le cadre de voyages touristiques en URSS demeurent difficiles à mesurer pour des raisons évoquées au chapitre précédent. Ces contacts ne vont pas au-delà d'une certaine limite – accueillir un Américain dans une famille soviétique est inimaginable à cette époque¹⁰⁷. Comme pour les touristes américains qui viennent par l'intermédiaire d'Intourist, ces visites se font à une

¹⁰³ RGASPI : 2m/3/632/23-24. Sténogramme du conseil central de l'organisation des pionniers, 12 août 1983. Les difficultés en question ne sont pas mentionnées. Comme c'est le cas avec les jeunes Américains avec qui les Soviétiques entrent en contact prolongé. On échange des souvenirs russes contre des chewing-gums, des autocollants, etc. Voir le post de major_tom du 30 septembre 2003 sur <http://70s-children.livejournal.com/4215.html?page=1#comments>.

¹⁰⁴ Le témoignage, mentionné au chapitre précédent, fait aussi état de la réaction négative de Smith à la basse qualité de l'alimentation et la présence d'agents du KGB dans le camp. Cette dernière adresse est néanmoins intéressante, car elle est suivie de réactions dont certaines peuvent être utilisées.

¹⁰⁵ Voir la réponse de « Tatianka » sur la discussion lancée par nous dans le forum du site officiel d'Artek : <http://phorum.artek.org/showthread.php3?s=&threadid=2893>.

¹⁰⁶ Voir le témoignage de « mariannah » du 29 septembre 2003 sur <http://70s-children.livejournal.com/4215.html?page=1#comments>. D'autres réactions, minoritaires, vont de l'incrédulité face à toute l'affaire qui serait inventée de toutes pièces (_marcia), à de la jalousie, du moins au début.

¹⁰⁷ Voir la lettre datée du 9 octobre 1978 de Frawley Becker, de Los Angeles : elle aimerait visiter l'URSS pendant quatre semaines maximum dans une famille, en échange d'un accueil d'un Soviétique pendant un à trois mois. Mais d'après *Spoutnik*, ce n'est pas possible (RGASPI : 3/9/633/67).

PAR-DELÀ LE MUR

fréquence assez soutenue jusqu'en 1980. Les contacts imprévus sont à éviter, les parcours sont largement balisés¹⁰⁸. Il est particulièrement difficile de se faire une idée des réactions de simples Soviétiques à partir de certains rapports de 1975, même si ces contacts ont apparemment lieu, le plus souvent de manière très brève. Ceci est dû au fait que dans la première moitié de l'année, chaque guide rapporte à peu près ce qu'il veut : cela évite les incidents dont il pourrait être tenu responsable, en même temps que tous les risques inhérents à la présence d'Américains sur place ne sont pas pris en compte officiellement¹⁰⁹. En effet, la plupart du temps, l'attitude des groupes américains est jugée « positive », même si parfois les rencontres échouent et des touristes américains se font cambrioler¹¹⁰.

C'est finalement l'absence de mentions particulièrement probantes sur le patriotisme des hôtes soviétiques face aux touristes américains, de moins en moins nombreux à venir après 1980, qui laisse penser que l'enjeu idéologique de ces visites ne préoccupe pas beaucoup les jeunes. Ceci est particulièrement saisissant dans le contexte de l'accueil des touristes au cours des Jeux olympiques de 1980, événement majeur minutieusement préparé par vingt-six arrêts¹¹¹ (!). Malgré le boycott des jeux par les États-Unis, on compte plusieurs délégations américaines, dont la moitié provient du Parti communiste et des « organisations progressistes »¹¹². Un seul rapport, daté du 23 juillet 1980, témoigne d'une réaction considérée comme sortant de l'ordinaire : un étudiant en deuxième année de la faculté de médecine de Moscou, chargé de surveillance, a été pris en flagrant délit en train de voler une paire de jeans à un touriste américain. Cas dont l'auteur du rapport s'efforce de minimiser l'importance en précisant que le coupable s'était déjà fait remarquer par son

¹⁰⁸ Catalogue des visites possibles pour 1980, RGASPI : 5/2/956.

¹⁰⁹ Au début, les rapports sont manuscrits, sans rubriques préinscrites. À partir de juin 1975, un questionnaire précis sert de repère. Les questions susceptibles intéresser notre sujet sont : 5. d) le rapport (des touristes américains) à la réalité soviétique : le terme « loyal » est fréquent ; 6. b) le type d'activité, la vision du monde (souvent qualifiée de « bourgeoise »), rapport à la réalité soviétique, la réaction au programme proposé par *Sputnik* ; 11. Tentatives de diffusion de matériaux de propagande, propagande antisoviétique active, manifestations antisoviétiques ; 12. Faits exceptionnels (touriste en retard ou malade, violation des règles de douane ou des normes de comportement, vente de vêtements, etc.) et mesures prises. 13. Réaction (paroles des touristes sur les problèmes actuels et les événements de la vie internationale, de politique étrangère de l'URSS).

¹¹⁰ Rapport sur la visite du 13 avril au 19 mai 1977 (RGASPI : 5/3/44/34-40. Rapports des guides-traducteurs sur les touristes américains en URSS, janvier-juillet 1977).

¹¹¹ RGASPI : 5/3/254/28-30.

¹¹² RGASPI : 5/3/254/2-10. Bulletin *Sputnik aux Jeux olympiques*.

¹¹³ RGASPI : 5/3/253/27-28.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

comportement « antisocial »¹¹³. Cas certainement loin d'être isolé, au vu des goûts des Soviétiques pour le symbole de l'Amérique qu'est le jean, dans un contexte accru de marché noir et de trafic de marchandises en tous genres¹¹⁴.

* * *

Ce chapitre a permis de mettre en évidence une triple culture de guerre froide chez la jeunesse perçue par le pouvoir. Ces cultures se rapprochent-elles de la réalité ? La nature de nos sources rend la réponse problématique. Ceci est dû, en premier lieu, à leur caractère lacunaire et peu représentatif : on ne sait rien par exemple des profils sociologiques de ceux qui écrivent ; la part des pionniers est écrasante par rapport au courrier des membres du komso-mol. L'impact qu'a pu avoir le service militaire en Afghanistan pour des milliers de jeunes conscrits sur leur représentation de l'ennemi américain, qui arme en secret « les combattants de la liberté » au Pakistan, reste largement à explorer – sans doute dans les archives du KGB.

La difficulté est également d'ordre méthodologique : conclure à la crédulité des Soviétiques devant la propagande antiaméricaine à partir de leurs pratiques (comme l'envoi d'une lettre de protestation) présuppose qu'ils aient le choix dans l'information disponible, et qu'il y ait une cohérence entre le mode d'action et la pensée. Or ce n'est absolument pas certain. Par exemple, les enfants sont invités à réaliser des « informations politiques », d'une durée de dix minutes, dans lesquelles 90 % des informations doivent impérativement dénoncer « l'impérialisme américain », et ce, dès l'école primaire. Tâche qui n'est pas difficile, étant donné que la majorité des informations sur les États-Unis porte une connotation négative. Or si les enfants comprennent qu'il est nécessaire de critiquer les États-Unis, ils voient cette nécessité d'abord comme une riposte à une action similaire l'autre côté de l'Atlantique, non comme quelque chose de fondé en soi¹¹⁵.

Quoi qu'il en soit, nous sommes frappés, à la lecture des sources, par la similitude des comportements entre la jeunesse soviétique et occidentale, mais

¹¹⁴ Le commerce illicite de vêtements, surtout des jeans, et en général d'objets rachetés aux étrangers (*fartsa*) est alors à son apogée. Voir sur <http://magazines.russ.ru/nz/2005/43/ro12-pr.html>, ROMANOV P. et IARSKAÏA-SMIRNOVA E. « La *fartsa* : le côté obscur de la société de consommation soviétique » in : *Neprikosnovenny zapas*, 2005 (5, 43).

¹¹⁵ Voir l'article de Nikolai Zlobin, « The Special Russian Way : The Origin and Evolution of Russian Perceptions about the United States », in JUDT, Tony et LACORNE, Denis, dir. *With Us or Against Us. Studies in Global Anti-Americanism*, Palgrave / CERL, 2005, p.113.

PAR-DELÀ LE MUR

également entre les adultes des deux camps dans leur attitude vis-à-vis des jeunes. Certainement, les attitudes des jeunes n'ont rien de particulièrement original par rapport aux cas constatés dans d'autres pays. La mode vestimentaire, tout particulièrement, par la possibilité qu'elle offre à la fois de se distinguer et d'imiter, apparaît comme un vecteur transfrontalier, et les années 1970 correspondent à l'avènement d'une génération qui a déjà intégré la « révolution de la culture des jeunes issue du baby-boom » dans les années 1960¹¹⁶. Une culture de l'apparence, en partie basée sur le modèle américain, déferle depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale sur les jeunes, obsession qui s'inscrit elle-même dans la passion pour la mode venue de l'Occident, bien plus ancienne.

La distinction par la mode peut tout à fait revêtir un aspect transgressif : arborer des tee-shirts à l'effigie du drapeau américain est sans aucun doute une façon de s'affirmer dans l'opposition à un monde d'adulte – acte de rupture d'abord psychologique, et non économique ou politique. Le jean, tout particulièrement, n'a certainement plus la valeur qu'on lui attachait à l'origine – vêtement ouvrier américain – mais devient d'abord et avant tout symbole d'une révolte et d'une revendication de liberté individuelle que la mode « traditionnelle », qui distingue les sexes, tend à réprouver. Être « hippie » ne signifie alors plus s'inscrire dans une filiation qui remonte à des sources indiennes, marocaines ou afghanes, passées à la moulinette de l'Occident, mais s'en servir comme prétexte pour des finalités propres. Les discours des « adultes » révèlent donc, la plupart du temps, une incompréhension des motivations réelles de la jeunesse, celles de la séduction en particulier. En même temps, la mode vestimentaire, mais aussi musicale (en ce qui nous concerne, le rock), peut (et doit) être lue comme une angoisse et une aspiration d'une société à un moment donné de son histoire. La mode vestimentaire ne « cache » pas, elle « montre », à l'inverse du proverbe connu (« l'habit de fait pas le moine »). Les modes peuvent représenter de véritables « anticipateurs de changements sociaux »¹¹⁷.

Si l'on veut maintenant tenter de synthétiser l'apport des deux derniers chapitres, il convient de se poser la question de la réception de la culture de guerre froide officielle par l'ensemble de la société soviétique. Le grand public soviétique des années 1970-1980 est loin d'être aussi naïf dans son attitude face à la propagande qu'il a pu l'être dans les années 1950-1960. Une meil-

¹¹⁶ Frédéric Monneyron, *Sociologie de la mode*, Paris, PUF, 2006, p.40-41 et *sqq.*

¹¹⁷ Réflexion inspirée par Patrice Bollon (*Morales du masque*, Paris, Seuil, 1990), cité dans MONNEYRON, F., *op. cit.*, p.71.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

leure connaissance des États-Unis a contribué à l'émergence de deux phénomènes : l'acceptation douloureuse du fait que rattraper l'Amérique est impossible, et la naissance, puis le développement d'un complexe d'infériorité en même temps que d'un cynisme idéologique et d'une hypocrisie sur la supposée supériorité du mode de vie soviétique. Mais en même temps, la prégnance des stéréotypes idéologiques est loin d'avoir disparu : la plupart des Soviétiques, pénalisés par le manque d'informations vérifiables, croient sans doute malgré eux à l'interprétation antiaméricaine officielle, s'ils adhèrent un tant soit peu à l'idéologie marxiste-léniniste¹¹⁸. L'écoute croissante de radios étrangères ne fait qu'attiser la méfiance, non un renversement des pôles. Le voyage aux États-Unis laisse certainement des traces, mais il n'est pas du tout certain que les stéréotypes officiels soient remis en cause chez une majorité de personnes tant les obstacles au dessillement des paupières sont nombreux.

En définitive, parler de sentiments américanophiles ou antiaméricains est problématique. Les premiers procéderaient surtout d'une efficacité très faible de la machine de propagande, qui n'arrive plus à « réchauffer » les sentiments antiaméricains à l'état latent. À quoi s'ajoute la force des souvenirs positifs de l'Alliance de la Grande Guerre patriotique, ainsi que le soulagement face au récent succès spatial soviéto-américain¹¹⁹. Dans la seconde partie de la période, même si le contexte reaganien aide la propagande à retrouver une certaine légitimité, l'antiaméricanisme ne se détache du patriotisme qu'auprès d'un public bien spécifique¹²⁰. L'adhésion tacite aux valeurs de l'entertainment d'une partie des jeunes constitue toutefois un facteur essentiel de rupture avec les messages d'en haut, véritable « bombe à retardement » pour le régime communiste¹²¹.

¹¹⁸ MILLS R., *op. cit.*, p.157.

¹¹⁹ Entretien avec Peter Krug.

¹²⁰ Voir LORRAIN P., *op. cit.*, p.202-204

¹²¹ L'expression est de MATTELART T., *op. cit.*, p.170.



CONCLUSION

Les rossignols reviennent aux États-Unis

« La décomposition sociale et économique des régimes communistes n'est qu'une partie de l'explication de leur disparition. L'infiltration culturelle de l'Occident a été en constante augmentation pendant la guerre froide. [...] Nous avons besoin d'en apprendre plus sur la dissémination et la réception de l'information et de la culture pendant la guerre froide. J'espère que ce travail sur les premières années d'interaction culturelle [...] pourra servir d'inspiration à une aire d'intérêt émergente.¹ »

Ce livre a cherché à mettre en évidence une culture de guerre froide côté soviétique au travers de la notion de présences des États-Unis – ennemi principal et en même temps référence économique et technologique absolue pour l'URSS –, au cours d'une période encore mal connue – les années 1975-1985 ; de questionner la nature de la propagande antiaméricaine ; de voir comment l'État soviétique mobilisait sa population et les raisons de cette mobilisation ; de tenter d'appréhender les réactions des Soviétiques, de connaître leur propre culture de guerre froide. De questionner l'idée largement répandue selon laquelle la propagande antiaméricaine, un des piliers idéologiques du régime, était impuissante à remplir ses objectifs, et que l'Amérique imaginaire qui naît dans l'esprit des Soviétiques à cette époque contribue à la décomposition finale du régime². Globalement, nous nous sommes interrogés sur la question de la « fin de l'Histoire », de la disparition d'un Mur de Berlin dans les esprits, avant sa disparition en pratique.

Une culture immuable et changeante

N'en déplaise à certains spécialistes, la guerre froide ne s'est pas arrêtée en 1962, après le dénouement de la crise de Cuba. Elle ne s'est pas terminée non plus en 1972, lors de la première visite de Nixon à Moscou, un événement fondateur de la détente. En 1975-1979, l'ensemble des médias soviétiques continue de pourfendre l'Amérique, pays corrompu et voué à la disparition. Les années 1980-1985 voient même sa diabolisation atteindre des niveaux sans

¹ HIXSON, Walter, *op. cit.*, p.xv.

² Sur l'émergence d'une « Amérique-bis », voir YURCHAK, A., *op. cit.*, p.160-162.

PAR-DELÀ LE MUR

précèdent depuis Staline : l'Amérique, c'est la nouvelle Allemagne nazie, Reagan est un digne successeur de Hitler. La Chine et Israël, les autres pays se trouvant sur la liste noire du Kremlin, ne lui arrivent pas à la cheville.

Les stéréotypes antiaméricains, présents dans toutes les sphères de la culture publique, se combinent, s'articulent et s'installent dans la durée pour aboutir à une représentation apocalyptique des États-Unis, une véritable « démonisation ». De ce point de vue, la culture de guerre froide soviétique n'est certainement pas originale. Ses formes sont anciennes, ses méthodes – la propagande – bien rodées. Pire, comme dans un jeu de miroirs, ces formes et méthodes – antisoviétiques cette fois – se retrouvent, avec une base idéologique fort différente naturellement, aux États-Unis. L'Amérique connaît elle aussi sa littérature et sa presse antisoviétique, ses stéréotypes, ses amalgames, ses dessins animés et ses films de propagande³. Rien d'étonnant à cela : la guerre froide est un système dans les relations internationales de la deuxième moitié du vingtième siècle.

Cette culture est-elle vraiment immuable ? La réponse est non. Dans un contexte de détente, même en déclin, l'URSS doit présenter au monde un visage digne d'une puissance signataire de l'Acte d'Helsinki. Dès lors, elle est tenue d'intégrer à la culture antiaméricaine traditionnelle une immense quantité d'œuvres traduites de l'américain (soit 10 % de toute la littérature destinée aux jeunes, 12 % de la littérature destinée aux adultes, dont une petite partie d'auteurs contemporains), mais aussi des longs métrages et des revues importées. La « vraie » Amérique parvient à franchir le Rideau de fer, même si elle rencontre de considérables obstacles pour sa diffusion, que ce soit par le truchement des œuvres ou leur censure. Également, cette Amérique si décriée est bien mieux connue. La multiplication des contacts culturels et touristiques a introduit dans la culture des éléments positifs.

Le déclin de la détente imprime aussi sa marque à cette culture. À l'optimisme des années 1970 succède un langage presque mélancolique, beaucoup plus inquiet, dans les années 1980. La crainte d'un conflit nucléaire se manifeste de plus en plus ; alors que, dans les années 1970, l'avantage de Moscou sur l'échiquier mondial semble se confirmer, la supériorité américaine ne peut être dissimulée aux Soviétiques à l'ère des pénuries chroniques dans les magasins. Aux États-Unis, le phénomène est très exactement inversé : au

³ Voir dans l'introduction les ouvrages portant sur la culture de guerre froide aux États-Unis. Pour des exemples concrets, voir par exemple les dessins animés américains des années 1950 regroupés sur le DVD *Cold War Era. The Art of Persuasion. Cartoon Chronicles* (A2ZCDS, 2004).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

pessimisme généralisé des années 1970 succède une confiance renouvelée. Les deux phénomènes sont liés, on s'en doute.

Réduire la culture de guerre froide officielle à sa télévision ou sa presse, c'est se priver de sa part la plus riche. La période est en effet marquée par plusieurs tentatives de réformer les support de cette culture. Les genres populaires sont instrumentalisés : dans la littérature, le roman policier ou d'espionnage ; au cinéma, le western, le film de science-fiction et même le film d'horreur. Le problème est cependant que cette propagande qui ne dit plus son nom manque cruellement de contre-modèle viable à opposer aux Américains. Dès lors, la survivance de stéréotypes antiaméricains anciens, pré-révolutionnaires, ou propres à l'idéologie communiste, contraste avec les nouvelles images des États-Unis, pays de la modernité et de l'opulence par excellence. Cette ambivalence qui reste le plus souvent non-dite – prenant alors les formes de l'ambiguïté, caractérise bien la culture officielle de guerre froide. Elle cache, en fait, de nombreuses frictions au sein de la machine de propagande soviétique.

L'improbable réforme de la machine de propagande

Au sommet du pouvoir soviétique comme au sein des différents institutions et acteurs des instances inférieures couvent d'innombrables conflits dont l'enjeu dépasse la simple question « les États-Unis sont-ils un ennemi ? » - question sur laquelle tout le monde est prêt à donner un avis affirmatif.

Le paradoxe de l'antiaméricanisme est qu'il repose, et dans le cas soviétique, c'est encore plus flagrant, sur une profonde méconnaissance du pays. L'Amérique reste un mirage que la plupart des membres de la haute nomenclatura ne font qu'imaginer, qui plus est à travers des informations de seconde, voire de troisième main, dont ils sont eux-mêmes les commanditaires. Leur « outillage mental » demeure le plus souvent extrêmement limité.

Mais l'antiaméricanisme n'est pas seulement une conviction personnelle ; c'est également une posture sociale. Le jugement porté sur l'Amérique est souvent un prétexte, destiné à faire valoir son bon droit d'apparatchik, à prouver sa bonne nature de marxiste, à faire passer une ligne idéologique nationaliste qui rompt avec les canons officiels, ou simplement à montrer qu'on fait bien son travail de propagandiste. Dans ces conditions, si le processus décisionnel portant sur les présences des États-Unis en URSS donne l'impression d'une routine, il comporte une part une lutte pour la domination au sein de l'appareil d'État, comme à des niveaux moins élevés, entre des institutions responsables de l'édition et de la presse, du cinéma et de la télévision.

Bien sûr, les archives disponibles ne révèlent qu'une partie incomplète des

PAR-DELÀ LE MUR

enjeux existants. Nous ignorons à peu près tout de la vie des grands décideurs, Brejnev, Andropov et Tchernenko. Mais nous en savons assez pour savoir qu'eux aussi sont capables d'imprimer leur marque à la culture officielle. Nous savons également que même au sein des « gardiens du temple », l'unité est loin d'être acquise : Mikhaïl Souslov doit parfois composer avec certains membres du Comité central, comme Boris Ponomarev. Certaines institutions comme le MID et son ambassadeur aux États-Unis, Anatoli Dobrynine, jouent, si on les croit, un rôle peu négligeable dans la tentative de rompre le cercle vicieux de la diabolisation des États-Unis. Même si, au final, ils échouent à vaincre les préjugés d'une majorité de décideurs, pénétrés de valeurs d'un autre âge dont ils ne peuvent se défaire. D'une certaine manière, ils préparent tous le terrain de la perestroïka.

L'URSS de notre étude se tient largement sur la défensive. Appelée à renouveler ses méthodes, à fonctionner à plein régime dans un contexte de guerre froide et de perte de contact accrue avec sa population, une nouvelle réforme de fond s'impose. Réforme impossible en raison d'abord d'un manque croissant de moyens⁴. La télévision, appelée depuis longtemps à succéder à l'imprimé, n'arrive pas à prendre le relais. Le cinéma et l'édition sont prisonniers de contradictions inhérentes à leur mission : instruire et divertir. Le pouvoir manque de modèles pour sa jeunesse, tout d'abord parce que les modèles politiques et idéologiques ne sont absolument plus crédibles. Globalement, des hommes habitués à ne pas montrer d'esprit d'initiative, poussés en cela par un système dont la nature même répugne à toute innovation trop flagrante et rapide, ne peuvent mettre en pratique aussi vite que l'exige le contexte les innombrables décrets du pouvoir.

Le seul moyen de lutter reste donc le discours, ou plutôt : la production de discours. Le régime totalitaire vieillissant se met à accoucher d'une infinitude de rapports, rapports stéréotypés sur l'application de tel ou tel décret portant sur l'amélioration de la propagande. L'on ressasse d'année en année les mêmes rengaines, les mêmes remarques reviennent dans la bouche des observateurs politiques de la *Pravda*, sans qu'apparemment rien, ou si peu, n'est fait pour changer les choses. En particulier, les sources américaines sont citées plus fréquemment, même si l'intermède Andropov a été marqué par une tentative réelle de rattraper le train en marche, entraînant chez certaines personnalités comme Anatoli Tcherniaev un optimisme modéré sur le succès de la presse.

⁴ Exemple frappant : à la fin de l'« opération Samantha Smith », peu d'images sont montrées à la télévision, en raison du manque de pellicule des journalistes soviétiques (d'après Olga Sakhatova, témoignage mentionné plus haut).

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Les exécutants sont le plus souvent réduits au débat stérile, à la discussion ritualisée. Au cours de centaines de conférences, séminaires et congrès, ils ne cessent d'invoquer la nécessité de présenter un contre-argumentaire plus détaillé aux « attaques psychologiques », des radios occidentales en particulier. Les serviteurs fidèles du régime, les plus à même de produire de l'antiaméricanisme de leur propre initiative, et surtout qui respectent à la lettre les directives d'en haut, sont désormais trop peu nombreux. La plupart ne rencontrent aucun succès, ou se heurtent aux institutions qui cherchent à faire des économies sur des productions qui risquent de s'avérer des gouffres financiers – des livres ou des films de commande. Pour l'immense majorité des exécutants, l'accommodement est de rigueur.

Quand la lourde machine de contre-propagande finit par se mettre en branle, et dans son domaine le plus potentiellement influent, le cinéma, accouche d'un film-tournant, *Voyage en solitaire*, il est trop tard : Gorbatchev arrive au pouvoir, le rapprochement va se faire, et toute la politique antiaméricaine tend progressivement à perdre sa raison d'être. Pour autant, conclure à un échec total de la propagande antiaméricaine auprès de sa population en fonction de cet avenir dont les Soviétiques ignorent tout serait une erreur.

Une société dédoublée ?

Marquées par une réforme incomplète de la machine de propagande soviétique, les années 1975-1985 peuvent être lues comme des années d'une victoire américaine annoncée sur « les cœurs et les esprits » des Soviétiques. La bataille pour l'avenir semble définitivement perdue. « L'horizon d'attente » des Soviétiques n'est plus synonyme de communisme, pas même de « socialisme développé » ; il ne leur reste plus que le rêve d'une Amérique correspondant à une Russie idéale.

Pour autant, tout est-il déjà joué dans ces années ? L'inefficacité de la propagande antiaméricaine auprès de la population, le rejet d'une culture de guerre froide d'en haut sont-ils aussi massifs que le laissent penser les événements postérieurs à 1985, et surtout se retrouve-t-ils de la même façon chez les lecteurs de la *Pravda* ou les spectateurs du cinéma ou de la télévision ? Sont-ils dus à l'efficacité de la propagande américaine, à l'inefficacité de la propagande soviétique, ou plutôt à une certaine immunité des Soviétiques, comme on a pu le détecter dans les réactions des Allemands face au nazisme ?⁵ Enfin, est-il

⁵ Sur les notions de *Resistenz* / *Widerstand*, voir l'ouvrage classique de Gilbert Merlio : *Les résistances allemandes à Hitler*, 2^e édition, Paris, Tallandier, 2003.

PAR-DELÀ LE MUR

permis de poser le problème en termes d'efficacité ou d'inefficacité ? Quoi qu'il en soit, l'étude des formes de la réception révèle une capacité très ample chez les Soviétiques propagandés à l'accommodement au régime, accommodement qui passe par mille et une nuances du rejet ou de l'adhésion, sans jamais rester univoque. Cet accommodement n'empêche en aucun cas une pluralité de regards et de lectures, différente des intentions des propagandistes.

Surtout, des nuances d'appréciation trahissent une importante curiosité du grand public pour les affaires internationales, et la culture américaine en particulier. Curiosité qui confine parfois à une véritable « faim de l'Amérique », notamment au cours de la seconde partie de la période, lorsque l'imminence du conflit de plus en plus présente dans les médias entraîne une demande accrue d'information sur cet *Autre* que l'on croyait connaître depuis les années 1960, décennie américanophile pour la population soviétique, s'il en est. Une partie du public réclame des informations de première main, s'arrache les rares publications américaines disponibles, les romans d'un Arthur Hailey (écrivain canadien mais qui décrit les États-Unis) ou les ouvrages soviétiques qui mentionnent le détail des armements des deux puissances, ou autre information d'habitude cachée par le Glavlit. Bien des ouvrages traduits de l'américain figurent sur la liste des livres les plus demandés ou les plus recherchés au marché noir – si toutefois cela peut indiquer une quelconque preuve d'américanophilie. Les rares films américains sont presque toujours des succès au box-office, mais le sont-ils parce que la production nationale devient de plus en plus terne ou parce que la population est américanophile ? La réponse n'est pas évidente, d'autant plus que les États-Unis ne sont pas les seuls à fasciner – les productions françaises, italiennes ou indiennes obtiennent aussi des succès importants.

L'essentiel, malgré toutes les réserves formulées plus haut, est que le rapport à l'Amérique demeure toujours ambivalent, et cette ambivalence est double : elle se retrouve dans la simultanéité des attitudes favorables/défavorables, mais aussi dans le rapport très particulier de Soi à l'Autre, la construction d'une identité négative, comme le montrent bien les histoires drôles soviétiques.

Les années 1975-1985 nous donnent un aperçu imprenable sur cette ambivalence. Les Soviétiques se trouvent alors dans une sorte d'entre-deux, déjà plus dans le système stalinien avec son antiaméricanisme obligé et sans nuances, mais pas encore dans le système gorbatchévien de la parole (presque) libre, et de l'américanophilie affichée. Héritiers du dégel khrouchtchévien et de l'ouverture sur l'Amérique, les Soviétiques subissent le renouveau de la guerre froide alors qu'ils sont en bonne partie désabusés sur les perspectives de leur système. Les attitudes globalement cyniques vivent dans un monde de

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

rituels idéologiques, d'attitudes ambivalentes, un monde contradictoire d'où émerge une « Amérique-bis » imaginaire, où les stéréotypes traditionnels imposés d'en haut sont transcendés par l'imagination d'hommes et de femmes nourris de culture d'outre-Atlantique.

En fait, que ce soit dans le courrier envoyé aux périodiques ou à d'autres types de médias, ou encore à des américanistes éminents, dans les questions posées lors des conférences des SMUP ou même dans les anecdotes politiques, on perçoit surtout une inquiétude croissante quant à sa situation propre, dans un pays où la pénurie matérielle et alimentaire est devenue la norme. Ce que l'on découvre, ce sont des personnes acquises à l'idéologie communiste, qui écoutent pourtant les radios étrangères par simple curiosité, et qui demeurent méfiantes à l'égard d'un régime qui ne sait pas comment répondre à leurs attentes.

Finalement, le désir de bien-être l'emporte sur la haine des États-Unis, appelés à être les boucs-émissaires de tous les maux dont la Russie soviétique souffre alors. Avec le temps, la déception de ne pas voir arriver ce communisme promis depuis si longtemps, la prise de conscience que le « socialisme réel » est un leurre, renforcent le pessimisme de la population, qui se traduit de plus en plus par des manifestations d'autoflagellation. Cela peut aller jusqu'à un regain patriotique, du moins pour ceux qui ne sont pas passés par l'école de l'Afghanistan : ceci explique le succès des films d'action comme *Voyage en solitaire*. La méfiance demeure cependant, car si le pouvoir trompe son monde en parlant de récoltes abondantes, alors que le pays fait la queue pour acheter du lait, il ment également sur l'étranger : la population a trouvé bien des voies de s'émanciper de la tutelle pesante du pouvoir, et cela concerne aussi bien l'antiaméricanisme officiel, souvent détourné de son but premier.

L'absence d'ouvertures réelles sur les États-Unis, de possibilités de voyager librement, de lire la prose américaine sans œillères idéologiques, de s'informer sans intermédiaires obligés, est compensée par l'obsession d'un pays envers lequel les attitudes ne sont jamais simples, parmi les décideurs comme au sein du grand public. D'aucuns pourraient même parler d'un retour du refoulé : plus on s'efforce de démoniser l'Amérique, plus elle revient avec force ; son existence apparaît aussi indispensable au pouvoir, en quête de légitimité et d'assises perdues, qu'à la population soviétique, pour qui l'Amérique est l'avenir fantasmé de la Russie, en même temps qu'un Autre représentant tout ce que la Russie, la vraie, n'est pas.

L'écrasante inefficacité du pouvoir face à une culture américanophile diffuse traduit l'impuissance d'un État à endiguer la puissance de la mondialisation, dont l'américanisation est une dimension essentielle. Il n'est guère étonnant que ce soient les jeunes Soviétiques qui se montrent à la fois

PAR-DELÀ LE MUR

les plus patriotes, dans la facilité qu'a l'État à les embrigader, mais aussi les plus américanophiles, par leur révolte souvent passive face à l'ordre ambiant, à l'optimisme de commande qui ne trompe personne. Dans la provocation affichée de nombreux jeunes qui se promènent avec des drapeaux américains sur leurs vêtements, comme dans les milliers de lettres envoyées par les jeunes lecteurs à la Maison blanche pour protester contre le déploiement des Pershing II, se lisent les mêmes sentiments d'une quête identitaire⁶, mais aussi sans doute des stratégies pour tromper l'ennui dans un pays qui interdit l'initiative individuelle. Ceci avant que l'arrivée de Gorbatchev ne réveille une société civile en gestation, qui va pouvoir afficher ses sentiments américanophiles ouvertement, même si la transition dans les médias est assez longue.

La fin du Mur ?

Il existe naturellement un certain nombre de points communs entre les réflexes frileux des dirigeants soviétiques et ceux des tenants d'autres « exceptions culturelles » que l'on ne nommera pas. Il existe bien des similitudes entre les réactions d'une jeunesse soviétique américanisée ou au contraire, facilement mobilisée pour des « marches de la Paix », et les jeunes d'autres pays. De ce point de vue, la Russie soviétique n'est pas originale. Les tendances observées s'inscrivent dans un mouvement de transferts culturels qui concerne tout le continent européen, depuis la fin de la guerre, essentiellement en provenance des États-Unis. Pour autant, comme à l'Ouest, cette culture – essentiellement américaine – n'est jamais simplement copiée, elle est largement réappropriée et/ou détournée par la société qui l'intègre à une culture propre⁷. La double erreur des décideurs soviétiques est sans doute d'avoir pensé qu'ils pourraient s'opposer à un mouvement de fond qui ignore les frontières et les murs, comme d'avoir voulu contrôler la mutation culturelle de guerre froide par en haut, sans laisser de possibilité pour la base de *réinventer* la propagande.

* * *

À la mort de Konstantin Tchernenko, la culture de guerre froide soviétique

⁶ La question de l'influence de la propagande antiaméricaine sur l'identité culturelle, sociale et politique des Soviétiques reste cependant posée. Conclure à partir du travail effectué à une indépendance identitaire de la population est à mon avis erroné. Ce n'est pas parce que la propagande est apparemment inefficace qu'elle ne modèle pas l'identité soviétique.

⁷ Voir l'exemple de l'américanisation de l'Europe occidentale dans : PELLIS, Richard. *Not Like Us. How Europeans have loved, hated and transformed American Culture since World War II*. New York, 1997.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

est un conglomérat de marxisme, de nationalisme et d'américanisation rampante ; elle est aussi composée de nombreuses strates, générationnelles et sociales ; elle est ambivalente dans les hautes comme les basses sphères ; elle est à la fois originale et quelconque, participant d'une tentative de résister à l'ébrèchement du Rideau de Fer, digue qui ne résiste pas à la vague qui déferle sur l'Europe au cours du « siècle américain »⁸.

Le successeur de Tchernenko, Mikhaïl Gorbatchev, est un héritier de cette culture, qu'il va à son tour remodeler. À la différence de ses prédécesseurs, il a maintes fois voyagé à l'étranger, et n'est pas, non plus, insensible aux œuvres des dissidents. Si son attitude envers les États-Unis est, classiquement, ambivalente, il reste persuadé que les États-Unis sont le seul partenaire valable pour reconstruire la paix. Gorbatchev n'est pas porté vers la paranoïa comme Andropov : en 1983, il n'a pas cru à une attaque américaine⁹. Au cours du XXVII^e Congrès de 1986, il abandonne la théorie des « deux camps ennemis », qui remonte à 1947¹⁰.

Pour autant, en 1985-1987, la rupture avec la culture de guerre froide traditionnelle est plus de l'ordre des discours. Le SIDA est présenté comme une création des Américains jusqu'en août 1987¹¹. En avril 1986, le documentaire « L'homme de la 5^e avenue » met en scène un laissé-pour-compte américain du nom de Joseph Mauri, qui devient le nouveau symbole de « l'exploitation capitaliste impitoyable aux États-Unis »¹². L'exemple qui symbolise le mieux la mutation est peut-être le film *Jack Vosmerkine – l'Américain*, réalisé en 1986, mais qui ne sort qu'en juin 1987. C'est à ce moment-là que les représentations de l'Amérique – et non des Américains, puisque le héros du long métrage est un Russe qui revient de là-bas – sont transformées : l'Amérique est un pays fondamentalement juste et technologiquement avancé qui peut être utile à la construction du communisme.

En 1988, le réchauffement est encore plus manifeste : des extraits des discours de Reagan sont publiés¹³. En 1989, la quantité de caricatures antiaméricaines dans la *Pravda* diminue considérablement¹⁴. Les manifestations d'américanophilie peuvent alors se développer librement, dans les médias comme au sein du public. Ceci est lié notamment à un espoir très fort de chan-

⁸ L'expression a été utilisée à plusieurs reprises, dont par Oliver Zunz dans *Le siècle américain. Essai sur l'essor d'une grande puissance* (Paris, Fayard, 2000).

⁹ Entretien avec Andreï Gratchev.

¹⁰ LEIGHTON M., *op. cit.*, p.32.

¹¹ ANDREW 3, *op. cit.*, p.340.

¹² Voir entre autres <http://www.mk.ru/numbers/678/article19823.htm>.

¹³ SATTER D., *op. cit.*,

¹⁴ McKENNA K., *op. cit.*, p.168, 171.

PAR-DELÀ LE MUR

gement pour le mieux avec l'aide des États-Unis.

* * *

Ainsi se termine la guerre froide telle que nous la connaissons. Si les États-Unis ont souffert d'avoir été privés d'ennemi, selon une formule restée célèbre, l'URSS s'est effondrée *aussi* parce que l'Amérique n'était plus démonisée par sa propagande. Le rapport à l'Amérique s'est-il pour autant simplifié dès lors que le pouvoir avait délaissé ses oripeaux antiaméricains ? Rien n'est moins sûr.

Au rejet total des mythes soviétiques, à l'américanophilie triomphante, succèdent la déception, et le retour de sentiments antiaméricains (et globalement antioccidentaux) chez la population, sauf que, à l'inverse de la période soviétique, ce n'est plus le résultat de la propagande¹⁵. L'incompréhension de l'Amérique demeure chez le grand public tandis que les anciens « soldats de la guerre froide idéologique » viennent à justifier leurs postures antiaméricaines d'antan.

Le cinéma se fait l'écho de ce repli identitaire. En témoignent les succès du *Barbier de Sibérie* (Nikita Mikhalkov, 1998) et surtout de *Frère 2* (Alexeï Balabanov, 2000), des longs métrages profondément nationalistes qui honorent paradoxalement le cinéma qu'ils dénoncent. Comme l'année 1917, l'année 1991 n'est décidément plus une rupture signifiante dès lors que l'on étudie l'histoire de l'antiaméricanisme en Russie : les sources de ces longs métrages plongent profondément dans la mutation du cinéma soviétique « patriotique » du début des années 1980, dont *Voyage en solitaire* est un exemple saillant.

Le début du XXI^e siècle confirme-t-il cette tendance, à l'image de relations diplomatiques en dents de scie ? Après la « parenthèse de solidarité » qui suit le 11 septembre 2001, les discours de Poutine se chargent d'accents antiaméricains, accusant l'Amérique de George W. Bush d'attenter à « l'espace vital » russe en élargissant l'OTAN à l'Est, en déployant des missiles aux portes de l'empire déchu. Aux critiques d'un Bush, le 7 juin 2007, à Prague, sur la nécessité pour la Russie de respecter les droits de l'homme et les libertés fondamentales, répond, en écho, un président russe virulent, le 2 octobre, à Munich. Le mois de mai 2008 voit une nouvelle augmentation des tensions

¹⁵ IAKOVENKO, I.G. « En lieu de conclusion : la dynamique de l'image de l'Occident dans la culture publique des années 1990 » in : GOLOUBEV A., dir, *op. cit.* (2002), p.387-399. GOUDKOV, L., *op. cit.*, p.558.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

avec des expulsions de diplomates de chaque pays, et l'intervention d'un Mikhaïl Gorbatchev, jusqu'ici plutôt réservé, sur le risque d'une « nouvelle guerre froide » provoquée par les États-Unis¹⁶.

Les relations russo-américaines actuelles sont marquées par le sceau d'un « optimisme prudent », d'après une expression du Kremlin. Après une période de trêve qui a coïncidé avec l'entrée en fonction du président américain Barack Obama, les tensions semblent reprendre le dessus début mai. La découverte du plus grand scandale d'espionnage touchant l'OTAN, impliquant des personnalités russes, est un coup dur pour les relations entre les deux pays¹⁷. Les décideurs semblent toutefois désireux de tourner la page Bush-Poutine : en témoigne la visite éclair de Barack Obama à Moscou, du 6 au 8 juillet, et les relations cordiales entre les deux dirigeants, appelés à gérer l'héritage nucléaire de la guerre froide en relançant le processus de désarmement. Fin 2009, en pratiquant une politique de la « main tendue » à la Russie, les États-Unis espèrent en faire un allié face au danger iranien ; les Russes eux, y voient surtout le désir des Américains de leur imposer leur volonté : l'idéalisme américain se heurte une fois de plus à la *realpolitik* russe. À moins que les Russes voient dans la stratégie américaine le retour du *linkage* de Nixon-Kissinger, sous une forme déguisée ?

La culture politique russe dans son rapport aux États-Unis reflète une fois de plus ces incertitudes. De l'euphorie affichée du Kremlin qui veut voir dans le président américain un nouveau Kennedy, le regard est devenu plus prudent, voir plus méfiant ou cynique¹⁸. Le désenchantement des années Eltsine et la « nouvelle guerre froide » de Poutine sont passés par là ; la question de l'élargissement de l'OTAN, perçu comme un « encerclement », la soi-disant participation souterraine des Américains aux processus indépendantistes dans la périphérie russe (Ukraine, Géorgie) ont réveillé les réflexes antiaméricains. Certains signes donnent l'impression que la nostalgie de la Russie soviétique et de son ennemi américain demeure vivace : la colorisation de *17 instants d'un printemps*, à grand renfort de moyens, et sa diffusion à une heure de grande écoute, sur la principale chaîne russe, *Rossia*, dans la semaine du 9 mai 2009, ne doit certainement rien au hasard. S'inscrivant dans la célébration ritualisée

¹⁶ Voir l'article d'Adrian Bloomfield et de Mike Smith dans le *Daily Telegraph* du 7 mai 2008 : « Gorbachev : US could start New Cold War ».

¹⁷ Voir <http://www.independent.co.uk/news/world/politics/nato-kicks-out-two-russian-diplomats-over-spy-scandal-1677118.html>.

¹⁸ Voir quelques réactions de Russes à la visite du président américain sur <http://news.bbc.co.uk/2/hi/europe/8135394.stm>.

PAR-DELÀ LE MUR

de la fin de la Grande Guerre patriotique, elle rappelle également au souvenir des plus jeunes l'héritage antiaméricain de la période soviétique. Si certains passages sont coupés, dont notamment un dialogue antireligieux (les hommes politiques de la nouvelle Russie, y compris communistes, revendiquent l'héritage chrétien), en revanche, les passages antiaméricains sont laissés tels quels¹⁹.

Est-il dès lors permis de parler d'une « nouvelle culture de guerre froide » ? Alors que l'actualité éphémère rend inmanquablement périssables les conclusions des experts optimistes, pour qui, depuis 1991, les flux d'échanges américano-russes ont plus que jamais amélioré l'image de l'ancien ennemi principal²⁰, l'auteur de ces lignes ne peut manquer de s'interroger, au contraire, sur la possibilité de l'érection d'un nouveau mur de Berlin, dans les esprits cette fois.

¹⁹ Voir la page russe de Wikipedia sur [http://ru.wikipedia.org/-wiki/Семнадцать_мгновений-весны_\(телесериал\)#cite_note-prem-8](http://ru.wikipedia.org/-wiki/Семнадцать_мгновений-весны_(телесериал)#cite_note-prem-8).

²⁰ Voir l'interview de Blair Ruble, directeur du Kennan Institute, un *think tank* spécialisé dans l'étude des pays de l'ex-URSS, sur <http://www.washprofile.org/ru/node/8507>.

Données chronologiques

1974

- Après un accord commercial préliminaire signé en 1972, ouverture de la première usine de Pepsi-Cola en URSS.
- 3-5 janvier : séjour de Gromyko à Washington.
- 28 janvier – 3 février : Brejnev se rend à Cuba et renouvelle son soutien à Castro.
- 12 février : fondation du Conseil américano-soviétique économique et commercial (ASTES). Soljenitsyne est arrêté et expulsé d'URSS. Le 15, il se rend en Suisse.
- 24-28 mars : Kissinger à Moscou.
- 23-27 avril : XVII^e Congrès du VLKSM.
- 19-29 mai : visite de la première délégation parlementaire soviétique aux États-Unis, avec à sa tête Boris Ponomarev.
- 27 juin – 3 juillet : Nixon en URSS. Signature, le 28 juin, de trois accords de coopération dans les domaines de la construction, de la recherche et de la mise au point du cœur artificiel, de l'énergie ; le 29, d'un accord à long terme d'encouragement à la coopération économique industrielle et technique ; le 3 juillet, du Traité sur la limitation des expériences souterraines d'armes nucléaires, du protocole au Traité sur la limitation des ABM, d'une déclaration commune sur l'utilisation des moyens d'action sur l'environnement à des fins militaires.
- 30 juin : le danseur Mikhaïl Barychnikov passe à l'ouest lors d'une tournée au Canada.
- 29 juillet : création par décret d'Andropov d'un groupe antiterroriste au sein du KGB, dit « groupe A » (qui sera actif lors de l'invasion de l'Afghanistan).
- 8 août : démission de Nixon. Le 9, Gerald Ford devient président des États-Unis.
- 20 septembre : première rencontre Ford / Gromyko.
- 23-27 octobre : Kissinger à Moscou.
- 23-24 novembre : rencontre Ford-Brejnev à Vladivostok. Signature, le 24, d'une déclaration commune sur les SALT (accord préalable à la négociation). Formation du groupe des « Petits Cinq » chargé de la coordination de la politique des armements. Après la rencontre, Brejnev a une attaque. Il partira néanmoins en Mongolie, et reviendra très malade, jusqu'au début de janvier 1975.
- 19 décembre : protestation officielle de TASS contre les propositions Jackson-Vanik. Le 20, le Congrès américain vote la Loi commerciale : il accorde sous condition à l'URSS la clause de la nation la plus favorisée.

PAR-DELÀ LE MUR

1975

- 3 janvier : Ford ratifie l'accord commercial de 1974 avec les amendements Jackson-Vanik.
- 10 janvier : accord avec l'Afghanistan sur le développement de la coopération économique et technique ; Moscou dénonce l'accord commercial soviéto-américain du 18 octobre 1972.
- 1^{er} mars : Brejnev reçoit une lettre de Ford portant sur les relations entre leurs deux pays.
- 11 avril : Ford se montre ferme devant le Congrès : « la détente n'est pas une route à sens unique ».
- 18-20 mai : rencontre Kissinger-Gromyko à Vienne, discussion sur le Moyen Orient.
- 18-29 juin : visite de gouverneurs américains en RSFSR. Leurs homologues soviétiques se rendront aux États-Unis seulement du 20 au 30 novembre 1977.
- 15-21 juillet : coopération soviéto-américaine dans l'espace, du 17 au 19, arrimage des vaisseaux Apollo et Soyouz.
- 16-17 juillet : on apprend que l'URSS a acheté 3,2 millions de tonnes de blé aux États-Unis et au Canada.
- 26 : appel « à la guerre totale contre le MPLA » par le FNLA de Holden Roberto. Ford admet avoir fait une erreur en n'invitant pas Soljenitsyne à la Maison Blanche (*New York Times*).
- 30/2 août : rencontre Brejnev-Ford à Helsinki.
- 13-24 août : 4^e Forum de la jeunesse soviétique et américaine aux États-Unis.
- 20 octobre : signature du deuxième accord soviéto-américain sur les céréales.
- 27 octobre : Brejnev fait part dans une lettre à Ford de son inquiétude concernant SALT.
- 10 novembre : l'Assemblée générale de l'ONU approuve à la majorité une résolution déclarant que le sionisme est « une forme de racisme et de discrimination raciale ». Seize ans plus tard, le rapport de force ayant changé, la résolution est abrogée.
- 11 novembre : indépendance de l'Angola dans une atmosphère de guerre civile. Aide soviétique à la guérilla marxiste (MPLA).
- 1^{er}-5 décembre : Ford en visite en Chine.

1976

- 5 janvier : Ford avertit l'URSS des risques de dégradation des rapports américano-soviétiques en cas de poursuite de l'intervention en Angola.
- 20-23 février : Kissinger à Moscou, discussion sur les limitations d'armes stratégiques avec Gromyko et Brejnev.
- 24 février – 5 mars : XXV^e Congrès du PCUS. Brejnev insiste sur la nécessité d'améliorer le niveau de vie dans le cadre du X^e plan quinquennal (1976-1980).
- 5 mars : Ford à Pretoria : « nous allons oublier le terme 'détente' ».

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

- 15 mars : abrogation par le Parlement égyptien du traité d'amitié et de coopération égypto-soviétique de 1971.
- 29 mars : *Dersu Uzala* (production soviéto-japonaise, réalisée par Akira Kurosawa en 1975 d'après le livre de Vladimir Arseniev) reçoit l'Oscar du meilleur film étranger à la 48^e Cérémonie annuelle de Los Angeles.
- 7 avril : Kissinger se dit convaincu de la fin de l'OTAN en cas d'élection de gouvernements communistes en Europe occidentale.
- 12 mai : création du *Groupe pour la surveillance de la bonne application des accords d'Helsinki* (MHG) à l'initiative du professeur Iouri Orlov. Suivent les créations de groupes en Ukraine (9 novembre), Lituanie (25 novembre), Géorgie (14 janvier 1977), Arménie (1 avril 1977).
- 28 mai : signature par Brejnev à Moscou et Ford à Washington du Traité soviéto-américain sur la limitation d'explosions nucléaires souterraines à des fins pacifiques.
- 3 juin : adoption du projet Fenwick-Case devant le Congrès américain pour le contrôle du respect des normes d'Helsinki dans le domaine des Droits de l'homme. Création de la Commission Helsinki.
- 26 juillet : à Amsterdam, Andreï Amalrik déclare à *Newsweek* : « l'Occident ne sera délivré de la peur de l'URSS que lorsque celle-ci sera devenue une société ouverte et démocratique ».
- 14-24 août : 5^e Forum de la jeunesse soviétique et américaine en URSS (Kiev).
- 18 août : la Convention nationale du Parti républicain approuve un amendement qui durcit la politique américaine à l'égard de la détente et désavoue la politique de Kissinger.
- 6 septembre : le lieutenant Viktor Belenko pose son MIG-25 au Japon et demande l'asile politique aux États-Unis. Le 23, un autre pilote soviétique pose son avion en Iran et demande aussi l'asile politique américain.
- 21 septembre – 20 novembre : pourparlers SALT à Moscou.
- 2 novembre : élection de Jimmy Carter, démocrate. Peu après son élection, il envoie un télégramme de soutien à Vladimir Slepak, dissident emprisonné en URSS.
- 8-9 décembre : Khadafi à Moscou.
- 22 décembre : Vance reçoit Andreï Amalrik.

1977

- 1/6 janvier : publication de la « Charte 77 » en Tchécoslovaquie qui exige l'application des principes de l'Acte final d'Helsinki.
- 18 janvier : à Toulou, Brejnev déclare ne plus rechercher la supériorité militaire (points communs avec la doctrine MAD).
- 26 janvier : première lettre de Carter à Brejnev.
- 3 février : arrestation d'Alexandre Guinzbourg en URSS. Le 4, Cyrus Vance adresse ses inquiétudes à Moscou, protestations de Dobrynine.
- 5 février : expulsion d'URSS de Georges Krinsky, journaliste américain représentant d'United Press : c'est la première expulsion après Helsinki. Carter envoie une lettre de soutien à Andreï Sakharov, qu'il recevra le 17.

PAR-DELÀ LE MUR

- 14 février : Carter répudie les accords de Vladivostok, préfère discuter sur de nouvelles bases ; Brejnev est déstabilisé.
- 1^{er} mars : Carter reçoit le dissident expulsé Vladimir Boukovsky (pendant dix minutes).
- 27-30 mars : la première visite de Cyrus Vance en URSS se solde par un échec sur la limitation des armements stratégiques. Gromyko se plaint du comportement des Américains. Le dialogue ne sera renoué que lors de la rencontre Vance-Gromyko des 19-21 mai.
- 27 avril : Cuba signe avec les États-Unis un accord sur la délimitation des zones de pêche, premier accord entre les deux pays depuis 1961.
- 18-21 mai : discussions Vance / Gromyko et signature à Genève de la Convention internationale sur l'interdiction d'utiliser l'environnement à des fins militaires ; accord soviéto-américain sur l'utilisation de l'espace à des fins pacifiques (renouvellement de l'accord de 1972 qui expire le 23 mai).
- 22 mai : à l'Université Notre Dame (Indiana), Carter prononce un discours qui deviendra sa doctrine de soutien aux dissidents en URSS (« words are action »).
- 25 mai : sortie sur les écrans américains du film *Guerre des étoiles*, le plus grand succès financier (jusqu'en 1997). Le film est immédiatement taxé d'« escapiste » par la presse soviétique qui le mentionnera à plusieurs reprises, sans que les Soviétiques aient pu le voir. La suite, *L'empire contre-attaque* sort le 21 mai 1980, et *Le retour du Jedi*, le 25 mai 1983. Reagan n'aurait jamais apprécié l'appellation « Guerre des étoiles » du programme IDS.
- Juin : achat par l'URSS de 11,5 millions de tonnes de céréales à l'Occident. En août, 10 millions supplémentaires sont requis.
- Juillet : publication de l'article de Richard Pipes, « Why the Soviet Union Thinks It Could Fight and Win a Nuclear War », dans la revue *Commentary*.
- 23 juillet : Invasion de l'Ogaden par les forces somaliennes. L'URSS va assister l'Éthiopie. En novembre-décembre, Siad Barre renvoie les conseillers soviétiques de Somalie et empêche l'utilisation du port de Berbera.
- 2-17 août : 6^e Forum de la jeunesse américaine et soviétique aux États-Unis.
- 24 août : *Presidential Directive* (PD) 18 (*US National Strategy*) : le commerce avec l'URSS est subordonné au respect des droits de l'homme.
- 1^{er} octobre : déclaration commune américano-soviétique, reconnaissant « les droits légitimes du peuple palestinien » et se prononçant pour le retrait d'Israël des territoires occupés depuis 1967.
- 10 octobre : accord soviéto-britannique pour « éviter le déclenchement inopiné d'une guerre nucléaire ».
- 28 octobre : discours du chancelier Helmut Schmidt à l'Institut international d'études stratégiques de Londres : il faut rétablir l'équilibre face aux SS-20.
- 13 (30 ?) novembre : la Somalie dénonce l'accord de 1974, expulse les experts soviétiques et rompt ses relations diplomatiques avec Cuba. Moscou s'allie désormais avec l'Éthiopie.
- 29-31 décembre : voyage de Carter en Pologne.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

1978

- 16 janvier : mise en place du nouveau système de communication directe entre les États-Unis et l'URSS par le biais de satellites.
- 24 janvier : chute du satellite soviétique « Kosmos 954 » au dessus du Canada. La *Pravda* accuse les États-Unis de sabotage.
- 6 février : à Genève, début de la rencontre des délégations américaine et soviétique portant sur la question de l'interdiction de nouveaux armements de destruction massive (l'URSS remet sa déclaration contre la « bombe à neutrons »).
- 9 mars : après le retrait des troupes entrées en Ogaden, Carter invite Moscou à la modération sur le dossier somalien.
- 28 mars : Arbatov répond à Carter dans la *Pravda*.
- 7 avril : Carter renonce à produire la « bombe à neutrons ».
- 9 avril : célébration en URSS du 80^e anniversaire de la naissance de Paul Robeson (1898-1976).
- 10 avril : après avoir disparu dans la nuit du 6 au 7, Arkadi Chevtchenko, ambassadeur soviétique à l'ONU (deuxième dans la hiérarchie après Kurt Waldheim) demande l'asile politique.
- 19-23 avril : nouveaux entretiens Vance / Gromyko sur la limitation des armements stratégiques à Moscou. Le 22, il est reçu par Brejnev.
- 3 juin : lors d'une presse-conférence, Carter conteste les affirmations de *Washington Post* selon lesquelles il serait contre la signature de SALT II.
- 7 juin : discours d'Annapolis de Carter. L'URSS riposte dans les *Izvestia* le 8, la *Pravda* le 17.
- 16 juin : le journal *Leningradskaïa pravda* annonce que le 4 juillet aura lieu à Leningrad un concert célébrant l'amitié soviéto-américaine, avec la présence d'artistes de renom comme les Beach Boys, Carlos Santana et Joan Baez. Annulé au dernier moment, des milliers de jeunes sont dispersés avec des canons à eau et plusieurs centaines sont arrêtés. Le concert devait à l'origine figurer dans une coproduction musicale anglo-soviétique, *Karnaval*, inspirée par le précédent *L'oiseau bleu*. Seule Joan Baez vient alors en URSS, mais elle fréquente surtout les dissidents.
- 22 juin : célébration des cinq ans de l'accord soviéto-américain sur l'interdiction de guerre nucléaire.
- 8 juillet : ferme condamnation des procès Ginzbourg-Chtcharanski par Washington.
- 18 juillet : pour la première fois dans les relations soviéto-américaines, des correspondants américains sont jugés : Gerald Piper du *Baltimore Sun*, et Craig Whitney du *New York Times*, accusés « de mensonges grossiers à l'encontre de Gosteleradio d'URSS ».
- Août : 7^e Forum de la jeunesse américaine et soviétique en URSS (Tbilissi).
- Septembre : Francis Crawford, businessman américain, est jugé à Moscou pour échange de dollars contre des roubles. Il est arrêté le lendemain de l'interpellation aux États-Unis de deux agents soviétiques.
- 21-24 octobre : visite de Cyrus Vance à Moscou, discussion sur le traité SALT. Le 23, il est reçu par Brejnev.

PAR-DELÀ LE MUR

- 28 novembre : publication dans la *Pravda* d'une annonce de la création d'une commission idéologique qui aboutira à la résolution d'avril 1979 sur l'amélioration de la propagande.
- 9 décembre : le groupe allemand anglophone *Boney M* arrive en URSS, le succès est triomphal, malgré le caractère presque confidentiel de l'événement, mis en sourdine par le pouvoir. Premier groupe d'artistes pop occidental d'envergure à venir en URSS (si l'on excepte Cliff Richard en 1976 ; les *Rolling Stones* jouent à Varsovie en 1967), il sera suivi, l'année suivante par Joe Dassin, Elton John et B.B. King (le dernier de nationalité américaine).

1979

- 16 janvier : Brejnev répond à *Time* (publié dans la presse soviétique).
- 29 janvier – 1^{er} février : visite du vice-premier ministre chinois Deng Xiaoping aux États-Unis : il condamne « l'hégémonie soviétique ».
- 13 mars : coup d'État communiste de Maurice Bishop à la Grenade.
- 28 mars : le marin soviétique Iouri Vlasenko, vingt-neuf ans, se fait exploser à l'ambassade américaine après qu'elle lui a refusé l'asile politique.
- 27/28 avril : Alexandre Guinzbourg, ainsi que quatre autres dissidents, sont échangés contre deux espions soviétiques arrêtés aux États-Unis.
- 16-19 juin : départ de Brejnev pour Vienne ; le 17, début des pourparlers avec les États-Unis. Le 18, signature, entre autres, de l'accord SALT II à Vienne par Carter et Brejnev.
- 29 juin : les États-Unis annoncent la création d'un nouveau missile le plus puissant à ce jour, le MX.
- 7 juillet : les États-Unis accordent à la Chine la clause de la nation la plus favorisée.
- 12-19 août : 8^e Forum de la jeunesse soviétique et américaine aux États-Unis (Atlanta).
- 19 août : au cours d'une tournée du Bolchoï à New York, le danseur Alexandre Godounov décide de rester aux États-Unis (les danseurs et danseuses les plus connus qui l'ont précédé furent Rudolf Nureev qui profite de sa tournée en France en 1961 ; Natalia Makarova en 1970 reste en Grande-Bretagne ; et son ancien ami Mikhaïl Barychnikov en 1974, au Canada). Du 21 au 24, sa femme Lioudmila Vlassova est retenue au sol dans l'avion d'Aeroflot par les autorités américaines. Son remplaçant, Leonid Kozlov et sa femme Valentina décident de rester également aux États-Unis en septembre.
- 7 septembre : Carter tente de calmer les esprits après la découverte d'une brigade soviétique à Cuba et exige son retrait.
- 16 septembre : coup d'État à Kaboul. Le président Taraki est tué, son ancien allié Amin devient chef d'État. L'URSS maintient son soutien au régime.
- 19 septembre : publication par la *Pravda* de la « doctrine Faline » : refus catégorique des « deux équilibres » (avec les États-Unis et avec l'Europe occidentale). La campagne contre les euromissiles est lancée en URSS.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

- 1^{er} octobre : après un mois de tension provoquée par la présence d'une brigade soviétique à Cuba, Carter annonce le renforcement du potentiel militaire américain dans les Caraïbes.
- 25 décembre : à 15 heures, l'URSS envahit l'Afghanistan (la décision aurait été prise le 12). Amin est tué, Babrak Karmal prend le pouvoir, l'envoi massif des troupes soviétiques commence. Le 28, Carter et Brejnev s'entrelient par télétype, Carter est ulcéré, Brejnev se veut rassurant. Le 31, Carter relancera l'accusation d'invasion.

1980

- 4 janvier : Le Congrès américain réduit les fournitures de blé à l'URSS et proclame l'embargo sur les technologies en direction de l'URSS. Carter fait une allocution à la télévision pour expliquer la politique américaine après l'invasion. Le 8, Carter parle de l'invasion de l'Afghanistan comme de « la plus grave menace pour la paix depuis la Seconde Guerre mondiale ». Le 23, proclamation officielle de la doctrine Carter (le golfe Persique est considéré comme un centre vital pour les États-Unis), lors de son discours sur l'état de l'Union.
- 21 février : émeutes à Kaboul contre les forces soviétiques. Brejnev déclare que l'URSS « retirera son aide militaire » si les États-Unis et les États voisins « garantissent leur non-ingérence ».
- 12 avril : le comité olympique américain prend la décision de ne pas participer aux Jeux olympiques de Moscou.
- 6 juillet : Carter proclame la Semaine des Nations captives.
- 19 – 3 août : XXII^{es} Jeux olympiques à Moscou.
- 14 octobre : Brejnev reçoit Armand Hammer « sur sa demande ». Le 23, Hammer dénoncera dans une interview télévisée aux États-Unis « la campagne antisoviétique ».
- 17 octobre – 17 novembre : les représentants soviétiques et américains se rencontrent à Genève pour les pourparlers sur la réduction des armements en Europe.
- 4 novembre : élection de Ronald Reagan.
- 2 décembre : les manœuvres soviétiques près des frontières polonaises poussent les États-Unis à avertir l'URSS sur les conséquences néfastes d'une intervention en Pologne.

1981

- 29 janvier : lors de la première presse-conférence, Reagan ne mâche pas ses mots sur l'URSS (« détente was a one-way street » ; la presse soviétique en parle le 31). Dobrynine perd sa place de parking personnelle à la Maison blanche.
- 31 : après trois semaines de conflit pour les « samedis libres », le gouvernement polonais et *Solidarité* parviennent à un compromis : la semaine de cinq jours est proclamée, mais un samedi par mois ne sera pas chômé.
- 23 février – 3 mars : XXVI^e Congrès du PCUS. Aucun changement dans la composi-

PAR-DELÀ LE MUR

- tion des cercles dirigeants n'est prévu. Objectifs du 11^e plan (1981-1985), dans lequel on prévoit la baisse des investissements de capitaux.
- 1^{er} mars : à Bangor près de Seattle, début de la « Marche de la paix de Washington à Moscou ».
- 31 mars : *Moscou ne croit pas aux larmes* reçoit l'Oscar du meilleur film étranger lors de la 53^e Cérémonie annuelle à Los Angeles.
- 24 avril : Reagan annule l'embargo sur les grains à l'URSS.
- Mai : le KGB et le GRU lancent l'opération RAYAN.
- 13 mai : tentative d'assassinat de Jean-Paul II par un intégriste turc. Le KGB est suspecté.
- 15 juin : les États-Unis accordent une aide de 3 milliards de dollars au Pakistan dont ils garantissent l'intégrité territoriale.
- 6 août : Reagan décide la production et le stockage d'environ 1200 bombes à neutrons.
- 18 novembre : l'URSS rejette la proposition Reagan de renonciation simultanée aux euromissiles européens (« option zéro »), mais accepte l'ouverture de négociations à Genève le 30 novembre.
- 30 novembre : début des discussions américano-soviétiques sur le désarmement à Genève (missiles nucléaires de portée intermédiaire).
- 1^{er} décembre : Reagan autorise les opérations secrètes au Nicaragua.
- 28-30 décembre : publication de la déclaration de Reagan sur les sanctions prises à l'encontre de l'URSS après les événements en Pologne : arrêter les avions Aeroflot aux États-Unis, reporter une série de pourparlers, ralentir la vente d'équipements, ne pas renouveler une série d'accords qui arrivent à échéance en 1981.

1982

- 24 – 27 janvier : rencontre Gromyko / Haig à Genève, en vue de la « relance » des négociations sur la limitation des armements stratégiques.
- 29 janvier : ouverture de nouvelles discussions américano-soviétiques (START) à Genève, sur la limitation d'armements nucléaires stratégiques. Annonce de la mort de Souslov dans la *Pravda*.
- 3 mars : Brejnev avec dix autres membres du Politburo (sans Kirilenko) viennent voir la pièce « On vaincra ainsi ! » (*Tak pobedim*) de Mikhaïl Chatrov ; la pièce montre que l'URSS vaincra le capitalisme grâce à l'entremise des communistes et des « bons » Américains (Armand Hammer en est le symbole).
- 20 avril : première manifestation massive de jeunes néo-nazis soviétiques (dont certains des enfants de la nomenklatura) sur la place Pouchkine, Moscou.
- 9 mai : à Eureka College (Illinois), Reagan propose un plan de réduction d'armements stratégiques (« A Five-Point Program for Peace with the Soviet Union »).
- 11 mai : Brejnev s'adresse aux communistes de l'armée : « la situation internationale s'est considérablement dégradée ces derniers temps par la faute des cercles impérialistes agressifs. Les États-Unis et l'OTAN cherchent à obtenir une supériorité militaire sur l'URSS. »

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

- 18-21 mai : XIX^e Congrès du VLKSM dont le slogan est « on ne permettra pas de faire exploser le monde ».
- 4 juin : naissance du *Groupe de confiance URSS-USA*.
- 8 juin : discours de la « croisade contre le communisme » de Reagan devant la Chambre des Communes.
- 19 juin : Reagan annonce une extension de l'interdiction de 1981 concernant les équipements destinés à l'URSS aux équipements destinés au gazoduc eurosibérien.
- 20 juillet : reconduction de l'accord céréaliier avec l'URSS, qui avait été suspendu après l'invasion de l'Afghanistan.
- 21 juillet – 3 août : 11^e Forum de la jeunesse soviétique et américaine en URSS (Irkutsk, Bratsk).
- 5 septembre : premier « pont » dans l'espace Moscou-Los Angeles.
- 8 septembre : le groupe de Moscou pour la surveillance de l'application des accords d'Helsinki cesse d'exister après l'arrestation de tous ses membres.
- 15 septembre : premier « télépont » américano-soviétique par satellite (article dans la *LG*).
- 2 novembre : l'OTAN procède à des exercices militaires. L'URSS craint une attaque imminente : Andropov met l'armement nucléaire en état d'alerte. À l'inverse de 1962, le public n'est pas mis au courant. Un article dans la *Pravda* critique le groupe ABBA qui sera banni des ondes et de l'écran jusqu'à la fin de la décennie (le documentaire *ABBA* est diffusé en URSS d'octobre 1981 à février 1982) pour avoir participé à l'émission américaine *Let Poland Be Poland*.
- 10 novembre : mort de Brejnev (né en 1906), entre 8 et 9 heures du matin. Andropov lui succède le 12 lors d'un plénum extraordinaire du CC du PCUS. Kouznetsov devient président du présidium du Soviet suprême. L'enterrement a lieu le 15, le deuil national dure jusqu'au 16. 12 : annonce officielle de la mort de Brejnev.
- 13 : Reagan lève l'embargo sur les équipements du gazoduc sibérien. Le 22, le Congrès refuse les crédits pour les missiles intercontinentaux MX. Lors de sa première visite à l'ambassade soviétique, Reagan signe le livre de condoléances après le décès de Brejnev. Andropov rencontre le roi de Jordanie Hussein.
- 8 décembre : publication dans la *LG* d'un article qui critique le *Groupe pour le rétablissement de la confiance entre les États-Unis et l'URSS*. Vote de l'« amendement Boland » qui interdit à la CIA et au département d'État de chercher à déstabiliser le régime sandiniste.
- 21 : lors de la célébration des soixante ans de l'URSS, Andropov propose une diminution de 25% des armements internationaux des deux superpuissances et la réduction du nombre de missiles soviétiques en Europe au niveau des missiles français et britanniques. En contrepartie, les Américains devraient renoncer au déploiement des euromissiles.
- 30 : Andropov se déclare favorable à un « sommet bien préparé » avec Reagan. Suspension de la loi martiale en Pologne.

PAR-DELÀ LE MUR

1983

- 1^{er} janvier : TASS déclare à propos de l'Afghanistan que « le contingent limité des forces soviétiques quittera le pays après la cessation de l'intervention de l'extérieur », et dément l'affirmation de Reagan sur l'utilisation par l'URSS d'armes chimiques.
- 16 janvier : en visite à Bonn, Gromyko rejette catégoriquement « l'option zéro » proposée par Reagan.
- 17 janvier : promulgation du NSDD-75 (*US Relations With the USSR*). Ses objectifs sont : « la résistance extérieure à l'impérialisme soviétique ; la pression interne sur l'URSS dans le but d'affaiblir les sources de l'impérialisme soviétique ; des négociations pour éliminer, sur la base d'une stricte réciprocité, des désaccords externes ».
- 27 janvier : reprise des pourparlers à Genève sur la réduction des armements nucléaires conventionnels en Europe.
- 2 février : reprise des discussions START à Genève.
- 8 mars : discours de Reagan sur « l'Empire du Mal ».
- 23 mars : Reagan lance l'IDS (« Star Wars speech »). Le 30, il propose aux Soviétiques un « accord intérimaire » prévoyant une réduction substantielle « des deux côtés » des euromissiles déjà déployés ou prévus.
- 27 mars : Andropov répond aux questions de *Pravda*. Pour Vladimir Shlapentokh (SHLAPENTOKH, Vladimir. « Moscow's War propaganda and Soviet Public Opinion » in : *Problems of Communism*, septembre-octobre 1984, 33(5), p.88-94), c'est un tournant majeur de la propagande antiaméricaine : l'anxiété face au danger d'une guerre nucléaire domine, une première depuis la mort de Staline.
- 2 avril : conférence de presse de Gromyko en réaction notamment à la déclaration américaine du 23 mars.
- 19 avril : Reagan présente son projet de déploiement des missiles MX à têtes multiples, qui seraient remplacés, au début des années 90, par des missiles à ogive unique Midgetman. Andropov répond au *Spiegel*, publication de son interview le 26.
- 14-15 juin : Plénium du CC du PCUS. Rapport de Tchernenko sur « les problèmes actuels du travail idéologique et politiques dans les masses ».
- 8 juillet : Samantha Smith et ses parents arrivent à Moscou (ils restent en URSS jusqu'au 22). V^e Plénium du Comité central du VLKSM.
- 30 juillet : un cargo soviétique approchant le Nicaragua est saisi et fouillé par les patrouilles américaines.
- 17 août : réception par Andropov de William Winpisinger (vice-président de AFL-CIO) : l'état des relations soviéto-américaines « est tendu dans pratiquement tous les domaines ».
- 18 août : Andropov vu en public pour la dernière fois.
- 25 août : nouvel accord sur l'achat de céréales américaines par l'URSS (minimum 9 millions de tonnes par an).
- 27 août : Andropov répond à la *Pravda* : les relations sino-soviétiques depuis 20 ans sont une « anomalie ».

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

- Nuit du 31 au 1^{er} septembre : un Boeing 747 sud-coréen transportant 269 passagers est abattu par des chasseurs soviétiques près de l'île de Sakhaline.
- 4 septembre : à 9.50 AM, 400 personnes enfoncent les portes de la résidence du représentant soviétique à l'ONU à Glenkov pour y semer la destruction. L'Union soviétique proteste énergiquement le lendemain (annonce dans la *KP* le 7).
- 8 septembre : Reagan prend des sanctions à l'encontre de l'URSS en réponse à la destruction du KAL : à partir du 15 septembre les représentations d'*Aeroflot* à Washington et New York sont fermées, les contacts des compagnies américaines avec *Aeroflot* interdits.
- 9 septembre : presse-conférence « d'explication officielle » sur le KAL à Moscou.
- 25 septembre – 15 octobre : « croisière de la paix » organisée par la *Fédération mondiale de la jeunesse démocratique* : part d'Odessa et passe par le Pirée, Malte, Barcelone, Lisbonne, Le Havre, Copenhague, Hambourg, Kiel, à bord du cargo *Lev Tolstoï*, comportant des participants de 20 pays, en tout 503 personnes (sans les États-Unis).
- 28 septembre : dans un rapport au Parti, Andropov lance une violente attaque dans les médias contre « les ambitions impériales » et « l'aventurisme » des États-Unis qui ont organisé la catastrophe du Boeing coréen pour augmenter les armements. Le 29, il fait une déclaration officielle dans la presse : le fauteur de guerre sont les États-Unis, l'URSS veut la paix.
- 1^{er} octobre : manifestation de masse contre les euromissiles à Moscou (800 000 selon les médias soviétiques).
- 12 octobre : promulgation du NSDD-108 (*Soviet Camouflage, Concealment and Deception*), dont le texte n'est pas encore déclassifié.
- 13 octobre : Maurice Bishop est destitué puis tué par les maximalistes de son gouvernement (sous la direction notamment de Bernard Coard).
- 22-23 octobre : deux millions de personnes manifestent contre l'armement nucléaire en Europe, surtout en RFA.
- 25 octobre – 2 novembre : opération *Urgent Fury* : des unités américaines, assistées de contingents d'États des Caraïbes, interviennent à la Grenade, à la demande de l'Organisation des États des Caraïbes de l'Est (OECS).
- 2-11 novembre : les États-Unis et ses alliés de l'OTAN organisent un exercice militaire à grande échelle, « Able Archer 83 ». Le programme soviétique RAYAN (lancé en 1981) est mis en alerte maximale.
- 16 novembre : célébration des cinquante ans de relations diplomatiques américano-soviétiques dans un contexte de tensions.
- 25 novembre : rupture des négociations URSS / États-Unis sur les armements stratégiques à Genève, officiellement à la suite du déploiement des premiers Pershing II, comme le dit dans sa déclaration Andropov, publiée dans la presse : mais « l'URSS fera tout pour la paix ».
- 6 décembre : publication de la conférence de presse d'Ogarkov dans la *Pravda* : le danger d'une attaque américaine est réel.
- Fin décembre : installation des premiers missiles Pershing au Royaume-Uni et en RFA.

PAR-DELÀ LE MUR

1984

- 14 janvier : NSDD-121 (*Soviet Noncompliance With Arms Control Agreements*) : une commission est créée pour mieux informer le gouvernement américain. Le 6 février 1985, la NSDD-161 portera sur le même sujet.
- 16 janvier : Reagan propose à Moscou une « coopération constructive » et des « consultations à haut niveau » dans un discours officiel qui marque un tournant (selon l'historienne Beth Fischer).
- 9 février : mort d'Andropov à 16 h 50 (né en 1914, sa maladie restait secrète jusqu'à la fin), annoncée dans la presse le 11. Tchernenko lui succède le 13 au Plenum extraordinaire, annoncé officiellement le 14. Enterrement le 14 février.
- 10 février : télépont entre les États-Unis (San Bernardino) et l'URSS (Moscou), financé par Steve Wozniak, cofondateur d'Apple.
- 14 février : entretien de Tchernenko avec le vice-président George Bush lors de l'enterrement d'Andropov.
- 20 mars : un pétrolier soviétique est touché par une mine posée par les rebelles anti-sandinistes à Puerto-Sandino (Nicaragua).
- 12 avril : loi sur la réforme de l'école, appelée entre autres à contribuer de manière plus soutenue à l'éducation « idéologique et patriotique » de la jeunesse.
- 19 avril : arrêt du CC et du CM « Sur les mesures à prendre pour améliorer le niveau idéologique des films et les moyens de la production cinématographique ».
- 8 mai : promesse d'un boycott des XXIII^{es} Jeux olympiques de Los Angeles par le comité soviétique.
- 16 juin : proclamation de la « semaine des nations captives » par Reagan.
- 30 juin : déclaration de l'URSS aux États-Unis sur la nécessité de prendre des mesures urgentes pour empêcher la militarisation de l'espace (inquiétude face à l'IDS).
- 6 juillet : l'URSS renouvelle sa proposition aux États-Unis de négociations sur la prévention de la militarisation de l'espace alors que Washington veut les élargir aux armes anti-satellites et aux armements nucléaires.
- 16-30 juillet : 13^e Forum de la jeunesse américaine et soviétique à Moscou et Leningrad.
- 11 août : plaisanterie hors-antenne de Reagan à la radio : « nous allons bombarder la Russie dans cinq minutes ».
- 18 août : ouverture des jeux *Droujba 84*, alter-J.O. de Los Angeles.
- 11 septembre : Reagan propose à l'URSS de relever de 12 à 22 millions les ventes de céréales américaines.
- 24 septembre : devant l'ONU, Reagan parle de *linkage* SALT-SDI.
- 28 septembre : visite de Gromyko à Washington, reprise du dialogue américano-soviétique sur initiative américaine.
- 16 octobre : Tchernenko accorde une interview au *Washington Post*.
- 26 octobre : sortie de l'album *Chess*, écrit et composé par Tim Rice (auteur, entre autres, de *Jesus Christ Superstar*), Bjorn Ulvaeus et Benny Anderson (membres d'*ABBA*). L'histoire a pour toile de fond l'affrontement entre deux joueurs

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

d'échecs, un Américain et un Soviétique. L'album sera adapté comme comédie musicale en 1986 et connaîtra un grand succès.

6 novembre : réélection de Ronald Reagan.

4 décembre : Tchernenko rencontre Armand Hammer qui lui apporte des lettres originales de Marx et de Lénine. Hammer : « les industriels américains sont intéressés par la normalisation des relations soviéto-américaines » (*Izvestia*).

20 décembre : mort du ministre de la Défense Dimitri Oustinov (né en 1908), annoncée par la *Pravda* le 22 en seconde page. Enterrement le 24. Le 22, Sergueï Sokolov (né en 1911) lui succède (jusqu'en mai 1987).

1985

6-8 janvier : entretien entre Shultz et Gromyko à Genève qui s'achève le 8 sur un accord pour rouvrir les discussions sur la réduction des armements rompues quatorze mois auparavant. Le 13, Gromyko dénonce à la télévision soviétique le déploiement des euromissiles de l'OTAN et les recherches sur la défense spatiale des États-Unis et demande que les forces nucléaires françaises et britanniques soient prises en compte dans les négociations. Le 26, Moscou et Washington annoncent que les négociations débiteront le 12 mars à Genève.

24 janvier : Tchernenko répond dans la presse soviétique à une étudiante canadienne, Lorie Miro, inquiète quant à l'avenir de la planète. NSDD-160 (*Preparing for negotiations with the Soviet Union*).

6 février : discours de Reagan sur l'état de la Nation contenant ce qui sera qualifié de « Doctrine Reagan » d'aide aux combattants anticomunistes dans le monde. L'idée sera développée dans un discours le 16.

11 février : interview de Reagan au *New York Times* : quelle que soit l'issue de Genève, il faut continuer la préparation du programme SDI.

2 mars : Tchernenko répond dans la presse soviétique à la lettre de vétérans américains de la Seconde Guerre mondiale : « la coopération soviéto-américaine est indispensable de manière cruciale aujourd'hui, quand il est question de l'avenir de la vie sur la terre » (*Izvestia*).

10 : décès de Tchernenko (73 ans, l'opinion était au courant depuis janvier). Le diagnostic constate des problèmes au cœur et au foie (LG). Gorbatchev accède au pouvoir le 11 (plenum extraordinaire), les deux nouvelles sont annoncées simultanément le 12 dans la *Pravda*, Gorbatchev apparaissant en page 1 et Tchernenko en 2^e page, à l'inverse de ses prédécesseurs. Dans l'intervalle d'une année, le nouveau secrétaire général fera remplacer 70% des ministres et 50% des cadres dirigeants. L'enterrement a lieu le 13 mars. Le 12-13, visite à Moscou de George Bush et de Shultz.

12 mars : ouverture des pourparlers américano-soviétiques sur les armements nucléaires et spatiaux à Genève.

24 mars : un officier de la mission américaine de liaison, le commandant Nicholson, est tué par des soldats soviétiques à Ludwigsluft, près de Potsdam.

PAR-DELÀ LE MUR

- 8 avril : Gorbatchev propose un moratoire du déploiement de missiles soviétiques, ainsi que d'autres mesures, jusqu'en novembre et demande l'arrêt du déploiement de missiles américains en Europe. Le 12, déclaration de Reagan sur « le coup de propagande » de Gorbatchev.
- 1^{er} mai : Reagan décrète un embargo commercial total contre le régime sandiniste. De nouvelles règles sur les limitations des exportations américaines en URSS entrent en vigueur.
- 2 juillet : arrêt du CC du PCUS : Gromyko devient président du présidium du Soviet suprême et quitte son poste de ministre des Affaires étrangères.
- 27 juillet – 3 août : XII^e Festival de la jeunesse et des étudiants à Moscou, sous le slogan : « ne laissons pas faire sauter la planète ».
- 30 juillet : à l'occasion du 10^e anniversaire des accords de Helsinki, l'URSS annonce la suspension de ses essais nucléaires du 6 août au 31 décembre. Moscou refuse d'envoyer des observateurs aux essais américains dans le Nevada.
- 25 août : mort de Samantha Smith dans un accident d'avion.
- 12 septembre : après les révélations d'un transfuge du KGB, Londres expulse 25 Soviétiques accusés d'espionnage, dont six diplomates et quatre journalistes. Moscou expulse à son tour 25 Britanniques. Le 16, Londres renvoie de nouveau six Soviétiques ; le 18, Moscou expulse six Britanniques.
- 22 octobre : le maréchal Akhromeev, chef d'état-major soviétique, indique que l'URSS a en zone européenne 373 missiles à moyenne portée dont 243 sont des SS-20. il propose une réduction des armes nucléaires capables d'atteindre le territoire américain. Caspar Weinberger, ministre américain de la Défense affirme que Moscou a commencé à déployer le nouveau missile SS-25.
- 24 : devant l'ONU, Reagan propose à l'URSS de négocier sur cinq conflits régionaux : Afghanistan, Angola, Cambodge, Éthiopie, Nicaragua.
- 13 novembre : l'ONU adopte une résolution réclamant le retrait unilatéral de toutes les troupes étrangères en Afghanistan.
- 19-21 novembre : rencontre Reagan-Gorbatchev à Genève. Le 21, signature d'un accord sur les contacts et les échanges dans les domaines de la science, de l'éducation et de la culture. Déclaration commune sur leur attachement à l'Accord sur la non-prolifération de l'armement nucléaire et l'interdiction complète et universelle de l'armement chimique. Un programme de coopération et d'échanges pour 1986-1988 est signé.
- 20 novembre : arrestation à Washington de Jonathan Pollard, analyste dans les services de contre-espionnage de la marine américaine, accusé d'avoir fourni à Israël des renseignements militaires.

Sources

Pour le détail, je renvoie le lecteur à ma thèse. Dans le corps du texte, les références aux archives sont signalées dans les notes infrapaginales sur le modèle suivant : NOM DE L'ARCHIVE : 9604 (fonds) / 2 (inventaire) / 2937 (dossier) / 22-33 (folios).

Archives fédérales

Les archives fédérales les plus étendues (dans l'espace) sont celles du GARF (Archives d'État de la Fédération de Russie). Le GARF contient notamment le fonds : du Goskomizdat d'URSS (9604/2) et de la RSFSR (A631/1) ; de Gosteleradio d'URSS (6903), et ses différentes branches ; de Glavinturist de la RSFSR, soit la direction principale pour le tourisme étranger (A10004/1) ; du comité pour la cinématographie de la RSFSR (A546/1) ; du MID de la RSFSR (A612/1) ; de la SSOD (9576/20) ; de l'association de propagande Znanié (9547/1). Comme au GARF, dans les archives du RGALI (archives d'État de Russie de littérature et des arts) règne une douce anarchie : des inventaires manquent pour des raisons inexpliquées, des dossiers sont mal numérotés et sont parfois introuvables. Les fonds de Mosfilm et du studio de Gorki s'arrêtent aux années 1960, alors que dans les archives de la ville de Moscou ils sont en partie consultables. Furent consultés les fonds du Goskino d'URSS (2944/25) et du Goseksportfilm (2918/7 et 8). Les archives du RGANI (archive d'État de Russie d'histoire contemporaine) sont frustrantes pour l'historien qui se fie au catalogue officiel, dont une partie seulement est disponible. Les fonds consultés furent celui des congrès et plénums (1), celui de l'appareil du CC, et notamment les documents du département propagande (5), et le célèbre fonds 89, un fonds hétéroclite qui ne présente plus grand intérêt du point de vue de son caractère inédit, tant il a déjà été « visité » depuis sa création par des milliers de chercheurs, sans compter le caractère fragmentaire et réduit de sa composition. Quelques documents ont néanmoins été utiles. Les archives du RGASPI (Archives d'État de Russie pour l'histoire socio-poli-

PAR-DELÀ LE MUR

tique) ont été les plus intéressantes : j'y ai travaillé sur la revue *Kommunist* (599/1) ; *Agitator* (614/2) ; et surtout les fonds du komsomol : le département agit-prop du VLKSM (1M/34 et 95) ; le département culture (1M/90) ; le conseil central de l'organisation des pionniers (2M/2 et 3) ; le KMO d'URSS (3M) ; Spoutnik (5M) ; ainsi que les documents des plénums et congrès (1).

Archives de la ville de Moscou

C'étaient, au moment de ma visite, les archives les plus pénibles pour ce qui est de la consultation, les dossiers étant donnés au compte-gouttes, une fois par semaine, sans compter le personnel d'accueil franchement difficile. Il faut bien noter que depuis janvier 2005 ces archives ont été réorganisées, prenant de nouvelles appellations. J'ai conservé les appellations des archives telles qu'elles étaient en 2004. Archives consultées : CALIM, direction du cinéma de la RSFSR, fonds 138/1, qui s'arrête bizarrement à 1982 ; CAODM, fonds du studio Gorki (2942/1) et Mosfilm (2820/1), rédaction de la *Pravda* (3226/1). D'autres archives de la ville de Moscou ont été : la fondation Gorbatchev, où la consultation est rendue aisée – tous les documents figurent sur une base de données informatisée. Dans Gorbatchev : 3/15130/2, 3 indique le numéro du fonds, 15130 – le numéro de carte, et 2 la page du document. Fonds 2 : documents d'Anatoli Tcherniaev (son journal est consultable sur demande ; en 2008, il a enfin été publié dans sa quasi-intégralité, chez l'éditeur Rosspen, sous le titre *Une issue commune*). Fonds 3 : documents de Vadim Zagladine. Fonds 5 : documents de Georgui Chakhnazarov. Autre fondation visitée : la fondation Sakharov. Dans le corps du texte, les archives sont mentionnées par : Sakharov : nom du fonds / numéro du document.

Archives non accessibles

Les lois concernant les archives sont en principe claires : trente ans de garde pour les documents publics, soixante-quinze pour les documents privés. Mais les carences économiques et logistiques du système des archives soviétique, les pesanteurs idéologiques et culturelles de l'URSS, dont la « tradition du secret », ainsi que – naturellement ! – les lourdeurs bureaucratiques, sont autant d'obstacles à un travail du chercheur, qui plus est pour la période concernée.

Pour les archives fédérales, je n'ai pu consulter : les archives du KGB, sans réponse explicative écrite ; les archives du MID, officiellement en raison de la période de garde de trente ans ; les archives présidentielles, pour les mêmes raisons ; les archives du ministère de la Défense (pour notre période, à Podolsk,

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

près de Moscou), consultables uniquement par des officiers ; au RGASPI, des problèmes de maintenance ont empêché la consultation du courrier de la revue *Sovetskaïa kouloura*. Pour les archives du VLKSM, le fonds 3 (KMO) est en partie encore non déclassifié (notamment les enregistrements des conversations entre différents représentants), la communication se fait quand même pour les documents propres au VLKSM, pour d'autres, le refus est justifié par le fait qu'il s'agit de « documents du MID » (il s'agit souvent de lettres de l'ambassade soviétique à Washington envoyées en copie au VLKSM). Mentionnons qu'un dossier n'était pas consultable pour des raisons de « non-accessibilité physique ». Pour les autres archives, en raison de « travaux », je n'ai pu consulter le *Narodny arkhiv* (Archives du peuple), constituées de documents privés, dont notamment le fonds de Iouri Joukov. Enfin, les archives de la ville de Moscou n'autorisent pas la consultation des dossiers concernant les réunions du Comité de la ville.

Documents publiés

À l'heure actuelle, très peu de documents publiés concernent les années 1975-1985. Une base de données essentielle pour l'étude de la guerre froide, de cette époque et en général, est celle du *Cold War International History Project*, ainsi que du *National Security Archive*. On regrette cependant que l'accent soit mis sur les relations au sommet et les relations diplomatiques en général. Du côté russe, un projet de publication de documents d'archives du MID est entrepris depuis 1999 et a vu la parution de six volumes, portant sur les années 1900 à 1952. Financé par la fondation « Démocratie » d'Alexandre Iakovlev, et l'Université de Stanford, les volumes sont publiés à Moscou par Materik, dans la collection *Russie 20^e siècle. Documents*. Parallèlement, quatre volumes imposants de documents sur les relations soviéto-américaines pendant la période de détente (1969-1976), tirés des archives du MID et des archives du département d'État américain ont récemment vu le jour, dans un projet de publication en russe et en anglais. En ce qui concerne la politique de l'État soviétique, est paru chez Materik un volume consacré à la guerre froide de Staline, *Staline et le cosmopolitisme, 1945-1953. Documents de l'agit-prop du CC du PCUS* (Moscou, Materik, 2005). Plus discret, mais néanmoins essentiel est le numéro spécial du *Vestnik* des archives du président de la Fédération de Russie (Moscou, 2006), portant sur Brejnev, et comportant de très nombreux documents de notre période. Enfin, on n'oubliera pas que dès 1994, Nicolas Werth et Gaël Moullec ont profité de l'accès aux archives du KGB pour publier leurs *Rapports secrets soviétiques, 1921-1991. La société russe dans les documents confidentiels* (Paris : Gallimard). Il est difficile de croire que depuis cette

PAR-DELÀ LE MUR

date, l'ouverture des archives n'ait pas avancé autant qu'on aurait pu le souhaiter, voire régressé pour les fonds du KGB.

Entretiens et témoignages oraux

Ont été interviewés sur leurs pratiques et conceptions des décideurs : Alexandre Iakovlev, responsable du DP avant 1975, et fin connaisseur des pratiques soviétiques, lui-même auteur de publications antiaméricaines (28 décembre 2004) ; Anatoli Tcherniaev, ancien adjoint de Boris Ponomarev au DI (les 27 mai et le 3 juin 2005) ; Andreï Gratchev (17 juin 2006), ancien conseiller de Mikhaïl Gorbatchev, connaisseur de la politique étrangère soviétique. Des spécialistes des États-Unis, propagandistes de haut niveau de la société *Znanié* : Guéorgui Arbatov (5 septembre 2003), ex-directeur de l'ISKAN et proche d'Andropov ; Édouard Ivanian (entre autres, le 3 novembre 2004) ; Nikolai Kosolapov (22 décembre 2004), Édouard Batalov (5 octobre 2004), tous des personnalités de l'ISKAN. Des spécialistes et connaisseurs de l'industrie et des pratiques cinématographiques : Mikhaïl Jabski et plusieurs autres spécialistes de la réception des films au NIIK (23 décembre 2004), Valentina Orlova du VGIK (3 décembre 2004), Igor Kokarev (5 décembre 2004), Miroslava Segida (18 novembre 2004) et Léonid Makhnatch (30 avril 2006). Valéria Stelmakh, spécialiste de la sociologie de la lecture à la Bibliothèque nationale de Moscou, et Boris Oréchine, directeur de la maison d'édition Progress-Traditsia (ex-Progress) m'ont éclairé sur plusieurs aspects du monde éditorial soviétique (entretiens en 2004-2005).

Boris Doubine et Lev Goudkov, deux sociologues éminents de l'institut Léveda ont permis d'approfondir la notion de réception et de propagande en contexte soviétique (avril 2005). Peter Krug, professeur de droit à l'université de l'Oklahoma, a évoqué ses souvenirs en tant que doctorant américain, résident à l'Université de Moscou dans les années 1970 (9 juin 2004). Djamilia Mamedova, sociologue au RGGU, a fait part de ses souvenirs dans le domaine de la culture des enfants pendant la guerre froide (13 septembre 2004). Par ailleurs, j'ai fait appel à la mémoire d'une vingtaine d'ex-Soviétiques (dont Viktor Protsenko dont le témoignage sur la diffusion de la culture musicale occidentale en URSS n'a pas de prix), de différentes générations, en faisant parfois appel aux forums de discussion sur Internet pour tenter de me rapprocher de la culture de guerre froide de la population au cours de ces années.

Bibliographie sélective

La guerre froide et les relations soviéto-américaines

ANDREW, Christopher et MITROKHIN, Vasili. *The World Was Going Our Way : The KGB And The Battle For The Third World*. New York, Basic Books, 2005.

ANDREW, Christopher et MITROKHINE, Vassili. *Le KGB contre l'Ouest, 1917-1991*. Paris, Fayard, 2001.

DELMAS, Jean dir., *Renseignement et propagande pendant la guerre froide, 1947-1953*. Bruxelles, Complexe, 1999.

ENGEL, Jeffrey. *Local consequences of the Cold War*. Stanford University Press, 2007.

FURSENKO, Alexandre et NAFTALI, Timothy. *Khrushchev's Cold War. The Inside Story of an American Adversary*. New York et Londres, N.N.Norton, 2007.

GARTHOFF, Raymond L. *The Great Transition. American-Soviet Relations and the End of the Cold War*, Washington : Brookings Institution, 1994. GARTHOFF, Raymond L. *Détente and Confrontation. American-Soviet Relations from Nixon to Reagan*. 2^e éd. Washington, Brookings Institution, 1994.

HIXSON, Walter L., *Parting the Curtain : Propaganda, Culture, and the Cold War, 1945-1961*. New York, St Martin's Press, 1997.

OSGOOD, Kenneth. *Total Cold War. Eisenhower's Secret Propaganda Battle at Home and Abroad*. Lawrence, University Press of Kansas, 2006.

PUDDINGTON, Arch. *Broadcasting Freedom : The Cold War Triumph of Radio Liberty and Radio Free Europe*. 2^e éd. University Press of Kentucky, 2003.

ROBERTS, Jeoffrey. *Stalin's Wars: From World War to Cold War, 1939-1953*. Yale University Press, 2007.

SAUL, Norman. *Friends or Foes? The United States and Soviet Russia, 1921-1941*. Lawrence, University Press of Kansas, 2006. SAUL, Norman. *War and Revolution. The United States and Russia, 1914-1921*. Lawrence, University Press of Kansas, 2001. SAUL, Norman. *Concord and Conflict. The United States and Russia, 1867-1914*. Lawrence, University Press of Kansas, 1996. SAUL, Norman. *Distant Friends. The United States and Russia, 1763-1867*. Lawrence, University Press of Kansas, 1991.

SCHWEIZER, Peter. *Reagan's War. The Epic Story of His Forty-Year Struggle and Final Triumph over Communism*. Doubleday, 2002. Voir aussi : KENGOR, Paul. *The*

PAR-DELÀ LE MUR

- Crusader. Ronald Reagan and the Fall of Communism*, Harper Perennial, 2007.
- SHAW, Tony. *Hollywood's Cold War*. Edinburgh University Press, 2007.
- WESTAD, Odd Arne. *The Global Cold War. Third World Interventions and the Making of our Time*. Cambridge University Press, 2005.
- WHITFIELD, Stephen J. , *The Culture of the Cold War*. 2^e éd. Johns Hopkins University Press, 1996.
- ZUBOK, Vladislav. *A Failed Empire. The Soviet Union In The Cold War From Stalin To Gorbachev*. Chapel Hill, University Of North Carolina Press, 2007.

La culture de guerre froide en URSS

- BALL, Alan M. *Imagining America : Influence and Images in Twentieth-Century Russia*. Rowman & Littlefield, 2003.
- BECKER, Jonathan A. *Soviet and Russian Press Coverage of the United States: Press, Politics, and Identity in Transition*. 2^e éd. New York, St. Martin's Press, 2002.
- BROOKS, Jeffrey. *Thank you comrade Stalin ! Soviet Public Culture from Revolution to Cold War*. Princeton University Press, 2000.
- CAUTE, David. *The Dancer Defects. The Struggle for Cultural Supremacy During the Cold War*. Oxford University Press, 2005.
- DAVIES, Sarah. *Popular Opinion in Stalin's Russia. Terror, Propaganda and Dissent, 1934-1941*. Cambridge University Press, 1997.
- EBON, Martin. *Soviet Propaganda Machine*, McGraw-Hill, 1987.
- ENGLISH, Robert D. *Russia and the Idea of the West. Gorbachev, Intellectuals, and the End of the Cold War*. New York, Columbia University Press, 2000.
- FATEEV, A.V. *L'image de l'ennemi dans la propagande soviétique, 1945-1954*. Moscou, 1999.
- GORSUCH, Ann, *Youth in Revolutionary Russia. Ethusiasts, Bohemians, Delinquents*. Indiana University Press, 2000.
- GROUCHINE, B.A. *Quatre vies de la Russie dans le miroir des sondages d'opinion. Deuxième vie : l'époque de Brejnev, 1 et 2*. Moscou, 2004, 2006.
- GOLOUBEV, A.V., dir. *La Russie et le monde dans un miroir. Travaux sur l'histoire des représentations (1) et (2)*. Moscou, 2000, 2002.
- GOLOUBEV, A.V., dir. *La Russie et l'Occident. La formation de stéréotypes dans la conscience de la société russe de la première moitié du 20^e siècle*. Moscou, 1998.
- GOUDKOV, Lev. *L'identité négative. Articles de 1997-2002*. Moscou, 2004.
- IVANIAN, Edouard. *Quand parlent les muses. Histoire des relations culturelles russo-américaines*. Moscou, 2007.
- JUDT, Tony et LACORNE, Denis, dir. *With Us or Against Us. Studies in Global Anti-Americanism*, Palgrave / CERI, 2005.
- KENEZ, Peter. *The Birth of the Propaganda State: Soviet Methods of Mass Mobilization, 1917-1929*. Cambridge University Press, 1985.
- LAWTON, Anna, dir., *The Red Screen : Politics, Society, Art in Soviet Cinema*. Routledge, 1992.

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

McKENNA, Kevin J. *All the Views Fit to Print : Changing Images of the U.S. in Pravda Political Cartoons, 1917-1991*. New York, Peter Lang, 2001.

MICKIEWICZ, Ellen. *Split Signals. Television and Politics in the Soviet Union*. Oxford University Press, 1988.

RICHMOND, Yale. *Cultural Exchange and the Cold War : Raising the Iron Curtain*. Pennsylvania State University Press, 2003.

SHIRAEV, Eric et ZUBOK, Vladislav. *Anti-Americanism in Russia : From Stalin to Putin*. New York, Palgrave, 2000.

SHLAPENTOKH, Dmitry. « Utopia and Reality : An Image of the United States in Russian Liberal and Radical Publications (end of the 19th to the beginning of the 20th Century) » in : SALZMAN, Jack, dir. *Prospects. An Annual of American Cultural Studies*. Cambridge University Press, 24, 1999, p.491-520.

SHLAPENTOKH Vladimir. *Soviet Cinematography 1918-1991. Ideological conflict and Social reality*. New York, Aldène de Gruyter, 1993.

SHLAPENTOKH, Vladimir. *The Public and Private Lives of Soviet Citizens : Changing Values in Post-Stalin Russia*. Oxford University Press, 1989.

SHLAPENTOKH, Vladimir. « The Changeable Soviet Image of America » in : THORNTON, T., dir. *The Annals of the American Academy of Political and Social Science. Anti-americanism : Origins and Context*. Newbury Park, Sage Publications, 1988. Vol. 497, p.157-171

SIRINELLI, Jean François et SOUTOU, Georges-Henri dir. *Culture et guerre froide*. Paris, PUPS, 2008.

STITES, Richard, *Russian popular culture. Entertainment and society since 1900*. Cambridge University Press, 1992.

VAÏL, Pierre et GENIS, Alexandre. *Les années 1960. L'univers de l'homme soviétique*. Moscou, 2001.

YURCHAK, Alexei. *Everything was forever, until it was no more. The last soviet generation*, Woodstock, Princeton University Press, 2006.

Biographies, mémoires, récits journalistiques

AFANASSIEV, Viktor. *Le quatrième pouvoir et quatre Secrétaires généraux. À la Pravda de Brejnev à Gorbatchev*. Moscou, 1994.

ARBATOV, Georgui. *L'homme du système*. Moscou, 2002.

BACON, Edwin et SANDLE, Mark, dir., *Brezhnev Reconsidered*. Palgrave Macmillan, 2002.

BOVINE, Alexandre. *Le 20^e siècle comme une vie. Mémoires*. Moscou, 2003

CHELIUDKO V., *Leonid Brejnev dans les souvenirs, les réflexions, les jugements*. Rostov, 1998.

DANILOFF, Nicholas. *Of Spies and Spokemen. My life as a Cold War Correspondant*. University of Missouri Press, 2008.

DOBRYNIN, Anatoly F. *In Confidence : Moscow's Ambassador to America's Six Cold War Presidents (1962-1986)*. New York, Times Books, 1995.

PAR-DELÀ LE MUR

DODER, Dusko. *Shadows and Whispers : Power Politics Inside the Kremlin from Brezhnev to Gorbachev*. New York, Random House, 1986.

EFIMOV, Boris. *Dix décennies. Ce que j'ai vu, vécu, enduré, retenu*. Moscou, 2000.

GARTHOFF, Raymond. *A Journey through Cold War. A Memoir of Containment and Coexistence*. Washington, the Brookings Institution, 2001.

GRINEVSKI, Oleg. *La rupture. De Brejnev à Gorbatchev*. Moscou, 2004.

ISRAELIAN, Viktor, *Sur les fronts de la guerre froide. Notes d'un ambassadeur soviétique*. Moscou, 2003.

KORNIENKO G., AHROMEYEV S. *Avec les yeux d'un maréchal et d'un diplomate. Regard critique sur la politique étrangère de l'URSS avant et après 1985*. Moscou, 1992.

LORRAIN, Pierre. *L'évangile selon Saint Marx : la pression idéologique dans la vie quotidienne en URSS*. Paris, Belfond, 1982.

MAÏSOURIAN, Alexandre. *Un autre Brejnev*. Moscou, 2004.

MLETCHINE, Leonid, *Andropov*. Moscou, 2006. Du Même : *Brejnev*, 2005.

SATTER, David. *Age of delirium. The Decline and Fall of the Soviet Union*. New York, Knopf, 1996.

SHASHA, Dennis et SHRON, Marina. *Red Blues. Voices from the Last Wave of Russian Immigrants*. Holmes & Meier, 2002.

SHEVCHENKO, Arkady N. *Breaking with Moscow*. New York : A. Knopf, 1985. Voir aussi les mémoires de son fils Gennadi, parfois très dur avec son père : *La fuite des corridors du MID. Le destin du transfuge du siècle*. Moscou, 2004.

SMITH, Hedrick. *Les Russes. La vie de tous les jours en Union soviétique*. Paris, Belfond, 1976.

TAUBMAN, William. *Khrushchev. The Man and His Era*. New York, W.W.Norton and Company, 2003

ZORINE, Valentin. *Du nouveau sur du connu*. Moscou, 2000.

Annexes

Films américains en URSS

Sources : revue *Nouveaux films*, Rosinformkino, CALIM. Dans le box-office (BO), les films à grand succès ont entre 70,4 (1980) et 24,1 millions de spectateurs (1984) ; les films à moyen succès ont entre 28,9 (1976) et 18,2 millions de spectateurs (plusieurs années). Le signe « ? » indique que les chiffres n'ont pas été trouvés / mentionnés (film apriori en dehors des trois catégories précédentes). + signifie absence de données nationales. La mention d'un pays, par exemple, le Mexique en 1975), indique un pays dont le film est en tête du box-office cette année. J'en donne le nombre de spectateurs, en millions, et le nombre de copies. Les titres des films sont donnés dans leur version originale. Abréviations : TV : Téléfilm ; DOC : film documentaire. Genres : A : aventures. AM : film animalier. AN : dessin animé. AW : film pacifiste. C : comédie. CD : comédie dramatique. DF : film-catastrophe. D : drame. F : fantastique. FF : film féministe. H : film historique. Ho : film d'horreur (quelques éléments). M : film musical. PT : thriller politique. S : satire. SF : science-fiction. T : thriller. W : western.

1975. Mexique (91,4/1988)

	Titre	Sortie	Réalisateur / scénariste	BO / copies	Genre
1	<i>The Day of the Dolphin</i>	1973	Mike Nichols / Buck Henry	26,2 / 996	AM, PT
2	<i>How to steal a million</i>	1966	William Wyler / Harry Kurnitz	24,6 / 1185	C
3	<i>My Darling Clementine</i>	1946	John Ford / Winston Miller	+	W
4	<i>O Lucky Man !</i>	1973	Lindsay Anderson / David Sherwin	+	S
5	<i>When the Legends Die</i>	1972	Stuart Millar / Robert Dozier	+	W

1976. Égypte (61/1299)

1	<i>Alice doesn't live here anymore</i>	1974	Martin Scorsese / Robert Getchell	?	D, FF
2	<i>The Great Race</i>	1965	Blake Edwards / Arthur A. Ross	38,8 / 1361	C
3	<i>Around the World in 80 days</i>	1956	Michael Anderson / John Farrow, S.J.Perelman, James Poe	+	A
4	<i>Conrack</i>	1974	Martin Ritt / Irving Ravetch	+	D
5	<i>Lovin' Molly</i>	1974	Sidney Lumet / Stephen Friedman	+	D
6	<i>A King in New York UK</i>	1960	Charlie Chaplin	+	C
7	<i>The Circus</i>	1938	Charlie Chaplin	+	C

PAR-DELÀ LE MUR

1977. Mexique (38,4/891)

1	<i>Benji</i>	1974	Joe Camp	+	AM
2	<i>Harry and Tonto</i>	1974	Paul Mazursky / Josh Greenfeld	?	CD
3	<i>Lust for Life</i>	1956	Vincente Minnelli/Norman Corwin	+	D
4	<i>Living Free</i>	1972	Paul Couffer/Millard Kaufman	+	AM
5	<i>A raisin in the sun</i>	1961	Daniel Petrie / Lorraine Hansberry	+	D
6	<i>White line fever</i>	1975	Jonathan Kaplan/Ken Friedman	+	A
7	<i>The Gold Rush</i>	1925	Charlie Chaplin	+	C
8	<i>The golden voyage of Sinbad</i>	1973	Gordon Hessler / Brian Clemens	37,8 / 1034	F
9	<i>Limelight</i>	1952	Charlie Chaplin	?	CD
10	<i>Requiem for a heavyweight</i>	1962	Ralph Nelson/Rod Sterling	+	D
11	<i>The 7th voyage of Sinbad</i>	1958	Nathan Juran/Ken Ko	37,8 / 750	F

1978. Italie (60/1000)

1	<i>Cleopatra</i>	1963	Joseph L. Mankiewicz / Sidney Buchman	329/873	H
2	<i>The Front</i>	1976	Martin Ritt / Walter Bernstein	+	S
3	<i>Blue Water, White Death</i> DOC	1971	Peter Gimble, James Lipscomb	+	AM

1979. Italie (52,1/786)

1	<i>The Vikings</i>	1958	Richard Fleischer / Dale Wasserman, Calder Willingham	?	H
2	<i>Le retour de Robin des Bois (film non identifié)</i>	?	?	?	?
3	<i>Fun with Dick and Jane</i>	1977	Ted Kotcheff / Jerry Belson	22,1 / 653	C
4	<i>Stunts</i>	1977	Mark Lester / Barney Cohen	41,9 / 803	T
5	<i>Song without End</i>	1960	Charles Vidor, George Cukor / Oscar Millar	+	M, H
6	<i>The Chase</i>	1966	Arthur Penn / Lillian Hellman	?	D
8	<i>The Domino Principle</i>	1977	Stanley Kramer / Adam Kennedy	+	PT

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

1980. France (41,3/788)

1	<i>West Side story</i>	1961	Robert Wise, Jerome Robbins / Ernest Lehman	?	M
2	<i>Harry and Walter go to New York City</i>	1976	Mike Rydell / John Byrum, Robert Kaufman	?	C
3	<i>Capricorn one</i>	1978	Peter Hyams	?	T
4	<i>Black Market Baby</i> TV	1977	Robert Day / Andrew P. Marin	?	D
5	<i>Cactus Flower</i>	1969	Gene Saks / I.A.L.Diamond	?	C

1981. Inde (40,1 / 978)

1	<i>Hugo the Hippo (avec Hongrie)</i>	1976	Bill Feigenbaum / Thomas Baum	?	AN
2	<i>The Deep</i>	1977	Peter Yates/Tracy K. Wynn	?	A
3	<i>3:10 to Yuma</i>	1957	Delmer Daves/Halsted Welles	?	W
4	<i>The China Syndrome</i>	1979	James Bridges/T.S.Cook, Mike Gray	S,	DF
5	<i>Obsession</i>	1976	Brian de Palma/Paul Schrader	?	T
6	<i>Orca</i>	1977	Michael Anderson/Sergio Donati	33/672	A, Ho
7	<i>Three days of the Condor</i>	1975	Sydney Pollack/Daniel Rayfiel, Lorenzo Semple Jr.	?	PT
8	<i>The Notorious Landlady</i>	1962	Richard Quine/Blake Edwards, Larry Gelbart	?	C

1982. Yougoslavie (37,6 / 545), Suisse (33,2 / 867)

1	<i>Hangar 18</i>	1980	James L. Conway / Tom Chapman, Steven Thornlay	+	SF
2	<i>The Great Brain</i>	1978	Sid Levin / Alan Cassidy	?	C
4	<i>Alambrista !</i>	1977	Robert M. Young	?	D
5	<i>Bobby Deerfield</i>	1977	Sydney Pollack / Alvin Sargent	+	D
6	<i>Kramer vs. Kramer</i>	1979	Robert Benton	+	D
7	<i>The Magic of Lassie</i>	1979	Don Chaffey / Jean Holloway	+	AM
8	<i>And justice for all</i>	1979	Norman Jewison / Valerie Curtin	?	S
9	<i>The stunt man</i>	1980	Richard Rush / Lawrence B. Marcus	23,9 / 681+	D
10	<i>Hurricane</i>	1979	Jan Troell / James N. Hall	25,3 / 679	DF
11	<i>Pepe</i>	1960	George Sidney / Claude Binyon	+	M, C

PAR-DELÀ LE MUR

1983. Italie (56 / 1142)

1	<i>Going in style</i>	1979	Martin Brest	?	C
2	<i>Treasure of the Yankee zephyr</i> TV/AU	1981	David Hemmings	29 / 771	A
4	<i>The Fantastic Seven</i>	1982	John Peyser	30,4 / 680	A
5	<i>The Salamander</i>	1981	Peter Zinner	?	PT
6	<i>Tribute</i>	1980	Bob Clark / Bernard Slade	?	D

1984. Inde (60,9 / 1103)

1	<i>Absence of malice</i>	1981	Sydney Pollack / Kurt Luedtke	?	D
2	<i>The verdict</i>	1982	Sidney Lumet / David Mamet	?	D
3	<i>Legend of the Wild</i>	1981	Brian Russell ?	?	W
4	<i>All quiet on the western front</i> TV	1979	Delbert Mann / Paul Monash	?	AW
5	<i>The prince and the pauper</i> TV	1977	Richard Fleischer / Berta Dominguez	?	D
6	<i>The hound of the Baskervilles</i>	1983	Douglas Hickox / Charles Pogue	?	T
7	<i>Tootsie</i>	1982	Sydney Pollack	34,8 / 1001	C
8	<i>Spartacus</i>	1960	Stanley Kubrick / Dalton Trumbo	28,2 / 1171	H

1985. États-Unis (35,9 / 709)

1	<i>Going in style</i>	1979	Martin Brest	?	C
2	<i>Treasure of the Yankee zephyr</i> TV/AU	1981	David Hemmings	29 / 771	A
4	<i>The Fantastic Seven</i>	1982	John Peyser	30,4 / 680	A
5	<i>The Salamander</i>	1981	Peter Zinner	?	PT
6	<i>Tribute</i>	1980	Bob Clark / Bernard Slade	?	D

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

Films soviétiques à présences américaines

Pour les films grand écran, les informations sont pour la plupart tirées des catalogues annotés du Gosfilmofond de Russie. VE : Visa d'exploitation (date de sortie non déterminée).

1974	Titre	1 ^e diffusion	Studio	Scénariste(s)	Réalisateur
1	<i>Le choix de la cible</i>	23/02/1976	Mosfilm	D.Granine, I.Talankine	I.Talankine
2	<i>Cher petit garçon</i>	24/11/1975	Mosfilm	S.Mikhalkov,	S.Stefanovitch A.Stefanovit
3	<i>Moscou, mon amour</i>	17/10/1974	Mosfilm / Japon	E.Radzinski, T.Kasikoura	A.Mitta
4	<i>L'étourneau et la lyre</i>	Non sorti (première en 1996)	Mosfilm / RDA / Tchécoslovaquie.	Aleksandrov, A.Lapchine, N.Pekel'nik	G.Aleksandrov
5	<i>Eh, vous les cow-boys !*</i>	10/05/1976	Kazakhstan	Neggo	A.Karsakbaev

1975	Titre	1 ^e diffusion	Studio	Scénariste(s)	Réalisateur
1	<i>La fuite de Mr Mac Kinley</i>	08/12/1975	Mosfilm	L.Leonov	M.Chveitser
2	<i>L'attaquant de la strato- sphère</i>	28/03/1977	Gorki	V.Aksenov I.Magui- ton	
3	<i>Mark Twain est contre</i>	?/ ?/1975	Moldavie / Sverdlovsk	?	M.Grigoriev
4	<i>Smoke et l'enfant</i>	?/ ?/1975	Lituanie	R.Valabas, P.Morkus	R.Valabas
5	<i>Le temps n'attend pas</i>	?/ ?/1975	Belarusfilm	(d'après Jack Lon- don)	V.Tchetverikov

PAR-DELÀ LE MUR

1976	Titre	1 ^e diffusion	Studio	Scénariste(s)	Réalisateur(s)
1	<i>...et d'autres personnalités officielles</i>	09/11/1976	Lenfilm	A.Gorokhov	S.Aranovitch
2	<i>L'oiseau bleu</i>	03/01/1977	Lenfilm / Fox	A.Kapler, H.Whitmore, A.Hays	G.Cukor
3	<i>La troisième face de la médaille</i>	17/10/1977	Kazakhfil'm	S.Aleksandrov	N.Janturin, G.Jaïkanov
4	<i>Vie et mort de Ferdinand Luce</i>	07/02/1977 (1-2), 17/03/1977 (3-4)	Mosfilm	Iou.Semionov	A. Bobrovski

1977	Titre	1 ^e diffusion	Studio	Scénariste(s)	Réalisateur
1	<i>La baie du bonheur</i>	22/04/1978	Azerbaïdjan	G.Mdivani, E.Kouliev	E.Kouliev
2	<i>Dialogue</i>	?/ ?/1977	Mosfilm	S.Kolosov, M. Gromov	I. Mendjericki, S.Kolosov
3	<i>Les émissaires diplomatiques rouges</i>	11/10/1977	Odessa	E.Volodarski, A.Prelovski	V.Novak
4	<i>Nuit sur le Chili</i>	17/05/1977	Mosfilm	S.Alarcon, S.Moukhine	S.Alarcon
5	<i>Le droit d'aimer</i>	11/10/1977	Dovjenko	V.Lykov	A.Slesarenko
6	<i>Tué en faisant son devoir...</i>	16/01/1978	Lenfilm	E.Volodarski	N.Rozancev
7	<i>Armé et très dangereux</i>	09/01/1978	Gorki	V.Vladimirov, P.Finn	V.Vainchtok
8	<i>Cinq secondes avant la catastrophe</i>	05/07/1978	Dovjenko	P.Popogrebski	A.Ivanov

1978	Titre	1 ^e diffusion	Studio	Scénariste(s)	Réalisateur
1	<i>Agent des services secrets</i>	VE 03/07/1978	Moldavie	M.Makljarski, I.Freïlikhman	I.Skoutelnik
2	<i>Saison de velours</i>	16/07/1979	Mosfilm / Suisse	G.Gorin, V.Pavlovitch	V.Pavlovitch
3	<i>L'aveu du pilote Pirks*</i>	14/07/1980	Tallinfilm / Pologne	M.Pesttrak, V.Valoutski	M.Pestra

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

4	<i>Les centaures</i>	29/01/1979	Mosfilm / Hongrie /Tchécoslovaquie / Colombie	V.Jalakiavitchus	V.Jalakiavitchus
5	<i>Le droit de prime signature</i>	03/11/1978	Mosfilm	M.Ryk, V.Khotoulev	V.Tchebotarev
6	<i>Tout se décide dans l'instant</i>	?/ ?/1978	Lenfilm	V.Ejov, A.Saloutski, V.Sadovski	V.Sadovski

1979	Titre	1 ^e diffusion	Studio	Scénariste(s)	Réalisateur
1	<i>Les aquanautes*</i>	11/10/1980	Gorki	S.Pavlov, I.Voznesenski	I.Voznesenski
2	<i>Les aventures d'Elektronik*</i>	?/ ?/1980	Odessa	E.Veltistov	K.Bromberg, E.Velistov
3	<i>Le service de la liquidation</i>	09/11/1980	Mosfilm	L.Juravleva	N.Velitchko
4	<i>Tir double</i>	25/08/1980	Tadjikfilm	S.Aleksandrov, E.Kotov	M.Aripov
5	<i>Le choix, premier des deux films courts</i>	VE 24/11/1980	Mosfilm	N.Burliaev	N.Burliaev

1980	Titre	1 ^e diffusion	Studio	Scénariste(s)	Réalisateur(s)
1	<i>Boomerang</i>	25/05/1981	Mosfilm / EMTO Debut	A.Lapchine	V.Prokhorov
2	<i>Un jour pour réfléchir</i>	13/03/1981	Lenfilm	A.Gorokhov	A.Baltruchaïtis
3	<i>La poupée verte (court-métrage)</i>	20/04/1981	EMTO Debut	V.Jalakiavitchus	A.Kvirikachvili
4	<i>La ligne de contrôle</i>	22/06/1981	Tadjikfilm	A.Antokolski, A.Gafarov	Iou.Azizbaev
5	<i>Rafferti</i>	?/ ?/1981	Lenfilm		S.Aranovitch, S.Nagorny
6	<i>Téhéran-43</i>	21/08/1981	Mosfilm / Suisse / Grande-Bretagne	A.Alov, V.Naumov, M.Chatrov	A.Alov, V.Naumov

PAR-DELÀ LE MUR

1981	Titre	1 ^e diffusion	Studio	Scénariste(s)	Réalisateur(s)
1	<i>La tragédie américaine</i>	?/ ?/1981	Lituanie	P.Morkus	M.Gedris
2	<i>La bague d'Amsterdam</i>	12/04/1982	Mosfilm	O.Chmelev, V.Vostokov	V.Tchebotarev
3	<i>Lune de miel en Amérique</i>	06/12/1982	Lituanie	A.Laurintchiukas	A.Grivkiavitchjus
4	<i>Sur les îles de Grenade</i>	16/11/1981	Mosfilm	G.Borovik	T.Lisician
5	<i>Les aventures de Tom Sawyer et de Huckleberry Finn</i>	?/ ?/1982	Odessa	?	V.Kroutine S.Govoroukhine
6	<i>Le chapeau</i>	18/01/82	Mosfilm	V.Tokareva	V.Kvinikhidze
7	<i>La toison d'or</i>	06/09/1982	Ouzbekfilm	D.Boulgakov, F.Faïziev	M.Aga-Mirzaev, L.Faïziev

1982	Titre	1 ^e diffusion	Studio	Réalisateur	Scénariste(s)
1	<i>Le riche et le pauvre</i>	?/ ?/1982	Lituanie	S.T.Kondrotas	A.Jebrunas
2	<i>Deux chapitres de la chronique de famille</i>	07/03/1983	Mosfilm	D.Barchtchevskij	N.Violina
3	<i>La voix de la mémoire</i>	VE 13/12/1984	Mosfilm / Dovjenko	V. Jilko	G. Nikolaev (d'après Ray Brad- bury)
4	<i>Les élus</i>	07/02/1983	Mosfilm, Sovin- film / Colombie	S.Soloviev	S.Soloviev, Al.Mikelson
5	<i>Les cloches rouges). 2 parties : Le Mexique en feu et J'ai vu la naissance d'un nouveau monde</i>	18/10/1982	Mosfilm / Grande-Bretagne / Grande-Bre- tagne	S.Bondartchouk	S.Bondartchouk, S. V.Ejov, R. Garibaña, K. Tekheda, A.Saguera
6	<i>Le vol</i>	?/ ?/1982	Ekran	L.Ptchelkin	D'après Jack London
7	<i>La chute du Condor</i>	14/05/1982	Mosfilm	S.Alarcon	S. Alarcon, V.Amlinski
8	<i>Coup d'État sur l'instruction 107</i>	02/07/1983	Ouzbekfilm	Z.Sabitoj, G.Bzarov	A.Galiev, E.Tropinin

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

9	<i>Incident dans le carreau 36-80</i>	07/12/1982	Mosfilm	M.Toumanichvili	E.Mesiatsev
10	<i>Mort au décollage</i>	14/02/1983	Mosfilm	H.Bakaev	V.Kouznetsov, A.Soloviev
11	<i>Le trust qui a sauté</i>	?/ ?/1983	Odessa	A. Pavlovski, I. Chevtsov	D'après O.Henry.
12	<i>Vladivostok, année 1918</i>	18/05/1982	Gorki	E. Gavrilov	P. Demidov
13	<i>Le retour du résident</i>	17/12/1982	Gorki	V.Dorman	O.Chmelev, V.Vostokov
14	<i>Sur d'anciens rythmes</i>	22/11/1982	Lenfilm	M.Erchov	D.Ivanov, V.Trofimov
15	<i>L'étoile et la mort de Hoakin Muriet</i>	10/05/1983	Gorki	V.Grammatikov	V.Grammatikov, A.Rybnikov, A.Timm

1983	Titre	1 ^e diffusion	Studio	Scénariste(s)	Réalisateur
1	<i>Anna Pavlova</i>	11/07/1983	Mosfilm / Grande-Bretagne	E. Lotianu	E. Lotianu
2	<i>L'arc-en-ciel lunaire*</i>	24/01/1984	Mosfilm	V.Ejov, A.Ermach	A.Ermach
3	<i>Mirage</i>	?/ ?/1984	Riga	?	Brentch, Aloiz.
4	<i>Nous venons du jazz</i>	06/06/1983	Mosfilm	A. Borodianski, K. Sakhnazarov	K. Chakhnazarov
5	<i>Le secret de la villa "Greta"</i>	23/04/1984	Mosfilm	V. Malychev, T.Lisitsian	T. Lisitsian
6	<i>Vol tendu</i>	20/04/1984	Mosfilm	V.Khotulev, V.Tchebotarev	V.Tchebotarev
7	<i>Drame parisien</i>	04/07/1984	Dovjenko	N.Machtchenko	N.Machtchenko
8	<i>Vol au-dessus de l'océan Atlantique</i>	06/01/1984	Lituanie	J.Glinskis, R.Vabalas	R. Vabalas
9	<i>Ordre est donné de prendrevivant</i>	03/05/1984	Gorki	A.Antokolski	V.Jivoloub

PAR-DELÀ LE MUR

1984	Titre	1 ^e diffusion	Studio	Scénariste(s)	Réalisateur
1	<i>Deux versions d'une collision</i>	22/07/1985	Odessa	V.Avlochenko, Iou.Gabrilov	V.Novak
2	<i>Une histoire européenne</i>	21/09/1984	Mosfilm	N.Leonov, I.Gostev	I.Gostev
3	<i>Une cargaison sans marquage</i>	04/03/1985	Dovjenko	V. Mazur	V. Popkov
4	<i>Cancan dans un jardin anglais</i>	01/05/1985	Dovjenko	V.Pidpaly, R.Sambouk	V.Pidpaly
5	<i>L'ange de bronze</i>	16/07/1984	Gorki	I.Kuznetsov	V.Dorman
6	<i>Victoire</i>	15/04/1985	Mosfilm, Sovinfilm / Finlande / RDA	V.Trounine, E.Matveev	E.Matveev
7	<i>La dernière visite</i>	?/ ?/1985	Riga	?	A.Neretnietse
8	<i>Avant de se séparer</i>	?/ ?/1985	Mosfilm	V.Chouljik	A.Kosarev
9	<i>TASS est autorisée à communiquer</i>	?/08/1984	Gorki	Iou.Semionov	V.Fokine
10	<i>Ton ciel pacifique</i>	27/07/1985	Dovjenko	A.Beliaev	V.Gorpenko, I.Chmarouk
11	<i>Victoire d'un commerçant solitaire</i>	19/10/1984	Mosfilm	S.Alarcon, A.Adabachian	S.Alarcon
12	<i>Le testament du professeur Dowell*</i>	06/08/1984	Lenfilm	L.Menaker, I.Vinogradski	L.Menaker

1985	Titre	1 ^e diffusion	Studio	Scénariste(s)	Réalisateur
1	<i>Jour de colère*</i>	09/09/1985	Gorki	A.Lapchine	S.Mamilov
2	<i>Le document « R »</i>	?/ ?/1985	Belarusfilm	?	V.Khartchenko
3	<i>Un piège double</i>	06/01/1986	Riga	A.Brentch	V.Kouznetsov
4	<i>Dymka</i>	?/ ?/1985	Kiev	I.Negreskou, N. Nebelitskaïa	I.Negreskou
5	<i>Messieurs les aventuriers</i>	VE 28/07/1989	Géorgie	A.Tchitchinadze	B.Tchheidze

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

6	<i>Le contrat du siècle</i>	03/02/1986	Lenfilm	E.Volodarski, V.Tchitchkov	A.Mouratov
7	<i>Les coordonnées de la mort</i>	17/03/1986	Gorki / Vietnam	A.Lapchine, Hoang Tik Ti	S.Gasparov, Nguyen Suan Tian
8	<i>Nous accusons</i>	24/02/1986	Dovjenko	B.Antonov, I.Mendericki	T.Levtchouk
9	<i>Voyage en solitaire</i>	12/02/1986	Mosfilm	E.Mesiatsev	M.Toumanichvili
10	<i>Le coiffeur</i>	VE 19/07/1985	Armenfilm	R.Agandjanian	V.Melkonjan
11	<i>Vol 222</i>	01/09/1985	Lenfilm	S.Mikaelian	S.Mikaelian
12	<i>La meute</i>	20/10/1986	Tallinfilm	N.Ivanov	A.Krusement
13	<i>La variante du zombie</i>	25/04/1985	Mosfilm	E.Egorov, V.Nau- mov	E.Egorov
14	<i>Le mystère de Calman</i>	10/06/1985	Mosfilm, Sovin- film / Hongrie	Iou.Nagibin	D.Palacti

Mesures du Goskino de la RSFSR pour la poursuite de l'augmentation de la vigilance politique et de la discipline.

Le document n'est pas daté, mais il a certainement été rédigé avant novembre 1977 (GARF : 546/1/1482/170-173. « Pour utilisation de service. Projet. Note manuscrite : au camarade Filippov »).

« Les acquis historiques de l'URSS et des pays socialistes, leurs succès et les initiatives pacifiques de politique étrangère suscitent une résistance active des forces impérialistes qui ralentissent la normalisation des relations internationales, tentent par tous les moyens s'immiscer dans les affaires intérieures de l'URSS, organisent des diversions de divers types, en utilisant dans ce but, en particulier, l'élargissement des liens scientifiques et techniques, et culturels. Dans les conditions actuelles, quand l'opposition idéologique de deux systèmes socio-économiques devient plus forte, et la propagande impérialiste devient de plus en plus raffinée, le cinéma soviétique est appelé à jouer un rôle important. [...] Prendre des mesures pour poursuivre le renforcement de la discipline et l'amélioration de la vigilance politique des travailleurs de l'industrie cinématographique de la RSFSR, renforcer le rôle éducatif et mobilisateur du cinéma. [...]

Prévoir dans les plans actuels et à venir la création de films de fiction et documentaires qui contribuent activement à l'éducation chez les Soviétiques d'une haute conscience communiste, qui font la propagande de l'idéologie marxiste-léniniste, du patriotisme soviétique et de l'internationalisme, qui présentent largement et pleinement sur les écrans le mode de vie soviétique. Assurer la sortie de films qui dénoncent / démasquent les actions antisoviétiques et les diversions idéologiques organisées par les cercles impérialistes, les maoïstes et les sionistes, dirigées contre l'URSS et les pays de la commu-

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

nauté socialiste, les films, consacrés à l'éducation chez les spectateurs du sentiment de vigilance et d'intransigeance envers les intrigues de la propagande bourgeoise, l'empressement à défendre les acquis du socialisme. Activement utiliser les moyens de l'art cinématographique pour la lutte contre la psychologie de la propriété privée, la cupidité, les préjugés nationalistes et religieux, contre les violations de la légalité socialiste, les normes de notre morale. Prendre les mesures indispensables pour intégrer de manière rapide dans le plan de sortie des films de 1978 les œuvres cinématographiques de la thématique mentionnée. Assurer une sortie massive et efficace sur les écrans des films sur ces thèmes.

(Point 5) Améliorer la sélection, la préparation et l'instruction des personnes envoyées à l'étranger. Ne pas autoriser l'envoi à l'étranger de personnes instables du point de vue politique et moral. Effectuer un contrôle sévère pour le respect des règles établies d'accueil des étrangers, en mettant en contact avec eux des employés politiquement préparés et vérifiés. (Point 6) Les directeurs des instituts de cinéma doivent prendre les mesures nécessaires pour que, lors de l'étude des disciplines du cycle sociopolitique une grande attention soit portée à la critique des normes bourgeoises, la dénonciation des inventions mensongères des « soviétologues » étrangers, y compris sur le cinéma soviétique ».

Décret du CC du PCUS sur l'amélioration de la production et projection des films pour les enfants et les adolescents.

Document daté du 27 octobre 1981. Source : *Le PCUS dans les résolutions et décisions des congrès, conférences et plénums du CC*. Volume 14 : 1980-1981. Moscou, 1982, p.508-513.

« Dans le contexte actuel, il devient urgent de prendre des mesures complémentaires pour améliorer la qualité des films destinés aux jeunes générations. L'attention fut plusieurs fois attirée sur la nécessité d'améliorer leur projection. En pratique, le potentiel idéologico-artistique du cinéma soviétique n'est pas toujours utilisé de manière logique ni avec un but précis. Les moyens de son influence esthétique et pédagogique, des problèmes aussi importants que l'orientation morale et sociale du futur citoyen, la prise de conscience par celui-ci de son devoir et de sa responsabilité devant la société, le collectif, ne trouvent pas, parfois, d'adaptation réussie au cinéma. On crée peu de films qui racontent aux enfants et aux adolescents la beauté et le grand mérite du travail. Croît la nécessité d'œuvres qui formeraient activement la qualité de véritables patriotes-internationalistes, montreraient dans une forme

PAR-DELÀ LE MUR

accessible et expressive nos acquis dans le domaine de la construction du communisme, dévoileraient le sens de la lutte de classe entre le monde du socialisme et le monde du capitalisme, démasqueraient les intrigues des incendiaires de guerre. Les jeunes spectateurs manquent aujourd'hui d'un héros qui leur servirait de modèle, d'un homme convaincu et courageux, qui les attirerait par la vertu de ses sentiments et de ses actes, prêt à tout au nom du peuple. Les adolescents et les enfants rencontrent de plus en plus rarement des personnages intéressants et convaincants parmi les personnes de leur âge, au sein des pionniers et des membres du komsomol. Dans toute une série de films et de téléfilms, le monde des adultes est montré sous une forme très appauvrie et parfois irrespectueuse. La jeunesse subit une mauvaise influence suite au comportement dissolu et à l'apparence extérieure relâchée de certains personnages, leur discours et leur manière de se tenir. [...] La production de films pour les enfants suppose la mobilisation de meilleures forces artistiques ; toutefois, une telle approche n'est pas pratiquée par tous les studios, loin s'en faut. Plusieurs longs métrages, à cause d'une réalisation et d'un jeu médiocres, de mauvais choix dans la mise en scène et dans la musique ne rencontrent pas le succès escompté auprès de jeunes spectateurs. Le studio Gorki ne remplit pas toujours ses missions premières.

[...] Le CC décrète : le Goskino, le Gosteleradio et l'Union des cinématographes doivent surveiller la sortie des films et les émissions destinés aux enfants et aux adolescents – cela doit être l'une de leurs missions premières. Les œuvres cinématographiques doivent contribuer à la formation chez les enfants et les adolescents de meilleurs traits de caractère et d'une attitude consciencieuse envers le travail, aider à un bon choix de carrière. L'art cinématographique, en s'adressant aux pages héroïques de la révolution, à la glorieuse bataille contre le fascisme, en dévoilant les intrigues des ennemis de la paix et du socialisme, est appelé à transmettre au jeune citoyen l'image d'un combattant des idéaux communistes, d'un patriote et d'un internationaliste, de défenseur fort et courageux de sa patrie. [...] Obliger le Goskino d'URSS à améliorer le travail pour la sortie de films pour les enfants et les jeunes, divers quant à leur genre et thématique, améliorer leur qualité idéologico-artistique ».

L'organisation de la Marche de la Paix en 1982.

Source : RGASPI : 1m/95/232. N.d. (janvier 1982 ?). Les folios sont indiqués. Les passages soulignés ont été conservés.

« Il serait bon de l'organiser pendant trois mois, de juin à août, après la fin du XIX^e Congrès du VLKSM et terminer vers le jour de la rencontre de la jeu-

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

nesse des pays européens en septembre en Hollande.

Travail préparatoire : poursuivre l'envoi de lettres de protestations, de cartes postales à l'adresse des ennemis de la paix, de la détente, du désarmement (leur quantité minimale doit être supérieure aux campagnes analogues pour d'autres pays), les publications et les débats dans la presse du komsomol des propositions des jeunes gens et des jeunes filles du projet d'adresse à la jeunesse du monde pour sa confirmation lors du XIX^e congrès du VLKSM. Il me semble que la marche de la paix doit se tenir sous le slogan « Nous ne laisserons pas triompher les forces destructrices de la guerre » (f.11-12).

POINT 1. Le succès de l'entreprise tient aux moments suivants :

- elle doit être **grandiose**, territorialement parlant, la masse, l'excitation et le niveau de participation de la direction ;
- elle doit être **représentative**, au sens de participation de **toutes** les couches de la société, si possible sans se fondre dans une masse uniforme.
- elle doit être **riche quant à son contenu par des détails** de caractère émotionnel et rationnel ;
- elle doit être perçue quant à son origine comme **spontanée**, apparue dans un ou deux endroits à l'initiative de collectifs et d'organisation particuliers, et reprise par le peuple dans son entier.

– elle doit apparaître dans des points **éloignés de Moscou**, afin que, après un certain temps, en grandissant, converger sur Moscou et se déverser en une **manifestation de plusieurs heures** sur le boulevard circulaire (*Sadovoe koltso*) en direction de la Place rouge.

POINT 2. Le début peut être organisé par les organes sur le lieu du *soubbotnik*¹ (mais pas national) de la Fondation pour la paix. C'est justement l'argent recueilli par les *soubbotniki* qui pourraient servir de financement de toute l'entreprise. Les initiateurs de ces *soubbotniki* pourraient être les organisations du komsomol lors de leurs conférences.

POINT 3. L'idée de la marche pourrait naître d'une quelconque lettre ouverte d'une mère qui a plusieurs enfants adressée au nom du président du Soviet suprême. La mère s'inquiète pour ses enfants, la mère s'adresse à l'homme qui a le plus d'autorité dans le pays avec la question : est-ce qu'il y aura bien une guerre ? Comment arrêter sa menace ? Comment sauver les enfants ? La réponse aurait pu être, sans le dire ouvertement, une incitation à l'idée de la marche. Une marche de mères justement, et en général de mères vieilles et jeunes, de veuves, de filles de pères tués pendant la guerre.

POINT 4. Le flot de lettres à la presse, provoqué par la lettre de la mère et la

¹ Le « soubbotnik » vient du mot « soubbota » (samedi en russe) et désigne les journées normalement chômées où l'on doit travailler bénévolement « pour redresser la nation ».

PAR-DELÀ LE MUR

réponse pourrait être une **reconnaissance du terrain** avant la marche. Qu'on se souvienne d'abord dans les lettres comment sur telle ville se sont acharnés les envahisseurs, comment au cours de la Grande Guerre patriotique on s'est battus quelque part, on est mort, etc. puis, il faut que des pages des journaux cela se déverse **dans la rue**, d'abord d'une ou deux puis d'une dizaine de villes. Et c'est parti. Qu'une ville envoie une délégation dans une ville voisine, et de là, dans la suivante, et que tous marchent vers Moscou (f.11-13)

POINT 5. Ne sont pas exclues au niveau local les lettres adressées à des **organes étrangers, la presse**, adressées à des **citoyens** (des villes jumelées), **aux peuples**. Personne, en dehors de la chancellerie de Reagan ne sait rien des lettres à Reagan reproduites à la KP (*pod kopirkou KP*). Les lettres doivent provenir de Soviétiques simples aux simples gens d'Amérique, d'Angleterre, de France, de RFA, etc. Le flot doit être dirigé dans la presse, les revues, la télévision, dans les organes libéraux-bourgeois des médias de masse démocratiques qui sont susceptibles de les publier. Si parmi les dizaines de milliers de lettres une dizaine de journaux en publie quelques-unes, c'est déjà quelque chose.

POINT 6. Il faut des **slogans amicaux** adressés aux habitants des pays occidentaux : « Les Américains, nous vous aimons, nous ne voulons pas vous attaquer », « Les Américains, devenons amis », etc. En même temps, il faut des slogans d'avertissement, de dénonciation risible de milieux militaires concrets, entreprises, corporations, hommes politiques. Pourquoi ne pas organiser un procès de Cohen, l'inventeur de la bombe à neutrons² ? Il faut ranimer toute **l'expérience historique** des masses populaires pour repousser la réaction impérialiste (la réponse à Ketzon, etc.).

POINT 7. Il faut réfléchir à la **participation de l'Armée dans la marche**. Je suis convaincu qu'une photographie d'un groupe de soldats soviétiques avec un slogan pour la paix fera le tour de nombreux journaux.

POINT 8. À la suite de la marche, on pourrait réunir **une commission spéciale du Soviet suprême d'URSS** qui aurait pu faire le bilan de la participation à la marche de millions, aurait montré sa capacité à satisfaire les exigences du peuple, se serait adressée à l'ONU.

POINT 9. Lors de la marche même à Moscou, il faudrait que marchent sépa-

² Samuel Cohen (né en 1921), physicien américain.

³ Le dossier contenant la note comporte une brochure publicitaire de la pièce Demain (Zavtra), sur un scénario de K.Pogapenko, d'après la pièce de K.Tchandor « Après la bombe à hydrogène », dont « l'action se passe sur la Terre, hier, aujourd'hui et demain ». À souligner que « le spectacle utilise des extraits des compositions des groupes Pesniary (URSS), Space (France), Pink Floyd (Grande-Bretagne) (f.23).



LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

rément les mères avec leurs poussettes, les vétérans, les soldats, les ouvriers, les paysans. Il faut attirer les théâtres qui pendant l'affaire joueraient des pièces antimilitaires³.

POINT 10. On peut, d'ailleurs, **organiser à la télévision un festival d'art antimilitaire**, des spectacles de professionnels à ceux des amateurs, des étudiants, des représentations de groupes. Pourquoi ne pas **inviter des groupes de rock occidentaux** qui se prononcent pour la paix, de mettre au point des prix aux groupes et aux personnes impliquées dans l'art. (f.14) [...] 25% doivent être des kolkhoziens ; 15% des étudiants, des écoliers des grandes classes, des étudiants des écoles techniques et professionnelles. Près de 40%, des représentants de la classe ouvrière, des *oudarniki* de la production [...]. Les moins de vingt ans : 100-110 personnes ; 21-28 ans : 120-130 ; les plus de 28 ans : 50-60 (f. 15-16) ».





Index des noms

A

ADAMAÏTIS, Regimantas, 107
 ALARCON, Sebastian, 155, 294, 296
 ALEKSANDROV, Grigori, 43, 56, 291
 ALEKSANDROV-AGENTOV, Andreï, 19, 123, 128
 ALLEN, Woody, 81
 ALLENDE, Salvador, 94
 ANDERSEN, John, 122
 ANDROPOV, Iouri, 19, 28, 50, 118, 120, 121,
 123, 125, 140, 153, 166, 188, 221, 256,
 261, 273, 274, 275
 ARBATOV, Guéorgui, 19, 66, 129, 204, 269
 ASIMOV, Isaac, 79

B

B.B.KING, 218, 270
 BANIONIS, Donatas, 94
 BASILACHVILI, Oleg, 90
 BAUM, Lyman Frank, 52
 BEECHER-STOWE, Harriet, 79
 BELMONDO, Jean-Paul, 244
 BERNSTEIN, Carl, 95
 BERNSTEIN, Robert, 152
 BIALER, Seweryn, 125
 BLATOV, Anatoli, 128
 BOROVIK, Genrikh, 19, 77, 144, 294
 BOUKOVSKI, Vladimir, 129
 BOVINE, Alexandre, 19, 73, 123, 135, 145,
 146, 195, 199
 BRADBURY, Ray, 79
 BREJNEV, Leonid, 19, 20, 29, 50, 51, 53, 55, 57,
 73, 114, 115, 117, 119, 120, 122, 124, 125,
 126, 128, 129, 131, 141, 145, 166, 168,
 187, 188, 209, 214, 228, 256, 265, 266,
 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 284
 BRONEVOÏ, Leonid, 56, 92, 112

BRONSON, Charles, 69
 BRUBECK, Dave, 218
 BRZEZINSKI, Zbigniew, 131
 BUDRAÏTIS, Iouozas, 107
 BUSH, George (père et fils), 44, 262, 263, 276,
 277
 BYRD, Robert C., 144

C

CAGNEY, James dit Jimmy, 217
 CARTER, James Earl dit Jimmy, 29, 62, 65, 69,
 80, 96, 119, 129, 132, 133, 151, 184, 196,
 208, 213, 220, 225, 267, 268, 269, 270, 271
 CATHERINE II, 39
 CHAÏDAEV, M., 172
 CHAOURO, Vassili, 19, 114, 162
 CHASE, James H., 93
 CHEÏNINE, Lev, 55
 CHEVTCHENKO, Arkadi, 269
 CHTCHARANSKI, Anatoli, 269
 CHURCHILL, Winston, 9, 105, 125
 CLARK, Ray, 84
 CLIBURN, Van, 49, 83
 CONOVER, Willis, 237
 COOPER, Fenimore, 79, 198
 COOPER, Kent, 213
 CORTRIGHT, David, 185

D

DAHL, Roald, 79
 DANTCHEV, 133
 DAVIS, Hunter, 237
 DEMITCHEV, Pierre, 19, 114
 DEREVIANKO A., 167, 169
 DMITRIEV, Viktor, 138

PAR-DELÀ LE MUR

DOBRYNINE, Anatoli, 122, 125, 151, 256, 267, 271
 DODGE, Mary, 79
 DONATAS, Banionis, 94
 DORMAN, Veniamin, 156
 DOS PASSOS, John, 79
 DREISER, Theodor, 71, 78, 79, 198
 DUKE ELLINGTON, 109
 DULLES, Allen, 57

E

EFIMOV, Boris, 69, 131, 145
 EISENHOWER, Dwight, 23, 47, 112
 ELTSINE, Boris, 263
 EPICHEV, Alexandre, 19, 114
 ERMACH, Filipp, 19, 157, 160, 162

F

FAIRBANKS, Douglas, 43
 FAULKNER, William, 71
 FITZGERALD, Francis, 71
 FOMITCHEV, Vassili, 67, 131
 FONDA, Jane, 65, 106
 FORD, Gerald, 28, 51, 96, 157, 185, 265, 266, 267
 FOSTER, Jodie, 69

G

GAGARINE, Iouri, 219, 239
 GAÏDAR, Arkadi, 239
 GANSOVSKI, Sever, 107
 GARDNER, Ava, 106
 GODOUNOV, Alexandre, 105, 270
 GONTCHAROFF, Nicholas, 183
 GOODMAN, Benny, 49
 GORBATCHEV, Mikhaïl, 21, 28, 29, 145, 152, 173, 257, 260, 261, 263, 277, 278
 GORBATCHEV, Nikolaï, 75
 GRETCHKO, Andreï, 50
 GRICHINE, Viktor, 113, 138
 GROMYKO, Andreï, 19, 116, 117, 118, 120, 121, 122, 124, 126, 128, 130, 143, 153, 265, 266, 268, 269, 272, 274, 276, 277, 278

H

HAIG, Alexander, 272

HAILEY, Arthur, 258
 HAMMER, Armand, 65, 271, 272, 277
 HARTE, Bret : 92
 HEINLEIN, Robert, 150
 HEMINGWAY, Ernest, 48, 78, 79
 HENDRIX, Jimi, 169
 HITLER, Adolf, 44, 140, 240, 254
 HOFFMANN, Dustin, 69

I

IAKOVLEV, Alexandre, 71, 145
 IAKOVLEV, Nikolaï, 71, 140, 221
 IGNATENKO, Valeri, 166
 ILF, Ilya, 43
 IVANIAN, Edouard, 71, 107, 199

J

JACKSON, Henry (et amendement Jackson-Vanik), 28, 51, 65, 208, 265, 266
 JJENOV, Guèorgui, 102
 JOPLIN, Scott, 109
 JOUKOV, Iouri, 19, 43, 204

K

KAISER, Robert, 184
 KAZANTSEV, Alexandre, 54
 KENNEDY, Edward, 65, 83, 125
 KENNEDY, John, 71, 263
 KENT, Rockwell, 49
 KHROUCHTCHEV, Nikita, 42, 47-50, 58, 116, 125, 215
 KIKABIDZE, Vakhtang, 104
 KING, Stephen, 81
 KIRILENKO, Andreï, 128
 KIRILLOV, Igor, 204
 KISSINGER, Henry, 72, 125, 128, 265-267
 KONDRACHOV, Stanislav, 122
 KOROTITCH, Vitali, 76
 KOSSYGUINE, Alexeï, 29
 KOUKRYNIKS (dessinateurs), 67, 131
 KOULIÉCHOV, Alexandre, 76-77
 KOURAVLEV, Leonid, 57
 KOURDIOUMOV, Nikolaï, 153
 KOVIC, Ron, 81
 KRAMER, Stanley, 65, 69

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

L

LAGUINE, Lazar, 53, 177
 LAPINE, Sergueï, 19, 130, 135
 LÉNINE, Vladimir, 49, 80, 85, 138, 213, 245, 277
 LERMONTOV, Mikhaïl, 41
 LEWIS, Sinclair, 79
 LIKHITCHENKO, Aza, 204, HORS-TEXTE
 LIOZNOVA, Tatiana, 56, 155
 LISITSIAN, Tamara, 155
 LITVINOV, Maxime, 121
 LIOUBIMOV, Mikhaïl, 77
 LOMONOSOV, Mikhaïl, 38
 LONDON, Jack, 40, 78, 79, 198
 LONGFELLOW, Henry, 79
 LOSEV, Sergueï, 19
 LUMET, Sidney, 90

M

MAETERLINCK, Maurice, 106
 MAKHNATCH, Leonid, 161
 MALENKOV, Guéorgui, 117
 MARCHAK, Samouïl, 53
 MATVEEV, Evguéni, 160
 MAURI, Joseph, 261
 MIKHALKOV, Nikita, 262
 MIKHALKOV, Sergueï, 53, 178
 MIKOÏAN, Anastas, 43
 MICHINE, Viktor, 19
 MILLER, Glenn, 108

N

NEKRASSOV, Andreï, 88
 NENACHEV, Mikhaïl, 157
 NICHOLSON, Jack, 69
 NIKOULINE V., 225
 NIXON, Richard, 28, 51, 57, 71, 83, 96, 119, 196, 253, 265
 NOSSOV, Nikolaï, 53, 54

O

O.HENRY, 78, 79, 92
 OBAMA, Barack, 263
 OUSTINOV, Dimitri, 19, 118, 120, 124, 126, 172

P

PASTOUKHOV, Boris, 19, 150, 170, 171
 PETERSEN, Martha, 103
 PETRENKO, Alekseï, 104
 PETROV, Evguéni, 43
 PICKFORD, Mary, 43
 PIPES, Richard, 65
 PLIATT, Rostislav, 57
 PONOMAREV, Boris, 126, 127, 256, 265
 PRESLEY, Elvis, 93
 PRIMAKOV, Anatoli, 72
 POE, Edgar Allan, 71, 79
 POUCHKINE, Alexandre, 41
 POUTINE, Vladimir, 262, 263

R

REAGAN, Ronald, 21, 28, 29, 61-63, 65, 69, 71, 81, 96, 118, 119, 125, 127, 131, 136, 145, 149, 172, 185, 186, 188, 191, 199, 202, 203, 209, 210, 213, 220, 226, 229, 254, 261, 271-278
 REDFORD, Robert, 69
 REED, Dean, 184, 185, 217, 225, 227
 REED, John, 43, 79
 REID, Mayne, 41
 REZANOV, Nikolaï, 77
 ROBESON, Paul, 49, 71, 217, 269
 ROMANOV, Pavel, 19, 114, 116, 118
 ROOSEVELT, Franklin, 71, 98
 RYBNIKOV, Alekseï, 77, 92

S

SAKAROV, Andreï, 151, 152, 220
 SALINGER, Jerome, 89
 SEMIONOV, Ioulia, 56, 66, 93, 123, 149, 156, 199
 SHAW, Irwin, 93
 SHULTZ, George, 127, 277
 SHUR, Edwin M., 132
 SIMONOV, Konstantin, 45, 75
 SINCLAIR, Upton, 78, 79, 84
 SIZOV, Nikolaï, 20, 159
 SKLIAROV, Iouri, 153
 SMITH, Hedrick, 197
 SMITH, Samantha, 68, 120, 122, 125, 188, 218, 230, 239, 245, 247, 256, 274, 278
 SOLJENITSYNE, Alexandre, 213, 265, 266

PAR-DELÀ LE MUR

SOLOMINE, Iouri, 95, 104

STALINE, Joseph, 34, 43-45, 47, 50, 53, 55, 58,
85, 98, 111, 114, 145, 154, 158, 168, 190,
196, 254

STALLONE, Sylvester, 22

STOUKALINE, Boris, 20, 114, 149, 150, 157,
178

STOUROUA, Melor, 76, 144

SOUSLOV, Mikhaïl, 20, 114, 119, 121, 126,
128, 155, 256, 272

STRELNIKOV, Boris : 72, 149

Z

ZAGLADINE, Vadim, 20, 125

ZAMIATINE, Leonid, 20, 72, 139, 166

ZARKOV, Vladimir, 183

ZIMIANINE, Mikhaïl, 20

ZINN, Howard, 132

ZORINE, Leonid, 150

ZORINE, Valentin, 20, 73, 145, 204

ZVEREV, 80

T

TAYLOR, Elisabeth, 69, 106

TCHAKOVSKI, Alexandre, 104

TCHEBRIKOV, Viktor, 125

TCHERNENKO, Konstantin, 20, 28, 29, 84, 118,
120, 121, 128, 133, 189, 256, 260, 261,
274, 276, 277

TCHERNIAEV, Anatoli, 20, 34, 256

TCHERNIAK, Viktor, 75

TCHERNOV, Konstanin, 139

TIKHONOV, Viatcheslav, 57, 104

TOLSTOÏ, Léon, 41

TOUMANICHVILI, Mikhaïl, 101, 105, 156

TOURGUÉNEV, Ivan, 41

TRAPEZNIKOV, Sergueï, 20, 114

TRUMAN, Harry, 98, 104, 105

TWAIN, Mark, 40, 78, 79, 84

V

VANCE, Cyrus, 65, 203, 267, 268, 269

VASSILIEV, Vladimir, 243

VID, Reyngold, 146

VINOGRADOV, Alexandre, 20

VOLKOV, Alexandre, 52

VONNEGUT, Kurt, 81, 152

VOSTOKOV, Vladimir, 75

W

WASHINGTON, George, 71

WHITE, Lionel, 93

WHITMAN, Walt, 79

WILSON, Woodrow, 42

WOODWARD, Bob, 95

Table des matières

AVERTISSEMENT.....	11
TRANSCRIPTION DES MOTS RUSSES.....	13
REMERCIEMENTS.....	15
SIGLES ET ABRÉVIATIONS.....	17
PERSONNAGES PRINCIPAUX.....	19

INTRODUCTION

Les rossignols ont fui l'Amérique21

GUERRE FROIDE, PROPAGANDE ET CULTURE.....	23
UNE PÉRIODE DE TRANSITION, UN ANTIAMÉRICANISME PARADOXAL.....	27

CHAPITRE 1

Une Amérique en héritage. Une histoire du regard russe sur les États-Unis.....37

DU PAYS DE COCAGNE AU VENTRE DU CAPITALISME.....	38
DE L'ENNEMI IMPÉRIALISTE AU PARTENAIRE DE DÉTENTE.....	45
DU MAGICIEN DE LA VILLE D'ÉMERAUDE AUX DIX-SEPT INSTANTS D'UN PRINTEMPS.....	52

CHAPITRE 2

L'ambivalence cachée. Les États-Unis racontés.....61

L'AMÉRIQUE IMPOSÉE.....	61
L'AMÉRIQUE IMAGINÉE.....	74
L'AMÉRIQUE AUTORISÉE.....	77

PAR-DELÀ LE MUR

CHAPITRE 3

L'ambivalence dévoilée. Les États-Unis à l'écran.....87

L'ANTIAMÉRICANISME DE 7 À 77 ANS.....	87
UN ANTIAMÉRICANISME VISIBLE.....	92
UNE AMÉRICANOPHILIE CACHÉE ?.....	106

CHAPITRE 4

Vie et mort des présences. Le moteur de la propagande.....113

L'IMPULSION VIENT D'EN HAUT.....	113
DES MÉDIAS-INSTRUMENTS DU PARTI.....	129
UNE MOBILISATION RITUALISÉE.....	137

CHAPITRE 5

Face à la ligne générale. La fabrique de la propagande.....143

UN INÉVITABLE ACCOMMODEMENT ?.....	144
L'IMPRIMÉ AU GARDE-À-VOUS ?.....	148
LE CHEMIN DE CROIX DES PRÉSENCES AU CINÉMA.....	154

CHAPITRE 6

La jeunesse dans la ligne de mire.

L'enjeu de la propagande.....167

UNE MOBILISATION PERMANENTE.....	168
POLITISER LE TEMPS LIBRE.....	173
LES DYNAMIQUES DES CONTACTS.....	183

CHAPITRE 7

La population à l'écoute. Les Soviétiques et les présences américaines.....191

ENTRE ADHÉSION ET REJET.....	192
------------------------------	-----

LA CULTURE DE GUERRE FROIDE SOVIÉTIQUE ENTRE DEUX DÉTENTES

LES SOVIÉTIQUES ONT LA PAROLE.....	205
COMPRENDRE LES FORMES DE RÉCEPTION.....	211

CHAPITRE 8

Une triple culture de guerre froide. Les jeunes et les présences américaines.....225

UNE JEUNESSE ANTIAMÉRICAINNE ?.....	226
UNE JEUNESSE AMÉRICANISÉE ?.....	232
UNE JEUNESSE APOLITIQUE ?.....	238

CONCLUSION

Les rossignols reviennent aux États-Unis.....253

DES PRÉSENCES IMMUABLES ET CHANGEANTES.....	253
L'IMPROBABLE RÉFORME DE LA MACHINE DE PROPAGANDE.....	255
UNE SOCIÉTÉ DÉDOUBLÉE ?.....	257
LA FIN DU MUR ?.....	260

DONNÉES CHRONOLOGIQUES.....265

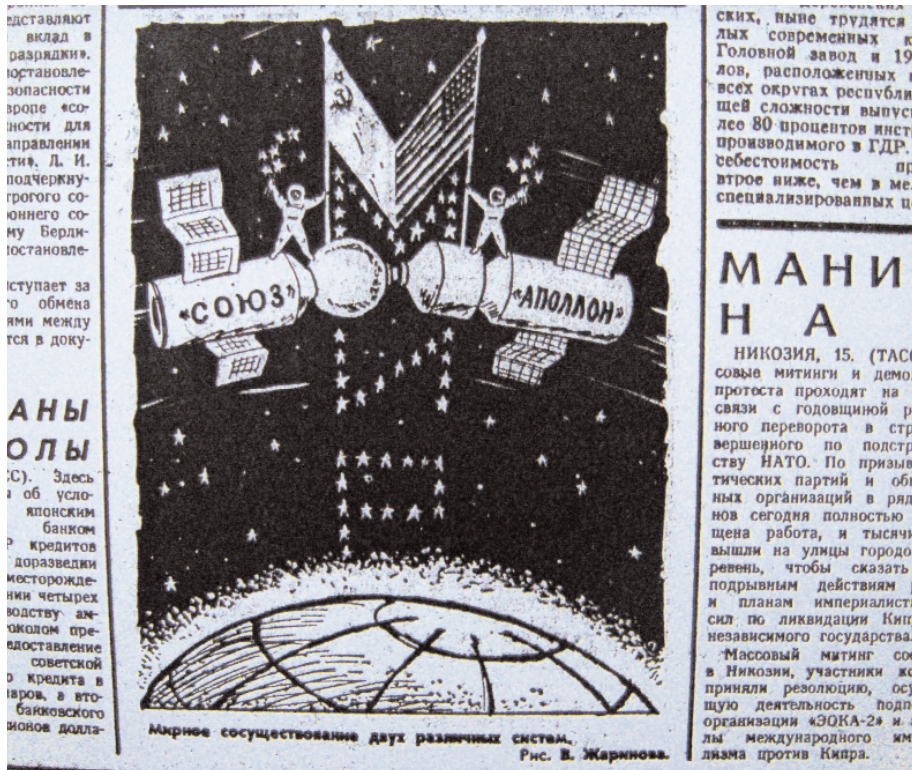
SOURCES.....279

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE.....283

ANNEXES287

INDEX DES NOMS..... 305

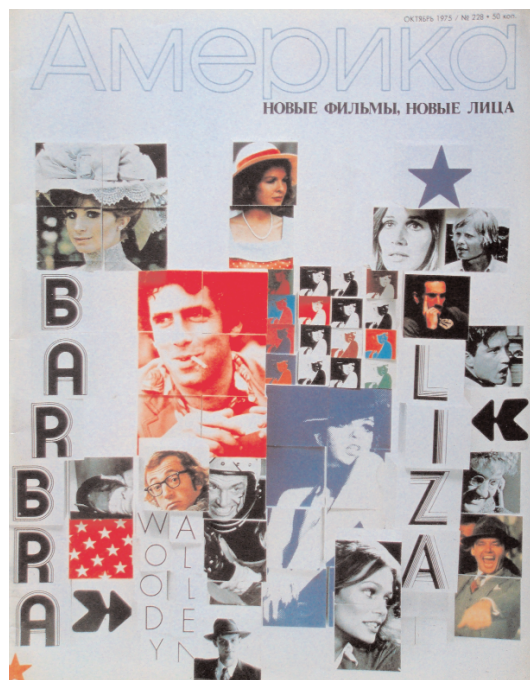




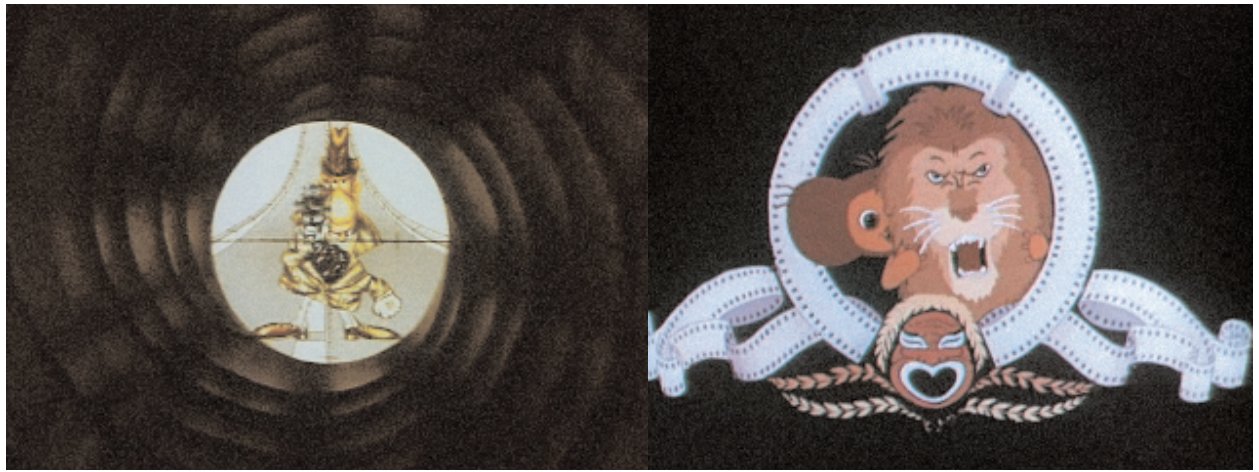
La Pravda : de la célébration de la détente dans l'espace (16 juillet 1975, « La coexistence pacifique de deux systèmes différents ») à la filiation hitlérienne de Reagan (2 décembre 1982, « De nouveaux croisés »).



Le JT soviétique, Vremia. De 1977 à 1982, les années passent, l'information sur les États-Unis garde sa forme rigide, quand bien même féminine (la speakrine est Aza Likhitchenko). TASS demeure la source absolue. Les vues aériennes de Washington et de Manhattan nourrissent l'imaginaire des Soviétiques.



Amerika : une revue américaine dont la diffusion est autorisée en URSS, un regard furtif jeté sur l'Autre, surtout disponible pendant les années de détente. En grand format, sur papier glacé et souvent en couleur, les Soviétiques découvrent le port de Savannah et sa grue à conteneurs (« l'une des plus grandes du monde », janvier 1975, p. 26) ou « les nouveaux films, les nouveaux visages » du cinéma américain (octobre 1975).



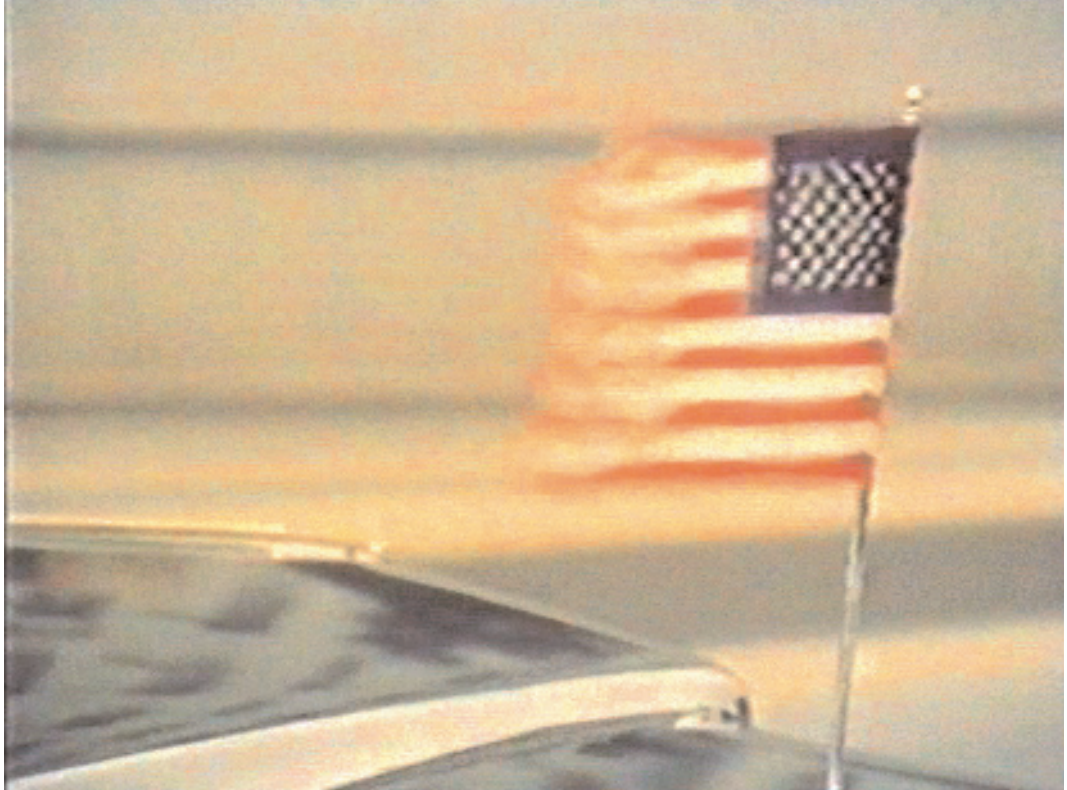
Le dessin animé, un refuge pour des références interdites ? *Les Aventures du capitaine Vrounguel* (1976-1979) initient les jeunes spectateurs au personnage de James Bond, espion britannique devenu américain dans l'imaginaire collectif, par l'intermédiaire de « 00X », l'homme aux mille gadgets. De son côté, le dessin animé « pour adultes » détourne le lion de la MGM et donne à voir l'érotisme et la violence de façon outrancière, dans *Cambriolage à la...* (1979).



Le cinéma de détente : entre coopération à l'écran (la coproduction *L'Oiseau bleu*, 1976, avec Jane Fonda) et fascination pour les paysages urbains new-yorkais (*Téhéran 43*, 1980).



Sur les îles de Grenade, 1981, le premier film de guerre fraîche : si le président américain (dont on ne montre pudiquement que la main) est ouvertement accusé de menacer la paix dans le monde, le confort américain continue de fasciner, à l'image d'une cuisine bien équipée, fantasme des Soviétiques. Confort suprême, on y regarde la télévision et on peut même décrocher le téléphone...



Le drapeau américain comme signe ambivalent de défiance / ralliement : le Star Spangled Banner pendant le générique du premier épisode du téléfilm *TASS est autorisée à communiquer* (1984).



Voyage en solitaire, 1985 : les protagonistes du film d'action soviétique sont réunis en cette année de guerre fraîche finissante. « Pas mal de monde ici vous verrait bien sur une chaise électrique. J'ai bien fait de vous mettre à l'ombre » : l'officier de la CIA recrute son mercenaire, tandis que les « bons » Américains s'inquiètent des conséquences des actions impérialistes de leur gouvernement, avant que le commando soviétique n'use de la violence contre les soldats de l'Oncle Sam, dans un registre *gore* emprunté au cinéma occidental.